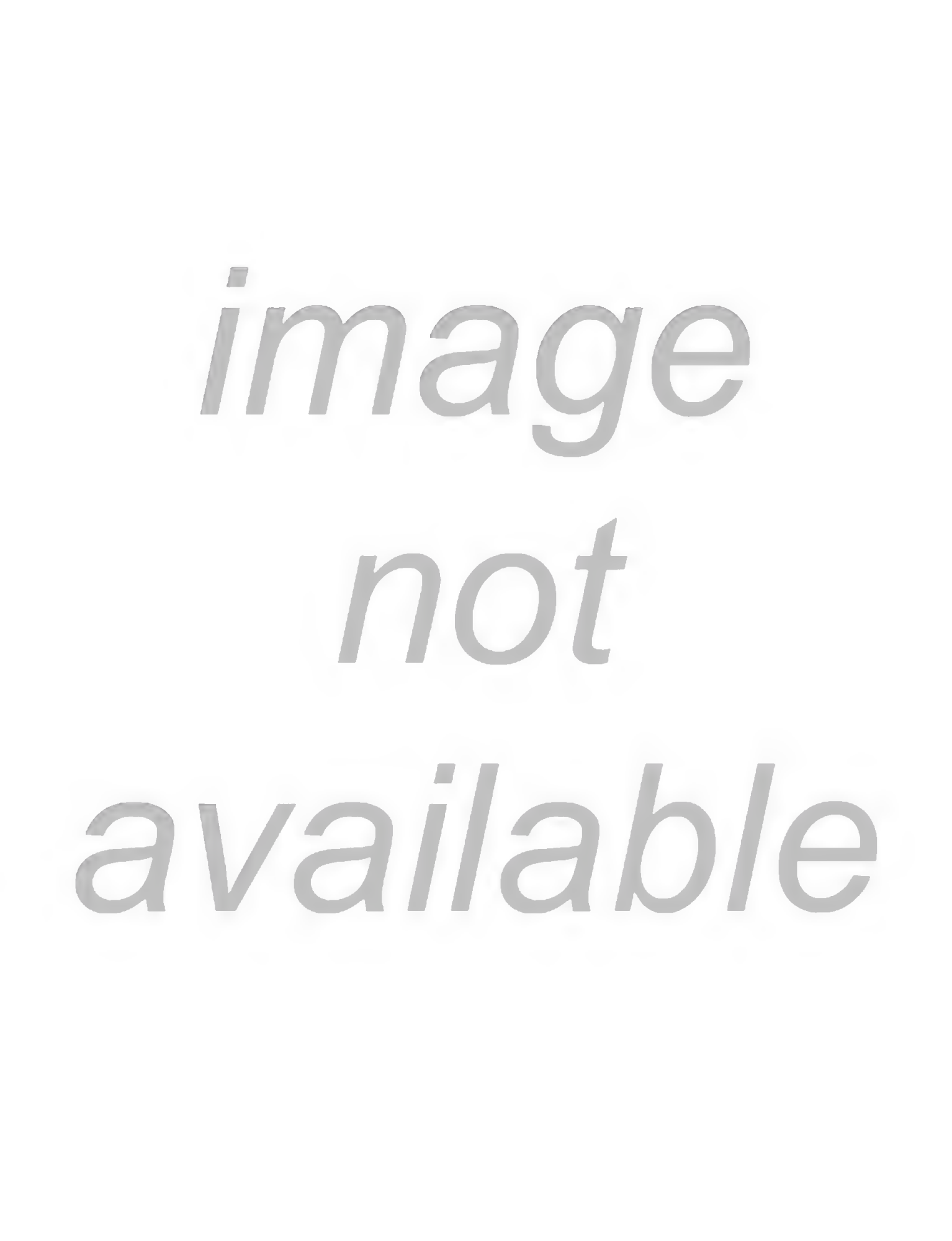
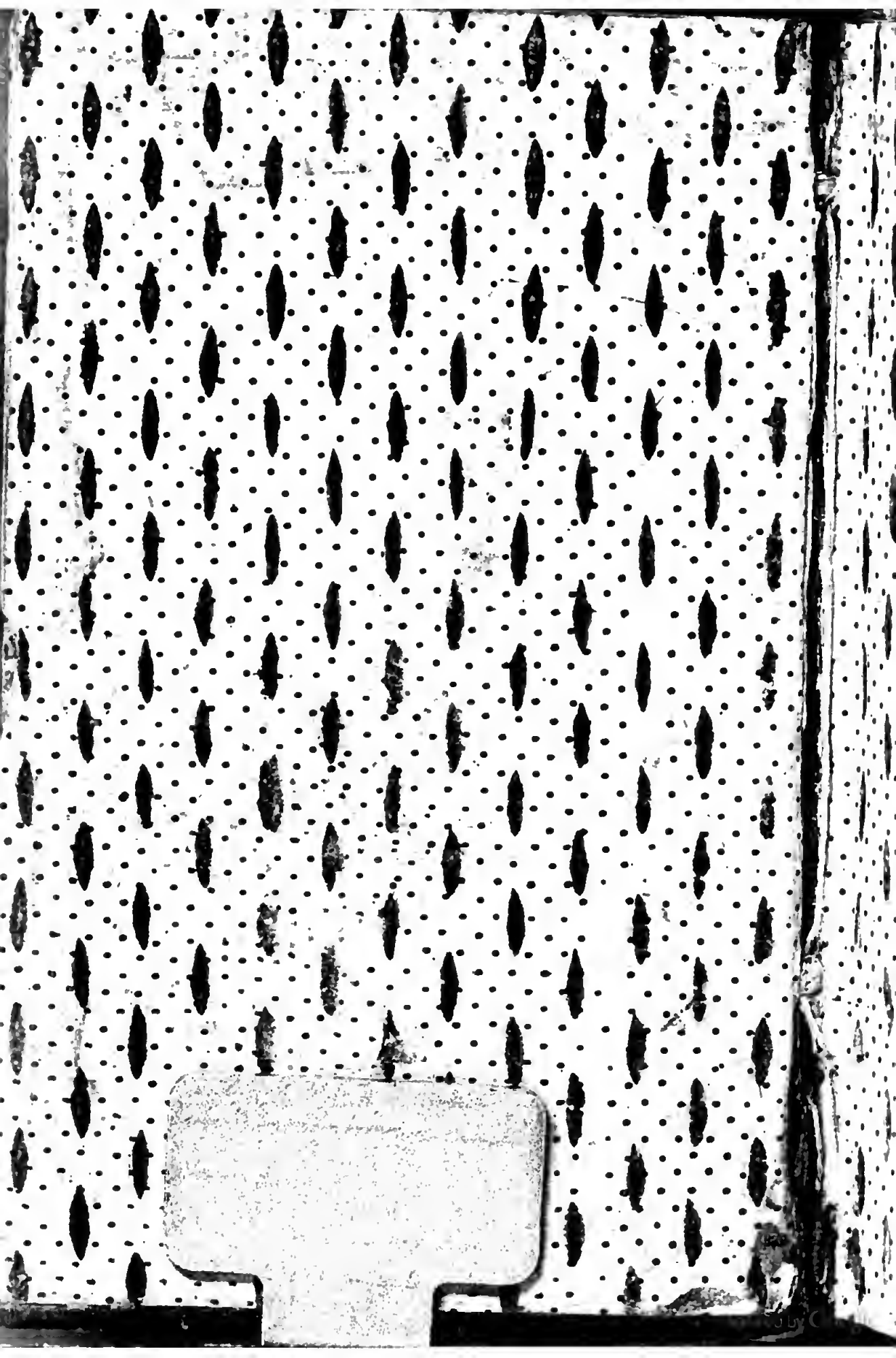
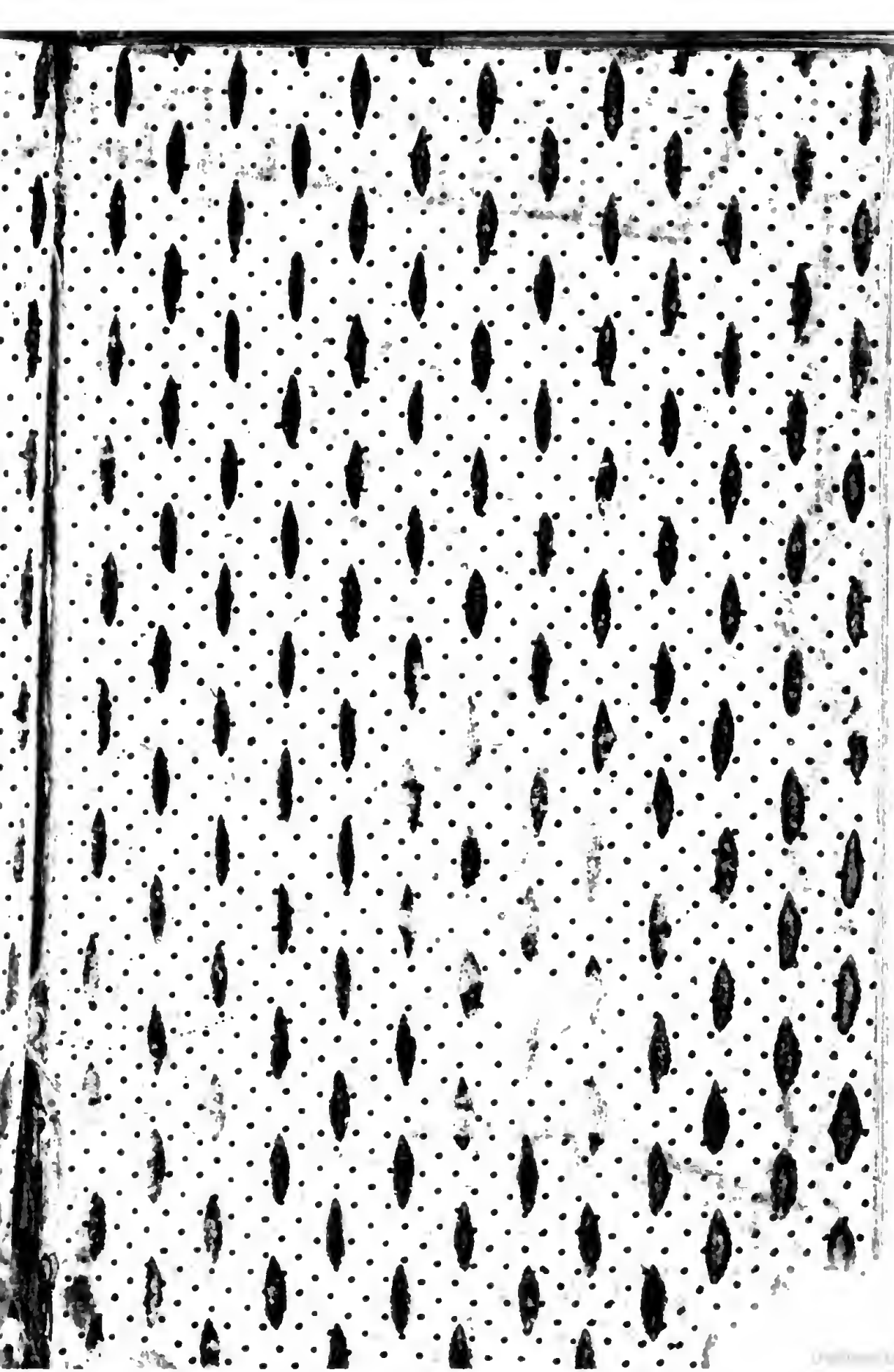


image
not
available





10291

Pal. pk. LIII 20a

BIBLIOTECA

Digitized by Google

CLARISSE
HARLOWE.

Traduction nouvelle & seule complète;

PAR M. LE TOURNEUR.

Sur l'Édition originale revue par Richardson; *avec figures d'après* M. Chodoviecki *de Berlin.*

DÉDIÉE ET PRÉSENTÉE

A MONSIEUR,

FRERE DU ROI.

—— Humanos mores nosse volenti
Sufficit una Domus.

TOME SECOND.

A GENÈVE,

Chez PAUL BARDE, Impr. Libr.

MDCCLXXXV.

HISTOIRE
DE
CLARISSE HARLOWE.

LETTRE I.

Miſs CLARISSE HARLOWE à Miſs HOWE.

Jeudi, 16 *Mars.*

VOYANT que j'avois ſi mal réuſſi en m'adreſſant à ma famille, j'ai fait une démarche qui vous ſurprendra. Ce n'eſt rien moins que d'écrire à M. Solmes même. Ma lettre eſt partie, & je viens de recevoir ſa réponſe. Il faut qu'on l'ait aidé à la faire; car j'ai vu un autre de ſes écrits, dont le ſtyle étoit aſſez pauvre & l'orthographe déplorable. Pour l'adreſſe, je la crois de lui, & vous la reconnoîtrez, j'en ſuis sûre, à la formule; car ce miſérable eſt fort ſur le cérémonial. Je mets ſous mon enveloppe une lettre que j'ai reçue de mon frère, à l'occaſion de la mienne à M. Solmes. Je m'étois figuré qu'il n'étoit pas im-

poſſible de faire quitter à cet homme-là ſes vaines pourſuites, & ſi j'y avois réuſſi, toutes mes vues étoient remplies. Cette voie méritoit du moins d'être tentée; mais vous verrez que rien ne me réuſſit. Mon frère a trop bien pris ſes meſures.

A M. SOLMES.

Mercredi, 15 *Mars.*

MONSIEUR,

Vous ſerez ſurpris de recevoir une lettre de moi, & le ſujet vous paroîtra encore plus extraordinaire; mais je me crois juſtifiée par la néceſſité de ma ſituation; ainſi je n'ai pas beſoin d'autre apologie.

Lorſque vous avez commencé à vous lier avec la famille de mon père, vous avez trouvé celle qui vous écrit une des plus heureuſes filles qui fût au monde, chérie des parens les plus tendres & les plus indulgens, favoriſée de l'affection de ſes oncles, honorée de l'eſtime de tout le monde.

Que la ſcène eſt changée aujourd'hui! Il vous a plu de jeter ſur moi un œil de faveur; vous vous êtes adreſſé à mes parens: vos propoſitions ont été approuvées d'eux, approuvées ſans me conſulter, comme ſi mon goût & mon bonheur de-

voient être comptés pour rien. Ceux qui ont droit d'attendre de moi tous les devoirs d'une obéiſſance raiſonnable, ont inſiſté ſur une ſoumiſſion ſans réſerve. Je n'ai pas eu le bonheur de penſer comme eux, & c'eſt, je crois, la premiere fois que mes ſentimens ont été différens des leurs. Je les ai ſuppliés de me traiter avec un peu d'indulgence dans un point ſi important pour le bonheur de ma vie; mais, hélas! ſans ſuccès. Alors je me ſuis cru obligée par l'honnêteté naturelle à vous faire connoître ma penſée, & même à vous déclarer que mes affections ſont engagées. Cependant je vois, avec autant de chagrin qne d'étonnement, que vous avez perſiſté dans vos vues, & que vous y perſiſtez encore.

Il ſeroit trop douloureux pour moi de vous en répéter ici les funeſtes ſuites; & d'ailleurs, elles ne ſont que trop connues de vous, qui avez un ſi libre accès dans toute ma famille. Elles ne le ſont que trop pour l'honneur de votre propre généroſité & pour ma réputation. Je ſuis traitée, à cauſe de vous, comme je ne l'avois jamais été, comme on ne m'a jamais cru digne de l'être; & la dure, l'impoſſible condition dont ils font dépendre le retour de leurs bonnes graces, eſt que je préfère

à tous les autres hommes celui de tous les hommes à qui mon cœur refuse le plus cette préférence.

Ainsi, disgraciée & malheureuse, le tout à votre occasion & par votre cruelle persévérance; je vous écris, Monsieur, pour vous redemander la paix de l'esprit, que vous m'avez dérobée, pour vous demander l'affection de tant de chers parens, dont vous m'avez privée; &, si vous avez ce fond de générosité qui doit distinguer tout homme, & surtout un galant homme, pour vous conjurer de cesser une poursuite qui a attiré tant de disgraces sur une personne que vous faites profession d'estimer.

Si vous avez en effet quelque considération pour moi, comme mes parens veulent me le persuader, & comme vous l'avez déclaré vous-même, n'est-ce pas à vous seul, à votre seul intérêt qu'elle se rapporte? & peut-elle être de quelque mérite aux yeux de celle qui en est le malheureux objet, lorsqu'elle produit des effets si funestes & si douloureux pour elle? Il faut bien qu'elle n'ait que votre intérêt pour but, & non pas le mien; & vous devez sentir que, de ce côté-là, vous vous trompez encore; car un homme prudent peut-il vouloir épouser une femme qui n'a point un cœur à lui donner, une femme qui ne

ſauroit l'eſtimer, & qui ne peut faire par conſéquent qu'une fort mauvaiſe femme? Quelle cruauté n'y auroit-il pas à vouloir faire une mauvaiſe femme d'une perſonne qui feroit toute ſa gloire d'être une bonne & tendre épouſe?

Si je ſuis capable de quelque diſcernement, rien ne ſe reſſemble moins que nos caractères & nos inclinations. Toute autre perſonne de mon ſexe vous rendra plus heureux que je ne pourrois faire: Le traitement que j'eſſuie, & l'opiniâtreté, puiſqu'on lui donne ce nom, avec laquelle j'y réſiſte, doivent ſuffire pour vous en convaincre, quand je n'aurois pas à donner de cette obſtination prétendue une auſſi bonne raiſon que l'impoſſibilité d'accepter un mari que je ne puis eſtimer.

Mais, Monſieur, ſi vous ne vous ſentez pas aſſez de généroſité pour vous déſiſter de vos pourſuites par conſidération pour moi, ſouffrez que, pour l'amour de vous-même & de votre propre bonheur, je vous demande la grace de renoncer à moi, & de placer vos affections dans quelque objet qui le mérite mieux. Pourquoi voudriez-vous me rendre miſérable ſans être vous-même heureux? (¶) Par ce ſacrifice, vous ferez tout ce qui dépend maintenant de vous pour me faire rendre l'affection de

mes parens, & ſi ce moyen réuſſit, vous me replacerez dans l'heureuſe ſituation où vous m'avez trouvée. (§) Vous pouvez dire à ma famille que, n'ayant aucun eſpoir, ſi vous avez la complaiſance d'employer ce terme, de faire impreſſion ſur mon eſprit (réellement, Monſieur, il n'y a point de vérité qui ſoit plus certaine), vous êtes réſolu de ne plus penſer à moi, de tourner vos vues d'un autre côté. En vous rendant à ma prière, vous acquerrez des droits à ma reconnoiſſance, qui m'obligeront d'être toute ma vie,

Votre très-humble ſervante,

CLARISSE HARLOWE.

A Miſs CLARISSE HARLOWE,

de la part de ſon très-humble ſerviteur,

TRÈS-CHÈRE MISS,

Votre lettre a produit ſur moi un effet tout contraire à celui que vous paroiſſez en attendre. En me faiſant l'honneur de m'apprendre votre diſpoſition, elle m'a convaincu plus que jamais de l'excellence de votre caractère. Donnez à ma recherche le nom d'intérêt propre, ou tout autre nom, je ſuis réſolu d'y perſiſter, & je m'eſtimerai heureux ſi, à force de patience, de perſévérance & de dévouement

ferme & inaltérable, je puis ſurmonter enfin les difficultés que je trouve devant moi.

Comme vos bons parens, vos oncles & tous vos proches ont décidé abſolument que vous n'aurez jamais M. Lovelace, s'ils peuvent l'empêcher, & que je ſuppoſe qu'il n'y en a point d'autre dans mon chemin, j'attendrai patiemment la fin de cette affaire. Je vous en demande pardon, très-chère Miſs; mais vouloir que je renonce à la poſſeſſion d'un tréſor ineſtimable, pour rendre un autre heureux, & pour lui faciliter les moyens de me ſupplanter, c'eſt comme ſi quelqu'un venoit me prier d'être aſſez généreux pour lui donner toutes mes richeſſes, parce qu'elles ſeroient néceſſaires à ſon bonheur.

Je vous demande pardon encore une fois, chère Miſs; mais je ſuis réſolu de perſévérer, quoique je ſois bien fâché que vous ayez à ſouffrir à mon occaſion, comme vous me faites l'honneur de me le dire. Avant le bonheur de vous voir, je n'avois pas encore vu de femme que j'euſſe pu aimer; & tant qu'il me reſtera de l'eſpérance, & que vous ne ſerez point à quelque homme plus heureux, je dois être & ſerai votre fidelle & obéiſſant admirateur,

ROGER SOLMES.

M. JAMES HARLOWE, à *Miſs* CLARISSE.

16 *Mars.*

La belle imagination qui vous a paſſé par la tête ! d'écrire à M. Solmes pour lui perſuader de renoncer à ſes prétentions ſur vous : de toutes les belles idées romaneſques où votre eſprit s'eſt délecté, c'eſt aſſurément une des plus extraordinaires. Mais, pour ne rien dire de ce qui nous a tous remplis d'indignation contre vous (j'entends l'aveu que vous faites de votre prévention en faveur d'un infâme, & votre impertinence ſur mon compte & ſur celui de vos oncles, dont l'un, *mon enfant*, vous a pouſſé une botte aſſez vive), comment pouvez-vous attribuer à M. Solmes le traitement qui vous arrache des plaintes ſi amères ? Vous ſavez fort bien, petite folle que vous êtes, que c'eſt votre paſſion pour Lovelace qui vous attire toutes ces peines, & qu'il falloit vous y attendre, ſoit que M. Solmes vous fît ou non, l'honneur de penſer à vous.

Comme vous ne pouvez nier cette vérité, conſidérez, jolie petite cauſeuſe, (ſi votre cœur, tout malade d'amour, vous permet encore de conſidérer quelque

chose) quelle belle apparence vos plaintes de nous, & vos accusations contre M. Solmes ont à nos yeux. De quel droit, s'il vous plaît, demandez-vous à M. Solmes de vous restituer ce que vous nommez votre ancien bonheur (bonheur de nom pour vous; car si vous aviez cette idée de notre amitié, vous vous empresseriez de vous la rendre vous-même), lorsque ce retour dépend de vous? Ainsi, Miss bel esprit, plus de ces figures pathétiques, ou placez-les plus à propos. Prenez pour principe, que, soit que vous ayez M. Solmes ou non, vous n'aurez jamais les délices de votre cœur, ce vil libertin de Lovelace, si votre père & votre mère, vos oncles & moi nous pouvons l'empêcher. Non, ange tombé, vous ne donnerez point à votre père & à votre mère un fils, ni à moi un frère de cette espèce, en vous donnant à vous-même un si infâme débauché pour mari. Ainsi, ne tourmentez plus votre cœur pour lui, & ne tournez plus vos pensées vers cet objet, si vous vous proposez d'obtenir jamais le pardon, les bonnes graces & la moindre estime de votre famille, & surtout de celui qui se dit encore votre frère.

JAMES HARLOWE.

P. S. Je connois les ruſes de votre beau talent épiſtolaire. Si vous m'envoyez une réponſe à celle-ci, je vous la renverrai ſans l'ouvrir, parce que je ne veux point perdre le temps à diſputer avec votre perverſité ſur des points ſi clairs. Une fois pour toutes, j'ai voulu vous redreſſer ſur M. Solmes, que je crois fort blâmable de ſe troubler la tête à votre ſujet.

LETTRE II.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Vendredi, 17 *Mars.*

JE reçois, mes enfans, avec beaucoup de plaiſir les joyeuſes aſſurances de votre loyauté & de votre amitié. Que nos principaux amis & les plus dignes de notre confiance, ceux que j'ai nommés dans ma dernière lettre, ſoient informés de mes ſentimens.

Pour toi, Belford, je voudrois t'avoir ici le plutôt qu'il te ſera poſſible. Je crois que je n'aurai pas ſitôt beſoin des autres; ce qui n'empêche pas qu'ils ne puiſſent venir chez Milord M..... Je dois m'y ren-

dre auſſi, non pour les recevoir, mais pour tranquilliſer mon oncle, & l'aſſurer qu'il n'y a point de nouveau malheur en campagne qui puiſſe demander ſon entremiſe.

Mon intention eſt de t'avoir ici conſtamment auprès de moi, non pas pour ma ſûreté : la famille fait beaucoup de bruit, mais n'oſe rien de plus. Elle aboie de loin. Mais je veux t'avoir pour mon amuſement. Tu m'entretiendras des bons auteurs latins & anglois, pour garantir de létargie un eſprit malade d'amour.

Je ſuis d'avis que tu viennes dans ton vieil uniforme; ton valet, ſans livrée, & ſur un pied de familiarité honnête avec toi. Tu le feras paſſer pour un parent éloigné, à qui tu cherches à procurer de l'emploi par ton crédit là-haut; à la cour j'entends, tu t'imagines bien que je ne parle point du ciel. Tu me trouveras dans un petit cabaret à bière, (¶) qu'on veut bien appeler ici une auberge, à l'enſeigne du cerf blanc, cruellement bleſſé, mais uniquement par l'injure du temps (§), dans un mauvais village à cinq milles du château d'Harlowe; tout le monde connoît ce château d'Harlowe, car il eſt ſorti du fumier, comme Verſailles depuis un temps qui n'eſt pas immémorial. Tous les pauvres gens le connoiſſent encore mieux; mais

ſeulement depuis peu d'années, qu'on y a vu paroître un certain ange parmi les enfans des hommes.

Mes hôtes ſont des gens pauvres, mais honnêtes. Ils ſe ſont mis dans la tête que je ſuis un homme de qualité qui a quelque raiſon de ſe déguiſer; & leurs reſpects n'ont pas de bornes. Il y a dans la maiſon une vive & jolie petite créature, qui a ſes dix-ſept ans depuis ſix jours. Je l'appelle mon bouton de roſe. Sa grand-mère (car elle n'a plus de mère) eſt une bonne vieille femme, auſſi agréable qu'on en ait jamais vu remplir un fauteuil de paille dans le coin d'une cheminée, & qui m'a prié fort humblement d'être pitoyable pour ſa petite fille. Voilà comme il faut s'y prendre avec moi. Combien de jolies petites créatures me ſont paſſées par les mains, que j'aurois épargnées, ſi l'on eût reconnu mon pouvoir, & imploré à temps ma clémence! Mais le *debellare ſuperbos* (*) ſeroit ma déviſe, ſi j'en avois une nouvelle à choiſir.

Cette pauvre enfant eſt d'une ſimplicité qui te plaira beaucoup. Toute humble, toute officieuſe, l'innocence méme. Je l'aime pour ces deux qualités, & même pour ſon innocence. Elle fera ton amuſe-

(*) *Dompter les rebelles*, vers de Virgile.

ment,

ment, tandis que je ferai à combattre le mauvais temps & à roder furtivement autour des murs & des enclos du château d'Harlowe. Tu auras le plaiſir de lire dans ſon ame ſimple, tout ce que les femmes du haut étage ont appris à cacher, pour ſe rendre moins naturelles, & par conſéquent moins aimables.

Mais je te charge (&tu ne feras pas ce que je ne me permettrois pas à moi-même pour le monde entier), je te charge, dis-je, de reſpecter mon bouton de roſe. C'eſt la ſeule fleur odoriférente qui ſe ſoit épanouie depuis dix ans aux environs de ma demeure, & qui s'y épanouira d'ici à dix ans; car ma ſervitude actuelle m'a laiſſé le temps de prendre de bons mémoires ſur le paſſé & ſur l'avenir.

Je ne me ſouviens pas d'avoir jamais été honnête ſi long-temps depuis mon initiation. Il m'importe de l'être. On peut découvrir tôt ou tard le lieu de ma retraite; & l'on s'imaginera que c'étoit mon bouton de roſe qui m'y avoit attiré. Un témoignage favorable de la part de ces bonnes gens ſuffit pour établir ma réputation. Car on peut affirmer avec ſerment que la parenté de la grand-mère avec mon bouton roſe eſt bien réelle & bien vraie : & le père eſt un pauvre & honnête payſan qui n'a de

joie que dans ſon bouton de roſe. Ah ! Belford ! je te le répète, épargne (car je te laiſſerai ſouvent ſeul avec elle,) épargne mon bouton de roſe. Obſerve avec mon bouton de roſe, une règle que je n'ai jamais violée, ſans qu'il m'en ait coûté de longs regrets : c'eſt de ne pas ruiner une pauvre fille, (¶) qui n'a d'autre ſupport que ſa ſimplicité & ſon innocence, qui n'a qu'une chétive fortune, incapable de la mettre à couvert des mépris inſultans de tant d'ames plus mépriſables que la ſienne, & des horreurs de l'indigence. Une pauvre infortunée de ſon eſpèce ne ſait que gémir en ſecret ſur ſon malheur ; & peut-être qu'à la fin, pour ſe dérober aux traits envenimés des langues médiſantes, le déſeſpoir la portera à ſe précipiter dans quelque torrent homicide, ou à terminer ſes infortunes par le nœud fatal de ſa jarretière, première tentative, j'imagine, qu'eſſaya contre ſes jours une amante abandonnée. Mon bouton de roſe n'appellera point les attaques : elle ne prendra avec toi aucun air de ſuffiſance & de préſomption, aucune précaution d'une défiance qui te ſoupçonne, eſpèce d'agacerie qui te provoqueroit indirectement à armer contr'elle tout ce que tu peux machiner de fraudes & d'artifices. Sans aucune défiance du dan-

ger, la gorge de l'agneau iroit ſe placer d'elle-même ſous le couteau! Ah, Belford, ne ſois pas le boucher de mon agneau (§) !

Garde-toi de l'être pour une autre raiſon que je vais te donner. Ce jeune cœur eſt touché d'amour. Son tendre ſein palpite d'une paſſion dont elle n'a pas encore ſu trouver le nom. J'ai ſurpris, un jour, ſes yeux ſuivant un jeune apprenti charpentier, fils d'une veuve ſa voiſine, qui, pour m'exprimer dans ſon idiome, demeure *à la petite maiſon blanche de l'autre côté de la rue.* C'eſt un aſſez joli garçon, qui peut avoir trois ans plus qu'elle. (¶) La ſociété de leurs jeux leur avoit caché juſqu'à leurs quinze & dix-huit ans, qu'il ſe formoit entr'eux un lien plus intime, & ſous ce voile, leurs cœurs s'étoient de plus en plus rapprochés, comme à leur inſçu (§). Je n'ai pas été long-temps à remarquer que leur amour eſt réciproque. Voici mes preuves. Un embarras & une révérence qui ne manque jamais à l'inſtant que le garçon apperçoit ſa jolie maîtreſſe; le ſoin de ſe retourner ſouvent, à meſure qu'il s'éloigne, pour ſaluer des yeux ceux de la belle, qui le ſuivent, & lorſqu'il tourne un coin de rue, qui va lui dérober ſa vue, la moitié de ſon corps qui s'avance,

encore en ſe courbant, pour ôter ſon chapeau & la ſaluer encore une fois plus bas qu'auparavant. J'étois un jour derrière elle, ſans qu'elle m'eût apperçu. Elle lui répondit par une profonde révérence, & par un ſoupir que Jean étoit trop loin pour entendre. Heureux coquin! dis-je en moi-même. Je me retirai, & mon bouton de roſe rentra d'un pied léger, comme ſi, de l'avoir vu ſeulement, ſans ſe parler, eût ſuffi pour la rendre contente, & qu'elle n'eut rien déſiré de plus.

J'ai examiné ſon petit cœur. Elle m'a fait ſon confident. Jean Barton lui plairoit aſſez, m'a-t-elle avoué, & Jean Barton lui a dit qu'il l'aimeroit plus que toutes les autres filles du village. Mais hélas! il n'y faut pas penſer. Et pourquoi? lui ai-je demandé. Elle ne ſait pas, m'a-t-elle repondu, avec un ſoupir; mais Jean eſt neveu d'une tante qui lui a promis cent guinées à la fin de ſon apprentiſſage; & ſon père à elle ne peut donner que fort peu de choſe pour l'établir. Et quoique la mère de Jean diſe qu'elle ne ſait pas où ſon fils pourroit trouver une fille plus jolie & de meilleure famille; cependant, a-t-elle ajouté avec un autre ſoupir, à quoi ſervent les diſcours? Je ne voudrois pas que Jean fût pauvre & malheureux pour l'amour de moi.

Car, quel avantage m'en reviendroit-il, Monſieur, vous le ſavez.

Que ne donnerois-je pas, Belford, (car, Dieu me damne! je crois que mon ange me réformera, ſi l'implacable folie de ſes parens ne nous perd pas tous deux) que ne donnerois-je pas pour avoir un cœur de la même bonté & de la même innocence que celui de Jean ou de mon bouton de roſe.

Je ſais que j'ai un diable de cœur qui n'eſt pêtri que de méchanceté, & que j'ai reçu tel de la nature, je crois. Quelquefois à la vérité il s'y élève un bon mouvement, mais qui expire auſſi-tôt. Un amour pour l'intrigue! une invention pour les noirceurs! un plaiſir d'orgueil à triompher! une fortune qui encourage & ſeconde tous mes goûts! Et une force de conſtitution! que ſert de le déguiſer? Je n'aurois encore été qu'un vaurien, quand je ſerois né un valet de charrue.

(¶) Mais le diable eſt dans le ſexe: ſans ceſſe il vous égare dans la voie de perdition. Quel homme, après une première faute commiſe avec lui, recouvra jamais ſa vertu? Et cependant ſans la vertu, dont nous autres libertins conſpirons ſans ceſſe la ruine, quelle ſubſtance y a-t-il même dans les dernières faveurs de ce ſexe

maudit ? Les attaques & l'attente ſont bien une ſorte de plaiſir ; la réflexion & le ſouvenir en donnent encore, ſi le cœur eſt bien endurci contre le remords d'une faute commiſe ; mais la jouiſſance, en bonne foi, qu'eſt-ce que c'eſt ? Et cependant comme elle eſt le vœu de la nature, on n'eſt pas ſatisfait ſans elle. — Vois quelles graves réflexions produit un ſujet innocent (§).

Je trouve quelque ſatisfaction à penſer que la réforme ne m'eſt pas impoſſible. Mais alors, mon ami, il me faudroit voir un peu meilleure compagnie ; car il eſt certain que nous ne faiſons enſemble que nous endurcir dans le vice. Ne t'alarme pas mon enfant. Tu auras du temps de reſte, toi & tes camarades, pour choiſir un autre chef ; & je me figure que tu ſeras l'homme qui leur convient.

En même-temps, comme c'eſt ma règle, lorſque j'ai commis une action bien noire, de faire quelque bien par voie d'expiation, & que je me crois là-deſſus fort en arrière, je ſuis dans le deſſein, avant que de quitter ce canton, (j'entends le quitter avec ſuccès, ſans quoi, ſuivant une autre règle, je ferai du mal au double, par voie de vengeance, mais jamais à mon bouton de roſe) de joindre aux cent guinées de la

tante de Jean, cent autres guinées, pour faire le bonheur de ce couple innocent. Ainſi, je te le répète une fois & cent fois, reſpecte mon bouton de roſe.

Je ſuis interrompu. Mais dans un moment, une ſeconde lettre, & les deux partiront enſemble.

LETTRE III.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

AVEC le ſecours de mon vigilant eſpion, je ſuis auſſi bien informé de la plupart des démarches de ma charmante, que de tous les mouvemens du reſte de la famille. C'eſt un plaiſir délicieux pour moi de me repréſenter ce coquin careſſé par les oncles & le neveu, & initié dans tous leurs ſecrets, tandis qu'il ne ſuit avec eux que *ma ligne de direction.* Je lui ai recommandé, ſous peine de perdre la penſion que je lui fais chaque ſemaine, & ma protection pour l'avenir, de ſe conduire ſi bien que ni ma charmante, ni perſonne de la famille ne puiſſe le ſoupçonner. Je lui ai dit qu'il pouvoit avoir les yeux ſur elle lorſqu'elle ſort

ou qu'elle entre, mais ſeulement pour écarter les autres domeſtiques du chemin qu'elle prend, & qu'il devoit éviter ſa vue lui-même. Il a dit au frère que cette chère créature avoit tenté de l'engager, par un préſent (*qu'elle ne lui a jamais offert*) à ſe charger pour Miſs Howe d'une lettre, (*qui ne fut jamais écrite*) avec une incluſe, (qui diſoit-il, pouvoit être pour moi) & qu'il s'en étoit excuſé; mais qu'il demandoit en grace qu'elle ne sût jamais qu'il l'eût trahie. Cette fauſſe confidence lui a valu un miſérable ſcheling, & de grands applaudiſſemens. Elle a été ſuivie d'un ordre à tous les domeſtiques de redoubler de vigilance, dans la crainte que la belle ne trouve quelqu'autre voie pour faire paſſer ſes lettres. Une heure après, on a chargé mon agent de ſe préſenter ſur ſon paſſage; & en lui témoignant qu'il ſe répent de l'avoir refuſée, de lui offrir ſes ſervices & de porter ſa lettre. Alors il rapportera qu'elle a refuſé de les lui confier.

Ne vois-tu pas à combien de bonnes fins cet artifice peut conduire? Premièrement, il aſſure à ma belle, ſans qu'elle le ſache elle-même, la liberté qu'on lui laiſſe de ſe promener ſeule au jardin; car voilà tous ſes parens convaincus que, depuis qu'ils lui ont enlevé ſa ſervante, il ne lui

reſte aucun moyen de faire ſortir ſes lettres. Autrement, ſe ſeroit-elle expoſée à tenter un valet qui n'étoit pas dans ſon ſecret ? Ainſi ſa correſpondance avec Miſs Howe comme avec moi eſt parfaitement à couvert.

En ſecond lieu, il me donnera peut-être le moyen de me procurer une entrevue ſecrète avec elle; & j'y penſe fortement, de quelque manière qu'elle puiſſe le prendre. J'ai découvert par mon eſpion, qui peut tenir tous les autres domeſtiques à l'écart, que chaque jour, matin & ſoir, elle ſe rend au bucher aſſez éloigné de la maiſon, ſous le prétexte d'aller voir une volière où elle nourrit des pintades, qui lui ſont venues de ſon grand-père & auxquelles elle eſt, par cette raiſon, fort attachée. J'ai de bons mémoires ſur tous les pas qu'elle y fait; & comme elle m'a confeſſé elle-même, dans une de ſes lettres, qu'elle entretient un commerce ſecret avec Miſs Howe, je préſume que c'eſt par cette voie.

L'entrevue que je médite me fera obtenir, ou je ſuis trompé, ſon conſentement pour bien d'autres faveurs de la même nature. Si ce lieu où je m'attends à la voir, ne lui plaiſoit pas, je ſuis en état de l'accompagner, lorſqu'elle me l'aura permis,

dans une ſorte de verger dans le goût Hollandois, qui règne le long du mur. Mon inſtrument, le ſuſdit Joſeph Léman, m'a fourni le moyen de me procurer deux clefs de la porte du jardin, (dont quelques bonnes raiſons m'ont porté à lui laiſſer l'une) laquelle porte ouvre du côté d'un épais taillis, où la tradition du pays, parmi les domeſtiques, eſt qu'il revient des eſprits, parce qu'on y trouva un homme pendu, il y a environ vingt ans. Cette porte eſt aſſurée par un verrouil du côté du jardin; mais dans l'occaſion Joſeph lèvera l'obſtacle.

Il a fallu lui promettre, ſur mon honneur, qu'il n'arrivera de ma part aucun malheur à ſes maîtres. Le coquin m'aſſure qu'il les aime, mais que me connoiſſant pour un homme d'honneur, dont il ſait que l'alliance ne peut être qu'avantageuſe pour la famille, comme tout le monde le reconnoîtra, dit-il, lorſque les préjugés ſeront détruits, il ne fait pas difficulté de me rendre ſervice; ſans quoi, pour le monde entier, il ne voudroit pas ſe charger d'un tel rôle. Il n'y a point de fripon qui n'ait pour l'être une excuſe en réſerve à donner à ſa conſcience. Quel hommage à la probité! de voir que les plus ſcélérats y prétendent, dans le temps même qu'ils ſe livrent à des actions qui les

feront peut-être paſſer pour tels aux yeux de tout le monde, & à leurs propres yeux.

Mais que prétend cette ſtupide famille, en me jetant dans la néceſſité d'avoir recours à cette multiplication de machines? Mon amour & ma vengeance prennent le deſſus tour-à-tour. Si l'amour échoue, la vengeance me conſolera. Ils la ſentiront, j'en jure par tout ce qu'il y a de ſacré, fallût-il m'exiler de ma patrie pour le reſte de mes jours.

Je me jetterai aux pieds de ma divinité, tentative que j'ai déjà voulu eſſayer deux fois ſans ſuccès. Je connoîtrai alors quel fond j'ai à faire ſur ſes ſentimens. Si je n'étois arrêté par cette eſpérance, je ſerois tenté de l'enlever. Un ſi beau rapt eſt digne de Jupiter même.

Mais je ne veux mettre que de la douceur dans tous mes mouvemens. Mon abord ſera tout reſpect, & le reſpect ira même juſqu'à l'adoration. Sa main connoîtra ſeule tout le feu de mon cœur, par l'impreſſion de mes lèvres, de mes lèvres tremblantes; car je ſuis sûr qu'elles trembleront réellement, quand je ne ſerois pas réſolu de le feindre. Mes ſoupirs ſeront auſſi doux que les ſoupirs de mon tendre bouton de roſe. Je l'inviterai à la confiance par mon humble ſoumiſſion. Je ne tirerai

aucun avantage de la ſolitude du lieu. Tous mes ſoins tendront à diſſiper ſes craintes, à lui perſuader qu'elle peut ſe repoſer à l'avenir ſur ma délicateſſe & ſur mon honneur. Mais je me permettrai quelques légères plaintes, ſans la moindre menace contre ceux qui ne ceſſent point de m'en faire. Mais, Belford! tu te figures bien que c'eſt pour imiter le lion de Dryden, c'eſt-à-dire, pour m'aſſurer la proie de mon amour, ou lâcher la bride à ma vengeance, ſur mes indignes chaſſeurs (*).

---

[*] (¶) Ne vous raſſurez point s'il force au ſilence ſon reſſentiment profond; qui fait taire ſa plainte, médite la vengeance. Tel le lion qui dort, ou feint de dormir, en attendant ſa proie: pour attirer à ſa portée ſon ennemi ſans ſoupçon, il étouffe ſes rugiſſemens, & cache ſa griffe contractée: mais au moment que trouve ſa fureur, ſoudain il ſe relève dans la rage & s'élance: il paſſe & épargne le foible vulgaire terraſſé par la peur, & fond ſur les chaſſeurs, qu'il déchire en monarque furieux (♭).

LETTRE IV.

Miſs CLARISSE HARLOWE à Miſs HOWE.

Samedi au ſoir, 18 *Mars.*

J'AI penſé mourir de frayeur. J'en ſuis encore hors d'haleine. Voici l'occaſion. J'étois deſcendue au jardin, ſous mes prétextes ordinaires, dans l'eſpérance de trouver quelque choſe de vous au dépôt. Le chagrin de n'y rien appercevoir m'alloit faire ſortir du bûcher, lorſque j'ai entendu comme remuer quelqu'un derrière une pile de bois. J'ai été extrêmement ſurpriſe. Mais je l'ai été bien davantage à la vue d'un homme qui s'eſt montré tout d'un coup à moi au fond du bûcher. Ah! me ſuis-je dit auſſitôt, voilà le fruit d'une correſpondance illicite!

Au moment que je l'ai apperçu, il m'a conjurée de n'être point effrayée; & s'approchant plus vîte que je n'ai pu le fuir, il a ouvert un grand manteau qui m'a laiſſé reconnoître, qui? Eh! quel autre que M. Lovelace? Il m'auroit été impoſſible de crier, quoique je l'aie tenté, & quand j'ai découvert que c'étoit un homme, & quand

j'ai reconnu qui c'étoit : mais la voix m'avoit abandonné ; & ſi je n'avois ſaiſi une étaie qui ſoutient le vieux toît, je ſerois tombée ſans connoiſſance.

Juſqu'à préſent, comme vous ſavez, je l'avois tenu dans un juſte éloignement. Mais en reprenant mes eſprits, jugez quelle doit avoir été ma première émotion, lorſque je me ſuis rappelé ſon caractère, ſur le témoignage de toute ma famille ; ſon eſprit entreprenant ; & que je me ſuis vue ſeule avec lui, dans un lieu ſi voiſin d'un chemin détourné, & ſi éloigné du château.

Cependant ſes manières reſpectueuſes ont bientôt diſſipé cette crainte, mais pour faire place à une autre, celle d'être apperçue avec lui, & de voir bientôt mon frère informé de l'aventure. Les conſéquences naturelles, s'il n'y avoit pas de plus grands malheurs encore à redouter s'offroient en foule à mon imagination ; une priſon plus étroite, la ceſſation abſolue de notre correſpondance, & un prétexte aſſez vraiſemblable pour les plus violentes contraintes. D'un côté comme de l'autre, rien aſſurément ne pouvoit juſtifier M. Lovelace d'une entrepriſe ſi hardie.

Auſſitôt donc que j'ai eu la force de parler, je lui ai fait connoître avec la plus

NAPOLI
BIBLIOTECA NAZIONALE

vive chaleur combien je me tenois offenſée; je lui ai reproché qu'il lui importoit peu de m'expoſer au reſſentiment de tous mes parens, pourvu que ſon impétueuſe humeur fût ſatisfaite, & je lui ai commandé de ſe retirer ſur-le-champ. Je me retirois moi-même avec précipitation, lorſqu'il s'eſt jeté à genoux devant moi, en me conjurant de lui accorder un ſeul moment. Il m'a déclaré qu'il ne s'étoit rendu coupable de cette témérité à mes yeux que pour en éviter une beaucoup plus grande; en un mot, qu'il ne pouvoit ſupporter plus longtemps les inſultes continuelles qu'il recevoit de ma famille, avec l'idée qu'il avoit fait ſi peu de progrès dans mon eſtime, qu'il ne pouvoit ſe promettre d'autre fruit de ſa patience que de me perdre pour toujours, & de ſe voir plus inſulté que jamais par ceux qui triompheroient de ſon chagrin.

Il a, comme vous ſavez, les genoux fort ſouples. Vous m'avez dit que c'eſt une de ſes ruſes d'offenſer ſouvent dans des choſes légères pour montrer ſon adreſſe à ſe juſtifier.

Il a continué avec la même vivacité: ſes craintes étoient qu'un naturel auſſi doux, auſſi obligeant qu'il prétend que le mien l'eſt pour tout le monde, excepté

pour lui, & mes principes d'obéiſſance, qui me portent à rendre ce que je crois devoir aux autres, ſans conſulter s'ils me rendent eux-mêmes ce qu'ils me doivent, ne fuſſent employés contre moi en faveur d'un homme ſuſcité, en partie pour ſe venger ſur moi de la diſtinction enviée avec laquelle j'ai été traitée par mon grand-père, en partie pour ſe venger ſur lui de ce qu'il avoit accordé la vie à une perſonne qui auroit voulu lui ôter la ſienne, & qui cherchoit préſentement à lui ôter des eſpérances qui lui étoient beaucoup plus chères que ſa vie.

Je lui ai répondu qu'il pouvoit s'aſſurer que la rigueur qu'on employoit avec moi ne produiroit rien moins que l'effet qu'on s'en étoit promis; que, malgré la ſincérité avec laquelle je pouvois dire que mon inclination étoit toujours pour le célibat, & lui déclarer particulièrement que, ſi mes parens me diſpenſoient d'épouſer l'homme qui me déplaiſoit, ce ne ſeroit pas pour en prendre un qui leur déplût.....

Il m'a interrompue ici en me demandant pardon de ſa hardieſſe, mais pour me dire qu'il ne pouvoit retenir les marques de ſon déſeſpoir, lorſqu'après tant de preuves de ſa reſpectueuſe paſſion, il m'entendoit..... Et je vous prie, Monſieur, lui ai-

je dit, permettez-moi de vous interrompre à mon tour, pourquoi ne faites-vous pas valoir en termes encore plus clairs l'obligation que cette paſſion ſi vantée m'impoſe? pourquoi ne me déclarez-vous pas en termes poſitifs qu'une perſévérance que je n'ai pas déſirée, & qui me met aux mains avec toute ma famille, eſt un mérite qui me rend coupable d'ingratitude, lorſque je n'y réponds pas comme vous ſemblez le déſirer?

Je devois pardonner, a-t-il repris, ſi lui, qui ne prétendoit qu'à un mérite de comparaiſon, parce qu'il étoit perſuadé qu'il n'y avoit point d'homme au monde qui fût digne de moi, il avoit eu la préſomption d'eſpérer un peu plus de part à ma faveur qu'il n'en avoit encore obtenu, lorſqu'on lui avoit donné pour concurrens des Symmes & des Wierleys, & en dernier lieu, un reptile auſſi mépriſable que ce Solmes. A l'égard de ſa perſévérance, il reconnoiſſoit qu'il lui étoit impoſſible de s'en déſiſter; mais je devois convenir auſſi que, quand il n'exiſteroit pas, les offres de Solmes étoient telles, que je me ſerois trouvée engagée dans les mêmes difficultés avec ma famille: il prenoit par conſéquent la liberté de me dire que, loin de les augmenter en marquant des bontés

pour lui, c'étoit le moyen le plus propre à m'en affranchir. Mes parens avoient conduit les choſes au point (& cela n'eſt que trop vrai) qu'il m'étoit impoſſible de les obliger, qu'en me ſacrifiant moi-même à Solmes. Ils ſentoient d'ailleurs parfaitement la différence qu'ils devoient mettre entre Solmes & lui : l'un, ils ſe flattoient de le conduire à leur gré; l'autre étoit capable de me défendre contre toutes ſortes d'inſultes, & comptoit, entre ſes eſpérances, des perſpectives toutes naturelles, fort ſupérieures aux folles idées de mon frère pour l'acquiſition d'un titre.

Comment cet homme-là, ma chère, eſt-il ſi bien inſtruit de toutes nos misères domeſtiques ? Mais je ſuis bien plus étonnée qu'il ait pu connoître le lieu où il m'a ſurpriſe, & le moyen de m'y rencontrer.

Mon inquiétude me faiſoit trouver les momens fort longs, d'autant plus que la nuit s'approchoit. Cependant il ne m'a pas été poſſible de me délivrer de lui, ſans en avoir entendu bien davantage.

Comme il eſpéroit ſe voir quelque jour le plus heureux de tous les hommes, il m'aſſuroit qu'il avoit tant d'égards pour ma réputation, que, loin de me propoſer aucune démarche qui pût m'être reprochée, il ne les condamnoit pas moins que

moi, quelque favorables qu'elles puſſent être pour lui. Mais, puiſqu'on ne me permettoit point de choiſir le célibat, il me laiſſoit à conſidérer ſi j'avois plus d'une voie pour éviter la violence qu'on vouloit faire à mes inclinations. Un père ſi jaloux de ſon autorité, & des oncles qui penſoient comme lui! Le retour de M. Morden étoit encore éloigné; mon oncle & ma tante Hervey n'avoient dans toute la famille qu'une vaine conſidération, qui ne *ſignifioit rien*, ce fut ſon expreſſion; mon frère & ma ſœur ne ceſſoient pas d'attiſer le feu; les offres continuelles de Solmes étoient un autre aiguillon; & la mère de Miſs Howe ſe rangeoit de leur parti plutôt que du mien, par le ſeul motif de donner un exemple à ſa fille.

Enſuite il m'a demandé ſi je conſentirois à recevoir là-deſſus une lettre de ſa tante Lawrance; car ſa tante Sadleir, m'a-t-il dit, ayant perdu depuis peu ſa fille unique, ſe mêle peu des affaires du monde, ou n'y penſe que pour ſouhaiter de le voir marié, & avec moi plutôt qu'avec aucune autre femme.

Véritablement, ma chére, il y a bien des choſes raiſonnables dans tout ce qu'il m'a dit. Je crois pouvoir faire cette remarque ſans qu'il ſoit queſtion de *feux*

ni de *battemens de cœur*. Cependant je lui ai répondu que, malgré la conſidération extrême que j'ai pour les dames de ſa famille, je n'étois pas diſpoſée à recevoir des lettres qui euſſent rapport à une fin que je n'avois aucune intention de favoriſer; que, dans la triſte ſituation où j'étois réduite, le devoir m'obligeoit de tout eſpérer, de tout ſouffrir & de tout tenter; que mon père me voyant ferme & réſolue de mourir plutôt que d'épouſer Solmes, ſe relâcheroit peut-être.....

Il m'a interrompue pour me repréſenter combien ce changement étoit peu vraiſemblable, après les démarches déjà faites par ma famille, & qu'il a pris ſoin de me remettre ſous les yeux, telles que la précaution qu'ils ont eue d'indiſpoſer contre moi Mad. Howe, comme une perſonne qui pouvoit m'accorder un aſyle, ſi j'étois pouſſée au déſeſpoir; l'empreſſement de mon frère à ſouffler continuellement aux oreilles de mon père que, ſi l'on attend le retour de M. Morden, qui pourra inſiſter ſur l'exécution du teſtament, & la néceſſité de me céder la terre de mon grand-père, il ſera trop tard pour me retenir dans la dépendance paternelle; le parti qu'ils ont pris de me renfermer; celui de m'ôter ſi bruſquement ma ſervante, &

d'établir celle de ma sœur ma surveillante ; l'adresse avec laquelle ils ont fait renoncer ma mère à son propre jugement, pour la faire entrer dans toutes leurs vues : autant de preuves évidentes, m'a-t-il dit, que rien ne les arrêteroit pour venir à bout de leurs résolutions, autant de sujets d'une mortelle inquiétude pour lui. Il m'a demandé si j'avois jamais vu mon père se départir d'une résolution une fois arrêtée dans sa tête, surtout lorsqu'il y croyoit son autorité ou ses droits intéressés. La familiarité, dit-il, dans laquelle il a vécu quelque temps avec ma famille, l'a rendu témoin de plusieurs traits d'un despotisme arbitraire, dont on trouveroit peu d'exemples dans les maisons même des princes, mais qu'il s'abstenoit de citer, de peur de me déplaire ; & ma mère, la plus excellente de toutes les femmes, en a fait une triste expérience.

Il alloit se livrer, je m'imagine, à d'autres réflexions de cette nature ; mais je lui ai témoigné qu'elles m'offensoient, & que je ne permettrois jamais qu'il les fît tomber sur mon père. J'ai ajouté que ses rigueurs, quoique peu méritées, ne pouvoient me dispenser de ce que je dois à l'autorité paternelle.

Je ne devois pas le soupçonner, m'a-t-il

répondu, de prendre plaiſir à m'inſinuer de pareilles idées; parce que, tout autoriſé qu'il étoit par les traitemens qu'il recevoit de ma famille, à ne pas beaucoup la ménager, il ſavoit que les moindres libertés de cette nature n'étoient propres qu'à me déplaire. D'un autre côté, néanmoins, il étoit obligé d'avouer qu'étant jeune, avec des paſſions auſſi vives que d'autres, & s'étant toujours fait un mérite de dire librement ce qu'il penſoit, il lui étoit aſſez pénible de faire cette violence à ſon caractère. Mais ſa conſidération pour moi lui faiſoit réduire ſes obſervations à des faits clairs & avoués, qu'on ne pouvoit conteſter, & je ne pouvois raiſonnablement m'offenſer qu'il tirât du moins une conſéquence qui ſuivoit naturellement de ce qu'il avoit dit; c'étoit que mon père, ſe conduiſant avec tant de hauteur avec une femme qui ne lui avoit jamais diſputé cette prérogative, dont il étoit jaloux à l'excès, il n'y avoit aucune eſpérance qu'il ſe relâchât, pou une fille, d'une autorité dont il étoit encore plus jaloux, ſurtout ſon idée ſe trouvant fortifiée par des intérêts de famille, par une averſion très-vive, quoique injuſtement conçue, & par les reſſentimens & les vues intéreſſées de mon frère & de ma ſœur, lorſque mon banniſ-

ſement de leur préſence m'ôtoit le moyen de plaider ma cauſe, & de ſolliciter leur juſtice en ma faveur.

Quel malheur, ma chère, qu'il y ait tant de vérité dans ces obſervations & dans la conſéquence! Il l'a tirée d'ailleurs avec plus de ſang-froid & de ménagement pour ma famille que je ne croyois pouvoir en attendre d'un homme ſi injurié, & à qui tout le monde attribue des paſſions indomptables.

Ne me preſſerez-vous point ſur les battemens de cœur & ſur la chaleur qui m'a pu monter au viſage, ſi de tels exemples de l'aſcendant qu'il eſt capable de prendre ſur ſon naturel emporté me diſpoſent à conclure, qu'en ſuppoſant quelque poſſibilité de réconciliation entre ma famille & lui, il n'y auroit point à déſeſpérer qu'il ne pût être ramené au bien par les voies de la douceur & de la raiſon? (¶) Et cela indiqueroit encore qu'il a des idées fort modérées de ces droits arbitraires des maris, dont on entend tant parler dans notre famille. (§)

Il m'a repréſenté que ma diſgrace & la violence qu'on fait à ma liberté ſont connues de tout le monde; que mon frère & ma ſœur ne font pas ſcrupule de parler de moi comme d'un enfant comblé de fa

veurs, qui eſt actuellement dans un état de rebellion; que tous ceux néanmoins qui me connoiſſent, ne balancent point à juſtifier mon averſion pour un homme qui leur paroît convenir mieux à ma ſœur qu'à moi, que tout malheureux qu'il eſt de n'avoir pu faire plus d'impreſſion ſur mon cœur, tout le monde me donne à lui; que ſa naiſſance, ſa fortune & ſes eſpérances aſſez brillantes, ne pouvant être attaquées, ſes ennemis même ne faiſoient qu'une objection contre lui; & que, graces au ciel & à mon exemple, il ſe promettoit de la détruire pour jamais, puiſqu'il avoit commencé à reconnoître ſes erreurs, & à s'en repentir de bonne foi, quoiqu'elles fuſſent beaucoup moins énormes que la malignité & l'envie ne les repréſentoient; mais que c'étoit un article ſur lequel il s'arrêtoit d'autant moins, qu'il valoit mieux faire parler ſes actions que ſes proteſtations & ſes promeſſes. Enſuite, prenant de-là occaſion de me faire un compliment, il m'a proteſté qu'ayant toujours aimé la vertu, quoiqu'il n'en ait pas obſervé les règles autant qu'il le devoit, c'étoient ſurtout les qualités de mon ame qui l'enchaînoient le plus à moi, & qu'il m'avouoit avec franchiſe qu'avant de m'avoir connue, il n'avoit jamais trouvé de

de motif capable de lui faire ſurmonter une malheureuſe eſpèce de préjugé qu'il avoit contre le mariage, & qui l'avoit rendu juſqu'alors impénétrable aux déſirs & aux inſtances de tous ſes proches.

Vous voyez, ma chère, qu'il ne fait pas difficulté de parler de lui-même comme en parlent ſes ennemis. Je ne puis diſconvenir que ſa franchiſe, ſur un point qui n'eſt pas fort à ſon honneur, ne donne du crédit à ſes autres proteſtations. Il me ſemble que je démaſquerois aiſément l'hypocriſie, particulièrement dans un homme qui paſſe pour s'être accordé de grandes libertés, s'il s'attribuoit tout d'un coup des lumières & des convictions extraordinaires, ſurtout à ſon âge. Les habitudes, j'imagine, ne doivent pas être ſi faciles à déraciner. Vous avez toujours remarqué avec moi qu'il dit librement ſa penſée, quelquefois même juſqu'à bleſſer la politeſſe; & le traitement qu'il reçoit de ma famille eſt une aſſez bonne preuve qu'il n'eſt pas capable de faire baſſement ſa cour à perſonne par un motif d'intérêt. Quelle pitié que, dans un caractère où l'on reconnoît des traces de principes ſi louables, les bonnes qualités ſoient ternies & comme étouffées par le vice! On nous a dit qu'il a la tête meilleure que le cœur; mais

croyez-vous réellement que M. Lovelace puiſſe avoir le cœur fort mauvais ? Pourquoi le ſang n'agiroit-il pas dans les hommes comme dans les eſpèces moins nobles ? Toute ſa famille eſt irréprochable, excepté lui, à la vérité. On ne parle des dames qu'avec admiration. Mais je crains de m'attirer le reproche que je veux éviter; cependant ne ſeroit-ce pas pouſſer auſſi trop loin la cenſure, & ſe montrer trop rigoureux envers ſon amie, que de lui reprocher la juſtice qu'elle rend à tel homme en particulier, & le jugement qu'elle porte à ſon avantage, lorſqu'on lui permettroit ſans difficulté de rendre la même juſtice à tout autre homme.

Il eſt revenu à me preſſer de recevoir une lettre de ſa tante Lawrance, & d'accepter l'offre de leur protection. Il a remarqué que les perſonnes de qualité tiennent un peu trop au cérémonial, comme on le reproche auſſi aux perſonnes de vertu, ce qui n'étoit pas fort ſurprenant, parce que la qualité, ſoutenue dignement, eſt la vertu, & que réciproquement la vertu eſt la véritable qualité; que les motifs pour garder une réſerve décente ſont les mêmes, & qu'elles ont toutes deux une même origine: (où a-t-il pris ces notions, ma chère ?) ſans quoi ſa tante ſe

ſeroit déjà déterminée à m'écrire; mais qu'elle ſouhaitoit ſavoir auparavant ſi ſes offres ſeroient bien reçues, d'autant plus que, ſuivant les apparences, elles ne ſeroient point approuvées d'une partie de ma famille: & que, dans tout autre cas que celui de l'injuſte perſécution où je gémiſſois, & qui pouvoit encore augmenter, rien ne pourroit l'engager à me les faire.

Je lui ai répondu que toute la reconnoiſſance que je devois à cette dame, ſi l'offre venoit d'elle, ne m'empêchoit pas de voir où cette démarche pouvoit me conduire. J'aurois craint de me donner peut-être un air de vanité, ſi je lui avois dit que ſes inſtances, dans cette occaſion, ſentoient un peu l'artifice & l'envie de m'engager dans des meſures dont il ne me ſeroit pas aiſé de revenir. Mais j'ai ajouté que la ſplendeur même du titre royal étoit peu capable de me toucher; que dans mes idées la vertu ſeule étoit la grandeur; que l'excellent caractère des dames de ſa famille faiſoit plus d'impreſſion ſur moi que la qualité de belle-ſœur de Milord M..... & de filles d'un Pair: que pour lui, quand mes parens auroient approuvé ſa recherche, il ne m'auroit jamais trouvée diſpoſée à encourager ſes

ſoins, s'il n'avoit eu que le mérite de ſes tantes à faire valoir, puiſqu'alors les mêmes raiſons qui me les faiſoient admirer, n'auroient été qu'autant d'objections contre leur neveu. Je l'ai aſſuré que ce n'étoit pas ſans un extrême chagrin que je m'étois vue engagée dans un commerce de lettres avec lui, ſurtout depuis que cette correſpondance m'avoit été défendue: que le ſeul fruit agréable que je vouluſſe tirer d'une entrevue que je n'avois ni prévue ni déſirée, étoit de lui faire connoître que je me croyois déſormais obligée de ſupprimer ces lettres; & que j'eſpérois qu'à l'avenir il n'auroit pas recours à des menaces contre ma famille, pour me mettre dans le cas de lui répondre.

Il reſtoit encore aſſez de jour pour me faire appercevoir qu'il a pris un air fort grave après cette déclaration. Il attachoit tant de prix, m'a-t-il dit, à la liberté de mon choix, & à un ſentiment exempt de contrainte, dédaignant de s'abaiſſer au niveau de Solmes, en employant les voies de la violence qui fondoient ſon vil eſpoir, qu'il ſe haïroit lui-même, s'il étoit capable de penſer jamais à m'engager par la frayeur, & à me déterminer par de ſi indignes moyens. Cependant, il y avoit deux

choſes à conſidérer. Premièrement, les outrages qu'il recevoit continuellement ; les eſpions qu'on entretenoit auprès de lui, & dont il en avoit découvert un, les indignités qu'on étendoit juſqu'à ſa famille, & celles qu'on me faiſoit eſſuyer à moi-même en haine de lui, comme on le déclaroit ouvertement, ſans quoi il reconnoiſſoit qu'il lui conviendroit mal de s'en reſſentir pour moi ſans ma permiſſion : (le ruſé perſonnage a fort bien vu qu'il prêtoit ici le flanc, s'il ne ſe couvroit par cette circonſtance) toutes ces conſidérations lui faiſoient une loi indiſpenſable de marquer ſon juſte reſſentiment. Il me faiſoit juge moi-même s'il étoit raiſonnable qu'un homme d'honneur digérât tant d'inſultes, à moins que ce ne fût par l'intérêt de me plaire. En ſecond lieu, il me prioit de conſidérer ſi la ſituation où j'étois (priſonnière dans la maiſon de mon père, forcée par toute ma famille de recevoir un mari indigne de moi ; & cela au premier jour, ſoit que j'y conſentiſſe ou non) admettoit quelque délai dans les meſures qu'il me propoſoit de prendre pour prévenir ce malheur, & qu'il ne me propoſoit que *pour la dernière extrêmité*. D'ailleurs, l'offre de ſa tante ne m'engageoit à rien ; je pouvois accepter cette protec-

tion, ſans me jeter dans la néceſſité d'être à lui, ſi je trouvois dans la ſuite quelque ſujet de reproche contre ſa conduite.

Mais quelle autre vue me prêteroit le public, lui demandai-je, ſi à cette dernière extrêmité, j'allois, comme il me le propoſoit, m'abandonner à la protection de ſes parens ?

Et croirez-vous, a-t-il repris, que le public donne à préſent une autre explication à la violence qui vous tient renfermée, que la vue de vous empêcher de prendre ce parti ? Vous devez conſidérer, Mademoiſelle, qu'il ne vous eſt plus libre de choiſir, & qui ſont ceux qui vous ôtent cette liberté ? vous êtes au pouvoir de gens (pourquoi leur donnerois-je le nom de parens ?) qui ſont déterminés à vous faire exécuter leur volonté, & à vous priver de la vôtre. Ce que je vous propoſe, c'eſt de recevoir l'offre de ma tante, mais de n'en faire uſage qu'après avoir tout employé pour en éviter la néceſſité. Permettez-moi d'ajouter que ſi vous prenez ce moment de criſe, pour rompre une correſpondance ſur laquelle tout mon eſpoir eſt fondé, & ſi vous êtes réſolue de ne pas prévenir le pire de tous les maux, il eſt évident pour moi que vous y ſuccomberez à la fin. Le pire ! j'entends pour moi ſeul, car il ne

ſauroit l'être pour vous. Et *alors* (portant au front ſon poing fermé) comment pourrois-je ſoutenir ſeulement cette ſuppoſition? *Alors* il ſera donc vrai que vous ſerez à Solmes? Mais par tout ce qu'il y a de ſacré, ni lui, ni votre frère, ni vos oncles ne jouiront pas de leur triomphe. Que je ſois confondu s'ils en jouiſſent!

La violence de ſon emportement m'a effrayée. Cependant, je me retirois dans mon juſte reſſentiment; mais, ſe jetant encore une fois à mes pieds. Au nom du ciel! ne me quittez pas, très-chère dame! ne me laiſſez point ainſi dans le déſeſpoir où je ſuis! Ce n'eſt pas le repentir de mon ſerment qui me fait tomber à vos genoux; je le renouvelle au contraire à vos pieds. Et il le jura encore. Mais ne penſez pas que ce ſoit une menace pour vous faire pancher de mon côté par des craintes. Si votre cœur, a-t-il continué en ſe levant, vous porte à céder à la volonté de votre père, ou plutôt de votre frère, & à me préférer Solmes, je me vengerai aſſurément de ceux qui inſultent & moi & les miens; mais j'arracherai auſſi mon cœur de mes propres mains, s'il m'eſt poſſible, s'il héſite un inſtant à étouffer ſa flamme pour une femme capable de cette indigne préférence.

Je lui ai dit qu'il me tenoit-là un langage assez offensant, mais qu'il pouvoit s'assurer que jamais je ne serois à M. Solmes, sans qu'il en pût rien conclure en sa faveur, parce que j'avois fait la même déclaration à ma famille, & en supposant même qu'il n'existât que lui au monde.

Voulois-je du moins lui continuer l'honneur de ma correspondance ? Après l'espoir qu'il avoit eu d'obtenir de plus grandes preuves de mon estime, il ne pourroit supporter de perdre l'unique faveur dont il pût se vanter.

Je lui ai dit que s'il contenoit ses emportemens ou ses ressentimens à l'égard de ma famille, je voulois bien, pour quelque temps du moins, & jusqu'à ce que je visse quelle pourroit être l'issue de mes disgraces présentes, continuer encore une correspondance que mon cœur ne laissoit pas de se reprocher...., comme le sien lui reprochoit (a repris l'impatiente créature en m'interrompant) de supporter tout ce qu'il avoit à souffrir, lorsqu'il considéroit que cette nécessité lui étoit imposée, non par moi, pour qui il supporteroit gaiement ces indignités & mille fois plus encore ; mais par des gens... Il n'a pas achevé.

Je lui ai déclaré nettement qu'il ne de-

voit s'en prendre qu'à lui-même, dont le caractère, si mal établi du côté des mœurs, avoit donné tant de prise & d'avantage à ses adversaires. Il n'y a pas beaucoup d'injustice, lui ai-je dit, à parler mal d'un homme qui ne fait lui-même aucun cas de sa réputation.

Il m'a offert de se justifier; mais je lui ai répondu que je voulois juger de lui par sa propre règle, c'est-à-dire, par ses actions, & non par ses protestations.

Si ses ennemis, a-t-il repris, étoient moins puissans & moins déterminés, ou s'ils n'avoient pas déjà fait connoître leurs intentions par de cruelles violences, il auroit offert volontiers de se soumettre à une année d'épreuve, ou même davantage. Mais il étoit sûr que toutes leurs vues seroient remplies ou avortées dans l'espace d'un mois; & je savois mieux que personne s'il falloit espérer quelque changement dans la volonté de mon père: il ne le connoissoit guères si j'avois cette espérance.

Je lui ai dit qu'avant de chercher d'autres protections, je voulois tenter tous les moyens que pourroient m'inspirer mon respect & le crédit qui pouvoit me rester encore auprès de quelques personnes de la famille, & que si rien ne réussissoit, je prendrois un parti dont je croyois le sue-

cès certain, celui de leur réſigner ma terre tant enviée.

Il ſe ſoumettoit volontiers, m'a-t-il dit, à attendre l'iſſue de cet expédient : il étoit fort éloigné de me propoſer de recourir à d'autres protections, que dans le cas, comme il me l'avoit répété, de la néceſſité. Mais, très-chère Clariſſe, m'a-t-il dit, en ſe ſaiſiſſant avec ardeur de ma main, qu'il a preſſée contre ſes lèvres, ſi la ceſſion de votre terre peut finir vos peines, ne tardez point à la réſigner, & ſoyez à moi. Et je confirmerai de toute mon âme votre réſignation. Cette idée, ma chère, n'eſt pas ſans généroſité; mais, en fait de belles paroles, de quoi les hommes ne ſont-ils pas capables pour obtenir la confiance d'une femme, & s'emparer de ſon cœur?

J'avois fait pluſieurs efforts pour reprendre le chemin du château; la nuit étoit déjà fort obſcure, & mes craintes ne faiſoient qu'augmenter. Je ne ſaurois dire qu'elles vinſſent de ſa conduite avec moi; au contraire, il m'a donné meilleure opinion que je n'avois de lui, par le reſpect profond dont il ne s'eſt pas écarté un moment pendant cette conférence. S'il a pris feu une fois, ſur la ſeule idée que Solmes peut être préféré, cette ſuppoſition étoit la plus faite pour rendre la paſſion excuſable dans un

homme qui ſe prétend fort amoureux ; quoiqu'elle ait été aſſez peu meſurée pour m'obliger de m'en offenſer.

En partant, il s'eſt recommandé à ma faveur avec les plus preſſantes inſtances, mais avec autant de ſoumiſſion que d'ardeur, ſans parler d'autres conditions avec moi, quoiqu'il m'ait laiſſé entrevoir ſes déſirs pour une autre entrevue, que je lui ai défendu de haſarder jamais dans le même lieu. Je vous avouerai, ma chère, à vous, pour qui je me reprocherois d'avoir la moindre réſerve, que ſes argumens, tirés de mes diſgraces préſentes, ſur ce que je dois attendre dans l'avenir, commencent à me faire craindre de me trouver dans la néceſſité d'être à l'un ou à l'autre de ces deux hommes ; & ſi cette alternative étoit inévitable, je m'imagine que vous ne me blâmeriez pas de vous dire lequel des deux doit être préféré. Vous m'avez dit vous-même quel eſt celui qui ne doit pas l'être. Mais, en vérité, ma chère, ma véritable préférence eſt pour l'état de fille, c'eſt bien pour moi le parti le plus déſirable ; & je n'ai pas encore perdu toute eſpérance d'obtenir la liberté de faire ce choix.

Je ſuis revenue à ma chambre, ſans avoir été obſervée. Cependant, la crainte de l'être m'a cauſé tant d'agitation, que

je me ſentois beaucoup plus de trouble en commençant ma lettre, qu'il ne m'a donné ſujet d'en avoir, à l'exception néanmoins du premier moment de ſon apparition; car mes eſprits ont été prêts alors à m'abandonner; & c'eſt un bonheur extrême que, dans un lieu tel que celui où il m'a ſurpriſe, dans le mouvement d'une ſi vive frayeur, & ſeule avec lui, je ne ſois pas tombée ſans connoiſſance.

Je ne dois pas oublier que lui ayant fait un reproche de la conduite qu'il a tenue dimanche dernier à l'égliſe, il m'a proteſté qu'on ne m'avoit pas rendu fidellement cette ſcène; qu'il ne s'étoit pas attendu à m'y voir; mais qu'il avoit eſpéré trouver l'occaſion de parler à mon père, & obtenir la permiſſion de l'accompagner juſqu'au château; que le docteur Lewin lui avoit perſuadé de ne ſe préſenter, dans cette occaſion, à perſonne de la famille, en lui faiſant remarquer le trouble où ſa préſence avoit jeté tout le monde. Son intention, m'a-t-il aſſuré, n'étoit pas d'y mettre de l'orgueil ou de la hauteur; & un pareil jugement n'a pu partir que de cette mauvaiſe volonté qu'il a le chagrin de trouver invincible: & lorſqu'il ſalua ma mère, c'étoit une civilité qu'il prétendoit adreſſer à toutes les perſonnes qui étoient dans le banc,

banc, comme à elle, qu'il fait profeſſion de reſpecter ſincèrement.

Si l'on peut l'en croire (&, dans le fond, j'ai peine à me perſuader que, cherchant à me plaire, il fût venu dans le deſſein de braver toute ma famille), voilà, ma chère, un exemple de la force de la haine, qui dénature tout. Cependant, à moins que Chorey n'ait voulu faire officieuſement ſa cour à ſes maîtres, pourquoi m'auroit-elle fait un récit à ſon déſavantage? Il en appelle au docteur Lewin pour ſa juſtification ſur ce fait: (¶) ajoutant que tout ſon entretien avec le docteur roula ſur ſon déſir de tenter une réconciliation avec toute notre famille, à la face de l'égliſe, & ſur les raiſons que lui donna le docteur Lewin, pour le diſſuader de faire publiquement une pareille ouverture, avant qu'il ſe fût aſſuré qu'elle ſeroit bien reçue (§). Mais que ſert ſon appel à cet honnête homme, puiſque je ſuis privée du plaiſir de le voir, lui & tous ceux de qui je pourrois recevoir un bon conſeil dans ma triſte ſituation? Après tout, ma chère, je m'imagine qu'il y auroit peu de coupables au monde, ſi tous ceux qu'on accuſe ou qu'on ſoupçonne, avoient la liberté de raconter leur hiſtoire & devoient être crus ſur leur propre témoignage.

Voilà une fort longue lettre. Mais il ſeroit impoſſible autrement, d'être auſſi exacte que vous le déſirez ſur tous les détails d'une converſation. Vous aurez la bonté, ma chère, de vous ſouvenir que la date de votre dernière eſt le 9.

CL. HARLOWE.

LETTRE V.

Miſs HOWE à Miſs CLARISSE HARLOWE.

Dimanche, 19 *Mars*.

JE vous demande pardon, ma très-chère amie, de vous avoir donné ſujet de me rappeler la date de ma dernière lettre. Je voulois laiſſer agir quelque temps vos ſages parens, & raſſembler ſous mes yeux autant de leurs opérations qu'il ſeroit poſſible, dans l'idée que vous ne ſeriez pas long-temps ſans vous rendre, d'un côté ou de l'autre, & que j'aurois alors quelque degré de certitude ſur lequel je pourrois fonder mes obſervations. Au fond, que puis-je vous écrire, dont je n'aie déjà rempli pluſieurs lettres? vous ſavez que

tout ce que je puis faire, c'eſt de m'emporter contre vos ſtupides perſécuteurs, & cela vous déplaît. Je vous ai conſeillé de reprendre votre terre, vous ne le voulez pas. Vous ne pouvez ſoutenir la penſée d'être à leur Solmes; & Lovelace a réſolu que vous ſerez à lui malgré tous leurs efforts. Je ſuis perſuadée que vous ne ſauriez éviter d'être à l'un ou à l'autre. Voyons donc quelles ſeront leurs premières démarches. (A l'égard de Lovelace, lorſqu'il raconte ſa propre hiſtoire, qui oſeroit dire, après une ſi belle conduite dans ſa viſite inattendue au bûcher, & après de ſi bonnes intentions à l'égliſe, qui oſeroit dire qu'il y ait le moindre reproche à lui faire? Les méchantes gens! de ſe liguer contre un homme ſi plein d'innocence!) Mais attendons, comme j'ai dit, leurs premières démarches, & le parti pour lequel vous vous déterminerez. Alors nous pourrons avoir plus de lumières.

Quant à votre changement de ſtyle, dans vos lettres à vos oncles, à votre frère & à votre ſœur, puiſqu'ils ont pris tant de plaiſir à vous attribuer de la prévention pour Lovelace, que rien ne peut les en diſſuader, & que tous vos déſaveux n'ont ſervi qu'à fortifier les argumens qu'ils en ont tirés contre vous, je trouve que vous

avez fort bien fait de les abandonner à leurs ſoupçons, & d'eſſayer ce que cette voie pourroit produire. Mais ſi... mais ſi... de grâce, ma chère, un peu d'indulgence. Vous avez cru vous devoir à vous-même de me faire votre apologie pour votre changement de ſtyle; juſqu'à ce que vous m'ayez parlé nettement, comme une amie à ſa véritable amie, il faut que je vous tourmente un peu. Laiſſons donc courir ma plume: car je ne puis la retenir.

Si vous n'avez pas eu pour ce changement de ſtyle, une autre raiſon, que vous n'avez pas jugé à propos de me donner; prenez la peine d'examiner, comme je me ſouviens de vous y avoir exhortée, quelle eſt la cauſe de cette raiſon, Pourquoi votre amie ſouffriroit-elle que vous fuſſiez volée ſans le ſavoir?

Lorſque nous nous ſentons attaquées d'un rhume violent, notre premier ſoin eſt ce chercher comment il a commencé, & comment nous l'avons gagné; & lorſque nous croyons en avoir trouvé la cauſe, nous ſommes ſatisfaites, & nous prenons le parti de lui laiſſer ſon cours, ou d'employer quelques remèdes pour s'en délivrer, s'il devient trop incommode. De même, ma chère, avant que la maladie que vous ſoupçonnez ou que vous ne ſoup-

çonnez pas, devienne ſi importune qu'elle vous oblige au régime, permettez que je vous conſeille de chercher d'où elle peut venir. Je ſuis perſuadée, auſſi certainement qu'il eſt sûr que je vous écris, que, d'un côté, la violence indiſcrète de vos parens, & de l'autre, l'inſinuante adreſſe de Lovelace, du moins ſi cet homme n'eſt pas un plus grand fou que tout le monde ne le penſe, amèneront les choſes à ce point, & feront tout ſon ouvrage pour lui?

Mais paſſons. Si ce doit être Lovelace ou Solmes, le choix n'admet aucune diſcuſſion. Cependant, en ſuppoſant de la vérité dans tout ce qu'on raconte, je leur préférerois à tous les deux tout autre de vos amans, quelqu'indignes qu'ils ſoient auſſi de vous. Qui peut être digne, en effet, de Miſs Clariſſe Harlowe?

Je ſouhaite que vous ne ſoyez pas en effet offenſée de me voir toucher ſi ſouvent la même corde. J'avoue que je me croirois inexcuſable (d'autant plus que j'ai la hardieſſe de regarder ce point comme hors de doute, & que, s'il étoit queſtion de preuves, j'en pourrois tirer de cinquante endroits de vos lettres), oui je ſerois inexcuſable, ſi vous vouliez avouer ingénument..... Avouer quoi? m'allez-vous

dire. Je me flatte, ma chère Anne Howe, que vous ne m'attribuez pas déjà de l'amour.

Non, non. Comment votre Anne Howe pourroit-elle former cette penſée? L'amour, ce mot ſi court à prononcer, porte une ſignification bien étendue. Quel nom lui donnerons-nous? Vous m'avez fourni un terme: une ſorte de *goût conditionnel*. Le voilà, ma chère. O tendre amie! ne ſais-je pas combien vous mépriſez la pruderie, & que vous êtes trop jeune, trop aimable, pour être une prude?

Mais écartons ces noms durs; & ſouffrez, ma chère, que je vous répète une choſe que je vous ai déjà dite: c'eſt que je me croirai en droit de me plaindre extrêmement de vous, ſi vous vous efforcez, dans vos lettres, de me déguiſer quelque ſecret de votre cœur.

J'ajoute que, ſi vous m'expliquez nettement & ſans détour quel progrès Lovelace a fait ou n'a pas fait dans votre affection, je ſerois plus en état que je ne le ſuis de vous donner un bon conſeil. Vous, qui vous êtes fait une ſi grande réputation de *preſcience*, ſi je puis employer ce terme, & qui la méritez effectivement plus qu'aucune perſonne de votre âge, vous avez raiſonné ſans doute avec vous-même

sur son caractère, & sur la supposition que vous dussiez un jour être à lui. Vous avez fait sûrement de même pour Solmes ; & de-là est venue, sans doute, votre aversion pour l'un, comme votre goût conditionnel pour l'autre. Voulez-vous m'apprendre, ma chère, ce que vous avez pensé des bonnes & des mauvaises qualités de Lovelace ; quelle impression les unes ont faites sur vous en sa faveur, les autres à son désavantage ? alors mettant le bien & le mal dans la balance, nous verrons quel côté pourra vraisemblablement l'emporter, ou plutôt quel côté l'emporte en effet. Il ne faut rien moins que la connoissance des plus intimes replis de votre cœur pour satisfaire ma tendre amitié. Sûrement, vous n'êtes point effrayée de vous confier à vous-même un secret de cette nature. Si vous l'étiez, vous n'en auriez que plus de raison de vous défier de moi. Mais j'ose dire que vous n'avouerez ni l'un ni l'autre ; & je me flatte qu'il n'y a point de fondement pour aucun de ces deux aveux.

Ayez la bonté, ma chère, de faire une observation ; c'est que, si je me suis donné quelquefois des airs de raillerie, qui vous ont fait regarder sérieusement autour de vous, surtout lorsque vous pouviez atten-

dre d'une amie, qui eſt un autre vous-même, un tour de réflexion plus ſérieux; ces railleries ne ſont jamais tombées ſur les endroits de vos lettres où vous vous êtes expliquée aſſez clairement, quoique peut-être à votre inſu, (ne vous alarmez pas, ma chère), pour ne laiſſer aucun doute ſur vos ſentimens; mais ſeulement lorſque vous avez affecté de la réſerve, lorſque vous avez créé des mots nouveaux pour exprimer des choſes communes, lorſque vous avez parlé de *curioſité*, de goût *conditionnel*, de *pru—dence*, (remarquez bien ma manière d'épeler le mot) dans un cas où ces obſcurités auroient été à l'épreuve de toute autre pénétration que la mienne: autant d'actes de trahiſon déclarée contre l'amitié ſuprême que nous nous ſommes vouée l'une à l'autre.

Souvenez-vous que vous m'avez trouvée un moment en défaut. Vous fîtes valoir alors vos droits. Je vous confeſſai auſſitôt, que je n'avois plus que mon orgueil pour défenſe entre l'amour & moi; car il eſt vrai, comme je vous le dis alors, que je ne pouvois ſoutenir l'idée qu'il fût au pouvoir d'aucun homme de me cauſer un ſeul moment de trouble ou d'inquiétude. D'ailleurs, l'homme que j'avois à combattre étoit bien éloigné de valoir le vôtre;

ainſi, je pouvois m'en prendre autant à mon imprudence qu'à l'aſcendant qu'il avoit ſur moi, & même beaucoup plus à l'une qu'à l'autre. Bien plus, (& vous vous en ferez, s'il vous plaît, l'application) vous fites d'abord ſi bien par vos raiſons que je fus guérie de mes *curioſités* : & lorſque j'en fus au *goût conditionnel*, hé bien, vous ſavez ce qui arriva; le cœur ceſſa de me battre pour lui.

Mais à propos de ce que j'ai dit, avec vérité que mon amant n'étoit point un homme charmant comme le vôtre, nous ſommes quatre, Miſs Bidulph, Miſs Loyd, Miſs Campion & moi, qui vous demandons votre opinion ſur une difficulté d'importance; ſavoir juſqu'à quel point la figure a droit de nous engager; ſans perdre de vue néanmoins votre propre ſituation: *remarquez bien cela*, pour employer le ſtyle de M. Antonin. Nous demandons auſſi s'il faut même compter la figure pour quelque choſe, dans un homme qui en tire vanité; puiſque, ſuivant une de vos obſervations précédentes, cette vanité n'eſt qu'un orgueil ſuperficiel qui donne un juſte ſujet de douter du mérite intérieur. Vous, le modèle de notre ſexe, à qui la beauté & les grâces ont été prodiguées, la vanité eſt un vice dont vous êtes

exempte; & vous en avez toujours eu plus de grâce à ſoutenir qu'il eſt inexcuſable, même dans une femme.

Il faut vous apprendre que ce ſujet a été vivement agité dans une de nos dernières converſations. Miſs Loyd m'a prié de vous écrire & de vous demander votre ſentiment, pour lequel vous ſavez que nous avons toujours eu la plus grande déférence dans nos petits débats. J'eſpère qu'il vous reſte encore le temps de reſpirer ſous le poids de vos peines, & aſſez de liberté d'eſprit pour réſoudre nos doutes. Vous ſavez quelle admiration nous avons pour vos lumières & votre talent à traiter ces ſortes de ſujets, & que nous en retirons toujours des connoiſſances & une inſtruction nouvelles. Expliquez-nous auſſi comment il ſe fait que Lovelace, qui paroît apporter tant de ſoins à parer ſa figure, déjà ſi bien parée par la nature, s'arrange ſi bien que perſonne ne peut en conſcience le prendre pour un fat. Que ces queſtions, ma chère, ſervent à vous diſtraire: en vous les propoſant, mon intention n'eſt pas de vous déplaire. Un ſeul ſujet, de quelque importance qu'il puiſſe être, ne peut ſuffire pour occuper un eſprit de l'étendue du vôtre. Mais ſi l'un & l'autre vous déplaiſoient, mettez ma

prière au nombre de tant d'impertinences que vous m'avez pardonnées; & dites, ſans crainte : *cette fille eſt folle*, pourvu que vous ajoutiez : je l'aime néanmoins, & c'eſt toujours ma fidelle

ANNE HOWE.

LETTRE VI.

Miſs CLARISSE HARLOWE à Miſs HOWE.

Lundi, 20 *Mars*.

VOTRE dernière lettre m'a ſi ſenſiblement affectée, que j'écarte tout autre ſoin, quoique j'en aie de bien ſérieux, pour me livrer à l'impatience que j'ai d'y répondre. Et je vais m'expliquer nettement, à cœur ouvert, en un mot avec toute la franchiſe qui convient à notre amitié mutuelle.

Mais ſouffrez que j'obſerve d'abord, & que j'obſerve avec reconnoiſſance, que ſi je vous ai donné, dans cinquante endroits de mes lettres, des preuves ſi claires de mon eſtime pour M. Lovelace, que vous ayez cru devoir m'épargner en faveur de leur clarté, c'eſt m'avoir traitée avec une généroſité bien digne de vous.

Croyez-vous qu'il y ait au monde un homme ſi complétement méchant, qu'il ne donne pas occaſion, même à l'œil défiant qui le ſoupçonne, d'être plus ſatisfait de lui dans un temps que dans un autre; & lorſqu'il donne lieu à un jugement plus favorable, n'eſt-il pas juſte qu'en parlant de lui, les expreſſions ſoient meſurées à ſa conduite? Je crois devoir à un homme qui me rend des ſoins, autant de juſtice que s'il ne m'en rendoit pas. Il me ſomble qu'il y a ſi peu de généroſité, un air ſi tyrannique, à prendre droit de ſon reſpect pour le maltraiter, du moins lorſqu'il n'en donne pas d'autre ſujet, que je ne voudrois pas abſolument être celle qui ſe permet cette injuſtice. Mais, quoique mon intention ſoit de me borner à une juſtice exacte, il ſera peut-être difficile d'empêcher que ceux qui connoiſſent les vues de cet homme, ne me prêtent de la partialité en ſa faveur; ſurtout, ſi la clairvoyante obſervatrice ayant été autrefois priſe elle-même, veut ſe faire un triomphe de voir que ſon amie n'a pas eu plus d'adreſſe qu'elle pour échapper. Les ames nobles qui aſpirent à la même perfection (& je ne regarde pas non plus l'amour comme une imperfection, lorſque l'objet en eſt digne), méritent, à mon avis,

avis, qu'on leur paſſe un peu de cette généreuſe eſpèce d'envie.

Si l'eſprit de vengeance a quelque part à cette réflexion, c'eſt une vengeance, ma chère, qu'il faut entendre dans le ſens le plus doux que ce mot puiſſe recevoir. J'aime votre badinage, comme je vous l'ai dit pluſieurs fois. Quoique, dans l'occaſion, il puiſſe d'abord me cauſer un peu de peine; quand la réflexion vient enſuite & me fait voir dans le reproche une amie qui m'avertit, beaucoup plus qu'un cenſeur qui ſe plaît à me trouver des fautes, alors tous mes ſentimens tournent à la reconnoiſſance. Savez-vous à quoi la choſe ſe réduit? Je ſerai ſenſible à la peine, dans cette lettre, peut-être, mais dans la ſuivante je commencerai à vous faire des remercîmens qui ne ceſſeront jamais.

Cette explication, ma chère, ſervira auſſi, j'eſpère, pour toutes les petites ſenſibilités que j'ai pu vous laiſſer voir dans quelques lettres précédentes, & dont il peut arriver que je me défende encore moins à l'avenir. Vous me rappelez ſouvent, par un excellent exemple, celui de votre conduite avec moi, que je ne dois pas vous épargner.

Je ne me ſouviens pas de vous avoir rien écrit ſur l'homme en queſtion, qui

n'ait été à ſon déſavantage plutôt qu'à ſa louange. (J) Son caractère eſt tel, que ſi je l'avois vu autrement ce ſeroit une faute dont je devrois compte à ma propre conſcience (§). Mais ſi vous en jugez autrement, je ne vous donnerai pas la peine d'en chercher des preuves dans mes lettres. Car alors les apparences, du moins, doivent avoir été contre moi dans ma conduite; & mon étude ſera de la rectifier. Ce que je puis vous aſſurer avec beaucoup de vérité, c'eſt que, quelque ſens que mes termes aient pu vous préſenter, mon intention n'a jamais été d'uſer avec vous de la moindre réſerve. Mon cœur a écrit lui-même ce qu'il ſentoit dans le moment. Si j'avois eu la penſée de rien déguiſer, ou ſi je m'étois ſenti quelque raiſon de m'y croire obligée, peut-être aurois-je évité de donner lieu à vos remarques ſur la *curioſité* que j'ai eue de ſavoir ce que la famille de M. Lovelace penſe de moi, ſur mon goût conditionnel, & ſur d'autres points de cette nature. Je vous ai dit de bonne foi, dans le temps, quelles étoient mes vues par rapport au premier, & je m'en rapporte volontiers aux termes de ma lettre, ſoit qu'ils ſoient pour ou contre moi. A l'égard du ſecond, je ne cherchois qu'à me rendre telle qu'il convient

d'être à une perſonne de mon ſexe & de mon caractère, dans une malheureuſe ſituation, où elle eſt accuſée d'un amour contraire au devoir, & où l'objet qu'on ſuppoſe à ſa paſſion eſt un homme de mauvaiſes mœurs. Vous approuvez, j'en ſuis sûre, le déſir que j'avois de paroitre ce que je devois être, quand le n'aurois pas eu d'autre vue que de mériter la continuation de votre eſtime.

Mais, pour me juſtifier ſur l'article des réſerves..... O ma chère! il faut que je quitte ici la plume.

LETTRE VII.

Miſs CLARISSE HARLOWE à Miſs HOWE.

Lundi, 20 *Mars*.

CETTE lettre vous apprendra, ma chère, les raiſons qui m'ont fait interrompre ſi bruſquement ma réponſe à la vôtre d'hier, & qui m'empêcheront peut-être de la finir & de vous l'envoyer plutôt que demain, ou le jour ſuivant, d'autant plus que j'ai beaucoup à dire ſur les ſujets que vous m'avez propoſés. Aujourd'hui, je vous dois le récit d'un nouvel effort que mes parens ont

tenté ſur moi par le miniſtère de la bonne dame Norton.

Il paroît qu'ils l'avoient fait avertir, dès hier, de ſe trouver ici ce matin, pour recevoir leurs inſtructions, & pour eſſayer l'aſcendant qu'ils lui connoiſſent ſur mon eſprit. Je m'imagine qu'ils s'en promettoient du moins, au défaut d'autre ſuccès, un effet qui alloit encore à leurs vues; c'étoit de me rendre inexcuſable à ſes propres yeux, & de lui faire voir qu'il n'y avoit point de fondement aux plaintes qu'elle a voulu faire pluſieurs fois à ma mère en ma faveur. La déclaration que j'avois le cœur libre leur fourniſſoit un argument pour me convaincre d'obſtination & de perverſité; parce que, ſelon eux, nulle autre cauſe ne pouvoit armer mon oppoſition à leurs volontés, ſi je n'avois aucun ſentiment particulier d'eſtime pour un autre homme. A préſent que, pour leur ôter cette arme, je leur ai donné lieu de me ſuppoſer des ſentimens de préférence pour un autre, ils ſont réſolus de hâter de tout leur pouvoir l'exécution de leur ſyſtême; & c'eſt dans cette intention qu'ils ont appelé au ſecours cette digne femme, pour laquelle ils me connoiſſent une ſorte de reſpect filial.

Elle a trouvé mon père, ma mère, mon

frère, ma ſœur, mes deux oncles & ma tante Hervey, qui s'étoient aſſemblés pour l'attendre.

Mon frère a commencé par l'informer de tout ce qui s'eſt paſſé depuis la dernière fois qu'on lui a permis de me voir ; il lui a lu les endroits de mes lettres où, ſuivant leurs interprétations, j'avoue ma préférence pour M. Lovelace. Il lui a rendu compte de leurs réponſes en ſubſtance ; après quoi il lui a déclaré leurs réſolutions.

Ma mère a pris la parole après lui, & a parlé conformément à ces vues. Voici tout ce que j'ai appris de ma bonne Norton.

Après lui avoir expoſé combien de fois on avoit eu l'indulgence d'approuver mes autres refus, combien elle avoit employé d'efforts pour me faire conſentir à obliger une fois toute la famile, en retour de ſes complaiſances pour moi, & mon inflexible opiniâtreté ; ô chère Mde. Norton ! lui a-t-elle dit, auriez-vous jamais cru que ma Clariſſe fût capable d'une oppoſition ſi déterminée aux volontés des meilleurs de tous les parens ? Mais voyez ce que vous pouvez gagner ſur elle. Les choſes ſont trop avancées pour que nous puiſſions revenir ſur nos pas. Son père ne ſe défiant point de ſon obéiſſance, a réglé tous les articles avec M. Solmes. Quels articles, Mde. Nor-

ton ! quels avantages, & pour elle & pour toute la famille ! En un mot, il dépend d'elle de nous attacher tous à elle par de véritables obligations. M. Solmes, qui connoît ses excellens principes, & qui espère aujourd'hui par sa patience, & ensuite par ses bons procédés, l'engager d'abord à la reconnoissance, & par degrés, à l'amour, veut bien fermer les yeux sur tout.

(Fermer les yeux sur tout, ma chère ! M. Solmes, fermer les yeux sur tout ! Voilà une étrange expression !)

Ainsi, Mde. Norton, (c'est ma mère qui continue) si vous êtes convaincue que le devoir d'un enfant est de se soumettre à l'autorité de ses parens, dans les points les plus essentiels comme dans les plus légers, je vous prie de tenter quel pouvoir vous aurez sur son esprit; moi, je n'en ai aucun; son père n'en a aucun; ses oncles n'en ont pas davantage. Cependant son intérêt visible est de nous obliger tous, car, à cette condition, la terre de son grand-père n'est pas la moitié de ce qu'on se propose de faire pour elle. Si quelqu'un est capable de vaincre tant d'obstination, c'est vous; & j'espère que vous vous chargerez de bon cœur de cette commission.

Cette digne femme a demandé, s'il lui étoit permis de faire ses représentations

ſur les circonſtances, avant que de monter à mon appartement.

Mon arrogant frère s'eſt hâté de lui répondre qu'on l'avoit fait appeler pour faire des repréſentations à ſa ſœur, & non à l'aſſemblée. Et vous pouvez lui dire, bonne femme Norton, (car il ne la nomme jamais autrement) que le traité eſt conclu avec M. Solmes; qu'il n'y manque plus que ſon obéiſſance à ſon devoir; par conſéquent, point de repréſentations ni de votre part ni de la ſienne.

Soyez bien sûre d'une choſe, Mde. Norton, lui a dit mon père d'un ton irrité, c'eſt que nous ne ſerons point joués par un enfant. Nous ne voulons pas avoir l'air d'être les dupes dans cette affaire, comme ſi nous n'avions aucune autorité ſur notre propre fille. En un mot, nous ne ſouffrirons pas que notre enfant nous ſoit enlevé par un déteſtable libertin, qui prétend nous intimider, & qui a penſé tuer notre fils unique. Ainſi le meilleur parti pour elle eſt de ſe faire un mérite de ſon obéiſſance; car il faut qu'elle obéiſſe, ſi je vis; quoique, par l'indiſcrète bonté de mon père, elle ſe croie indépendante de moi, qui ſuis le ſien. Auſſi, depuis ce temps-là, n'a-t-elle pas été ce qu'elle étoit auparavant. Un legs des plus injuſtes. . . , & qui m'a

l'air de proſpérer comme il plaira à Dieu. Mais, ſi jamais elle épouſe ce vil Lovelace, je mangerai en procès avec elle juſqu'au dernier ſchelling. Donnez-lui cet avis de ma part, & que le teſtament peut être caſſé, & qu'il le ſera.

Mes oncles ſe ſont joints à mon père avec la même chaleur.

Mon frère a fait les déclarations les plus violentes.

Ma ſœur n'a pas été plus modérée.

Ma tante Hervey a dit, avec plus de douceur, qu'il n'y avoit point d'occaſion où l'autorité des parens fût plus convenable & plus juſte que dans celle du mariage, & qu'il lui paroiſſoit très-raiſonnable qu'on me fît la loi ſur cet article.

C'eſt avec ces inſtructions que la bonne femme eſt montée à ma chambre. Elle m'a fait le récit de tout ce qui venoit de ſe paſſer; elle m'a preſſée long-temps de me rendre avec tant de candeur, pour s'acquitter de ſa commiſſion, que j'ai cru plus d'une fois qu'elle penſoit comme eux. Mais, après avoir reconnu mon iuſurmontable averſion pour leur favori, elle a déploré avec moi leur inflexible réſolution. Enſuite elle a voulu s'aſſurer ſi j'étois ſincère dans l'offre que je fais de me réduire au célibat. Lorſqu'après m'avoir examinée

elle n'a pu douter de mes diſpoſitions, elle eſt demeurée ſi convaincue qu'une offre qui exclut M. Lovelace doit être acceptée, qu'elle s'eſt empreſſée de deſcendre; & quoique je lui aie repréſenté qu'il ne m'a rien ſervi de l'avoir propoſé pluſieurs fois, elle s'eſt chargée de ſe rendre caution pour moi de ma ſincérité.

Mais elle eſt bientôt revenue tout en pleurs, & fort humiliée des duretés que lui ont attirées ſes inſtances. Ils lui ont répondu que mon devoir eſt d'obéir aux conditions de leur volonté; que ma propoſition n'eſt qu'un artifice pour gagner du temps; qu'il n'y a que mon mariage avec M. Solmes qui puiſſe les ſatisfaire; qu'ils me l'ont déjà déclaré, & qu'ils ne peuvent être tranquilles qu'après la célébration, parce qu'ils n'ignorent pas combien Lovelace a d'aſcendant ſur mon cœur; que j'ai eu la bonne foi d'en convenir moi-même dans mes lettres à mes oncles, à mon frère & à ma ſœur, quoique j'aie eu la mauvaiſe foi de le déſavouer à ma mère; qu'ils ſavent que je me repoſe ſur leur indulgence & ſur le pouvoir que je crois avoir ſur eux; qu'ils ne m'auroient pas bannie de leur préſence, s'ils ne ſavoient eux-mêmes que leur conſidération pour moi ſurpaſſe beaucoup celle que j'ai pour eux; qu'enfin

ils veuleut être obéis, ſans quoi jamais ils ne me rendront leur affection, quelles qu'en puiſſent être les conſéquences.

Mon frère a jugé à propos de reprocher à la pauvre femme de n'avoir ſervi qu'à m'endurcir par ſes *vaines & ſottes* lamentations. Il y a dans l'eſprit des femmes, lui a-t-il dit, un fond de perverſité & d'orgueil de théâtre, qui eſt capable de faire tout riſquer à une jeune tête romaneſque, telle que la mienne, pour exciter la pitié par des aventures extraordinaires. Je ſuis d'un âge & d'un tour d'eſprit, a dit l'inſolent, qui peut fort bien me faire trouver des charmes dans le rôle mélancolique d'amante infortunée. Il répond bien que ma triſteſſe, qu'elle faiſoit valoir en ma faveur, ne ſera jamais mortelle pour moi; mais il n'oſe promettre qu'elle ne fera pas mourir de chagrin la plus tendre & la plus indulgente de toutes les mères. Enfin, il a déclaré à Mde. Norton qu'elle pouvoit retourner encore une fois à ma chambre; mais que ſi le ſuccès ne répondoit pas mieux à l'opinion qu'ils ont eue d'elle, ils la ſoupçonneroient de s'être laiſſée gagner par l'homme qu'ils déteſtent tous. A la vérité tous les autres l'ont blâmé de cette indigne réflexion, qui a pénétré la bonne Norton juſqu'au fond du cœur;

mais il n'en a pas moins ajouté, ſans être contredit de perſonne, que ſi elle ne pouvoit rien obtenir de *ſa douce enfant*, nom apparemment que m'a donné ſa tendreſſe, elle pouvoit ſe retirer chez elle, ne pas revenir ſans être appelée, & laiſſer *ſa douce enfant* à la diſpoſition de ſon père.

Non, ma chère, il n'y a jamais eu de frère auſſi inſolent & auſſi dur que le mien. Comment ſe fait-il qu'on exige de moi tant de réſignation, tandis qu'on lui permet de traiter avec cette arrogance une ſi honnête femme & d'un caractère ſi ſenſé?

Cependant elle a eu le courage de lui répondre, que toutes ſes railleries ſur la douceur de mon naturel, ne l'empêchoient pas d'aſſurer qu'il n'y avoit point de femme auſſi douce que moi, & qu'elle avoit toujours obſervé que par les voies raiſonnables & perſuaſives, on pouvoit tout obtenir de moi, dans les choſes même qui contrarioient le plus mon opinion & mon jugement.

Ma tante Hervey a dit là-deſſus que le ſentiment de Mde. Norton lui paroiſſoit mériter quelque réflexion; & qu'elle avoit quelquefois douté elle-même ſi l'on n'auroit pas mieux fait de débuter d'abord avec moi par les méthodes qui font ordinairement plus d'impreſſion ſur les carac-

tères généreux, dans le cas où leur cœur ſe trouve en oppoſition avec la volonté de leurs parens. Elle s'eſt attiré un reproche de mon frère & de ma ſœur, qui l'ont renvoyée à ma mère, pour ſavoir d'elle-même ſi elle ne m'avoit pas traitée avec une indulgence ſans exemple.

Ma mère a répondu qu'elle ne croyoit pas avoir manqué d'indulgence à mon égard; mais qu'il falloit convenir, comme elle l'avoit repréſenté pluſieurs fois, que l'accueil qu'on m'avoit fait à mon retour de chez Miſs Howe, & la manière dont M. Solmes m'avoit été propoſé, en ne laiſſant rien à mon libre choix, & même avant que j'euſſe eu l'occaſion de le voir & de lui parler, n'étoient pas les moyens qu'elle auroit choiſis.

On lui a fermé la bouche; vous devinez qui. " Ma chère, ma chère, vous avez toujours quelque choſe à dire, quelque excuſe à donner, en faveur d'une fille rebelle! Souvenez-vous de la manière dont elle nous a traités vous & moi; ſouvenez-vous que le miſérable que nous haïſſons avec tant de juſtice, n'auroit jamais la hardieſſe de perſiſter dans ſes vues, ſi l'obſtination de cette perverſe créature n'étoit un encouragement pour lui. Mde. Norton (en s'adreſſant à elle avec colère) remon-

tez

tez encore une fois ; & ſi vous croyez devoir eſpérer quelque choſe de la douceur, vous avez commiſſion de l'employer ; mais ſi vous n'en tirez aucun fruit, qu'il ne ſoit plus queſtion de cette raiſon.

Oui, ma bonne Norton, lui a dit ma mère, employez tout ce que vous avez de pouvoir ſur ſon eſprit. Si vous avez le bonheur de réuſſir, nous monterons ma ſœur Hervey & moi ; nous l'amènerons entre nos bras pour recevoir la bénédiction de ſon père & les careſſes de tout le monde ; & vous, vous nous en ſerez mille fois plus chère.

Mad. Norton eſt revenue à moi, & m'a répété avec larmes tout ce qu'elle venoit d'entendre, mais je lui ai dit qu'après ce qui s'étoit paſſé entr'elle & moi, elle ne pouvoit pas ſe promettre de me faire entrer dans des meſures qui étoient uniquement celles de mon frère, & pour leſquelles j'avois tant d'averſion. Alors elle m'a ſerrée entre ſes bras maternels. Je vous quitte, très-chère Miſs, m'a-t-elle dit, je vous quitte, parce qu'il le faut. Mais permettez que je vous conjure de ne rien faire témérairement, rien qui ne ſoit convenable à votre caractère. Si tout ce qu'on dit eſt vrai, M. Lovelace n'eſt pas digne de vous. Si vous avez la force d'obéir,

faites attention que le devoir vous y oblige. J'avoue qu'on ne prend pas la meilleure méthode avec un esprit si généreux; mais considérez qu'il y a peu de mérite dans l'obéissance, lorsqu'elle n'est pas contraire à nos propres désirs. Faites attention à ce qu'on doit attendre d'un caractère aussi rare que le vôtre: faites attention qu'il dépend de vous d'unir ou de diviser à jamais votre famille. Quoiqu'il vous paroisse à présent fort chagrinant pour vous d'être ainsi poussée par la force, j'ose dire qu'après avoir considéré sérieusement les choses, votre prudence vous fera vaincre toutes sortes de préjugés contre l'un, & de préventions en faveur de l'autre. Par là, vous acquerrez, aux yeux de toute votre famille, un mérite qui vous sera non-seulement glorieux, mais qui vraisemblablement, dans l'espace de quelques mois, deviendra pour vous une source pure & constante de satisfaction.

Considérez, chère maman Norton, lui ai-je répondu, considérez seulement que ce n'est pas une démarche légère qu'on exige de moi, ni un effort de peu de durée. Il est question de ma vie entière. Considérez aussi que cette loi me vient d'un frère impérieux, qui gouverne tout à son gré. Voyez jusqu'où va le désir que j'ai de

les satisfaire, lorsque j'offre de renoncer au mariage, & de rompre à jamais toute correspondance avec l'homme qu'ils haïssent, parce que mon frère le hait.

Je considère tout, ma très-chère Miss; mais avec ce que j'ai dit, considérez seulement vous-même que, si vous vous trouviez malheureuse après avoir rejeté leurs volontés pour suivre les vôtres, vous seriez privée de la consolation qui fait la ressource d'une fille vertueuse, lorsque, s'étant soumise à la direction de ses parens, le succès d'un mariage ne répond point à leurs espérances.

Il faut que je vous quitte, m'a-t-elle répété: votre frère va dire (elle s'est mise à pleurer) que je vous endurcis par mes lamentations insensées. Il est bien dur en effet qu'on ait tant d'égards pour l'humeur d'un enfant, & si peu pour l'inclination de l'autre. Mais je ne vous répète pas moins que c'est votre devoir d'obéir, si vous pouvez vous faire cette violence. Votre père a scellé de son autorité le système de votre frère; c'est à présent le sien. Je doute que le caractère de M. Lovelace soit aussi propre à justifier votre choix que leur dégoût. Il est aisé de voir que le but de votre frère est de vous décréditer dans l'esprit de tous vos parens, & particulière-

ment dans celui de vos oncles; mais cette raiſon même devroit vous porter, s'il eſt poſſible, à vous rendre, afin de déconcerter ſes meſures peu généreuſes. Je prierai le ciel pour vous: c'eſt tout ce que je puis pour vous. Il faut que je deſcende, & que je leur déclare que vous êtes reſolue de ne jamais prendre M. Solmes: le faut-il? penſez-y, Miſs, le faut-il?

Oui, ma chère Maman, il le faut. Voici, en même temps, de quoi je puis vous aſſurer: jamais je ne ferai rien qui puiſſe déshonorer les ſoins que vous avez pris de mon éducation. Je ſouffrirai tout, excepté de me voir forcée d'unir ma main à celle d'un homme qui ne peut jamais avoir aucune part dans mon cœur. Je m'efforcerai de les vaincre par mon reſpect, par mon humilité, par ma patience. Mais je préférerai la mort, ſous toutes ſortes de formes, au malheur d'épouſer cet homme-là.

Je tremble, m'a-t-elle dit, de deſcendre avec une réponſe ſi déciſive. Ils vont s'emporter contre moi. Mais ſouffrez qu'en vous quittant j'ajoute une obſervation, que je vous conjure de ne jamais perdre de vue. " Les perſonnes diſtinguées par „ la prudence & par des talens tels que „ les vôtres, ſemblent diſtribuées dans le „ monde, pour donner, par l'éclat de

„ leurs exemples, du crédit à la réligion
„ & à la vertu. Qu'elles ſont coupables,
„ lorſqu'elles s'égarent volontairement!
„ quelle ingratitude pour cet être ſuprême
„ qui les a favoriſées de dons ſi précieux!
„ Quelle perte pour le monde! quelle plaie
„ pour la vertu! Mais c'eſt ce que j'eſpère
„ qu'on ne dira jamais de miſs Clariſſe
„ Harlowe. „

Je n'ai pu lui répondre que par mes larmes, & lorſqu'elle m'a quittée, j'ai cru que mon cœur me quittoit avec elle.

Il m'eſt venu à l'eſprit de prêter l'oreille à la manière dont elle ſeroit reçue, & j'ai vu qu'on lui a fait l'accueil qu'elle appréhendoit. Veut-elle, ne veut-elle pas être à M. Solmes? Point de lamentations vagues, Made. Norton (vous jugez qui lui a tenu ce diſcours). Veut-elle, ou non, ſe ſoumettre à la volonté de ſes parens?

C'étoit lui fermer la bouche ſur tout ce qu'elle alloit dire en ma faveur. S'il faut m'expliquer ſi briévement, a-t-elle répondu, miſs Clariſſe mourra plutôt que d'être jamais.... à d'autre que Lovelace, a dit mon frère en l'interrompant. Voilà, Madame, voilà, Monſieur, ce que c'eſt que la docilité de votre fille; voilà la *douce enfant* de Mde. Norton. Oh bien, bonne femme, vous pouvez reprendre le

chemin de votre demeure. Je ſuis autoriſé à vous interdire pendant un mois toute correſpondance avec cette fille perverſe, ſi vous faites cas de l'amitié de toute notre famille & de chacun de ceux qui la compoſent. Enſuite, perſonne n'ouvrant la bouche pour le contredire, il lui a montré lui-même la porte, ſans doute avec toute la cruauté inſultante dont les riches hautains oppriment le pauvre qui a le malheur de leur déplaire.

Ainſi, chère amie, me voilà privée déſormais du conſeil d'une des plus prudentes & des plus vertueuſes femmes du monde, quelque beſoin que je puiſſe en avoir plus que jamais. Je pourrois, à la vérité, lui écrire & recevoir ſes réponſes par vos mains: mais s'il arrivoit qu'on la ſoupçonnât de cette correſpondance, je ſais qu'elle ne voudroit pas, pour le monde entier, ſe rendre coupable d'un menſonge, ni de la moindre équivoque; & l'aveu qu'elle feroit, après les défenſes qu'elle a reçues, lui feroit perdre à jamais la protection de ma mère. Dans ma dernière maladie, j'ai fait promettre à ma mère que, ſi je mourois ſans avoir pu rien faire pour cette excellente femme, elle ſe chargeroit elle-même de lui aſſurer une honnête ſubſiſtance pour le reſte de ſes

jours, ſi ſes yeux venoient à lui manquer, ou ſi quelqu'autre infirmité la rendoit incapable de s'aider elle-même, comme elle le fait aujourd'hui aſſez heureuſement du produit de ſes charmans ouvrages à l'aiguille.

Quelles meſures vont-ils prendre à préſent ? N'abandonneront-ils pas leurs projets, en reconnoiſſant que ce ne peut être qu'une invincible antipathie, qui rend ſi opiniâtre un eſprit qui n'eſt pas naturellement inflexible ? Adieu, ma chère, ſoyez heureuſe. Il ſemble qu'il ne vous manque pour l'être parfaitement, que de ſavoir que votre bonheur dépend de vous.

CL. HARLOWE.

LETTRE VIII. (*)

Miſs CLARISSE HARLOWE à Miſs HOWE.

LE ſommeil eſt ſi loin de mes yeux, quoiqu'il ſoit minuit, que je vais reprendre le ſujet que j'ai été forcée d'interrompre, & je vais ſatisfaire votre déſir & celui

(*) C'eſt la continuation de la Lettre VI.

de nos trois amies, autant du moins que le partage de mes idées m'en laiſſe capable. Le calme profond de cette heure ſilencieuſe pourra, j'eſpère, ſe communiquer à mon eſprit, & en appaiſer un peu le trouble.

Il s'agit de me juſtifier pleinement d'une auſſi grave accuſation que celle d'avoir des réſerves pour la plus chère de mes amies. Je reconnoîtrai d'abord, comme je crois l'avoir déjà fait pluſieurs fois, que ſi M. Lovelace paroît à mes yeux ſous un jour ſupportable, il en a l'obligation aux circonſtances particulières où je me trouve; & j'aſſure hardiment que, ſi on lui avoit oppoſé un homme de ſens, de vertu & de ſentimens généreux, un homme qui ſût jouir de ſa fortune avec honneur, un homme ſenſible aux peines d'autrui, ce qui m'auroit donné une aſſurance morale qu'il en auroit été moins capable de manquer de reconnoiſſance pour les attentions d'un cœur obligeant; ſi l'on avoit oppoſé à M. Lovelace un homme de ce caractère, & qu'on eût employé les mêmes inſtances pour me le faire accepter, je ne me connois pas moi-même, ou l'on n'auroit pas eu les mêmes raiſons de me reprocher cette obſtination invincible dont on m'accuſe aujourd'hui. La figure ne m'auroit

point arrêtée ; car c'eſt le cœur qui doit nous déterminer dans notre choix, comme le plus sûr garant de la bonne conduite d'un mari, dans toutes les occaſions de la vie.

Mais dans la ſituation où je ſuis, perſécutée, pouſſée par de continuelles violences, je vous avoue que je ſens quelquefois un peu plus de difficulté que je ne voudrois, à fermer les yeux ſur ce que le caractère de M. Lovelace peut avoir de paſſablement bon, pour me ſoutenir dans le dégoût que j'ai pour ſes autres défauts.

Vous dites que je dois avoir raiſonné avec moi-même à charge & à décharge, dans la ſuppoſition que je puiſſe quelque jour être à lui. J'avoue que je me ſuis quelquefois miſe à cette épreuve ; & pour répondre à la ſommation de ma plus chère amie, je veux expoſer devant elle les deux faces de l'objet.

Commençons par ce qui ſe préſente à moi en ſa faveur. Lorſqu'il fut introduit dans notre famille, on inſiſta d'abord ſur ſes vertus *négatives*. Il n'avoit point de paſſion pour le jeu, pour les courſes de cheval, (*) pour la chaſſe du renard,

(*) On ſait que ces courſes & les équipages de chaſſe jettent les anglois dans de grandes dépenſes.

pour la débauche de table. Ma pauvre tante Hervey nous avoit averties, en confidence, de tous les déſagrémens auxquels une femme un peu délicate eſt expoſée avec un buveur; & le bon ſens nous apprenoit aſſez que la ſobriété dans un homme n'eſt pas un point à négliger, puiſque l'excès contraire donne lieu tous les jours à tant de fâcheuſes aventures. Je me ſouviens que ma ſœur relevoit particulièrement cette favorable circonſtance dans ſon caractère, pendant qu'elle avoit quelque eſpérance d'être à lui.

On ne l'a jamais accuſé d'avarice, ni même de manquer de généroſité; & lorſqu'on s'eſt informé de ſa conduite, on n'a point trouvé de profuſion & d'extravagance à lui reprocher. Son orgueil, aſſez louable ſur ce point, l'a garanti de ces deux excès. D'un autre côté, il eſt toujours prêt à reconnoître ſes fautes. On ne l'entend jamais badiner ſur la réligion; c'eſt le défaut du pauvre M. Wierley, qui a l'air de croire qu'il y a de l'eſprit à dire des choſes hardies, qui ſont toujours choquantes pour une ame ſérieuſe. Dans la converſation, il a toujours été irréprochable avec nous, & même on ne peut pas plus chaſte; ce qui montre, quelqu'idée qu'on puiſſe avoir de ſes actions, qu'il eſt

capable de recevoir les influences d'une compagnie décente ; & que, vraiſemblablement, dans celle qui ne l'eſt pas, il ſuit l'exemple plutôt qu'il ne le donne. Une occaſion, qui n'eſt pas plus ancienne que ſamedi dernier (*) au ſoir, ne l'a pas peu avancé dans mon eſtime, du côté de la retenue ; quoiqu'en même temps il n'ait pas manqué d'aſſurance. (Du côté de la naiſſance), on ne peut lui conteſter l'avantage ſur tous ceux qui m'ont été propoſés. Si l'on peut juger de ſes ſentimens par cette réflexion, qui vous fit plaiſir dans le temps ; " que chez les perſonnes „ vraiment de qualité & d'une diſtinction „ héréditaire, pour peu qu'elles aient de „ bon ſens, l'honneur s'applique de lui-„ même, & *joint comme un gant* (expreſſion qui lui eſt familière ; & vous ſavez de quel air aiſé il la relève) " tandis que „ l'homme nouveau, ajouta-t-il, celui „ qu'on a vu ſortir de terre comme un „ mouſſeron, (autre de ſes termes favo-„ ris) devient arrogant de ſes honneurs „ & de ſes titres : „ ſi ces idées, dis-je, pouvoient ſervir à faire juger de lui, il faudroit conclure en ſa faveur, que, de quelque manière que ſa conduite réponde

(*) Elle parle de leur entrevue.

à ſes lumières, il n'ignore pas ce qu'on eſt en droit d'attendre des perſonnes de ſa naiſſance. La conviction eſt la moitié du chemin à l'amendement.

Il jouit d'un bien conſidérable, & la fortune qui doit lui revenir eſt des plus brillantes.... Il n'y a rien à ajouter de ce côté-là.

Mais il eſt impoſſible, au jugement de quelques perſonnes, qu'il faſſe jamais un mari tendre & complaiſant. Ceux qui veulent m'en donner un tel que Solmes, & me forcer à le prendre par des méthodes ſi violentes, n'ont pas bonne grâce à faire cette objection. Il faut que je vous diſe comment j'ai raiſonné là-deſſus avec moi-même; car vous devez vous ſouvenir que j'en ſuis encore à conſidérer le côté favorable de ſon caractère.

Une grande partie du traitement auquel une femme doit s'attendre avec lui, dépendra peut-être d'elle-même. Peut-être ſera-t-elle obligée, avec un homme ſi peu accoutumé à ſe voir contrarier, de joindre la pratique de l'obéiſſance au vœu qu'elle aura fait d'obéir. Il faudra qu'elle ſe faſſe un ſoin continuel de plaire. Mais quel eſt le mari qui ne s'attend pas à cela? Et plus que tout autre peut-être, celui qui n'a pas lieu dans ſon cœur d'être bien sûr que ſa femme

femme l'ait préféré, avant que de le devenir. Et combien il eſt plus facile & plus doux d'obéir à l'homme de ſon choix, quand même il ne ſeroit pas toujours auſſi raiſonnable qu'on le déſire, qu'à celui qu'on n'auroit jamais eu, ſi l'on avoit pu l'éviter? Pour moi, je crois que les loix conjugales étant l'ouvrage des hommes, qui ont fait de l'obéiſſance une partie du vœu des femmes, elles ne doivent point, même en bonne politique, laiſſer voir à un mari qu'elles puiſſent violer leur part du contrat, même dans l'occaſion la plus légère, de peur que lui, qui eſt ſon propre juge, ne s'aviſe à ſon tour de gliſſer auſſi légèrement ſur d'autres points dont elles auroient une opinion plus grave. Mais, au fond, un article juré ſi ſolemnellement ne doit jamais être cru léger, ni légèrement traité.

Avec ces principes & une conduite conforme, quel ſera le mari aſſez miſérable pour traiter brutalement ſa femme? La femme de Lovelace ſera-t-elle la ſeule perſonne au monde pour laquelle il n'ait point un retour de civilité & de bonnes manières? On lui accorde de la bravoure: a-t-on jamais vu qu'un homme brave, s'il n'eſt pas dépourvu de ſens, ait eu en tout une ame baſſe? L'inclination générale de notre

ſexe pour les hommes de ce caractère, prouve aſſez combien notre douceur naturelle, ou plutôt la forme de notre éducation, a beſoin de la protection continuelle du brave & de l'appui d'une ame généreuſe.

Mettons les choſes au pis : me fera-t-il une priſon de ma chambre ? M'interdira-t-il les viſites de ma plus chère amie, & me défendra-t-il toute correſpondance avec elle ? M'ôtera-t-il l'adminiſtration domeſtique, lorſqu'il n'aura point à s'en plaindre ? Etablira-t-il une ſervante au-deſſus de moi, avec la liberté de m'inſulter ? N'ayant point de ſœur, permettra-t-il à ſes couſines Montaigu, & l'une ou l'autre de ces deux dames voudra-t-elle accepter la permiſſion de m'outrager & de me traiter tyranniquement ? Cela eſt impoſſible. Pourquoi donc, ai-je penſé ſouvent, pourquoi me tentez-vous, ô cruels parens ! d'eſſayer la différence ?

Et puis s'eſt gliſſé le plaiſir ſecret de ſe croire propre à faire rentrer un homme de ce caractère dans le ſentier de la vertu & de l'honneur ; à ſervir de cauſe ſeconde pour le ſauver, en prévenant tous les malheurs dans leſquels un eſprit ſi entreprenant eſt capable de ſe précipiter ; du moins, s'il eſt tel qu'on le publie.

Quand je le vois ſous ces rapports, &

que j'ajoute encore qu'un homme de ſens aura toujours plus de facilité qu'un autre à revenir de ſes erreurs, je vous avoue, ma chère, qu'il m'en a couté quelque choſe pour éviter de prendre le chemin dont on s'efforce de me détourner avec tant de violence. Tout cet empire qu'on m'attribue ſur mes paſſions, & qu'on prétend qui me diſtingue ſi glorieuſement à mon âge, a eu bien de la peine à me ſuffire.

Ajoutez que l'eſtime de ſes proches, tous irréprochables, à l'exception de lui, a ajouté encore un poids conſidérable du même côté de la balance.

Mais jetons les yeux ſur l'autre. Lorſque j'ai réfléchi ſur la défenſe de mes parens; ſur l'air de légéreté, humiliante pour tout mon ſexe, qu'auroit une préférence de cette nature; qu'il eſt abſolument ſans vraiſemblance de voir jamais éteindre une animoſité enflammée par cette fatale rencontre, & entretenue par l'ambition & les artifices de mon frère; qu'il faudroit m'attendre par conſéquent à être continuellement en guerre avec ma propre famille; me préſenter à lui & aux ſiens avec l'air d'une perſonne obligée, qui n'auroit que la moitié du bien qu'elle devoit apporter: que ſon averſion pour eux eſt auſſi forte que celle qu'ils ont pour lui: que

toute ſa famille eſt déteſtée par rapport à lui, & qu'elle rend bien le change à la mienne : qu'il a une très - mauvaiſe réputation dans ſes mœurs, & qu'une fille, qui ne l'ignore pas, ne ſauroit, ſans bleſſer ſa pudeur & ſa modeſtie, ſonger à s'unir à un pareil mari ; qu'il eſt jeune, indiſcipliné, dominé par ſes paſſions, d'un naturel violent, artificieux néanmoins, & porté, je le crains, à la vengeance : qu'un mari de ce caractère ſeroit capable d'altérer mes principes, & de mettre en danger mes eſpérances pour la vie future : que ſes propres parens, deux vertueuſes tantes & un oncle, dont il attend de ſi grands avantages, n'ont aucun aſcendant ſur lui : que, s'il a quelques qualités ſupportables, elles ont moins pour fondement la vertu que l'orgueil ; qu'en reconnoiſſant l'excellence des préceptes moraux, & faiſant profeſſion de croire à des récompenſes & des punitions dans un état futur, il ne laiſſe pas de vivre comme s'il mépriſoit les uns & qu'il bravât les autres : l'apparence qu'il y a que la teinture de ſes libres principes peut ſe communiquer à ſa poſtérité : qu'étant informée de tout ce que je dis, & n'en ignorant pas l'importance, je ſerois plus inexcuſable que dans le cas de l'ignorance, puiſqu'une erreur contre ſon juge-

ment & ſa conſcience eſt pire, infiniment pire, qu'un défaut de lumière & une erreur dans le jugement: lorſque je me livre à toutes ces réflexions, je dois vous conjurer, ma chère, de demander au ciel avec moi & pour moi, qu'il ne permette jamais que je ſois forcée à des meſures indiſcrètes, qui puiſſent me rendre inexcuſable à mes propres yeux. Car c'eſt là l'eſſentiel, après tout; l'opinion du public ne doit tenir que le ſecond rang.

J'ai dit à ſa louange qu'il eſt prompt à reconnoître ſes fautes; cependant, j'ai de grandes reſtrictions à faire à ſon déſavantage ſur cet article. Il m'eſt venu quelquefois à l'eſprit que cette ingénuité pourroit être attribuée à deux cauſes, peu capables l'une & l'autre d'exciter la confiance; l'une, qu'il eſt tellement dominé par ſes vices, qu'il n'eſſaye pas même de les combattre; la ſeconde, qu'il croit peut-être de ſa politique de paſſer condamnation ſur une moitié de ſon caractère pour ſauver l'autre, tandis que la totalité peut ne rien valoir. Cette ruſe arrête des objections auxquelles il ſeroit embarraſſé de répondre: elle lui attire l'honneur de l'ingénuité, lorſqu'il n'en peut obtenir d'autre, & que la diſcuſſion provoquée ne ſerviroit peut-être qu'à faire découvrir d'autres vi-

ces. Vous conviendrez que ce n'eſt pas là le ménager; mais tout ce que ſes ennemis diſent de lui ne ſauroit être faux. Je reprendrai dans quelques momens.

Quelquefois, ſi vous vous en ſouvenez, nous l'avons pris toutes deux pour un homme d'eſprit, des plus ſimples & des plus naïfs que nous euſſions jamais connus. Dans d'autres temps, il nous a paru un des plus profonds & des plus ruſés mortels avec qui nous euſſions eu quelque liaiſon: de ſorte qu'après une viſite où nous penſions l'avoir approfondi, il nous en rendoit une autre où nous étions prêtes à le regarder comme un homme impénétrable. Cette profondeur obſcure, ma chère, doit être comptée parmi les ombres du tableau. Cependant, tout bien examiné, vous en avez jugé favorablement, juſqu'à ſoutenir que ſon principal défaut eſt un excès de franchiſe, qui lui fait négliger les apparences, & qu'il eſt trop étourdi pour être bien artificieux. Vous avez ſoutenu que, lorſqu'il dit quelque choſe de louable, il croit véritablement ce qu'il dit; que ſes variations & ſa légéreté ſont l'effet de ſa conſtitution, d'une ſanté floriſſante, & de la bonne intelligence d'un corps & d'une ame qui, ſuivant votre obſervation, ſe plaiſent en-

ſemble ; & vous en avez conclu que ſi ce bon accord de ſes facultés corporelles & intellectuelles étoit réglé par la diſcrétion, c'eſt-à-dire ſi ſa vivacité pouvoit ſe renfermer dans les bornes des obligations morales, il ſeroit fort éloigné d'être un compagnon mépriſable avec lequel on dût craindre de paſſer ſa vie.

Pour moi, je vous diſois alors, & je ſuis encore portée à croire, qu'il lui manque un cœur, & ſi cela eſt, tout lui manque. Une tête de travers peut être redreſſée, recevoir la raiſon, & n'être pas incapable de conviction : mais qui donnera un cœur à qui n'en a point ? Il n'y a que la grâce du ciel qui puiſſe changer un mauvais cœur, par une opération qui approche beaucoup du miracle. Ne doit-on pas fuir un homme qu'on ſoupçonne ſeulement de ce vice ? A quoi penſent donc les parens, hélas ! à quoi penſent-ils, lorſque voulant forcer l'inclination d'un enfant, ils l'obligent de penſer mieux qu'elle ne feroit d'un homme qui leur eſt ſuſpect, & dont le caractère ne ſoutiendroit peut-être pas l'épreuve d'un examen ſérieux ?

Je vous ai dit que je le crois vindicatif. En vérité, j'ai douté quelquefois ſi ſa perſévérance, dans les ſoins qu'il me rend, ne méritoit pas plutôt le nom d'obſtina-

tion, depuis qu'il a reconnu combien il déplaît à mes parens. C'eſt depuis ce temps-là que je lui ai vu plus d'ardeur; mais ce n'eſt pas pour leur faire ſa cour, il prend, au contraire, plaiſir à les braver. Il apporte ſon déſintéreſſement pour excuſe, (car il ne me perſuaderoit pas aiſément que c'eſt politeſſe); & cette raiſon eſt d'autant plus plauſible, qu'il leur connoît le pouvoir de le récompenſer de l'attention qu'il apporteroit à leur plaire. Il eſt vrai qu'il a déclaré, & avec trop de fondement (ſans quoi il ſeroit impoſſible de le ſouffrir) que les plus humbles ſoumiſſions de ſa part ſeroient rejetées; & je dois dire auſſi que, pour m'obliger, il offre de faire les démarches d'une réconciliation, ſi je veux lui donner quelque eſpérance de ſuccès. A l'égard de ſa conduite à l'égliſe dimanche dernier, je ne fais pas grand fond ſur ce qu'il m'a dit pour ſa juſtification, parce que je ſoupçonne fort que ſes modeſtes intentions étoient revêtues d'une trop forte apparence d'orgueil. Chorey, qui n'eſt pas ſon ennemie, auroit-elle pu s'y méprendre?

Je ne lui crois point une auſſi profonde connoiſſance du cœur humain & des principes de la morale, que quelques perſonnes ſe l'imaginent. Ne vous ſouvenez-vous

pas combien il parut frappé d'une réflexion des plus communes, qu'il auroit trouvée dans le premier livre de morale? Un jour qu'il ſe plaignoit, avec un mélange de menaces, des mauvais diſcours qu'on avoit tenus contre lui, je lui dis " qu'il devoit „ les mépriſer, s'il étoit innocent; & que „ s'il ne l'étoit pas, la vengeance ne la„ voit pas la tache: qu'on ne s'étoit ja„ mais aviſé de faire une éponge d'une „ épée; qu'il étoit le maître, en ſe corri„ geant d'une faute qu'un ennemi lui re„ prochoit, de changer la haine de cet „ ennemi en amitié; ce qui devoit paſſer „ pour la plus noble de toutes les ven„ geances, malgré cet ennemi même, „ puiſqu'un ennemi ne pouvoit pas ſou„ haiter de le voir corrigé des fautes dont „ il l'accuſoit.

L'intention, me dit-il faiſoit la bleſſure. „ Comment cela, lui répondis-je, lorſ„ qu'elle ne peut bleſſer ſans l'applica„ tion? L'adverſaire, ajoutai-je, ne fait „ que tenir l'épée. C'eſt vous-même qui „ vous en appliquez la pointe ſur le ſein; „ & pourquoi vous reſſentir mortellement „ d'une malice qui peut ſervir à vous ren„ dre meilleur pendant tout le cours de „ votre vie?„ Quelles peuvent être les connoiſſances d'un homme qui a paru fort

étonné de ces obſervations? Cependant, il peut ſe faire qu'il prenne plaiſir lui-même à la vengeance, & qu'il la croie inexcuſable dans un autre. Il ne ſeroit pas le ſeul qui condamnât dans autrui ce qu'il ſe pardonne fort aiſément à lui-même.

C'eſt après ces conſidérations, ma chère; c'eſt après avoir tout balancé que je vous ai dit, dans une de mes lettres, que pour tout au monde, je ne voudrois pas avoir pour cet homme-là ce qu'on appelle de l'amour; & c'étoit aller plus loin que la prudence ne le permettoit, lorſque je compoſois avec vous, par le terme de goût conditionnel, ſur lequel votre raillerie s'eſt gaiement exercée.

Mais je crois vous entendre dire: quel rapport tous ces diſcours ont-ils à la queſtion? Ce ne ſont que de purs raiſonnemens: vous n'en avez pas moins de l'amour. En avez-vous, ou non? L'amour, comme la maladie des vapeurs, n'en eſt que plus enracinée, pour n'avoir pas de cauſes raiſonnables auxquelles on puiſſe l'attribuer. Et de-là vous revenez à vous plaindre de mes réſerves, & à me dire de pourſuivre encore.

Eh bien donc, ma chère, puiſque vous le voulez abſolument, je crois qu'avec tous ſes défauts, j'ai plus de goût pour

lui que je ne m'en ſerois jamais crue capable, & plus, tous ſes défauts conſidérés, que je n'en devrois peut-être avoir. Je crois même que les perſécutions qu'on me fait ſouffrir peuvent m'en inſpirer encore plus, ſurtout lorſque je me rappelle, à ſon avantage, les circonſtances de notre dernière entrevue, & que, de l'autre côté, je vois chaque jour quelque nouveau trait de tyrannie. En un mot, je vous avouerai nettement, puiſqu'avec vous les explications ne peuvent être trop claires, que s'il ne lui manquoit rien du côté des mœurs, je le préférerois à tous les hommes que j'aie jamais connus.

Voilà donc, me direz-vous, ce que vous appelez un *ſimple goût conditionnel:* je me flatte, ma chère, que ce n'eſt rien de plus. Je n'ai jamais ſenti ce qu'on appelle de l'amour: ſi ce ſentiment que je vous déclare en eſt, ou n'en eſt pas, c'eſt ce que je ſoumets à votre jugement; mais j'oſe dire que ſi c'en eſt, je ne le reconnois pas pour un auſſi puiſſant monarque, pour une puiſſance auſſi indomptable que je l'ai entendu repréſenter, & je m'imagine que, pour être irréſiſtible, il doit recevoir plus d'encouragement que je ne crois lui en avoir donné, puiſque je ſuis bien perſuadée que je pourrois encore, ſans battemens

de cœur, renoncer bien volontiers à l'un des deux hommes, pour être délivrée de l'autre.

Mais parlons un peu plus ſérieuſement. S'il étoit vrai, ma chère, que le malheur particulier de ma ſituation m'eût forcée, ou, ſi vous le voulez, m'eût engagée à prendre du goût pour M. Lovelace, & que ce goût, à votre avis, ſe fût changé en amour, vous qui êtes capable des plus tendres impreſſions de l'amitié, qui avez de ſi hautes idées de la délicateſſe de notre ſexe ſur cet article, & qui êtes actuellement ſi ſenſible aux diſgraces d'une perſonne que vous aimez, auriez-vous dû pouſſer ſi loin cette amie infortunée, ſur un ſujet de cette nature, particulièrement lorſqu'elle n'a pas cherché, comme vous croyez le pouvoir prouver par cinquante endroits de mes lettres, à ſe dérober à votre pénétration? Si, étant enſemble, vous m'aviez fait de vive voix quelques plaiſanteries, peut-être auroient-elles été plus convenables & plus dans le caractère, ſurtout ſi votre amie eût été à la fin de ſes peines, & qu'elle eût affecté des airs de prude en rappelant le paſſé; mais vous aſſeoir exprès, comme je me le repréſente, pour me les écrire, l'œil joyeux, & avec une ſorte de triomphe; aſſurément, ma chère,

chère; (& j'en parle moins pour mon intérêt que pour l'honneur de votre généroſité; car je vous ai dit plus d'une fois que votre badinage me plaît) ce n'eſt pas la plus belle de vos actions, du moins ſi l'on conſidère la délicateſſe du ſujet & celle de vos propres ſentimens.

Je veux m'arrêter ici, pour vous y laiſſer faire un peu de réflexion, ſi vous le jugèz à propos.

*

Je reprends la plume pour vous ſatisfaire & vous dire ce que je penſe ſur le degré de force que la figure ou la perſonne doit avoir pour engager notre ſexe. Votre demande ayant rapport à moi, je dois non-ſeulement vous expliquer mes idées ſur l'autre ſexe en général, mais conſidérer auſſi le ſujet rélativement à l'homme en queſtion, pour vous mettre en état de juger juſqu'où mes parens ont tort ou raiſon, lorſqu'ils m'attribuent une forte prévention en faveur de l'un & contre l'autre, du côté de la figure. Mais j'obſerverai d'abord qu'en comparant M. Lovelace & M. Solmes, ils ont de grandes raiſons de s'imaginer que cette conſidération peut avoir quelque pouvoir ſur moi; & leur imagination devient pour eux certitude.

Il eſt certain que la figure a non-ſeulement un attrait bien engageant pour une femme, mais encore quelque choſe de propre à lui donner une ſorte de confiance à ſon choix. Elle fait, à la première vue, de favorables impreſſions, qu'on ſouhaite de voir confirmées; & s'il arrive en effet qu'une plus ample connoiſſance les juſtifie, on s'applaudit de ſon jugement; on en aime mieux la perſonne, pour nous avoir donné lieu de nous faire compliment de notre pénétration, qui a deviné juſte à la première vue.

Cependant, j'ai toujours eu pour règle générale que, dans un homme comme dans une femme, une belle figure doit être ſuſpecte, & j'ai de grandes raiſons à citer à l'appui de mon principe, ſurtout dans les hommes, qui doivent s'eſtimer beaucoup plus pour les qualités de l'ame que pour celles du corps. A l'égard de notre ſexe, ſi l'opinion publique a conduit une femme à être vaine des grâces de ſa perſonne & de ſa beauté, juſqu'à lui avoir fait négliger des qualités plus importantes & plus durables, on ſera diſpoſé à l'excuſer, puiſqu'une jolie folle plaît dans tout ce qu'elle dit, dans tout ce qu'elle fait, ſans qu'on ſache trop bien pourquoi. Mais qui peut envier à cette jolie folle ſon règne d'un

jour ? Lorſque ce ſoleil d'été arrive à ſon déclin, lorſque ces grâces légères & cet agréable papillonnage s'évanouiſſent, & que l'hiver de l'âge amène des glaces & des rides, celle qui a négligé ſes plus précieuſes facultés, ſentira les juſtes & triſtes effets de ſon imprudence. Comme une autre Hélène, elle n'aura pas la force de ſoutenir la réflexion même de ſon miroir, & ne ſe trouvant plus que la nullité d'une vieille femme, elle tombera dans le mépris qui eſt attaché à ce caractère, tandis que la femme prudente & raiſonnable, qui, je ne dirai pas dans ce cas, traîne, mais qui porte & ſoutient dans un âge avancé l'aimable caractère de la vertu & de la prudence & les fruits d'une expérience utile, voit remplacer une frivole admiration par un reſpect ſolide, qui la dédommage amplement de la perte de la première.

Si c'eſt un homme qu'on ſuppoſe vain de ſa figure, comme on lui trouvera l'air efféminé ! S'il a reçu du génie, rarement il l'exercera ſur les connoiſſances intellectuelles. L'idée de ſa figure le ſuit partout : toute ſon attention ſera employée à orner ſon extérieur, & peut-être à le rendre ridicule en croyant le parer. Il ne fait rien qui n'ait rapport à lui ; il n'admire que

lui ; & malgré les corrections du théâtre, qui tombent ſi ſouvent & ſi juſtement ſur la fatuité, il s'aveugle ordinairement ſur lui-même, & va ſe perdre inſenſiblement dans ce caractère, qui le rend l'objet du mépris d'un ſexe & le jouet de l'autre.

Tel eſt preſque toujours le cas de vos belles figures, & de tous ces hommes qui aſpirent à ſe diſtinguer par l'extérieur & l'ajuſtement ; ce qui me fait répéter que la figure ſeule eſt une conſidération tout-à-fait mépriſable. Mais, lorſqu'à la figure un homme joint du ſavoir & d'autres talens qui lui attireroient de la diſtinction ſous toute autre forme, cette eſpèce d'avantage eſt une addition réelle au mérite perſonnel ; & s'il n'eſt pas trop épris de lui-même, & qu'il ait conſervé ſes mœurs pures, c'eſt un être vraiment eſtimable.

On ne peut refuſer du goût à M. Lovelace : autant que je ſuis capable d'en juger, il eſt verſé dans preſque toutes les connoiſſances qui appartiennent aux beaux arts. Mais, quoiqu'il ait une manière qui lui eſt propre, de faire tourner gaiement ſa vanité à ſon avantage, on s'apperçoit qu'il eſt un peu trop content de ſa figure, de ſes talens & même de ſa parure, avec le bonheur néanmoins d'être toujours mis d'un air ſi aiſé, qu'on s'imagine que c'eſt

ſa moindre étude. A l'égard de ſa figure, je me croirois inexcuſable de contribuer à nourrir ſa vanité, en marquant le moindre égard pour une diſtinction qu'on ne ſauroit lui diſputer.

A préſent, ma chère, puis-je vous demander ſi j'ai rempli votre attente ? Si vous trouvez ma tâche imparfaite, je m'efforcerai de la reprendre avec plus de ſuccès ; quand mon ame ſera dans une ſituation plus tranquille ; car il me ſemble que mes réflexions traînent, que mon ſtyle rampe & que mon imagination languit. Je ne me ſens de vigueur dans l'eſprit que pour vous dire combien je ſuis dévouée à vos ordres,

CL. HARLOWE.

P. S. L'inſolente Betty Barnes vient de me réchauffer l'imagination par le récit du diſcours ſuivant, qu'elle prétend avoir entendu tenir à ce Solmes. Cette hideuſe créature ſe vante, dit-elle, " d'être sûre „ à préſent de la petite précieuſe, & cela „ ſans y mettre beaucoup du ſien. Quelque „ averſion que je puiſſe avoir eue pour ſa „ perſonne, il peut compter du moins ſur „ mes principes, & ce ſera un amuſement „ pour lui de voir par quels jolis degrés je „ reviendrai à chercher les moyens de lui

„ plaire. (l'horrible perſonnage !) C'étoit „ une obſervation de ſon oncle ſir Olivier, „ qui connoiſſoit parfaitement le monde, „ que la crainte eſt un garant plus sûr que „ l'amour ; pour la bonne conduite d'une „ femme envers ſon mari ; quoique, pour „ lui, il ſoit réſolu avec une ſi aimable „ perſonne, de tenter ce qu'il peut atten- „ dre de l'amour, pendant quelques ſemai- „ nes du moins, parce qu'il a peine à ſe „ perſuader ce que diſoit encore ſon oncle, „ que l'excès de tendreſſe gâte plus de „ femmes qu'il n'en conſerve. „

Que penſez-vous, ma chère, d'un miſérable de cette eſpèce, *endoctriné* ſurtout par ſon vieux rechigné d'oncle, qui avoit la réputation de ne pas aimer les femmes ?

LETTRE IX.

Miſs CLARISSE HARLOWE à Miſs HOWE.

Mardi, 21 Mars.

QUE ma mère auroit de penchant à me traiter avec bonté, s'il lui étoit permis de le ſuivre ! Je ne gémirois pas, j'en ſuis

bien sûre, sous cette indigne persécution, si sa prudence & son excellent esprit obtenoient la considération qu'ils méritent si bien. J'ignore si c'est à cette bonne mère, ou à ma tante, ou peut-être à toutes deux, que j'ai l'obligation d'un nouvel effort qu'on entreprend pour me tenter; mais voici une lettre remplie de bonté, que j'ai reçue ce matin par les mains de Chorey.

" Ma chère enfant, car je dois encore vous donner ce nom, puisque vous pouvez m'être chère dans tous les sens de ce mot, nous avons fait une attention particulière à quelques mots qui sont échappés hier à votre bonne Norton, & qui nous ont fait entendre que vous vous plaignez de n'avoir pas été traitée, à la première ouverture des intentions de M. Solmes, avec autant de condescendance que nous en avons toujours eu pour vous. Quand cela seroit vrai, chère Clary, vous ne seriez pas excusable d'avoir manqué de votre part à votre devoir, & de prétendre vous opposer aux volontés de votre père, dans un point sur lequel il est trop engagé pour reculer avec honneur. Mais tout peut prendre encore une meilleure face. De votre simple volonté, ma chère enfant, dépend tout notre bonheur.

Votre père me permet de vous dire, que ſi vous voulez répondre enfin à ſon attente, tous les mécontentemens paſſés ſeront éteints dans l'oubli, comme s'il n'en avoit jamais été queſtion; mais auſſi il m'ordonne de vous déclarer que c'eſt pour la dernière fois que cette grâce vous eſt offerte.

Je vous ai fait entendre, comme vous ne ſauriez l'avoir oublié, qu'on avoit demandé à Londres les échantillons de ce qu'il y a de plus riche en étoffes. Ils ſont arrivés; & votre père, pour faire connoître à quel point il eſt déterminé, veut que je vous les envoie. J'aurois ſouhaité qu'ils n'euſſent point accompagné ma lettre; mais, au fond, cela eſt aſſez indifférent. Je dois vous dire qu'on n'a plus autant de ſoin de ménager votre délicateſſe, que j'aurois cru autrefois qu'elle en méritoit.

Ce ſont les plus nouvelles comme les plus riches étoffes qu'on ait pu trouver. On a voulu qu'elles fuſſent convenables au rang que nous tenons dans le monde, au bien que nous devons joindre à celui que votre grand-père vous a laiſſé, & au noble établiſſement qui eſt arrêté pour vous.

Votre papa ſe propoſe de vous faire préſent de ſix habits complets, dont trois

avec tous les assortimens. Vous en avez un tout neuf, & un autre que je ne crois pas que vous ayez porté deux fois. Comme le neuf est fort riche, si vous voulez qu'il soit compris dans les six, votre père vous donnera cent guinées pour en remplacer la valeur.

M. Solmes est dans le dessein de vous offrir une garniture de diamans. Comme vous avez ceux de votre grand-mère & les vôtres, si vous aimez mieux les faire remonter dans le goût moderne, son présent sera converti en une somme fort honnête, dont vous aurez la propriété, outre une assez belle pension annuelle pour vos menus plaisirs. Ainsi vos objections contre le caractère d'un homme dont vous n'avez pas aussi bonne opinion qu'il le mérite, ne seront d'aucun poids, & vous serez plus indépendante que ne devroit l'être une femme à qui l'on supposeroit moins de discrétion. Vous savez parfaitement que moi-même, qui ai apporté plus de bien dans la famille que vous n'en donnez à M. Solmes, je n'ai point eu, il s'en faut, des avantages aussi considérables que ceux que nous vous faisons. Dans les mariages d'inclination, on insiste moins sur les articles. Cependant j'aurois regret d'avoir contribué à ces dispositions, si vous

ne pouviez pas ſurmonter un dégoût pour nous obliger.

Ne vous étonnez pas, Clary, que je m'explique avec cette ouverture. Votre conduite juſqu'à préſent ne nous a guères permis d'entrer avec vous dans un ſi grand détail. Cependant, après ce qui s'eſt paſſé entre vous & moi, dans nos entretiens, & par lettres entre vous & vos oncles, vous ne doutez pas quelles doivent être les ſuites. Il faut, ma fille, que nous renoncions à notre autorité, ou vous à votre humeur. Il n'eſt pas naturel que vous vous attendiez à l'un, & nous avons toutes les raiſons du monde de nous attendre à l'autre. Vous ſavez combien je vous ai dit de fois que vous devez vous réſoudre à recevoir M. Solmes, ou à n'être plus regardée comme un de nos enfans.

On vous fera voir, quand vous le voudrez, une copie des articles. Il nous paroît qu'ils ſont à l'épreuve de toutes ſortes d'objections. On y a fait entrer de nouveaux avantages en faveur de la famille, qui n'y étoient pas la première fois que votre tante vous en a parlé. C'eſt plus, en vérité, que nous n'aurions penſé à demander. Si vous croyez, après les avoir lus, qu'il y ait quelque changement à faire, on le fera volontiers. Allons,

ma chère fille, priez-moi aujourd'hui ou demain de vous les envoyer, pour en prendre lecture.

Comme la hardieſſe qu'une certaine perſonne a eu de paroître à l'égliſe, & ce qui nous revient continuellement de ſes bravades, ne peut manquer de nous cauſer des inquiétudes qui dureront auſſi long-temps que vous ſerez à marier, vous ne devez pas être étonnée qu'on ait pris un court délai. Ce ſera d'aujourd'hui en quinze jours, ſi vous ne me faites point d'objection que je puiſſe approuver. Mais ſi vous vous déterminiez volontairement, on ne vous refuſeroit pas huit ou dix jours de plus.

Vos délicateſſes ſur la perſonne vous feront peut-être trouver quelque inégalité dans cette alliance. Mais il ne faut pas non plus que vous attachiez tant de prix à vos qualités perſonnelles, ſi vous ne voulez pas qu'on vous croie trop frappée du même avantage dans un autre homme, quelque mépriſable que cette conſidération ſoit en elle-même. C'eſt le jugement qu'un père & une mère en doivent porter. Nous avons deux filles, qui nous ſont également chères ; pourquoi Clariſſe trouveroit-elle de l'inégalité dans une alliance où ſa ſœur aînée n'en trou-

veroit pas, ni nous pour elle, ſi M. Solmes nous l'eût demandée la première? Vous ſaurez bien ce que je veux dire, ſans que j'aie beſoin de m'expliquer davantage.

Faites-nous donc annoncer que vous vous rendez à nos déſirs. Votre retraite ceſſe auſſitôt. Un acte ſolemnel d'oubli, ſi je puis m'exprimer ainſi, abolit toutes vos réſiſtances paſſées. Nous nous reverrons tous heureux par vous, & les uns par les autres. Vous pouvez deſcendre en ce moment dans le cabinet de votre papa, où vous nous trouverez tous deux, & où nous vous donnerons notre avis ſur les étoffes, avec notre pardon bien ſincère & notre bénédiction.

Allons, ma chère Clariſſe, ſoyez une bonne enfant, telle que vous l'avez toujours été. Votre conduite récente & le peu d'eſpoir que diverſes perſonnes ont de votre changement, ne m'ont point empêchée de faire encore cette tentative en votre faveur. Ne trahiſſez pas ma confiance & mon eſpoir, très-chère fille. J'ai promis de ne plus employer ma médiation entre votre père & vous, ſi cette dernière démarche eſt ſans ſuccès. Je vous attends donc ici, mon amour. Votre papa vous attend auſſi. Mais tâchez de ne lui laiſſer

laiſſer voir aucune trace de chagrin ſur votre viſage. Si vous venez, je vous ſerrerai contre mon tendre cœur, avec autant de plaiſir que j'en aie jamais eu de ma vie à vous preſſer dans mes bras. Vous ne ſavez pas, ma fille, tout ce que j'ai ſouffert depuis quelques ſemaines; & vous ne le concevrez jamais que lorſque vous vous trouverez dans ma ſituation. C'eſt celle d'une mère tendre & indulgente, qui adreſſe nuit & jour ſes prières au ciel, & qui s'efforce au milieu du trouble cauſé par des eſprits plus violens, de conſerver la paix & l'union dans ſa famille. Mais vous connoiſſez les conditions. Ne venez point nous trouver, ſi vous êtes réſolue d'être rebelle. C'eſt ce que je crois impoſſible, après ce que je viens d'écrire.

Si vous venez immédiatement avec un viſage ſerein, qui montre un cœur rangé au devoir (vous m'avez aſſuré qu'il étoit libre; ſouvenez-vous-en), je ſerai, comme je l'ai dit, & je vous témoignerai par les plus tendres marques, que je ſuis, *votre mère bien affectionnée.* „

Jugez, très-chère amie, combien je dois avoir été touchée d'une lettre où de ſi terribles déclarations ſont accompagnées de tant de tendreſſe & de bonté! Hélas! me ſuis-je écriée, pourquoi me vois-je

condamnée à des combats ſi rudes, entre un ordre auquel je ne puis obéir, & un langage qui me pénètre le cœur ? Si j'étois sûre de tomber morte au pied de l'autel avant qu'une fatale cérémonie puiſſe donner à l'homme que je hais, des droits ſur mes ſentimens, je crois que je me ſoumettrois à m'y laiſſer conduire. Mais penſer à vivre avec un homme & pour un homme qu'on abhorre, quelle idée inſupportable !

Et puis, comment ſuppoſe-t-on que l'éclat des habits & des ajuſtemens ſoit capable de faire quelque impreſſion ſur une fille qui a toujours eu pour principe, que l'unique vue des femmes, dans le ſoin qu'elles prennent de leur parure, doit être de conſerver l'affection de leur mari, & de faire honneur à ſon choix, qu'autrement elle doit toujours craindre de trop attirer les regards ſur elle ? Dans cette idée, la richeſſe même des ajuſtemens qui me ſont offerts, ne doit-elle pas augmenter mes dégoûts ? Grand motif en vérité, pour ſe parer, que celui de plaire à M. Solmes !

En un mot, il ne m'a point été poſſible de déſcendre aux conditions qui m'étoient impoſées. Croyez-vous, ma chère, que je l'aie pu ? D'écrire, en ſuppoſant même

qu'on m'eût fait la grâce de lire ma lettre, qu'aurois-je écrit après tant d'efforts inutiles ? Qu'aurois-je offert qui pût être approuvé ? J'ai promené les tourmens de mon cœur dans toutes les parties de ma chambre. J'ai jeté, avec dédain, les échantillons vers la porte. Je me ſuis enfermée dans mon cabinet ; j'en ſuis ſortie auſſitôt. Je me ſuis jetée ſur mon lit de repos, & puis ſur une chaiſe, puis ſur une autre ; je me ſuis approchée ſucceſſivement de toutes mes fenêtres ; je ne pouvois m'arrêter à rien. Dans cette agitation, je prenois la lettre pour la relire, lorſque Betty, chargée des ordres de mon père & de ma mère, eſt venue me rappeler de leur part qu'ils m'attendoient tous deux dans le cabinet de mon père.

Dites à maman, ai-je répondu à Betty, que je demande en grâce de la voir ici un moment, ou de pouvoir l'entretenir ſeule dans le lieu qu'elle voudra choiſir. Tandis que cette fille m'obéiſſoit, j'ai prêté l'oreille, du haut de l'eſcalier, & j'ai entendu mon père qui diſoit d'un ton fort élevé : vous voyez le fruit de votre indulgence. C'eſt autant de bontés perdues. Vous blâmez votre fils de ce qu'il vous plaît d'appeler ſa violence (j'ai eu quelque plaiſir à entendre cela) & vous voyez qu'il n'y a

que cette voie avec elle. Vous ne la verrez pas ſeule. Ma préſence eſt-elle donc une exception que je doive ſouffrir de cette impertinente créature ?

" Repréſentez-lui, a dit ma mère à Betty, ſous quelles conditions il lui eſt permis de deſcendre. Je ne la verrai point autrement. „ Betty eſt remontée avec cette réponſe. J'ai eu recours à ma plume. Mais j'étois ſi tremblante, qu'à peine avois-je la force de m'en ſervir; & quand j'aurois eu la main plus ferme, je n'aurois pas ſu ce que je devois écrire. Betty, qui m'avoit quittée, eſt revenue dans l'intervalle, pour m'apporter ce billet de mon père.

" Rebelle & perverſe Clary, je vois qu'il n'y a point de condeſcendance capable de vous toucher. Votre mère ne vous verra point. Eſpérez encore moins de me voir. Mais préparez-vous à obéir. Vous connoiſſez nos volontés : votre oncle Antonin, votre frère, votre ſœur & votre favorite Mde. Norton aſſiſteront à la cérémonie, qui ſera célébrée à petit bruit dans la chapelle de votre oncle. Lorſque M. Solmes pourra vous préſenter à nous dans l'état où nous ſouhaitons vous voir, peut-être ferons-nous grâce à ſa femme; mais n'en attendez jamais ſous la qualité d'une fille perverſe. La célébration ſe faiſant en

ſecret, il ſera temps enſuite de penſer aux habits & à l'équipage. Ainſi, diſpoſez-vous à vous rendre chez votre oncle, un des premiers jours de la ſemaine prochaine. Vous ne paroîtrez devant nous qu'après la concluſion; & c'eſt une raiſon de plus pour bannir les délais, car nous ſommes las du ſoin de vous garder dans une priſon que vous avez méritée, & de perdre le temps à diſputer avec une rebelle. Je n'écoute plus de repréſentations. Je ne reçois plus ni lettres, ni plaintes. Et vous n'entendrez plus parler de moi, juſqu'à ce que vous me ſoyez préſentée ſous le nom qui me plaît. C'eſt la dernière déclaration d'un père irrité. „

Si cette réſolution eſt inébranlable, mon père a raiſon, ma chère, de dire qu'il ne me verra plus; car je ne ſerai jamais la femme de Solmes. Oui, je mourrois plutôt.

Mardi au ſoir.

Lui, cet odieux Solmes eſt arrivé au château, preſqu'au moment que j'ai reçu la lettre de mon père. Il m'a fait demander la permiſſion de me voir. Je ſuis étonnée de ſon audace.

J'ai répondu à Betty, qui étoit chargée du meſſage, qu'il ait à commencer par rendre à une infortunée un père & une

mère qu'il lui a fait perdre, & je verrai alors ſi je dois entendre ce qu'il veut de moi. Mais, ſi mes parens refuſent de me voir à ſon occaſion, je le verrai encore moins pour lui-même. --- J'eſpère, Miſs, m'a dit Betty, que vous ne voudriez pas que je deſcendiſſe avec cette réponſe; il eſt avec Monſieur & Madame. Allez, lui ai-je répété dans mon chagrin, & dites-lui que je ne le verrai pas. On me pouſſe au déſeſpoir, & je n'ai rien de pis à craindre.

Elle eſt deſcendue en affectant beaucoup de répugnance à ſe charger de ma réponſe. Elle a reçu l'ordre de laiſſer là ſes réſerves affectées, & elle l'a rendue dans toute ſa force. Quel bruit j'ai entendu faire à mon père! Ils étoient tous enſemble dans ſon cabinet. Mon frère a propoſé de me mettre ſur-le-champ hors de la maiſon, & de m'abandonner à Lovelace & à ma mauvaiſe deſtinée. Ma mère a eu la bonté de haſarder quelques mots en ma faveur, ſans que j'aie bien pu les entendre; mais voici la réponſe qu'on lui a faite: " Ma chère, rien n'eſt ſi piquant que de voir une femme auſſi ſenſée que vous s'obſtiner à aimer une fille rebelle, comme vous pourriez faire une fille ſoumiſe. Quel exemple pour d'autres enfans! N'ai-je pas eu pour elle autant d'affection que vous? Et pour-

quoi ſuis-je changé ? Plût au ciel que votre ſexe fût capable de quelque diſcernement ! Il eſt clair qu'elle ſe repoſe ſur votre foibleſſe pour elle ; mais la folle tendreſſe des mères n'a jamais fait que des enfans endurcis.

Ma mère n'a pas laiſſé de blâmer Betty, comme cette créature me l'a confeſſé elle-même, d'avoir rapporté mot pour mot ma réponſe ; mais mon père lui en a fait un ſujet d'éloge.

Cette fille dit qu'il ſeroit monté en fureur à ma chambre, après avoir entendu que je refuſe de voir M. Solmes, ſi mon frère & ma ſœur ne l'avoient engagé à ſe modérer.

Que n'eſt-il monté ? Que ne m'a-t-il tuée pour finir mes peines ? Je n'y regretterois que le mal qu'il auroit pu ſe faire à lui-même.

M. Solmes a daigné plaider pour moi : ne lui ſuis-je pas extrêmement obligée ?

Toute la maiſon eſt en rumeur. Je ne ſais quelle en ſera la fin ; mais en vérité je ſuis laſſe, tout-à-fait laſſe de la vie. Hélas ! ſi heureuſe il y a quelques ſemaines, & ſi miſérable aujourd'hui ! ma mère pouvoit bien le dire, que j'aurois de rudes épreuves à eſſuyer.

P. S. L'idiote (car on me traite comme ſi j'en étois une) eſt demandée comme par grâce, l'expreſſion n'eſt que juſte, par mon frère & ma ſœur, pour être livrée entièrement à leur diſcrétion. On m'aſſure que mon père y a déjà conſenti, quoique ma mère s'y oppoſe encore. Mais, s'ils l'obtiennent, quelles cruautés ne dois-je pas attendre de leur haine, de leur jalouſie & de leur mauvais naturel? Cet avis m'eſt venu de ma couſine Dolly Hervey, par un billet qu'elle a laiſſé tomber au jardin ſur mon paſſage. Elle me dit qu'elle brûle de me voir, mais que la défenſe eſt expreſſe, avant que je ſois Mde. Solmes, ou que j'aie conſenti à prendre ce beau nom. Leur perſévérance me donne l'exemple; oui, je le ſuivrai.

LETTRE IX.

Miſs CLARISSE HARLOWE à Miſs HOWE.

IL s'eſt paſſé une ſcène des plus vives, ou pour trancher le mot, une vraie ſcène d'injures entre ma ſœur & moi. M'auriez-vous crue, ma chère, femme à ſoutenir un rôle dans une ſcène d'injures?

Elle m'a été envoyée ſur mon refus de voir M. Solmes ; vraie furie, je penſe, qu'on a lâché ſur moi. Ainſi, de leur part, nulle intention de paix, nulle idée de conciliation. Je vois bien que je ſuis livrée à elle & à mon frère, du conſentement de tout le monde.

Dans tout ce qu'elle a dit contre moi, je veux rendre juſtice à ce qui a quelque apparence de raiſon & de force. Comme je vous ſoumets ma conduite pour l'approuver ou la déſapprouver d'après les faits que j'expoſe devant vous, ce ſeroit le ſigne d'une fort mauvaiſe cauſe, ſi je cherchois à tromper mon juge.

Elle a commencé par me repréſenter quel danger j'avois couru, ſi mon père étoit monté à ma chambre, comme il le vouloit, ſi on ne l'en eût pas empêché. Je devois à M. Solmes, entr'autres, de grands remercîmens : c'eſt à lui que j'avois cette obligation. Elle a fait enſuite quelques réflexions malignes ſur Mde. Norton, qu'elle ſoupçonne de m'avoir encouragée dans mon opiniâtreté. Elle a tourné en ridicule mon eſtime ſuppoſée pour M. Lovelace. Sa ſurpriſe étoit extrême de voir la ſpirituelle, la prudente, & même la pi-euſe (c'eſt ainſi qu'elle a coupé ce mot en le prononçant avec un ſourire malin).

la pieuſe Clariſſe Harlowe, ſi étrangement paſſionnée pour un débauché, que ſes parens ſe trouvoient obligés de la tenir enfermée pour l'empêcher de courir ſe jeter dans ſes bras. Permettez-moi de vous demander, ma chère, m'a-t-elle dit, quel ordre vous mettez à préſent dans la diſtribution de votre temps, combien d'heures, dans les vingt-quatre, vous donnez à votre aiguille, combien à vos exercices de piété, combien à vos correſpondances de lettres, & combien à vos amours. Je me doute, je me doute, ma chère petite, (telle a été ſa maligne expreſſion) que ce dernier article, comme il eſt dit de la verge d'Aaron, abſorbe tout le reſte. Parlez; n'eſt-ce pas la vérité ?

Je lui ai répondu que c'étoit une double mortification pour moi de devoir ma sûreté contre l'indignation de mon père à un homme pour lequel je ne ſerai jamais capable d'aucun ſentiment de reconnoiſſance. J'ai juſtifié le caractère de Mad. Norton avec toute la chaleur due à ſon mérite, & je n'en ai pas mis moins à relever ſes injurieuſes réflexions ſur moi par rapport à M. Lovelace. A l'égard de la diſtribution que je fais de mes vingt-quatre heures, je lui ai dit qu'il auroit été plus digne d'elle d'accorder ſa compaſſion

Clariſſe Harlowe, ſi étrangem
ée pour un débauché, que ſes p
trouvoient obligés de la tenir
our l'empêcher de courir ſe jet
bras. Permettez-moi de vous d
, ma chère, m'a-t-elle dit, qu
us mettez à préſent dans la dis
e votre temps, combien d'heure
vingt-quatre, vous donnez à v
lle, combien à vos exercices d
mbien à vos correſpondances d
& combien à vos amours. Je m
je me doute, ma chère petite
été ſa maligne expreſſion) que
rticle, comme il eſt dit de la rel
, abſorbe tout le reſte. Parlez
as la vérité ?

ai répondu que c'étoit une de
fication pour moi de devoir m
ntre l'indignation de mon pè
me pour lequel je ne ſerai jamai
aucun ſentiment de reconno
ui juſtifié le caractère de M
vec toute la chaleur due à ſo
je n'en ai pas mis moins à re
jurieuſes réflexions ſur moi p
M. Lovelace. A l'égard de
que je fais de mes vingt-qu
, je lui ai dit qu'il auroit e
d'elle d'accorder ſa compaſſi

à l'infortune d'une ſœur, que de s'en faire un triomphe, ſurtout lorſque je n'avois que trop de raiſons d'attribuer une grande partie de mes diſgraces à l'emploi qu'elle faiſoit d'une partie de ſes heures de veille.

Ce dernier trait l'a miſe en fureur ; mais, ſe faiſant violence, elle m'a rappelé d'un ton modéré la douceur avec laquelle j'avois été traitée par tous mes parens, ma mère particulièrement, avant l'extrémité où les choſes étoient parvenues. Elle m'a dit que j'avois déployé un courage dont on ne m'auroit jamais ſoupçonnée ; que, ſi l'on m'eût connue pour une ſi brave championne, on y auroit regardé à deux fois avant de s'aventurer à ſe meſurer avec moi ; mais que malheureuſement l'affaire étoit trop avancée ; que c'étoit un combat engagé entre l'obéiſſance & la révolte, qu'il étoit queſtion de ſavoir ſi l'autorité d'un père devoit céder à l'obſtination d'une fille, ou l'emporter ; en un mot, qu'il falloit plier ou rompre. Il ne s'agit que de cela, mon enfant.

Dans une occaſion moins triſte, lui ai-je dit, je pourrois vous répondre avec la même gaieté de cœur, & ſur ce ton léger de plaiſanterie. Mais, ſi M. Solmes a tant de mérite aux yeux de tout le monde, & particulièrement aux vôtres, pourquoi

ne m'en feroit-on pas un beau-frère plutôt qu'un mari ?

Eh mais ! mon enfant, m'a-t-elle répondu, mais vraiment, je crois de bonne foi que vous êtes tout auſſi plaiſante que moi. Oh ! je commence à bien eſpérer de vous ; mais pouvez-vous penſer que je voululſe dérober à ma ſœur ſon humble galant ? Si ſes premiers ſoins ſe fuſſent adreſſés à moi, il y auroit quelque juſtice dans cette idée ; mais prendre le refus de ma ſœur cadette ! Non, non, mon enfant, on n'en eſt pas encore réduit là. D'ailleurs, ce ſeroit laiſſer la porte de votre cœur ouverte, vous ſavez à qui ; & nous cherchons, au contraire, à la fermer, s'il eſt poſſible. En un mot, (changeant ici de ton & de contenance) ſi j'avois été auſſi empreſſée qu'une jeune perſonne de ma connoiſſance, à me jeter entre les bras d'un des plus grands libertins d'Angleterre, d'un homme qui eût entrepris de ſoutenir ſes prétentions ſur moi aux dépens du ſang de mon frère, je ne ſerois pas étonnée de voir toute ma famille ſe réunir pour m'arracher à ce miſérable, & pour me marier promptement à quelque honnête homme qui ſe préſenteroit à propos dans cette occaſion. Ainſi, maintenant que tout eſt découvert, Clary, faites-en votre profit.

Cela

Cela ne méritoit-il pas une vive réponſe ? Dites, ma chère, qu'elle étoit méritée, pour juſtifier la mienne. „ Hélas ! ma pauvre ſœur, lui ai-je dit, l'homme dont vous parlez ne vous a pas toujours paru un ſi grand libertin. Qu'on a raiſon de dire qu'un amour mépriſé ſe change en haine mortelle ! „

J'ai cru qu'elle alloit me battre ; mais je n'ai pas laiſſé de continuer froidement : on me parle ſouvent du péril où mon frère eſt expoſé, du meurtrier de mon frère : lorſqu'on fait ſi peu de façon avec moi, pourquoi ne m'expliquerois-je pas librement ? N'eſt-ce pas mon frère qui a cherché à tuer l'autre, & qui l'auroit tué s'il l'avoit pu ? Mon frère auroit-il donné la vie à Lovelace, s'il avoit dépendu de lui de la lui ôter ? Ce n'eſt point à l'agreſſeur qu'il convient de ſe plaindre. A l'égard des objets qui ſe *préſentent à propos*, plût au ciel que certaine perſonne ſe fût *préſentée à propos* à quelqu'un de ma connoiſſance ! Ce n'eſt pas, ma faute, Bella, ſi l'homme qui ſeroit *à propos* ne juge plus *à propos* de ſe préſenter pour vous.

Auriez-vous pu, ma chère, marquer plus de fermeté. Je m'attendois à voir tomber ſa main ſur moi. Elle s'eſt en effet

avancée vers moi, la main levée, & la colère étouffoit ſa voix. Enſuite, ſe précipitant vers la porte, elle a deſcendu la moitié de l'eſcalier; mais elle eſt remontée ſur ſes pas, & lorſqu'elle a pu parler, que le ciel, a-t-elle dit, me donne la patience avec vous. — Amen, ai-je dit. Mais vous voyez, Bella, qu'elle vous manque pour ſupporter une replique que vous vous êtes attirée. Voulez-vous me pardonner & me faire retrouver une ſœur en vous, comme il eſt vrai que je ſuis prête à regretter ce que j'ai dit, ſi vous avez raiſon de le trouver offenſant dans la bouche d'une ſœur ?

Sa violence n'a fait qu'augmenter, en regardant ma modération comme une eſpèce de triomphe ſur ſon emportement. Elle étoit réſolue, m'a-t-elle dit, de faire connoître à tout le monde que je prenois parti contre mon frère pour le miſérable Lovelace.

Je ſouhaiterois, lui ai-je répondu aſſez malignement, pouvoir alléguer pour ma défenſe ce qu'elle pouvoit dire pour la ſienne; que ma colère étoit plus inexcuſable que mes jugemens.

Mais je ne pouvois croire que ſa viſite n'eût pas d'autre motif que ce qui s'étoit paſſé juſqu'alors entre nous. Déclarez-

moi naturellement, lui ai-je dit, ſi vous avez quelque propoſition à me faire que je puiſſe accepter, quelque choſe à me dire qui puiſſe me donner l'eſpérance de retrouver encore une amie dans ma ſœur.

(¶) Je lui avois dit auparavant, ſur ce qu'elle tournoit en ridicule la prétendue douceur de mon caractère, que je voulois bien paſſer pour douce, mais non pas pour vile; que je chériſſois la modération, mais que je déteſtois la baſſeſſe. Et là-deſſus, avec un ſourire moqueur, elle m'a dit qu'elle ſeroit ma caution ſur ce point. Je lui ai répondu que ſon air de plaiſanterie avoit beaucoup plus de grâce que ſa colère; mais qu'enfin je ſouhaitois ſavoir le but d'une viſite, qui, juſqu'à ce moment, s'étoit paſſée d'une manière ſi peu convenable entre deux ſœurs. (§)

Elle étoit venue au nom de toute la famille, a-t-elle repris d'un air impoſant, pour ſavoir de ma propre bouche ſi j'étois enfin déterminée à l'obéiſſance, ou non. Un mot ſuffiſoit; mes parens n'étoient pas diſpoſés à ne ſe jamais laſſer de la patience avec une créature ſi perverſe.

Eh bien! lui ai-je dit, je promets de rompre abſolument avec l'homme qui vous déplaît ſi fort à tous, mais ſous la condition qu'on ne me faſſe point une loi d'ac-

cepter M. Solmes ni aucun autre homme.—

Qu'offrois-je de plus, a-t-elle dit, que ce que j'avois déjà offert? Ce n'eſt jamais que la même chanſon ſur un autre air; & je n'avançois ni ne reculois d'un ſeul pas.—

Si je connoiſſois d'autres propoſitions qui puſſent ſatisfaire tout le monde, & me délivrer d'un homme qui m'eſt ſi odieux, je ne balancerois pas à les faire. Il eſt vrai que j'ai déjà offert de ne me marier jamais ſans le conſentement de mon père.....

Elle m'a interrompue. Votre eſpérance étoit dans votre talent pour les jérémiades, & d'amener par-là mon père & ma mère à votre but.

Pauvre eſpérance! lui ai-je dit: perſonne ne connoiſſoit mieux qu'elle ceux qui étoient capables de rendre cette eſpérance vaine.

Elle ne doutoit pas que je ne les euſſe liés tous à mon char, & mon oncle Harlowe & ma tante Hervey comme les autres, ſi l'on ne m'avoit pas ôté la liberté de les voir & de les ſéduire par mes tours d'adreſſe & mes grimaces.

Du moins, Bella, vous m'apprenez à qui j'ai l'obligation de me voir ſi rigoureuſement traitée par mon père, ma mère & mes autres parens. Mais, en vérité, vous

en faites des gens bien foibles. Une perſonne indifférente qui jugeroit de vous & de moi par vos diſcours, me prendroit pour une créature extrêmement artificieuſe, ou vous pour une perſonne d'un bien mauvais caractère.

Oui, oui, vous êtes une artificieuſe créature, a-t-elle dit en m'interrompant avec violence, & une des plus artificieuſes que j'aie jamais connue; & elle s'eſt jetée dans un détail d'accuſations ſi baſſes, ſi indignes d'une ſœur! Elle m'a reproché d'avoir à demi enſorcelé tout le monde par mes manières flatteuſes & inſinuantes, d'attirer ſur moi toute l'eſtime & toute l'attention dans les lieux où je parois avec elle. Combien de fois, m'a-t-elle dit, nous ſommes-nous vus mon frère & moi dans une compagnie écoutés avec complaiſance ſur le ſujet dont on parloit, juſqu'au moment où vous ſurveniez avec les maudits charmes de votre orgueilleuſe douceur, & vos airs de modeſtie pleins d'importance? & dès-lors il n'étoit plus queſtion de vos aînés; c'étoit à l'opinion de Miſs Clariſſe vraiment qu'on s'en rapportoit. Il falloit ou nous taire, ou parler ſans être écoutés de perſonne.

Elle s'eſt arrêtée. — Chère Bella, continuez.

Oui, je continuerai, a-t-elle dit. N'avez-vous pas enforcelé mon grand-père? Se plaiſoit-il à quelque choſe qui ne fût pas ſorti de votre bouche ou de vos mains? Le bon vieux radoteur! comme il ſe tenoit, la bouche béante, ſuſpendu à votre langue dorée! Et que diſiez-vous néanmoins, que faiſiez-vous de ſi rare qu'on n'eût pu dire & faire auſſi bien que vous? Et quel étoit le but de ce manège? Son teſtament a fait aſſez voir l'effet de vos artificieuſes complaiſances ſur ſon eſprit. Oter à ſes plus proches héritiers, à ſes propres fils, tout ſon bien acquis, pour le donner à une petite-fille, la plus jeune encore de ſes petits-enfans, à une fille! Vous donner, au mépris de ſes fils, tous les tableaux de famille, parce qu'il vous entendoit faire la connoiſſeuſe en peinture, & qu'il vous voyoit nettoyer de vós belles mains les portraits de vos aïeux, quoique vous ſuiviez ſi mal aujourd'hui leurs exemples! Et la vaiſſelle d'argent de la famille auſſi, en ſi grande quantité, ancienne de deux ou trois générations, & qu'il défend de changer, parce que ſon *précieux enfant* (*) ſe prêtant à

(*) Alluſion aux termes du teſtament qu'on a rapporté.

ſon ancien goût gothique, affectoit de l'admirer pour faire venir tout à elle.

Ces reproches étoient trop mépriſables pour me piquer. Ma pauvre ſœur! ne pouvez-vous donc, lui ai-je dit, ou ne voulez-vous pas diſtinguer entre l'art & la nature? Si j'ai obligé quelqu'un, je m'en ſuis fait un bonheur; je n'ai pas cherché d'autre récompenſe. Mon ame eſt au-deſſus de l'artifice, & des ſordides motifs que vous m'attribuez. Je voudrois de tout mon cœur que mon grand-père n'eût jamais penſé à m'accorder ces diſtinctions. Mais il a vu mon frère amplement pourvu par des donations étrangères & par ſes droits naturels; il a ſouhaité que les biens qu'il a répandus ſur moi devinſſent une raiſon pour vous faire obtenir la meilleure part aux faveurs de mon père, & je ne doute pas que vous ne deviez vous y attendre tous deux. Vous ſavez, Bella, que la terre que mon grand-père m'a léguée ne fait pas la moitié des biens fonds qu'il a laiſſés.

Qu'eſt-ce que ces eſpérances, a repliqué ma ſœur, auprès d'une poſſeſſion actuelle, accordée, d'ailleurs, avec des diſtinctions qui vous ont acquis une conſidération bien au-deſſus de la grandeur même du préſent?

Et de-là vient mon infortune, Bella: de votre jalouſie, je le crains bien. Mais

n'ai-je pas fait l'abandon de cette poſſeſſion de la meilleure grâce poſſible?

Oui, a-t-elle répondu, & c'eſt ce qui me fait vous haïr encore plus, petite ſorcière artificieuſe : (c'eſt le nom qu'elle m'a donné). On n'auroit jamais pénétré le but de votre *meilleure grâce*, ſi pleine d'art & de vues profondes, ſi l'on n'avoit pris le parti de vous tenir un peu à l'écart, vous & votre ſéduiſant manège, & de vous réduire à des déclarations poſitives; ſi l'on ne vous avoit ôté la faculté de faire jouer vos petits reſſorts, vos airs plaintifs, de vous entortiller, comme un ſerpent, autour de votre maman & de la faire pleurer de la néceſſité de vous refuſer quelqu'une des demandes où votre petit cœur obſtiné s'étoit entêté.

Mon cœur obſtiné, Bella!

Oui, obſtiné; car avez-vous jamais ſu ce que c'eſt que de céder? N'avez-vous pas toujours eu l'art de faire croire que tout ce que vous demandiez étoit juſte; tandis que mon frère & moi, nous avions ſouvent le chagrin de nous voir refuſer des faveurs fort légères?

Je ne me ſouviens point, Bella, d'avoir jamais rien demandé qu'il ne convînt pas de m'accorder. Et j'ai fait peu de demandes pour moi-même, beaucoup plus pour d'autres.

Il y avoit bien de la méchanceté dans cette réflexion !

Tout ce que vous dites, Bella, remonte bien loin dans le passé : je ne puis aller rechercher jusqu'aux folies de notre enfance ; & je ne me serois pas imaginée que votre aversion, qui ne fait que se montrer tout nouvellement, datât de si loin.

Encore de la malignité : que d'insolence sous cet air de douceur, un air de si bonne grâce, & tant de venin caché dans les moindres paroles ! O Clary, Clary, tu n'as jamais été qu'une fille à deux faces !

Personne, lui ai-je dit, n'a jugé que je fusse une fille à deux faces, lorsque j'ai tout abandonné à la disposition de mon père, & que je me suis contentée, comme auparavant, de la petite pension qu'il me fait, sans la moindre augmentation & sans la désirer.

Oui, rusée créature, c'est encore un de vos artifices. N'avez-vous pas prévu qu'un tendre père se croiroit engagé, par ce respect & ce désintéressement affectés, à vous dire qu'il vouloit mettre en réserve pour vous tout le produit de vos revenus, & qu'il ne feroit que l'office de votre intendant, sans cesser de vous faire votre pension annuelle ? Autre de vos ruses, Miss Clary. Il arrive de-là que toutes vos extra-

térêt de mon argent, & ſur l'intérêt de l'intérêt. Je le crois mieux placé, que ſi je l'euſſe laiſſé ſe rouiller inutilement dans mon cabinet.

Elle m'entendoit, m'a-t-elle répondu. Si j'euſſe été d'un autre ſexe, elle auroit ſuppoſé que je penſois à briguer les ſuffrages du Canton. La popularité, le plaiſir de me voir accueillie à la porte de l'égliſe, par une foule de miſérables, & ſuivie de leurs bénédictions, ſans qu'on fît attention à perſonne qu'à moi, étoient mes délices. J'aimois entendre mon mérite proclamé ſur les toîts! je ne tenois pas ma lumière cachée ſous le boiſſeau, c'étoit de quoi elle pouvoit me répondre. Mais n'étoit-il pas un peu dur pour moi de me voir privée de la ſatisfaction de briller à l'égliſe le dimanche, & d'être obligée d'interrompre l'oſtentation de mes charités?

En vérité, Bella, cette raillerie eſt bien cruelle dans votre bouche, vous qui avez tant de part au traitement que j'eſſuie! Mais continuez; l'haleine vous manquera bientôt. Je ne puis déſirer de pouvoir vous rendre outrage pour outrage... Pauvre Bella! & ici, je crois avoir ſouri, d'un air un peu trop mépriſant pour une ſœur.

Elle a élevé la voix. Point de vos inſolens mépris; point de *pauvre Bella*, avec cet

air de ſupériorité dans une ſœur cadette!

Eh bien donc, *riche Bella*, en lui faiſant une profonde révérence. Ce nom vous plaira davantage, & convient mieux en effet à cet amas d'or dont vous faites gloire.

Voyez-vous Clary? (levant la main) ſi vous n'êtes pas un peu plus humble dans votre maligne douceur; ſi vous ne vous abaiſſez pas un peu plus dans votre belle modeſtie, & ſi vous oubliez le reſpect que vous devez à une ſœur aînée, vous éprouverez....

Quoi! Bella, un traitement pire que celui dont je vous ai déjà l'obligation? C'eſt ce que je crois impoſſible: à moins que cette main levée ne tombe ſur moi; & c'eſt un excès auquel il vous conviendroit moins de vous livrer, qu'à moi de le ſouffrir.

La bonne, la douce créature! mais vous en étiez il n'y a qu'un moment à vos propoſitions. Tout le monde ſera ſurpris de me voir tarder ſi long-temps; on s'imaginera qu'il y a quelque bonne eſpérance à ſe promettre de vous; & le ſouper va venir.

Je n'ai pu retenir quelques larmes. Que j'étois heureuſe, ai-je dit en ſoupirant, lorſqu'à l'heure du ſouper je jouiſſois du plus doux plaiſir de ma vie dans l'entretien de tous mes chers parens rangés autour de leur table ouverte à tous les honnêtes gens!

Cette

Cette réflexion n'a ſervi qu'à m'attirer une nouvelle inſulte. Bella n'a pas un cœur ſenſible. Elle n'eſt pas capable de ſentir les plus grandes jouiſſances de la vie. Mais auſſi, ſon impénétrable dureté la garantit de bien des peines : & cependant, pour dix fois plus de peines que celles qui ſont attachées à la ſenſibilité, je ne renoncerois pas aux doux plaiſirs dont elle eſt la ſource.

Comme je me détournois d'elle, elle m'a demandé ce qu'elle diroit en bas de mes ſoumiſſions. Vous pouvez aſſurer, lui ai-je répondu, que je me ſoumets à tout, ſi l'on veut me délivrer de la recherche de M. Solmes.

C'eſt tout ce que vous déſirez à préſent, Clary, cela ſuffit à vos vues, rampante, *inſinuatrice* créature ? (où prend-elle ſes expreſſions ?) Mais l'autre homme n'entrera-t-il pas en fureur, & ne rugira-t-il pas horriblement, lorſqu'il verra ſortir de ſes griffes une proie dont il ſe croyoit sûr ?

Il faut ſouffrir votre langage ; ſans quoi nous ne parviendrons jamais à rien éclaircir. Je ne m'embarraſſerai point de ce que vous appelez ſes rugiſſemens. Je lui promettrai que, ſi je me marie jamais, ce ne ſera point avant qu'il ſoit marié lui-même : s'il n'eſt pas ſatisfait de cette condeſcendance, je penſerai qu'il le doit être ; & je

donnerai toutes les assurances qu'on exigera, de ne jamais le voir, & de n'entretenir aucune correspondance avec lui. Assurément ces offres feront quelque effet.

Mais je suppose qu'alors vous aurez la complaisance de voir M. Solmes, & de converser civilement avec lui... du moins comme avec un ami de mon père.

Non : il faut me permettre de me retirer dans mon appartement, lorsqu'il paroîtra; je n'aurai pas plus de conversation avec l'un, que de correspondance avec l'autre. Ce seroit donner occasion à M. Lovelace de se porter à quelque témérité, sous prétexte que je n'aurois rompu avec lui que pour me donner à M. Solmes.

Ainsi, vous avez accordé tant d'empire sur vous à ce misérable, que la crainte de l'offenser vous empêchera de traiter civilement les amis de votre père dans sa propre maison! Lorsque cette condition sera présentée, daignez me dire ce que vous en pouvez attendre.

Tout ou rien, lui ai-je répondu, suivant le tour qu'il vous plaira de donner à votre récit. Ayez assez de bonté, Bella, pour lui en donner un favorable, & dites encore que j'abandonnerai à mon père, dans toutes les formes des loix ou autrement, à mes oncles & même à mon frère, les droits que

me donne le teſtament de mon grand-père, comme un gage de l'exécution de mes promeſſes. N'ayant rien à eſpérer de mon père, ſi je les viole, il ne ſera plus à craindre que perſonne veuille de moi pour ſa femme. Bien plus, malgré les mauvais traitemens que j'ai reçus de mon frère, je l'accompagnerai ſecrètement en Ecoſſe, pour lui ſervir de femme de charge, (car je vois maintenant qu'on ſe paſſe bien de moi ici) s'il veut me promettre de n'en uſer pas plus mal avec moi qu'avec une femme à gages; ou ſi notre couſin Morden s'arrête plus longtemps en Italie, j'irai volontiers le joindre à Florence : & dans l'un de ces deux cas, on publiera que j'ai choiſi l'autre, ou que je ſuis allée au bout du monde, car il m'importe peu dans quel lieu l'on diſe que je ſuis allée, ou que je dois aller.

Je n'ai qu'une demande à vous faire, mon enfant : donneriez-vous ces jolies propoſitions par écrit ?

Oui, de tout mon cœur. Et je ſuis paſſée dans mon cabinet, où j'ai réduit tous ces articles en peu de mots, & j'y ai joint encore ce peu de lignes pour mon frère : (¶) " Mon cher frère, je me flatte que » les propoſitions que j'ai faites à ma ſœur » ſeront acceptées. Je ſuis sûre qu'elles le » ſeront ſi vous daignez les appuyer de

» votre crédit. Je vous conjure, au nom
» de Dieu, de vous y prêter. Je me trouve
» très-malheureuſe de vous avoir déplu.
» Nulle ſœur n'aime ſon frère plus que je
» ne vous aime. De grâce, au lieu de tour-
» ner en ridicule mes propoſitions, pré-
» ſentez-les dans le jour le plus favorable.
» J'ai les meilleures intentions. Ne me
» ſoupçonnez d'aucunes ruſes, d'aucun
» ſubterfuge; je ſuis dans la volonté ſin-
» cère de tenir ponctuellement mes pro-
» meſſes. Ce ſera vous qui en dreſſerez
» vous-même les actes, vous donnerez aux
» clauſes toute la force qu'il eſt poſſible de
» leur donner, & je ſuis prête à les ſigner;
» & ſi la forme des loix y laiſſe encore quel-
» que choſe à déſirer, j'y ſuppléerai par
» ma réſolution & ma volonté, enſorte
» qu'il n'y aura plus à craindre que per-
» ſonne veuille rechercher ma main, ſans
» le conſentement de mon papa; & jamais
» perſonne, ni aucunes conſidérations ne
» ſeront capables de me faire retracter.
» Vous pouvez plus que tout autre me pro-
» curer le bonheur d'une réconciliation
» avec mon père & mes oncles. Faites que
» je doive à vos bons offices ce bienfait
» que mon cœur déſire, & vous êtes sûr
» de la reconnoiſſance éternelle de votre
» affligée ſœur. (§)

CL. HARLOWE.

Comment croyez-vous que ma ſœur ait paſſé le temps que j'ai mis à écrire ? à promener doucement ſes doigts ſur mon clavecin, en s'accompagnant à voix baſſe pour marquer l'indifférence & le calme de ſon ame.

Lorſque je me ſuis approchée d'elle avec mon écrit, la cruelle s'eſt levée d'un air léger : hé bien, mon amour, vous n'avez pas encore fini ? Oh ! cela eſt fait, j'en ſuis sûre. Quelle plume facile ! m'eſt-il permis de lire ?

S'il vous plaît, Bella, & permettez que je vous conjure, (¶) ma chère Bella, d'appuyer ces propoſitions de vos bons offices, & (levant mes deux mains jointes, avec des larmes, je crois, dans mes yeux), je vous aimerai comme jamais ſœur ne fut aimée.

Vous êtes une étrange créature, a-t-elle dit, il n'eſt pas poſſible de vous réſiſter... (§) Elle a pris l'écrit & la lettre, & après avoir lu, elle a fait un éclat de rire affecté. Comme les grands eſprits ſe laiſſent prendre ! vous n'avez donc pas vu, Clary, que je me moquois de vous ? & vous voudriez que je deſcendiſſe avec cette belle pièce, qui n'a pas le ſens commun ?

Vous ne cherchez, Bella, pas à m'en impoſer par ces apparences de dureté. Je

me flatte qu'elles ne peuvent être ſérieuſes. Il n'y auroit nul eſprit dans une raillerie de cette nature.

Quelle tête folle! quand on a le cœur fortement prévenu, comme il eſt naturel de s'imaginer que tout le monde doit ne voir que par nos yeux! Mais, de grâce, mon cher enfant, que devient l'autorité de votre père? Qui cède ici, du père ou de la fille? Comment ajuſtez-vous ces belles offres avec les engagemens qui exiſtent entre votre père & M. Solmes? Quelle garantie donnez-vous que votre libertin ne vous ſuivra pas juſqu'au bout du monde? (¶) néanmoins, afin de vous ôter l'idée que je ſuis un obſtacle à une réconciliation ſollicitée par de ſi belles offres, je veux bien cette fois être votre meſſagère, & voir le jugement qu'en va porter mon papa; mais je vous avertis d'avance, que ces propoſitions ne ſatisfont nullement au principal but qu'on ſe propoſe.

Elle eſt deſcendue. Mais il paroît que ma tante Hervey & mon oncle Harlowe étoient déjà partis. Et comme ils ſe ſont promis d'agir tous de concert, on a député des exprès à mon oncle & à ma tante, pour les prier de ſe trouver au déjeûner du lendemain.

Lundi à 11 *heures du ſoir.*

Je crains bien qu'on ne me trouve pas

digne... Au moment même de mes craintes, Betty a frappé à ma porte, en me disant que si je n'étois pas couchée, elle avoit une lettre à me remettre. Je finissois dans le moment le récit de la scène entr'elle & moi, & j'ai couru à la porte, la plume à la main. Toujours à écrire, Miss, m'a dit cette servante effrontée. C'est vraiment une chose admirable, comment vous trouvez le secret d'envoyer les lettres que vous écrivez. Mais les fées, dit-on, sont toujours prêtes à servir les amans. — Elle s'est retirée si précipitamment, que quand j'en aurois eu envie, je n'aurois pas eu le temps de relever cette insolence, comme elle le méritoit.

J'enferme ici la réponse de mon frère. Il est bien décidé à me faire sentir que je n'ai rien à attendre de sa bienveillance; mais sûrement on ne le laissera pas le maître de l'emporter sur tous les points. J'augure bien de l'assemblée de mes parens, qui doit se tenir demain; j'en conçois quelque espérance, aussi bien que de mes propositions, qui sont si raisonnables. Maintenant je vais essayer s'il me sera possible de prendre quelque repos le reste de la nuit.

A Miss CLARISSE HARLOWE.

"Vos propositions seront examinées demain matin par votre père, votre mère &

tous vos parens. Quel trouble nous cauſe à tous les ſottiſes de votre cœur précoce! (§) Je ne me poſsède pas en apprenant que vous me reprochez d'être l'agreſſeur, dans une querelle qui doit ſon origine à ma conſidération pour vous.

Vous avez fait, en faveur d'un infâme, des aveux qui devroient porter tous vos proches à vous abandonner éternellement. Pour moi, je n'ajouterai jamais foi aux promeſſes d'une femme qui prend des engagemens contraires à ſes inclinations avouées. Le ſeul moyen de prévenir votre ruine eſt de vous ôter le pouvoir de vous perdre vous-même. Mon intention n'étoit pas de vous répondre; mais l'exceſſive bonté de votre ſœur a prévalu ſur ma réſolution. A l'égard de votre voyage en Ecoſſe, le jour de grâce eſt paſſé. Je ne vous conſeille pas non plus d'aller recommencer, auprès de M. Morden, le rôle que vous avez joué chez votre grand-père. D'ailleurs, un ſi galant homme pourroit ſe trouver engagé à votre occaſion dans quelque diſpute fatale, & ſe voir enſuite traité d'agreſſeur.

La belle ſituation où vous vous êtes jetée, qui vous fait propoſer de prendre la fuite pour vous dérober à votre libertin, & d'employer le menſonge pour vous cacher! A ce compte, la priſon de votre chambre

eſt le plus heureux aſyle qu'on ait pu trouver pour vous. La conduite de votre brave, lorſqu'il eſt venu à l'égliſe, vous cherchant de tous ſes yeux, marque aſſez le pouvoir qu'il a ſur votre cœur, quand vous n'en auriez pas fait ſi honteuſement l'aveu.

Je n'ajoute qu'un mot. Vos parens & vos oncles peuvent en uſer comme il leur plaira; mais pour moi, ſi pour l'honneur de ma famille, je ne réuſſis pas à vous faire plier, ma réſolution eſt priſe, je me retire en Ecoſſe, & je ne revois de ma vie aucun de nos parens. „

JAMES HARLOWE.

Et voilà mon frère! voilà ce qu'on appelle du reſpect ardent pour un père, une mère & des oncles? Mais il ſe voit traité en homme d'importance, & ſes airs ſe montent ſur l'opinion qu'il voit qu'on a de lui. (¶) Néanmoins, comme je l'ai déjà dit, j'eſpère davantage de ceux qui n'ont pas le même intérêt que mon frère à entretenir dans la famille ces malheureuſes diviſions. (§)

(¶) LETTRE X.

Miſs CLARISSE HARLOWE à Miſs HOWE.

Mardi, 21 *Mars*.

N'AURIEZ-VOUS pas cru, comme moi, ma chère Miſs Howe, que mes propoſitions ne pouvoient manquer d'être acceptées ? & que mon frère, dans le dernier article de ſon indigne lettre, où il menace de ſe retirer en Ecoſſe ſi elles étoient écoutées, fait voir qu'il jugeoit lui-même qu'elles le ſeroient.

Pour moi, après avoir lu ſa réponſe ſi pleine de duretés d'un bout à l'autre, je finis par conclure qu'une réconciliation à des conditions ſi déſavantageuſes pour moi, qu'il eſt, j'oſe le dire, peu de perſonnes qui, à ma place, les euſſent offertes, devoit être néceſſairement le réſultat de l'aſſemblée du matin. Et me repoſant ſur cette idée, je me troublois la tête d'un autre côté à chercher des expédiens pour faire accepter paiſiblement à Lovelace l'engagement que j'avois pris de rompre avec lui toute correſpondance, à moins que ſa famille, par ſes démarches & ſes négocia-

tions, qu'il lui convenoit d'inſpirer plutôt qu'à moi de les preſcrire, ne vînt à bout de changer les réſolutions de mes parens. Tel étoit l'objet qui occupoit mes penſées, pas fort agréablement, comme vous pouvez croire, en conſidérant la violence des caractères que j'avois à pacifier, lorſque l'heure du déjeûner venant à s'approcher, mes juges commencèrent à arriver. Oh! comme mon cœur battoit en entendant le bruit de leurs voitures, l'une après l'autre roulant ſur le pavé de la cour, & l'écho ſourd de leurs pas, qui m'avertiſſoit de leur entrée dans la maiſon, pour aller prendre leur place ſur le tribunal redoutable que mon imagination avoit élevé pour eux & pour mes autres juges. C'eſt elle-même, diſois-je, c'eſt ma tante Hervey! Cette autre voiture, c'eſt mon oncle Harlowe; enſuite voilà mon oncle Antonin; & mon imagination forgea un quatrième char pour l'odieux Solmes, qui pourtant ne s'y trouva pas.

A préſent, me diſois-je, les voilà tous raſſemblés! Et la ſcène s'ouvre: mon frère dit à ma ſœur de faire ſon rapport. L'inſenſible Bella a le cœur aſſez dur pour ſemer ſon diſcours d'invectives contre moi! — Voilà ſon rapport fini: maintenant on le débat dans l'aſſemblée. — Mon

frère s'emporte avec fureur, & menace de se retirer en Ecosse. Tantôt on le réprimande, & tantôt on le flatte.

Et je suivois ainsi en idée toute la conférence, faisant parler tantôt l'un, tantôt l'autre, les uns pour, les autres contre, jusqu'à ce qu'enfin tous ont conclu, comme je l'espérois, par accepter mes offres, & par donner des instructions sur la forme de l'acte qui me lieroit le mieux à l'exécution de mes promesses; & je supposois en même temps qu'on donnoit à Solmes une autre épouse, à tous égards bien plus convenable pour lui, & avec elle, la promesse de la terre de mon grand-père, dans le cas où je viendrois à mériter, par mon inconduite, d'en être dépouillée, ou bien si je mourois fille; & cela sous la belle & juste condition qu'il propose avec moi, pour acquérir des droits sur cette terre.

Et l'on va, continuois-je, m'envoyer l'ordre de descendre, pour aller reconnoître mes propositions. Ah! comment pourrai-je envisager mes redoutables juges? comment soutiendrai-je les questions des uns, la sombre gravité & l'air mécontent des autres, & les marques de tendresse d'un ou deux? Comme mon cœur sera affecté! Et je me suis mise à pleurer; ensuite j'ai essuyé mes larmes, & j'ai cherché devant

vant ma glace à me compoſer un viſage moins triſte que mon cœur. A chaque bruit que j'entendois, c'eſt ma ſœur, diſois-je, qui vient m'annoncer le réſultat; & auſſitôt mes larmes de recommencer à couler, mon cœur de ſe débattre, comme un foible oiſeau contre ſa cage, eſſuyant de moment en moment mes yeux, & toujours inutilement.

Voilà, ma chère Nancy; pardonnez la longueur de cette ſcène de mon imagination; voilà à quoi j'étois occupée; voilà quelles étoient les idées & les images préſentes à ma penſée, lorſque j'ai été tirée de ce ſonge par la nouvelle d'une iſſue bien différente de celle que je m'étois figurée.

Vers les dix heures, ma ſœur eſt montée avec un air de triomphe cruel, avec un geſte inſultant de ſa main.

Une obéiſſance ſans réſerve, voilà ce qu'on exige, Clary. Mon papa eſt juſtement indigné que vous ayez la hardieſſe de diſputer avec ſa volonté, & de lui faire des conditions. Il ſait ce qui vous convient le mieux; & d'après vos aveux du chemin que votre cœur a déjà fait avec cet odieux Lovelace, on n'ajoutera plus de foi à ce que vous pourrez dire. Vous n'avez qu'un ſeul moyen de leur ôter tous les doutes ſur la ſincérité de vos promeſſes.

Quoi! mon enfant, vous avez l'air tout ſurpris ? Eſt-ce que vous avez perdu la parole ? Ah ! vraiment, il paroît que vous vous attendiez à une autre iſſue : ſérieuſement l'eſpériez-vous ? Cela ſeroit étrange : après vos reconnoiſſances & vos aveux, on ſe fieroit encore à votre prudence ſi vantée !

Je ſuis demeurée quelque temps ſans voix, les yeux fixes & ſecs ; mais les duretés de Bella, qui ne ceſſoit pas ſes airs inſultans, m'ont fait parler à la fin. — En effet, je me ſuis trompée, lui ai-je dit, oui, je ſuis trompée ; car je m'attendois, j'eſpérois, Bella, que je trouverois encore en vous une ſœur.

Quoi ! en m'interrompant ; avec toutes vos belles manières, ſi piquantes, avec tous vos airs mépriſans, vous m'avez bonnement crue capable de débiter des menſonges pour vos beaux yeux ? Avez-vous pu ſuppoſer que, lorſqu'on me demanderoit ce que je penſois de la ſincérité de vos déclarations, je pourrois leur diſſimuler à quel point vous en êtes avec votre galant ? Lorſqu'on eſt décidé à plier à ſon devoir cette volonté ſi rebelle, vous croyez que j'aurois voulu leur en impoſer ? Me croyez-vous faite pour les exhorter à vous faire deſcendre dans l'aſſemblée, afin de vous

voir contredire tout ce que j'aurois inventé en votre faveur.

Eh bien, eh bien! Bella, c'eſt une obligation de moins que je vous ai; voilà tout. J'aimois toujours à ſuppoſer que j'avois encore un frère & une ſœur; mais je vois bien que je me ſuis trompée.

La jolie petite ame aux yeux larmoyans! (c'eſt ſon expreſſion) *elle aimoit à penſer qu'elle avoit un frère, une ſœur!* Et pourquoi vous arrêter-là, Clary, (contrefaiſant mon accent dans mes pleurs) & que ne dites-vous : *je croyois auſſi avoir un père & une mère & deux oncles & une tante; mais je ſuis, je ſuis trompée; voilà tout.* Allons, Clary, dites cela; & il y aura de la vérité, de votre côté du moins, en ce que vous avez ſecoué leur autorité, & que vous avez plus de reſpect pour un infâme miſérable que pour tous eux enſemble.

Par où ai-je pu mériter ces cruautés de votre part, ma ſœur? — Mais tout ce que je répondrai, c'eſt que j'ai pitié de vous.

Et encore avec cet air de dédain, Clary? Point de ces panchemens de tête; point de cette pitié pleine de mépris, petite fille; je vous en prie.

Sûrement, Bella, cette conduite eſt naturelle à votre caractère. Que de nouveaux talens elle découvre en vous! — Mais con-

tinuez, ſi cela vous amuſe ; continuez ; Bella ; & puiſqu'il ne faut pas que j'aie pitié de vous, ce ſera moi dont j'aurai pitié; car perſonne n'aura pitié de moi que moi-même ; — parce que vous ne, dit-elle... Oui, Bella, en l'interrompant, parce que je ne le mérite pas. Je ſais que c'eſt-là ce que vous alliez dire : je veux dire comme vous en tout, & voilà le moyen de vous plaire.

En ce cas, dites donc que Lovelace eſt un infâme.

Je le dirai quand je le penſerai.

Vous ne le penſez donc pas ? Non, je ne le penſe pas ; & vous ne l'avez pas toujours penſé non plus, Bella.

Que voulez-vous, que voulez-vous dire par-là, Clary, en s'avançant ſur moi toute courroucée ? Dites-moi tout à l'heure ce que vous entendez par ce ſarcaſme. — Dites-moi, vous, pourquoi vous voyez-là un ſarcaſme ? Qu'ai-je dit ?

Vous êtes une créature bien provoquante ! — Mais que répondez-vous aux deux ou trois duels de ce miſérable ?

Je ne puis le ſavoir, tant que je n'en ſaurai pas les occaſions. Juſtifiez vous ſon duel ? — Non ; mais je ne puis l'empêcher non plus. — Voulez-vous deſcendre & venir humilier cette fierté aux pieds de

votre maman ? — Je n'ai rien répondu. Aurai-je l'honneur de vous y conduire ? & elle cherchoit à prendre ma main, que je retirois.

Quoi ! vous ne me faites pas la grâce de me répondre ?

J'ai continué de garder le ſilence, & me ſuis éloignée d'elle. Comment ! me tourner le dos auſſi ! Vous conduirai-je à votre maman, mon amour, en me ſuivant, & ſaiſiſſant ma main malgré mes efforts ? Quoi, toujours muette ! allons, ma belle affligée, ma chère petite muette, de grâce, un mot à moi : il faudra que vous en diſiez bientôt deux à M. Solmes ; c'eſt moi qui vous en préviens.

Ces deux mots (& mes larmes, que je n'ai pu retenir plus long-temps, ont ruiſſelé) ſeront donc les derniers que je dirai de ma vie. — Allons, allons ; je ſuis bien aiſe qu'il y ait un moyen de vous faire parler, m'eſſuyant d'une main mon viſage détourné du ſien, & me tenant la mienne de l'autre, avec un air d'inſulte & de riſée. Vous penſez donc qu'on pourra vous amener enfin à dire ces deux mots ſeulement. — Ce ſeront, dites-vous, les derniers ? Oh ! c'eſt bien là le ſoupir d'un cœur bleſſé, d'une tendre amoureuſe.

Ridicule Bella ! inſolente Clary ! (chan-

geant ſon ton moqueur en accent impérieux) Mais enfin, vous croyez-vous capable de venir vous humilier aux pieds de votre Maman ? Je ſuis laſſe à la fin de tous vos inutiles propos. Dites-moi, Bella, s'il eſt vrai que ma mère veuille conſentir à me voir.

Oui, ſi vous pouvez enfin vous conduire en fille ſoumiſe. Oui, je le puis ; & j'en ai la volonté : mais quel ſens donnez-vous à ce mot de ſoumiſe ? — de renoncer à mes propres *inclinations* — voilà encore un mot pour vous donner occaſion de parler — par obéiſſance aux ordres de mes parens ; & de ſupplier qu'on ne me rende pas miſérable avec un homme, qui convient mieux à toute autre qu'à moi ? — à moi, ſans doute, voulez-vous dire, Clary ? — pourquoi non ? puiſque vous m'en faites la queſtion. Vous avez meilleure opinion de lui, que moi. J'imagine que mes parens ne le trouveroient pas trop bon pour moi, s'ils ne le trouvoient pas aſſez bon pour vous. — Mais ne pouvez-vous donc, Bella, me dire naturellement, ce que je dois devenir, ſans vous acharner ainſi à m'inſulter ? Si c'eſt la manière dont je dois être traitée, ſouvenez-vous que ſi jamais je me rendois coupable de quelque imprudence, le traitement que j'éprouve me ſerviroit d'excuſe.

Je vois bien, Clary, que vous cherchez à vous en forger des excuſes, pour certaines démarches que nous nous ſommes bien doutés que vous aviez en tête depuis long-temps.

Si j'y ſongeois, vous me paroiſſez réſolue pour votre part, & mon frère pour la ſienne, à faire ſi bien que les excuſes ne me manqueront pas, mais en vérité, Bella, il m'eſt impoſſible de ſoutenir plus long-temps cette répétition de ce qu'il y avoit de plus fâcheux dans la ſcène d'hier. Mon déſir eſt de me jeter aux pieds de mon père & de ma mère, & d'entendre mon arrêt de leur propre bouche; du moins j'éviterai par-là les inſultes dont une ſœur a la cruauté de m'accabler.

Hé mon Dieu! eſt-ce bien vous? eſt-ce vous que j'entends, ma douce ſœur Clary?

Oui, c'eſt moi, Bella, & je réclamerai la protection qui eſt due à un enfant de la famille, où je ſaurai pourquoi on en uſe ainſi avec moi, lorſque je ne demande d'autre grâce que de me conſerver la juſte liberté d'un refus, qui appartient de droit à mon ſexe, & lorſque je conſens, pour ſatisfaire mes parens, à renoncer à mon choix. Juſqu'ici je me ſuis contentée de recevoir des meſſagers ſubalternes, des inſolences tout au plus permiſes aux maî-

tres. Vous n'êtes que ma ſœur : mon frère n'eſt pas mon ſouverain. Et tant que j'aurai un père & une mère vivans, je ne veux pas ſouffrir d'être traitée de la ſorte par un frère & une ſœur, & par leurs valets, tous lâchés contre moi, à ce qu'il paroît, pour me jeter dans le déſeſpoir, & me pouſſer à quelque démarche téméraire. En un mot, je veux ſavoir, Bella, pourquoi on veut me contraindre de la ſorte ? Quel but on ſe propoſe par cette violence ; & ſi je dois être regardée comme un enfant de la famille, ou comme une eſclave ?

Elle eſt reſtée immobile & muette, pendant le temps que j'ai parlé, avec une ſurpriſe, en partie réelle, en partie affectée.

Et c'eſt vous ! *mais eſt-ce bien vous ?*— vraiment, Clary, je ne reviens pas de mon étonnement ! mais enfin, puiſque vous avez un ſi grand déſir de vous en rapporter à ce que prononceront votre père & votre mère, je vais deſcendre, & leur rendre ce que vous dites. Vos autres parens ne ſont pas encore partis, à ce que je crois. Ils ſe raſſembleront & alors vous pourrez deſcendre, & plaider votre cauſe vous-même en perſonne,

Oui, qu'on me le permette. Mais que mon frère & vous ne s'y trouvent pas. Vous vous êtes trop ouvertement rendus

partie contre moi, pour que je vous admette au rang de mes juges; & je demande que ni vous ni lui ne ſe mêlent dans ma cauſe. Je ſuis bien sûre, que vous n'avez pas préſenté mes propoſitions dans un jour favorable. Oui, il eſt impoſſible que vous les ayez rendues dans leur vérité; & il n'eſt pas poſſible non plus que vous ſoyez chargée par la famille de me maltraiter comme vous faites.

Allons, allons; je vais dire à mon frère de venir; oui, je veux qu'il paroiſſe devant vous. Il faut qu'il ſe juſtifie lui-même, ainſi que moi. Je ne déſire point voir mon frère, à moins qu'il ne vienne en frère, & qu'il ne mette à l'écart cette autorité qu'il s'eſt injuſtement arrogée ſur moi.

Et vous croyez, Clary, que ce n'eſt rien pour lui, ou pour moi, dites, n'eſt-ce rien, que de voir une ſœur déshonorer toute ſa famille? Que voulez-vous dire, Bella; *déshonorer!* comment? L'homme que vous traitez avec tant de liberté, eſt un homme de naiſſance & de fortune: c'eſt un homme rempli de talens & noblement allié. On le trouva jadis aſſez digne de vous, & plût au ciel que vous l'euſſiez eu pour mari! mais il eſt bien certain qu'il n'a pas tenu à moi que vous ne l'euſſiez, en dépit de vos indignités à mon égard.

Cette replique l'a mise en feu ; je voudrois ne l'avoir pas faite. Oh ! dans quelle furie étoit la pauvre Bella ! je l'ai vu sur le point une ou deux fois de tomber sur moi, & de me frapper ; & elle a protesté hautement qu'elle se sentoit une furieuse démangeaison dans les doigts ; mais je n'étois pas digne de sa colère : cependant sa fureur ne s'appaisoit pas. Le bruit de nos altercations a rétenti dans la maison : & Betty est venue de la part de ma mère, ordonner à ma sœur de descendre avec elle. Elle est donc partie, en me menaçant de faire connoître à tout le monde quelle violente petite créature je venois de montrer à ses yeux.

Mardi à midi, 21 Mars.

Je n'ai point encore entendu reparler de ma sœur. Et je n'ai pas assez de courage pour persévérer dans l'idée que j'avois d'aller me jeter aux pieds de mon père & de ma mère, comme je m'en étois cru la force, dans la chaleur de mes sens, & me voilà maintenant redevenue aussi calme que jamais, & toute prête encore, si Bella revenoit, à souffrir ses insultes comme auparavant.

Je suis vraiment fâchée de l'avoir laissé partir dans le désordre où elle étoit. Mais la lettre de mon papa, qui me menace de

la maiſon & de la chapelle de mon oncle Antonin, m'épouvante horriblement; & le profond ſilence de leur part me fait appréhender qu'il ne ſe forme quelque nouvel orage.

Mais comment ferai-je avec ce Lovelace? Je viens dans le moment de trouver une lettre de lui dans cette cachette du mur, qui échappe à tous les ſoupçons (je vous en ai parlé dans la lettre que je vous ai envoyée par Hannah.) " C'eſt à l'entendre, une inquiétude extrême que lui donne la crainte que je ne me laiſſe vaincre en faveur de Solmes: ce ſont des menaces, ſi cela arrive jamais: c'eſt un vif reſſentiment du traitement qu'on me fait: (car il eſt indubitable, dire par quelle voie, je ne le puis, qu'on l'inſtruit de tout ce qui ſe paſſe dans la famille) ce ſont des proteſtations de ſa foi & de ſes ſentimens d'honneur, des vœux de réforme; & une foule d'argumens pour me preſſer de m'affranchir de cette fâcheuſe priſon où je ſuis confinée. — „ O ma Nancy, comment ferai-je? quel parti prendrai-je avec ce Lovelace? (¶)

LETTRE XI.

Miſs CLARISSE HARLOWE à Miſs HOWE.

Mercredi matin à 9 heures.

MA tante Hervey, qui a paſſé la nuit au château, ſort à ce moment de ma chambre. Elle y eſt venue avec ma ſœur. On n'a pas jugé à propos de lui accorder cette liberté ſans la faire accompagner de ce témoin mal intentionné. Lorſque je l'ai vue entrer, je lui ai dit que ſa viſite étoit une extrême faveur pour une malheureuſe priſonnière. Je lui ai baiſé la main. Elle a eu la bonté de me dire, en me tirant à elle pour m'embraſſer : pourquoi cette diſtance, ma chère nièce, avec une tante qui vous aime ſi tendrement ?

Elle m'a déclaré qu'elle venoit s'expliquer avec moi, pour le repos de la famille; qu'elle ne pouvoit ſe perſuader que ſi je ne m'étois pas crue traitée avec trop de rigueur, moi qui avois toujours été d'un naturel ſi doux, j'euſſe réſiſté avec cette conſtance, & dans un point que mon père a ſi à cœur, au vœu de tous mes parens : que ma mère & elle croyoient devoir attribuer

tribuer ma réſolution à la manière dont on avoit débuté avec moi, & à l'idée où j'étois que, dans l'origine, mon frère avoit eu plus de part aux propoſitions de M. Solmes, que mon père & mes autres parens : enfin, ma tante ſouhaitoit pouvoir me fournir quelque excuſe raiſonnable, pour revenir honnêtement de mon oppoſition. Pendant cet exorde, Bella fredonnoit à demi voix, ouvroit un livre, puis un autre, ſans en lire aucun ; mais ſans dire un mot. Ma tante, après m'avoir repréſenté que mes réſiſtances étoient inutiles, parce que l'honneur de mon père ſe trouvoit engagé, a inſiſté ſur mon devoir avec plus de force qu'elle n'auroit certainement fait dans les circonſtances, ſi ma ſœur n'avoit pas été préſente. Je ne répéterai pas quantité d'argumens de part & d'autre qui reviennent à ceux dont vous devez être laſſe. Mais il faut vous inſtruire de tout ce qui a quelque apparence de nouveauté.

Lorſqu'elle m'a trouvée inflexible, (c'eſt ſon expreſſion) elle m'a dit que, de ſon côté, elle ne diſſimuloit pas que ſi je ne devois avoir ni M. Solmes, ni M. Lovelace, & qu'il me fallût cependant marier pour ſatisfaire mes parens, elle pancheroit aſſez pour M. Wierley. Elle m'a demandé ce que je penſois de M. Wierley.

Oui, Clary, a dit ma ſœur, en s'approchant, que dites-vous de M. Wierley ?

J'ai pénétré auſſitôt l'artifice. On vouloit, je n'en doute pas, me faire parler, pour tirer de ma réponſe une preuve de ma prévention excluſive en faveur de M. Lovelace. Le piége étoit d'autant plus adroit, que M. Wierley publie hautement l'eſtime profonde qu'il a pour moi, & que, pour le caractère comme pour la figure, il a infiniment d'avantages ſur M. Solmes. Il m'eſt venu à l'eſprit de retourner cette ruſe contr'eux, en eſſayant juſqu'à quel point on pouvoit ſe relâcher des intérêts de M. Solmes, puiſqu'on ne pouvoit s'attendre aux mêmes offres de la part de M. Wierley.

Dans cette vue, j'ai demandé ſi ma réponſe, en ſuppoſant qu'elle fût favorable à M. Wierley, me délivreroit des perſécutions de M. Solmes ; car j'avouois que je n'avois pas pour l'un l'averſion que j'avois pour l'autre.

Ma tante m'a répondu que ſa commiſſion ne s'étendoit pas ſi loin, & qu'elle ſavoit ſeulement que mon père & ma mère ne ſeroient pas tranquilles, tant qu'ils ne verroient pas les eſpérances de M. Lovelace entièrement anéanties par mon mariage. Fine créature ! a dit ma ſœur. Cette ré-

flexion, jointe à la manière dont elle s'étoit mêlée à la queſtion de ma tante, m'a confirmé qu'on me tendoit un piège.

Chère madame, lui ai-je dit, ne me faites point des propoſitions qui n'ont d'autre objet que de ſoutenir le ſyſtême de mon frère contre moi ? N'ai-je donc aucune eſpérance de voir finir mes peines & ma diſgrace, ſans qu'on m'obsède de cet homme odieux ? On rejette donc toutes mes offres ! cependant, elles devoient bien être acceptées, j'oſe le dire.

Enfin, ma nièce, s'il ne vous reſte aucune eſpérance, je ne m'imagine pas que vous vous croyiez abſolument diſpenſée de l'obéiſſance qu'une fille doit à ſes parens.

Pardonnez-moi, a dit ma ſœur ; je ne doute nullement que le but de Miſs Clary, s'il lui eſt impoſſible de fuir dans les bras de ſon cher Lovelace, ne ſoit de reprendre ſa terre entre les mains de mon père, & d'y aller vivre dans cette indépendance ſur laquelle ſe fonde toute ſa perverſité. Et là, mon cher cœur, mon petit amour, quelle honorable vie vous menerez hors de la maiſon paternelle ! Votre maman Norton, votre oracle, à la tête de votre maiſon ; vos pauvres à votre porte ; vous, confondue dans la troupe déguenillée, avec un mêlange d'orgueil & de baſſeſſe,

& avec une oſtentation qui fera la cenſure de toutes les femmes de la province qui n'auront pas ces nobles inclinations; les pauvres en dehors! ai-je dit, mais Lovelace en dedans; c'eſt-à-dire, bâtiſſant votre réputation d'une main, & la détruiſant de l'autre. Le charmant ſyſtême! Mais apprenez, ma petite fugitive, que les volontés d'un grand-père mort ſeront réprimées par celles d'un père vivant; & qu'on diſpoſera de la terre, comme votre aveugle grand-père l'auroit fait, s'il eût aſſez vécu pour voir un ſi grand changement dans ſa favorite. En un mot, Miſs, elle ne retournera pas entre vos mains, que mon père ne vous reconnoiſſe aſſez de diſcrétion pour en faire un bon uſage; ou juſqu'à ce que vous puiſſiez, en fille expérimentée, vous prévaloir des loix, pour l'arracher à votre papa.

Fi, Miſs Harlowe, lui a dit ma tante, ce langage n'eſt pas joli dans une ſœur.

Oh madame! laiſſez la continuer. Ce n'eſt rien en comparaiſon de ce que j'ai déja ſouffert de Miſs Harlowe. C'eſt ſa jalouſie qui la porte à me maltraiter, ou bien elle obéit à une autorité ſupérieure à laquelle je dois me ſoumettre. Quant à la repriſe de mes droits, qui peut m'en empêcher, ſi j'en avois envie? je ſais à

quoi je ſuis autoriſée ; mais je n'ai pas la moindre idée de faire valoir les loix. Ayez la bonté, madame, de faire connoître à mon père que les traitemens les plus durs, les ſuites les plus fâcheuſes ne me feront jamais chercher des reſſources contraires à ſa volonté ; dût-il me réduire à l'indigence, & me chaſſer de ſa maiſon ; ce qui ſeroit peut-être préférable pour moi, au chagrin d'y être empriſonnée & outragée comme je le ſuis.

Sur ce point, chère nièce, m'a répondu ma tante, ſi vous étiez mariée, vous ſeriez obligée de vous conformer aux intentions de votre mari ; & ſi ce mari étoit M. Lovelace, on ne ſauroit douter qu'il ne ſaiſît ardemment l'occaſion de brouiller encore plus les familles. Au fond, ma nièce, s'il avoit pour vous la conſidération dont il ſe vante, on n'entendroit pas parler continuellement de ſes bravades. On le connoit pour un homme fort vindicatif. A votre place, Miſs Clary, je craindrois, & même ſans l'avoir offenſé, qu'il ne fît quelque jour tomber ſur moi cette vengeance, dont il ne ceſſe point de menacer la famille.

Ses menaces, ai-je repris, ne ſont qu'un retour aſſez naturel pour celles qu'on lui fait tous les jours. Tout le monde n'eſt pas auſſi diſpoſé que moi à ſouffrir des inſultes

telles que j'ai été forcée d'en eſſuyer dernièrement. Il falloit voir comme le viſage de ma ſœur étoit rouge de colère. D'ailleurs, je répète, comme je l'ai fait vingt fois, qu'il ne ſeroit plus queſtion de M. Lovelace, ſi on me traitoit avec quelque généroſité.

(¶) O cauſtique & méchante créature! — Et qui croyez-vous qui me l'a fait abhorrer, que l'épreuve que j'ai faite de ſes indignes libertés qui auroient dû faire ſur vous la même impreſſion, ſi vous aviez autant d'honnêteté dans le cœur que vous le prétendez?

L'épreuve que vous avez faite, Bella! je ne vous croyois pas ſi avancée en épreuves, mais vous le ſavez mieux que moi. — Cela n'étoit-il pas bien méchant de ma part, ma chère?

Clary, a-t-elle répondu, je donnerois dans le moment mille guinées pour connoître tout ce qu'il y a dans ton petit cœur plein de rancune & de malignité. — Je pourrois vous le montrer à moins, ſans craindre d'être plus maltraitée que je ne l'ai été.

Allons, jeunes filles, je ſuis bien peinée de voir l'invective & le reſſentiment pouſſés à cet excès entre vous deux. Vous ſavez, ma nièce, en s'adreſſant à moi, qu'on

ne vous auroit pas ainſi reléguée dans votre chambre, ſi votre mère, à force de condeſcendance, ou votre père par ſon autorité, avoient pu fléchir votre volonté. Mais, lorſqu'il faut abſolument que quelqu'un cède, comment pouvez-vous eſpérer que ce ſera eux! Si ma Dolly, qui n'a pas la centième partie de vos lumières & de votre jugement, s'aviſoit de m'oppoſer une contradiction auſſi décidée à ma volonté, dans un point auſſi eſſentiel que le choix d'un mari, je ne le prendrois pas bien de ſa part; non en vérité, je ne le prendrois pas bien.

Permettez-moi de ne vous pas croire, Madame: ſi Miſs Hervey avoit un pareil frère & une pareille ſœur, (vous pouvez me lancer vos regards, Bella) & ſi tous les deux prenoient à tâche d'irriter ſes parens, comme mon frère & ma ſœur excitent les miens contre moi; alors peut-être vous pourriez d'abord en uſer avec elle comme on en uſe avec moi; & ſi elle haïſſoit l'homme que vous lui auriez propoſé, autant & avec d'auſſi juſtes raiſons que je fais M. Solmes. . . . & qu'elle aimât un mauvais ſujet, un libertin, comme vous aimez M. Lovelace, Miſs, a dit ma ſœur en m'interrompant; alors votre fille (ai-je continué, ſans faire attention à ce qu'avoit

ajouté ma ſœur) pourroit vous conjurer de la diſpenſer d'obéir. Mais ſi elle vous demandoit cette grâce, & qu'elle vous fît les plus ſolemnelles proteſtations, en vous donnant des sûretés pour ſa parole, que jamais elle ne ſongeroit à l'homme qui vous déplaît, contre votre conſentement, j'oſe garantir que le père & la mère de Miſs Hervey ſe retireroient ſatisfaits, & qu'ils ne feroient plus aucun effort pour violenter ſes inclinations. Bon, a dit ma ſœur, en levant les mains au ciel; voilà le père & la mère qui ont auſſi leur part; ils ne ſont pas plus épargnés que les autres.

Mais, mon enfant, a repris ma tante, ſi je lui ſavois de l'amour pour un débauché, & que je la ſoupçonnaſſe de ne chercher qu'à gagner du temps, pour me ſéduire enſuite & me ſurprendre mon conſentement.... — Je vous demande pardon, Madame, ſi je vous interromps. Mais, ſi Miſs Hervey pouvoit parvenir à obtenir votre conſentement, quel reproche auriez-vous à lui faire ?

Vous avez raiſon, mon enfant; mais jamais elle ne l'obtiendroit. — En ce cas, Madame, jamais cette union n'auroit lieu. — De cela, j'en doute, ma nièce. — Si vous en doutez, Madame, pouvez-vous penſer que les mauvais traitemens & la diſgrace

d'être bannie de votre préſence, ſeroient un sûr moyen de diſſiper vos craintes, & de prévenir quelque imprudent écart ?— Ma chère, cette queſtion de votre part ne donneroit que plus de ſujet de penſer qu'on ne peut guères s'en fier à vous & à votre prudence, quand on connoît d'ailleurs votre inclination. — Il paroît, Madame, que ces ſoupçons & ces craintes étoient formées avant que je puſſe ſonger à faire pareille queſtion, ou que j'y euſſe donné la moindre occaſion. Autrement, quelle raiſon auroit-on eue de me réléguer & de m'enfermer ainſi dans la diſgrace ? — J'oſerai dire que je dois bien moins ces rigoureux traitemens à aucun ſoupçon ſur ma conduite qu'à un deſſein concerté de m'intimider ; (& ici Bella a encore levé les mains au ciel, parce qu'on ne ſavoit que trop combien les motifs de mon oppoſition ſeroient fondés) car à l'époque où ils ont commencé, je n'avois certainement donné aucune priſe à pareil ſoupçon ; & je n'en donnerois pas davantage aujourd'hui, ſi l'on daignoit s'en rapporter à ma diſcrétion.

Ma tante, après un moment de ſilence, a repris : mais conſidérez, ma chère, de quelle confuſion vous couvrez pour jamais votre famille ſi vous épouſez cet odieux

Lovelace. — Et qu'on veuille bien considérer aussi, Madame, à quelle vie malheureuse on me dévoue, si j'épouse cet odieux Solmes. — Bien des jeunes filles ont cru ne pouvoir jamais aimer un homme avec lequel pourtant elles ont ensuite vécu fort heureuses; & il en est bien peu, mon enfant, qui épousent l'objet de leur première inclination. — Et voilà peut-être, Madame, la raison pour laquelle il y a si peu de mariages heureux. — Mais il est bien rare que ces premières inclinations méritent d'être encouragées. — C'est là aussi ma crainte, Madame. Je n'ai pas une haute opinion des premières impressions de l'amour. Mais, comme je l'ai répété tant de fois, tout ce que je désire, c'est la liberté de rester fille. — (§) Cela ne peut pas être, Miss : votre père & votre mère ne peuvent être tranquilles s'ils ne vous voient mariée, & à l'abri des prétentions de ce libertin. On assure que vous offrez de lui promettre que, si vous n'êtes pas sa femme, vous ne serez jamais celle de personne; tant vous êtes avancée avec lui !

J'avoue naturellement, ai-je répondu, que je ne connois pas de meilleure voie pour prévenir de nouveaux malheurs; & si l'on ne veut pas que je pense à lui, il n'y a point d'autre homme au monde dont

je puiſſe penſer favorablement. Cependant je donnerois volontiers tout ce que je poſsède pour le voir engagé d'un autre côté; oui volontiers, Bella, quoique je vous voie ſourire avec une maligne incrédulité.

Cela peut être, Clary; mais vous ne m'empêcherez pas de ſourire.

Si l'on ne veut pas que vous penſiez à lui, a répété ma tante: j'entens ce langage, Miſs Clary. Il eſt temps que je deſcende. Deſcendons-nous, Miſs Harlowe. Je tâcherai d'engager votre père à permettre que ma ſœur monte elle-même. Il en réſultera peut-être quelque choſe de plus heureux.

Je puis vous garantir d'avance, a dit Bella, ce qui ne manquera pas d'en réſulter. Ma mère & Clary ſe noieront dans leurs larmes; mais avec cette différence dans les effets, que ma mère reviendra toute attendrie & le cœur déchiré, tandis que ſa favorite n'en ſera que plus endurcie par l'avantage qu'elle s'applaudira d'avoir obtenu ſur la tendreſſe de ma mère. Si vous le voulez ſavoir, Madame, c'eſt la raiſon qui a fait condamner cette petite perſonne à garder ſa chambre.

Et voilà quels ont été ſes propos en deſcendant l'eſcalier avec ma tante.

LETTRE XII.

Miſs CLARISSE HARLOWE à Miſs HOWE.

MON cœur étoit agité entre l'eſpérance & la crainte de voir ma mère, & pénétré d'ailleurs de douleur & de confuſion de lui avoir cauſé tant de chagrins. Mais j'aurois pu m'épargner ces agitations; on ne lui a pas permis de monter. Ma tante a eu la bonté de revenir, toujours accompagnée de ma ſœur; elle m'a pris la main, & m'a fait aſſeoir auprès d'elle.

Je dois vous avouer, m'a-t-elle dit, que ſi je reviens encore une fois, c'eſt contre le ſentiment de votre père; *mais inſtruite* & allarmée des conſéquences de votre obſtination, je n'ai pu m'empêcher de revenir encore tenter un dernier effort. Enſuite, elle m'a mis devant les yeux l'attente de tous mes parens, les richeſſes de M. Solmes, qui ſont trois fois au-deſſus de ce qu'on s'étoit imaginé, les avantages des conventions, la mauvaiſe réputation de M. Lovelace, l'averſion que toute la famille a pour lui; chaque circonſtance, revêtue des plus fortes couleurs, ſans pourtant

pourtant les comparer à celles dont ma mère me les avoit peintes. Ainſi ma mère n'a rendu compte à perſonne de ce qui s'eſt paſſé entr'elle & moi ; autrement ma tante ne m'auroit pas répété la plupart des raiſons que ſa vénérable ſœur m'avoit déjà repréſentées avec bien plus de force.

Elle m'a dit que c'étoit percer le cœur de mon père, que de lui donner lieu de croire qu'il n'avoit pas d'autorité ſur ſes enfans, particulièrement ſur une fille qu'il avoit toujours aimée juſqu'à l'adoration, ſurtout lorſqu'il étoit perſuadé qu'il ne vouloit que mon avantage. Là, joignant les mains & me ſuppliant avec la plus preſſante bonté ; chère nièce, très-chère nièce, je vous conjure pour moi, pour vous-même, pour tout ce qui vous eſt cher au monde, de ſurmonter une malheureuſe averſion, de renoncer à vos préventions, & de rendre à tout le monde le bonheur & la paix. Faut-il me jeter à vos genoux, ma très-chère Clary ? oui, je m'y jetterai volontiers..... Et dans l'ardeur de ce tranſport, elle s'y eſt jetée effectivement, & moi aux ſiens en même temps, la ſuppliant de ſe lever, enlaçant mes bras autour d'elle, & baignant ſon ſein de mes larmes.

Ah ! levez-vous, levez-vous, ma chère tante, ma tante bien aimée ! vous me dé-

chirez le cœur par cet excès de condeſcendance & de bonté.

Dites donc, ma très-chère nièce, dites que vous voulez obliger tous vos parens; dites-le, je vous en conjure, ſi vous nous aimez.

Hélas! comment vous promettre ce que je mourrois plutôt que d'exécuter?

Dites du moins, ma chère, que vous y réfléchirez, que vous en raiſonnerez avec vous-même; donnez-nous du moins des eſpérances. Que ce ne ſoit pas en vain que je vous preſſe & que je vous conjure à genoux. Et elle s'eſt jetée de nouveau à genoux devant moi, & moi devant elle.

Elle ne quittoit pas cette poſture, & je gardois la mienne auſſi.

Quelle étrange ſituation eſt la mienne! Si j'en étois au doute, ma chère tante, je ſens que je pourrois bientôt le vaincre. — Ce qui paroît un puiſſant motif à mes parens eſt nul pour moi. Combien de fois l'ai-je répété? Qu'il me ſoit permis de vivre fille. Eſt-ce donc une faveur qu'on ne puiſſe m'accorder? Qu'on me laiſſe partir, comme je l'ai propoſé, pour l'Ecoſſe, pour Florence, pour tout autre lieu qu'on voudra choiſir. Qu'on m'envoie eſclave aux Indes, au bout du monde: je conſentirai à tout. Mais je ne puis, je ne puis ſonger

à engager mes ſermens à un homme qu'il m'eſt impoſſible de ſupporter.

Bella gardoit le ſilence, les mains levées, comme en reproche de mon prétendu endurciſſement. — Je vois, m'a dit ma tante, en ſe relevant, que rien ne peut fléchir votre eſprit, ni l'engager à nous obliger.

Que puis-je faire, ma très-chère tante Hervey, que puis-je faire? (¶) Si j'étois capable de donner une eſpérance avec l'intention de ne pas la remplir, alors je pourrois vous promettre de réfléchir ſur vos tendres avis; mais j'aime mieux paſſer pour opiniâtre que d'être fauſſe. Eh quoi! n'y a-t-il donc point de milieu? Ne peut-on trouver quelque moyen? & ne puis-je les ſatisfaire ſans épouſer un homme qui m'eſt d'autant plus odieux, qu'il eſt injuſte dans ſes offres même, dont on vante tant les avantages.

Sur qui, Clary, ſur qui, dit ma ſœur, tombe ici votre réflexion? prenez-y garde.

Bella, ne faites point d'odieuſes applications de ce que je dis. Tout le monde pourroit bien n'en pas juger de même, & voir les choſes avec des yeux différens. Dans une donation injuſte, c'eſt celui qui la fait, & celui qui la reçoit, qui en ſont principalement reſponſables; & lorſque je

vois les choſes ſous cette face, je ſerois inexcuſable de l'accepter. Mais pourquoi me livrai-je à une ſuppoſition de cette nature ? Sous quelque face que j'enviſage cet homme, mon cœur, comme je l'ai tant de fois répété, ſe révolte ſeulement d'y penſer. Quel père, excepté le mien, arrêta jamais les articles d'un mariage, ſans eſpoir du *moindre* goût de ſa fille ? lorſqu'au contraire ſon dégoût eſt déclaré, déclaré depuis long-temps, ſans la moindre variation, ſans la plus légère apparence que ſes ſentimens changent jamais. Mais ce n'eſt pas dans le principe l'ouvrage de mon père. O cruel, cruel frère ! d'être cauſe qu'on me faſſe une violence, qu'il ne ſupporteroit pas lui-même patiemment, ſi on vouloit l'y *contraindre*. (§)

Oh ! tante Hervey, dit ma ſœur, voilà notre petite créature montée ſur ſes grands airs & dans ſes déclamations ; vous le voyez, Madame, qu'elle n'épargne perſonne. Je vous prie, déclarez-lui nettement à quoi elle doit s'attendre : on ne gagnera rien avec elle ; c'eſt bonté perdue. De grâce, Madame, prononcez-lui ſa ſentence.

Ma tante, la prenant par la main, s'eſt retirée vers une fenêtre, les larmes aux yeux. Je ne puis, Miſs, en vérité je ne

puis, lui a-t-elle dit à demi-voix (mais j'entendois juſqu'au moindre mot); il y a bien de la dureté dans la manière dont on la traite! C'eſt une noble enfant, après tout. Quel malheur que les choſes aient été pouſſées ſi loin! mais il faut engager M. Solmes à ſe déſiſter.

Eh quoi, Madame! lui a répondu ma ſœur, d'une voix ſourde, mais fort animée, vous laiſſez-vous prendre auſſi par cette petite ſirène? Ma mère a bien fait de ne pas monter. Je doute ſi mon père même, après avoir jeté le premier feu de ſa colère, ne ſe laiſſeroit pas vaincre par ſon adreſſe. Il n'y a que mon frère, j'en ſuis bien sûre, qui ſoit capable de la réduire.

Ne penſez point à faire monter votre frère, a repliqué ma tante à voix baſſe, il eſt trop furieux. Je ne vois rien dans ſes manières qui ſente l'obſtination & la perverſité. Si votre frère venoit, je ne répondrois pas des ſuites; car je l'ai crue deux ou trois fois prête à s'évanouir.

Ho, Madame! elle a le cœur plus fort que vous ne vous l'imaginez. Vous voyez que vous n'avez rien gagné à vous être miſe à genoux devant elle.

Ma ſœur a laiſſé ma tante dans ſes réflexions, à la fenêtre, le dos tourné vers

nous, & a pris ce temps pour m'insulter avec encore plus de barbarie. Elle est entrée dans mon cabinet, où elle a pris les échantillons que ma mère m'avoit envoyés, & me les apportant, elle les a étalés près de moi sur une chaise. Elle me les a montrés l'un après l'autre, sur sa manche & sur son épaule ; & avec une tranquillité apparente, mais d'une voix basse, pour n'être point entendue de ma tante, elle m'a donné ironiquement son avis sur chaque couleur : (¶) celle-ci est fort jolie, Clary : mais en voilà une tout-à-fait charmante. Je vous conseille de la prendre pour le jour de vos visites. A votre place je ferois de celle-ci ma robe de noce, est-ce que vous ne donnez pas vos ordres, mon amour, pour faire remonter à la moderne les diamans de votre grand-mère ? ou votre intention est-elle de vous parer de ceux dont M. Solmes doit vous faire présent. Il parle de deux ou trois mille guinées de présens pour vous, mon enfant. Cher cœur : que vous serez magnifiquement parée ! quoi, vous êtes muette, ma chère ! la chère petite de maman Norton ? quoi ! pas une parole ! mais, Clary, & cet ajustement de velours ne vous feroit-il pas plaisir, mon amour ? Il figureroit admirablement dans une église, & il est de sai-

ſon un mois encore & plus. Jugez, un velours cramoiſi ! comme il feroit ſortir un auſſi beau teint que le vôtre ! quel éclat charmant il vous donneroit ! vous ſoupirez, ma chère, (en effet la douleur de me voir ainſi vexée m'arrachoit quelques ſoupirs !) & ce velours noir, comme ce ſera une nooe grave & ſérieuſe, qu'en dites-vous, mon cœur ? quoi ! toujours ſans voix ! Ce velours noir, belle comme vous êtes, avec ces yeux charmans, ce ſeroit comme un ſoleil d'avril au travers d'un nuage d'hiver. Lovelace ne vous dit-il pas que vous avez des yeux charmans ? que vous paroîtrez aimable, mon amour ! quoi ! vous ne répondez rien. Mais voyons vos dentelles (§).

Elle auroit continué, ſi ma tante n'étoit revenue vers nous en s'eſſuyant les yeux. Quoi, mesdemoiſelles ! un entretien ſecret ? Vous paroiſſez ſi gaie & ſi contente de votre converſation particulière, Miſs Harlowe, que j'en conçois l'eſpérance d'avoir de bonnes nouvelles à rapporter.

Je donnois mon avis ſur les étoffes de ma ſœur, à la vérité, ſans qu'elle m'en ait priée ; mais il paroît à ſon ſilence qu'elle approuve mes goûts.

O Bella ! lui ai-je dit, plût au ciel que M. Lovelace ne vous eût pas priſe au mot

pour ſe retirer ! votre jugement & vos goûts ſe ſeroient exercés alors pour votre propre compte, & nous aurions été toutes deux fort heureuſes. Eſt-ce ma faute, je vous prie, s'il en eſt arrivé autrement ? ce diſcours l'a rendue furieuſe. Vouloir toujours prodiguer les railleries, Bella, & ne jamais rien ſouffrir ! cela n'eſt pas beau, ni juſte. La pauvre Bella s'eſt abaiſſée alors à la reſſource des noms injurieux. Eh quoi, ma ſœur ! ai-je repris, vous paroiſſez fâchée ? comme ſi deux mots ſi ſimples renfermoient plus de ſens que je n'ai peut-être eu deſſein de leur en donner. Mes vœux ſont ſincères pour vous, pour moi & pour toute la famille. Et qu'ai-je donc dit, ma bonne ſœur, de ſi piquant ? Ne me donnez pas lieu de ſoupçonner, chère Bella, que j'ai trouvé le véritable nœud de la conduite indécente que vous tenez avec moi, & qui juſqu'à préſent eſt entièrement inexpliquable de la part d'une ſœur.

Fi, fi, Miſs Clary ! m'a dit ma tante.— Les outrages ne faiſoient qu'augmenter dans la bouche de ma ſœur. — Ah qu'on voit bien, lui ai-je dit encore, que vous êtes moins propre à lancer des traits qu'à les recevoir. Prenez le miroir, Bella, & voyez quelle pauvre figure fait ſur votre

epaule cette étoffe que vous avez ſi impitoyablement tenue fixée ſur la mienne.

Fi, fi Miſs Clary, a répété ma tante.

C'eſt à Miſs Harlowe, madame, que vous auriez dit fi, fi, ſi vous aviez entendu la moitié de ſes barbares inſultes.

Deſcendons, madame, a dit ma ſœur, avec une extrême violence. Laiſſons enfler cette créature, juſqu'à ce qu'elle crêve de ſon propre venin. Dans la colère où je ſuis, c'eſt la dernière fois que je veux la voir.

Si j'avois le cœur aſſez bas, lui ai-je dit, pour ſuivre un exemple qui eſt ſi condamnable dans l'agreſſeur, il eſt ſi facile de faire taire votre impertinence, & de vous vaincre avec vos armes émouſſées, qu'il me paroît ſurprenant que vous oſiez vous expoſer à me provoquer. Cependant, Bella, puiſque vous êtes prête à deſcendre, (car elle s'étoit précipitée vers la porte) ſoyez capable de me pardonner, & je vous pardonne auſſi. Vous y êtes obligée doublement, & par votre qualité d'aînée, & par la cruauté que vous avez eue d'offenſer une ſœur qui eſt dans l'affliction. Puiſſiez-vous être heureuſe, quoique je ſois menacée de ne l'être jamais! puiſſiez-vous ne jamais éprouver la moitié de mes peines! votre conſolation ſera, du moins,

de n'avoir pas une ſœur qui ſoit capable de vous traiter comme vous m'avez traitée. — Et que le ciel vous faſſe proſpérer! Que tu es une..... & ſans me dire ce que j'étois, elle s'eſt précipitée vers l'eſcalier.

Souffrez, madame, ai-je dit à ma tante, en me mettant à genoux devant elle, & ſerrant les ſiens de mes bras, ſouffrez que je vous retienne un moment, non pour me plaindre de ma pauvre ſœur..... elle doit trouver ſa punition dans elle-même; mais ſeulement pour vous remercier d'une bonté qui excite ma plus vive reconnoiſſance. Je vous demande une ſeule grâce, c'eſt de ne pas attribuer à mon obſtination la fermeté inébranlable que j'ai montrée à une tante ſi chère, & de me pardonner tout ce que j'ai dit ou ce que j'ai fait de mal à propos ſous vos yeux. Le ciel m'eſt témoin qu'il n'y eſt entré aucun fiel contre la pauvre Bella. J'oſe dire que ni elle, ni mon frère, ni mon père même, ne connoiſſent pas le cœur qu'ils font ſaigner ſi cruellement.

J'ai été bien conſolée, ma chère Miſs Howe, de voir quel effet l'abſence de ma ſœur a produit tout d'un coup. Levez-vous, ame noble! fille charmante! (ce ſont les obligeantes expreſſions de ma tante) ne demeurez point dans cette poſture

devant moi. Gardez pour vous ſeule ce que je vais vous dire : j'ai plus d'admiration pour vous que je ne puis l'exprimer : ſi vous pouvez éviter de réclamer vos droits ſur la terre de votre grand-père, & ſi vous avez la force de renoncer à Lovelace, vous continuerez d'être la plus grande merveille que j'aie connue à votre âge..... Mais je ſuis obligée de ne pas me faire attendre après votre ſœur. Voici mes derniers mots : conformez-vous, ſi vous le pouvez, aux volontés de votre père. Quel mérite vous vous ferez par cette ſoumiſſion ! demandez-en la force au ciel. Vous ne ſavez pas tout ce qui peut arriver.

Un mot, ma chère tante, encore un mot, un ſeul mot : (car elle me quittoit) employez tout votre crédit pour ma chère Mad. Norton; elle eſt fort mal dans ſes affaires. Si elle avoit le malheur de tomber malade, elle auroit beaucoup de peine à ſubſiſter ſans le ſecours de ma mère. Il ne me reſtera aucun moyen de la ſoulager ; car je manquerai plutôt du néceſſaire que de réclamer mes droits. Et je puis vous aſſurer qu'elle m'a fait de ſi fortes repréſentations pour me porter à obéir aux volontés de mon père, que ſes argumens n'ont pas peu contribué à m'affermir dans la réſolution d'éviter toutes les voies ex-

trêmes, auxquelles je prie le ciel néanmoins de n'être jamais forcée. Et cependant on me prive du ſecours de ſes conſeils, & l'on penſe mal d'une des plus vertueuſes femmes qu'il y ait au monde !

Je ſuis ravie de ces ſentimens, m'a dit ma tante, & recevez ce baiſer, & celui-ci, & celui-ci encore, ma charmante nièce: (car elle me nommoit ainſi preſque à chaque mot, en preſſant mes joues de ſes lèvres, & ſerrant ſes bras autour de mon cou) que le ciel vous protège, qu'il vous ſerve de guide ! Mais il faut vous ſoumettre; je vous déclare qu'il le faut. Un mois encore de délai; c'eſt toute la grâce que l'on pourra vous accorder.

Je ſuppoſe que cette déclaration eſt ce que ma ſœur avoit nommé ma ſentence. Cependant elle n'a rien de plus fâcheux que celle qu'on m'avoit déjà prononcée. Il m'a paru que ma tante affectoit d'élever la voix en répétant ces derniers mots : ſouvenez-vous, Miſs, que votre devoir eſt d'obéir. Elle eſt deſcendue auſſitôt, me laiſſant le cœur gonflé, & fondant en larmes.

Il faut que je quitte la plume : je vois toutes les couleurs de l'arc-en-ciel au travers d'un déluge de pleurs; & il m'eſt impoſſible d'écrire davantage.

Mercredi

Mercredi à 5 heures.

J'ajouterai quelques lignes. Ma tante, en me quittant, a trouvé ma sœur, qui l'attendoit au bas de l'escalier, & qui lui a reproché de s'être arrêtée long-temps après elle. Cependant elle a loué ses derniers mots, qu'elle avoit entendus, & elle s'est récriée sur mon obstination. Avez-vous jamais entendu parler, Madame, d'un aussi mauvais caractère ? l'auriez-vous pu croire, que votre chère Clarisse, la chère Clarisse de tout le monde, fût une créature aussi méchante ? Et qui, de son père ou d'elle, comme vous lui avez dit, est obligé de se soumettre ? Ma tante a répondu d'un ton qui marquoit de la pitié pour moi, à ce que j'ai cru reconnoître dans son accent; mais je n'ai pu distinguer ses paroles.

N'admirez-vous pas, ma chère, cette étrange persévérance dans une entreprise si peu raisonnable ? Mais mon frère & ma sœur donnent continuellement de mauvaises interprétations à tout ce qui vient de moi; & malheureusement je suis privée de la liberté de parler moi-même pour ma défense. Ma sœur dit que si l'on m'avoit crue si brave, (*) on n'auroit point engagé le

(*) Voyez sa Lettre à la fin de la Lettre x.

combat avec moi. Ils ne ſavent comment concilier mon obſtination ſuppoſée avec mon caractère établi & ma douceur naturelle; & leur eſpérance eſt de me fatiguer à force de varier leurs attaques. Vous voyez que mon frère eſt (*) déterminé à me faire plier, ou à quitter le château d'Harlowe, pour ne le revoir jamais. La queſtion ſe réduit à perdre un fils, ou à dompter une fille la plus perverſe & la plus ingrate qu'on ait jamais vue. Voilà le jour ſous lequel il préſente les choſes, & il s'eſt chargé, à ce qu'il paroît, de me faire plier, ſi l'on veut ſuivre ſes avis. Les épreuves ſeront pouſſées bien plus loin; je m'y attends, & je n'en doute pas. Mais quelles ſeront leurs nouvelles meſures? qui peut le deviner?

Je ferai partir avec cette lettre ma réponſe à la vôtre de dimanche dernier. Commencée de lundi, elle n'eſt pas encore finie. Elle partira telle qu'elle eſt: elle ſeroit trop longue à copier; & je n'en ai pas le temps. Cependant je crains, ma chère, d'y avoir pris trop de liberté avec vous dans plus d'un endroit. Il s'en faut que je ſois contente de tout ce que ma plume a écrit; mais je n'ai pas l'eſprit

(*) Voyez la Lettre X.

assez tranquille pour y rien changer. Ne soyez pas fâchée contre moi ; je sais que, si vous pouvez en excuser un ou deux traits, ce sera parce qu'ils viennent de votre meilleure amie,

CLARISSE HARLOWE.

LETTRE XIII.

Miss HOWE à Miss CLARISSE HARLOWE.

Mercredi au soir, 22 Mars.

MOI fâchée ! hé, de quoi donc, ma chère ? Rien ne m'est plus agréable que ce que vous nommez *vos libertés*. J'admire seulement votre patience pour moi, voilà tout ; & je regrette la peine que je vous ai donnée à me faire une si longue (*) réponse sur le sujet en question, malgré le plaisir que m'a fait sa lecture.

Je crois que vous n'avez pas eu l'intention d'user de réserve avec moi, & j'ai deux raisons pour le croire ; parce que vous m'avez dit le contraire, & parce que

(*) Voyez la Lettre V, & les Lettres VI & VIII.

vous n'avez pas encore été en état de vous bien examiner & de bien connoître l'état de votre cœur. Perſécutée comme vous l'êtes, il vous eſt impoſſible de diſtinguer aſſez les effets de l'amour & de la perſécution, pour les ſéparer, & pour aſſigner à chacune de ces deux cauſes ceux qui leur ſont propres. C'eſt ce que je crois vous avoir déjà fait entendre; & je ne dirai rien de plus aujourd'hui là-deſſus.

Robert m'a dit que vous ne faiſiez que mettre votre dernier paquet au dépôt, lorſqu'il l'a pris. Il y étoit allé une demi-heure auparavant, ſans y rien trouver. Il avoit remarqué mon impatience, & il avoit rôdé autour de vos murs, voulant abſolument me rapporter quelque choſe de vous, s'il étoit poſſible.

Ma couſine Jenny Fynnet eſt ici, & veut partager mon lit cette nuit. Je n'aurai point le temps d'être ſérieuſe, & de vous répondre avec toute l'attention qui convient au ſujet de vos lettres. Vous ſavez qu'avec elle c'eſt un babil qui ne finit point, & qu'elle aime à me faire babiller comme elle. Cependant l'occaſion qui l'amène eſt fort grave. Elle eſt venue pour engager ma mère à faire un voyage avec elle chez Mde. Larkin, ſa grand-mère, qui garde le lit depuis long-temps, & qui commence enfin

à ſoupçonner qu'elle pourroit bien être mortelle. D'après cette opinion, elle penſe à faire un teſtament, malgré l'averſion extrême qu'elle a eue juſqu'à préſent pour cette cérémonie ; mais elle n'y conſent qu'à une condition; c'eſt que ma mère, qui n'eſt qu'une parente éloignée, ira la voir, pour l'aider de ſes conſeils ſur le détail des diſpoſitions; car elle a, comme tout le monde, une grande opinion de l'habileté de ma mère dans tout ce qui regarde les teſtamens, les contrats de mariage & les autres grandes affaires de cette nature.

Mde. Larkin demeure à dix-ſept milles de nous. Ma mère, qui ne peut pas ſouffrir de coucher hors de ſa maiſon, ſe propoſe de partir de grand matin, pour revenir le ſoir. Ainſi, demain je ſerai toute entière à vous depuis un crépuſcule juſqu'à l'autre, & je ne ſerai au logis pour perſonne.

A l'égard de mon impatient, je l'ai chargé d'eſcorter les deux dames, pour ramener ma mère ce ſoir. Je ne connois que les occaſions de cette nature, & encore l'emploi de donner à notre ſexe un petit air de vanité & d'aſſurance dans les lieux publics, à quoi ſoient bons ces oiſifs automates.

Je vous ai déjà fait entendre que je ne ſerois pas fâchée de voir ma mère & ce M. Hickman finir par ſe marier enſemble. Eh bien! je répète ici mes ſouhaits. Qu'importe une différence de quinze ou vingt ans, ſurtout lorſque la femme eſt d'une vivacité qui la conſervera long-temps jeune, & le galant, un homme *puiſſamment* ſage? Je crois, en vérité, que je l'aimerois autant pour mon papa qu'à tout autre titre. Et ils ſont grands admirateurs l'un de l'autre.

Mais, ſous votre bon plaiſir, il me vient une meilleure idée, pour l'homme du moins, & plus convenable & plus heureuſe du côté de l'âge. Que dites-vous, ma chère, de faire un compromis avec votre famille, par lequel vous leur offririez de rejeter vos deux hommes, & d'agréer mon écuyer? Si vous n'en êtes encore, pour l'un des deux, qu'au *goût conditionnel*, je crois que cela peut s'arranger. Heureuſe idée! à laquelle il ne manque que votre approbation. Sous ce jour-là, quels égards n'aurois-je pas pour M. Hickman? une bonne moitié de plus que ſous l'autre. La veine folle eſt ouverte; la laiſſerai-je couler? Qu'il eſt difficile de réſiſter aux foibles qui tiennent à notre conſtitution!

Hickman me paroît un caractère bien

plus dans votre goût qu'aucun de ceux qui vous ont été proposés jusqu'à présent. C'est un homme d'une sagesse, d'une gravité, & tant d'autres qualités de ce genre! D'ailleurs, vous m'avez dit que c'est votre favori; mais peut-être n'est-il le vôtre que parce qu'il est celui de ma mère? Lui, il s'applaudiroit à coup sûr de l'échange, du moins s'il n'est pas plus imbécille que je ne le crois.

Eh mais, votre fier amant l'auroit bientôt assommé: j'oubliois cela. Pourquoi, ma chère, suis-je incapable d'écrire sérieusement, lorsqu'il est question de cet Hickman? C'est une fort bonne pâte d'homme après tout; mais en est-il de parfaits? Encore une fois, c'est un de mes foibles, & un sujet que je vous donne pour gronder.

Vous me croyez fort heureuse dans le point de vue qui a rapport à lui. Comme vous êtes, vous, si malheureuse par le ridicule traitement qu'on vous fait essuyer, vous êtes disposée, je le soupçonne, à trouver supportable ce qui seroit fort éloigné de vous le paroître dans une autre situation. J'ose dire qu'avec tous vos air graves, vous ne voudriez pas de lui pour vous-même, à moins que se présentant avec Solmes, vous ne fussiez forcée de prendre l'un des deux. C'est une épreuve à la

quelle je vous mets; voyons ce que vous aurez à dire là-deſſus.

Pour moi, je vous avoue que j'ai de grandes objections à faire contre Hickman: lui & le mariage ſont deux choſes qui n'entrent point enſemble dans ma tête. Vous dirai-je librement ce que je penſe de lui, le bien & le mal, comme ſi j'écrivois à quelqu'un qui ne le connût pas ? Oui, je crois que j'y ſuis réſolue; mais il m'eſt impoſſible de traiter gravement ce ſujet, & le ſujet ne le veut pas non plus, à ce que je crois. Nous n'en ſommes point encore au ton grave, ſi nous devons y venir jamais. Et cependant la plaiſanterie ne s'accorde guère avec le ſentiment préſent de ma vive inquiétude pour vous.

J'ai été interrompue, & c'eſt à l'occaſion de l'honnête homme. Il étoit ici depuis deux heures, faiſant apparemment ſa cour à ma mère pour ſa fille, quoique ma mère n'ait pas beſoin d'être preſſée en ſa faveur. Au reſte, il eſt bon que l'une de nous deux l'exerce un peu; ſans quoi notre homme ſeroit auſſi en paix que l'alcyon ſur les flots, n'auroit abſolument rien à faire, & dans l'oiſiveté, deviendroit impertinent ſuivant l'uſage.

Il étoit prêt à partir, ſes chevaux à la porte : ma mère m'a fait deſcendre, ſous

vous

'ai de
sman:
i n'en-
Vous
de lui,
ivois à
Oui, je
'eſt im-
ujet, &
i ce que
: encore
venir ja-
: ne s'ac-
éſent de

à l'occa-
it ici de-
rnment ſa
dique ma
ſée en ſa
l'une de
quoi ne-
l'alcyon
it rien à
it impe-

aux à h
re, ſous

BIBLIOTECA NAZIONALE
NAPOLI

prétexte qu'elle avoit quelque choſe à me dire. Elle m'a dit des mots qui ne ſignifioient rien; & j'ai vu clairement que ſon unique raiſon pour me faire deſcendre étoit de me donner occaſion de voir la bonne grâce avec laquelle il fait une révérence, & à lui, celle de me ſouhaiter le bon ſoir. Elle ſait que je n'ai pas d'empreſſement à le favoriſer de ma compagnie, lorſque je ſuis occupée d'un autre côté. Je n'ai pu m'empêcher de montrer un peu d'humeur, quand j'ai vu qu'elle n'avoit rien à me dire, & que j'ai deviné ſon intention. Elle a ſouri de la petite colère qui étoit viſible ſur mon viſage, afin que ſon homme pût partir content de moi.

Il m'a fait une révérence juſqu'à terre. Il auroit voulu prendre ma main d'une des ſiennes; mais je n'ai pas jugé à propos de ſervir de pendant à ſon fouet, qu'il tenoit de l'autre. Je l'ai retirée, en la portant promptement ſous ſon coude, comme ſi j'euſſe craint que ſa très-profonde révérence ne lui fît donner du nez contre terre, & que j'euſſe voulu le ſoutenir. Eh, mon Dieu! lui ai-je dit, ſi vous étiez venu à tomber! — La folle créature, a dit ma mère, en ſouriant! — Cette mauvaiſe plaiſanterie l'a tout-à-fait décontenancé. Il s'eſt retiré en arrière, la bride en main, &

toujours faiſant révérences ſur révérences, juſqu'à ce qu'il ait été donner du dos contre ſon laquais, qu'il a penſé renverſer. J'ai ri de tout mon cœur. Il eſt monté, & a piqué des deux.

Je ſuis rentrée, & après une courte lecture, je ſuis montée à ma chambre.— J'ai la tête ſi pleine de lui, qu'il faut que je reprenne mon deſſein, dans l'idée de vous divertir un moment. Voici l'homme : je le peins du bon & du mauvais côté, comme je vous en ai prévenue.

Hickman eſt un de ces empreſſés qui, pour me ſervir d'une de vos expreſſions, ont l'air affairé, ſans avoir jamais d'affaires ſérieuſes. Il a toujours mille choſes à faire, & il me ſemble à moi qu'il ne finit rien. Toujours changeant dans ſes projets, excepté dans celui de m'ennuyer de ſon inſipide jargon d'amour, qu'il eſt évident pourtant qu'il ne continue que par les encouragemens de ma mère, plutôt que par ſes propres eſpérances ; car jamais je ne lui en ai donné aucune.

J'en veux à ſon viſage, quoiqu'en général, pour un corps auſſi replet, on puiſſe dire que la figure d'Hickman eſt aſſez bien. Ce n'eſt pas de beauté que je veux parler ; car, ſuivant votre obſervation, qu'eſt-ce que la beauté dans un homme ?

Mais, avec des traits fortement marqués, & une épaiſſe ſtructure de mâchoire, il n'a pas la moitié de l'air mâle qui eſt répandu dans les traits réguliers & l'agréable phyſionomie de Lovelace.

Et puis, quel mortel méthodique & formaliſte dans certaines choſes ! Je n'ai pas encore eu le courage de me moquer de l'eſpèce de fraiſe ou de bavoir qui lui pend au cou, parce que ma mère trouve qu'elle lui ſied bien, & que je ne voudrois pas d'ailleurs être aſſez libre avec lui pour lui faire connoître que je ſouhaiterois de le voir autrement. Si je la lui faiſois quitter, le goût de l'homme eſt ſi biſarre, qu'en ne conſultant que lui-même, il prendroit un modèle de cravate ſur quelque vieux portrait du roi Guillaume, où le menton de ce prince repoſe comme ſur un couſſin.

A l'égard de ſon habillement, on ne ſauroit dire qu'il ne ſoit toujours propre ; mais il eſt quelquefois trop magnifique, & quelquefois trop ſimple, pour être conſtamment élégant. Dans ſes manières, tant d'aprêt, tant de parade, qu'on les croiroit plutôt empruntées que familières & naturelles. Je ſais que vous attribuez cet excès de ſoins à la crainte d'offenſer ou de déplaire ? Mais en vérité, vos cérémonieux outrés tombent ſouvent dans ce malheur, à force de précautions pour l'éviter.

Du reſte, c'eſt un fort honnête homme. Il eſt de très-bonne famille. Son bien eſt conſidérable & ne doit rien à perſonne; & quelque jour, ne vous en déplaiſe, il peut devenir *Baronnet*. Il a le cœur humain & ſenſible : on le dit paſſablement généreux, & je pourrois le dire auſſi, ſi je voulois accepter les préſens qu'il m'offre, dans l'eſpérance qu'ils lui reviendront un jour, & par deſſus le marché celle qui les auroit reçus; méthode que tous les corrupteurs employent avec ſuccès, depuis l'antique Satan juſqu'au plus vil de ſes ſerviteurs. Cependant, pour parler le langage d'une perſonne que je ſuis faite pour reſpecter, c'eſt *un homme prudent*; c'eſt-à-dire, un excellent économe.

Au bout du compte, je ne ſaurois dire que j'aie à préſent plus de goût pour un autre que pour lui, de quelque manière que j'aie pu penſer autrefois.

Il n'a point la paſſion de la chaſſe; & s'il entretient une meute, il ne préfère pas, du moins, ſes chiens aux créatures de ſon eſpèce. J'avoue que ce n'eſt pas un mauvais ſigne pour une femme. Il aime ſon cheval, mais ſans avoir de goût pour les courſes & les paris, ni aucun des jeux de haſard. Il eſt ſobre, modeſte; on le dit même vertueux; en un mot il a les qualités

lités que les mères aiment dans un mari pour leurs filles, & que les filles devroient peut-être aimer pour être heureuſes, ſi elles étoient capables de juger auſſi bien dans leur propre cauſe, que l'expérience leur apprendra peut-être quelque jour à juger dans celle de leurs filles futures.

Malgré tout, pour vous parler de bonne foi, je ne puis dire que j'aime Hickman, & je ne crois pas qu'il m'arrive jamais de l'aimer.

C'eſt une choſe étrange, que tous ces graves & ſages galans ne puiſſent avoir une vivacité décente & une modeſte aſſurance; qu'ils ne ſachent pas joindre à leurs qualités un air de bonté, qui ſans être jamais ſéparé des égards & du profond reſpect, dans les ſoins qu'ils rendent à une femme, montre l'ardeur de leur paſſion plutôt que la douceur fade & moutonnière de leur naturel. Qui ne ſait pas que l'amour ſe plaît à dompter des cœurs de lion? que les femmes qui ſentent le plus leur foibleſſe, & leur manque de courage, déſirent naturellement & ſont portées à préférer l'homme qui en eſt le mieux partagé, comme le plus en état de leur donner la protection dont elles ont beſoin; que plus elles ont de ce qu'on appelleroit lâcheté dans les hommes, plus elles trouvent de char-

mes dans les caractères héroïques ? Ce goût paroît assez dans leurs lectures, où elles prennent plaisir à rencontrer des obstacles vaincus, des batailles gagnées, des ennemis terrassés par centaines sous les prouesses d'un seul paladin: plus l'aventure est incroyable, plus elle leur plaît: enfin elles souhaiteroient que leur amant fût un héros pour tout autre qu'elles, mais que, vis-à-vis d'elles-mêmes, son humble soumission ne connût point de bornes. Une femme met de la gloire à subjuguer un cœur que nul homme vivant n'est capable d'intimider; & de-là vient trop souvent qu'un faux brave, usurpant les airs d'un héros, & se faisant passer pour tel, obtient des faveurs qui devroient être réservées pour le vrai courage.

Pour l'honnête Hickman, la bonne ame est généralement si douce avec tout le monde, que je ne sais pas si je dois me flatter de quelque préférence, dans les respectueux témoignages de sa soumission. Si je le maltraite, il paroît tellement fait pour les rebuts, il s'y attend si bien, que je ne sais comment lui causer de la surprise, soit qu'il mérite ou non mes reproches. Je puis vous assurer qu'il m'a plus d'une fois embarrassée, en le voyant tout repentant des fautes qu'il n'a pas commi-

ſes; je ne ſavois ſi je devois rire de lui ou le plaindre.

Nous nous ſommes ſouvent amuſées toutes deux à faire rétrograder vers leur enfance les perſonnes d'un âge fait, à juger ſur leur phyſionomie & ſur leurs manières actuelles, autant du moins que les apparences pouvoient nous éclairer ſur l'intérieur de leur ame, quelle ſorte de figure elles devoient faire, quel caractère elles devoient avoir dans leurs premières années. Je vais vous dire ſous quels jours différens je vois Hickman, Solmes & Lovelace, nos trois héros, en les replaçant tous les trois au collège.

Solmes, je m'imagine, devoit être un ſâle & vorace petit garçon, qui tournoit ſans ceſſe autour de ſes camarades pour trouver quelque choſe à eſcamoter, & qui mandioit volontiers de toutes les mains la moitié de leur tartine, tandis que lui, comme je l'ai ouï dire d'un vil marmot de ſon eſpèce, auroit volontiers craché ſur la ſienne, pour être sûr de la manger tout ſeul. — Je me repréſente Hickman comme un grand élancé, la chevelure auſſi plate que la phyſionomie, qui étoit harcelé & pincé de tous les autres, & qui retournoit au logis le doigt dans l'œil pour s'en plaindre à ſa mère. — Lovelace, au con-

traire, étoit un franc vaurien, aux cheveux crêpus, plein de feu, de caprices & de méchanceté, allant à la picorée dans les vergers, eſcaladant les murailles, courant à cheval ſans ſelle ni bride; un indomptable petit mutin, qui donnoit des coups de pied, des coups de poing & qui en recevoit; qui ne rendoit juſtice à perſonne, & qui ne la demandoit pas pour lui; qui ayant la tête caſſée dix fois le jour, diſoit, *c'eſt l'affaire d'un emplâtre, ou qu'elle ſe guériſſe toute ſeule*; & ne cherchoit qu'à faire plus de mal encore, s'expoſant à avoir les os briſés, ou à le mériter.

Les reconnoiſſez-vous? Je trouve que les mêmes diſpoſitions ont crû avec eux, & que les jeunes écoliers ſe retrouvent dans les hommes faits, ſans changemens bien eſſentiels. Il eſt bien mortifiant, ma chère, que tous les hommes ſoient autant de ſinges malfaiſans, qui ne diffèrent que du plus au moins, & que ce ſoit entre ces monſtres-là que nous ſoyons obligées de choiſir.

Mais je m'apperçois que ce ton de plaiſanterie eſt un peu hors de ſaiſon, pendant que vous gémiſſez dans des circonſtances ſi affligeantes. Si je n'ai pas réuſſi à vous en diſtraire, comme je le fais quelquefois par mes impertinences, je ſuis inexcuſable non-ſeulement auprès de vous,

mais devant mon propre cœur, qui malgré cette apparence de légèreté, eſt entièrement à vos peines. Comme cette lettre n'eſt qu'un tiſſu de folies, elle ne partira pas ſans être accompagnée d'une autre qui contiendra quelques réflexions plus ſolides, & plus convenables à votre malheureuſe ſituation, c'eſt-à-dire, au ſujet préſent de notre correſpondance. Demain, comme je vous l'ai dit, ſera tout entier à moi, & par conſéquent à vous. Adieu donc, juſqu'à demain.

ANNE HOWE.

LETTRE XIV.

Miſs HOWE à Miſs CLARISSE HARLOWE.

Jeudi à 7 heures du matin.

MA mère & ma couſine ſont déjà parties dans une berline à quatre chevaux, eſcortées par leur intrépide écuyer, & lui par deux de ſes gens & un laquais de ma mère, tous à cheval. Ils aiment, ma mère & lui, la parade & l'étalage, lorſqu'ils ſortent enſemble; c'eſt une eſpèce de compliment qu'ils ſe font entr'eux, & qui marque que l'un croit le recevoir de l'autre.

Robert eſt demeuré votre ſerviteur & le mien ; il n'a point d'autres maîtres ; & toute la journée eſt à moi.

Je dois commencer, ma chère, par blâmer la réſolution où vous êtes de n'entrer dans aucune conteſtation pour ſoutenir vos droits, ſi l'on venoit à vous en donner l'occaſion. On ſe doit juſtice à ſoi-même comme on la doit aux autres. Je vous blâme encore plus d'avoir déclaré cette réſolution à votre tante & à votre ſœur. Elles n'auront pas manqué de le dire à votre père & à votre frère, & des eſprits ſi dépourvus de cette généroſité rare qui vous diſtingue, ne manqueront pas de tirer avantage de cette déclaration. (¶) Jamais on n'a encore vu un caractère inſolent lorſqu'il pouvoit braver, qui ne devînt ſervile & rampant dès qu'il étoit bravé à ſon tour. Rappelez-vous une de vos propres obſervations : j'ai oublié à quelle occaſion : que les petits eſprits ſavent toujours s'accommoder au caractère avec lequel ils ont affaire : eſt-il ferme & fier ? ils le flatteront baſſement. Eſt-il doux ? ils l'inſulteront. Et une autre obſervation encore que vous fîtes à Miſs Bidulph, dans une circonſtance que vous ne pouvez oublier. " Si nous ſavons mettre dans nos diſcours & dans nos actions une dignité

convenable, en évitant de la gâter par un air d'arrogance, tout le monde nous traitera avec reſpect & déférence „ (§) Je me ſouviens d'avoir entendu de vous une maxime, que vous teniez, diſiez-vous, de Mde. Norton qui l'avoit appriſe de ſon père, à l'occaſion d'un excellent prédicateur, dont la conduite répondoit mal à ſes talens; " que pour exceller dans la ſpéculation & „ dans la pratique, il faut en général poſ- „ ſéder des qualités différentes, qui ne ſe „ trouvent pas toujours réunies dans la „ même perſonne. „ Vous, ma chère, vous qui réuniſſez ſi heureuſement la pratique à la théorie dans tout ce qu'il y a de véritablement louable, faites-vous à vous-même l'application de cette maxime. Dans ce cas particulier, où il eſt beſoin de réſolution, & où il s'agit de l'exécution des volontés de votre grand-père, croyez-vous que, parce qu'elles ſont en votre faveur, vous ſoyez plus libre de vous en diſpenſer, que ceux qui n'ont pour les violer d'autre motif que leur intérêt perſonnel?

Je ſais combien vous mépriſez les richeſſes pour elles-mêmes: mais vous devez vous ſouvenir que vous m'avez avoué néanmoins qu'elles ont un côté par lequel vous les jugiez eſtimables: " c'eſt, diſiez-vous, „ en ce qu'elles donnent le pouvoir d'obli-

„ ger; au lieu que leur privation impoſe „ la néceſſité de recevoir des faveurs, & „ de les recevoir peut-être de petites ames, „ qui ne les accordent qu'à regret, & qui „ ne ſavent pas donner avec cette grâce, „ dont le bienfait tire ſon principal mé- „ rite. „ Réfléchiſſez, ma chère, & voyez comment ce principe s'accorde avec la déclaration que vous avez faite à votre tante & à votre ſœur, que vous ne revendiqueriez pas votre bien, fuſſiez-vous chaſſée de la maiſon paternelle & réduite à l'indigence. La crainte même qu'ils ont de vous y voir rentrer, vous montre la néceſſité d'une réclamation à laquelle aſſurément leurs mauvais traitemens vous autoriſent.

J'avoue qu'à la première lecture, j'ai été ſenſiblement affectée de la lettre que vous avez reçue de votre mère, avec les échantillons. Etrange démarche, après tout, de la part d'une mère! car ſon intention n'étoit pas de vous inſulter; & j'ai regret qu'une ſi ſenſible & ſi excellente femme ait pu deſcendre à mettre dans cette lettre tout l'art qu'on y voit. Il n'en paroît pas moins dans quelques-unes des converſations dont vous m'avez fait le récit. Ne voyez-vous pas dans cette conduite forcée, ce que des eſprits violens peuvent

obtenir d'un caractère plus doux, battu de leurs ſollicitations impérieuſes & des conſeils de leur mauvais naturel. (¶) Je fais l'affectation de leur orgueil à vous appeler toujours une Harlowe : *Clariſſe Harlowe* partout, à chaque phraſe, à chaque mot, dès qu'ils prennent un air grave, ou d'un ſérieux auguſte. Votre mère l'a appris d'eux. Et dans ſa volonté comme dans ſon mariage, ſon nom & celui de ſa famille, qui étoient les plus diſtingués, ont été confondus & enſevelis ſous le leur. Je compare dans cette occaſion, & dans d'autres affectations du même genre, (comme de dire le *château d'Harlowe*, quoique cette terre ne ſoit ni un patrimoine, ni un fief du frère aîné) leur tournure d'eſprit à celle du tyran Tudor (*) qui, en épouſant Eliſabeth, l'héritiere de la maiſon d'Yorck, acquit au trône un titre qu'il n'auroit pas eu ſans elle, n'étant lui qu'un ignoble deſcendant des Lancaſtre, & qui fut pour elle un mari chagrin & dur, ſans autre raiſon que les obligations qu'il lui avoit, & que ſon orgueil étoit révolté d'avouer. Et le miſérable, car eſt-ce là un prince? ne voulut pas ſe marier qu'il ne fût en poſſeſſion de la cou-

(*) Henri VII.

ronne, afin qu'on ne pût pas dire qu'il la devoit aux droits de ſa femme (§).

Vous m'avez ſouvent grondée, & je m'attends à l'être encore, pour la manière libre dont je parle de quelques-uns de vos proches. Mais, ma chère, vous ne m'empêcherez point de vous dire qu'un ſot orgueil ne mérite & ne manque jamais de s'attirer le mépris. (¶) N'avons-nous pas, à l'occaſion d'un poëte fameux, obſervé qu'on eſt porté à refuſer à ceux qui prétendent plus qu'il ne leur eſt dû, les honneurs même qu'ils méritent à juſte titre? Rien ne répugne plus à mon cœur que de vous offenſer; mais je ne puis m'empêcher de m'expliquer ſur le compte de vos parens, comme je crois qu'ils le méritent, & je ne vois pas de raiſon de les excepter. La louange ou le blâme ſont la récompenſe & la punition que le monde donne ou inflige à la vertu ou au vice; & pour moi, je ne ſaurois ni ne veux en faire indiſtinctement la diſtribution. Je les mépriſe tous, à l'exception de votre mère; oui, je les mépriſe. Et elle.... mais je veux bien épargner la bonne dame, à votre conſidération. (§) Je crois auſſi que dans les circonſtances préſentes, on trouveroit peut-être une raiſon de l'excuſer. Après avoir eu tant à ſouffrir, depuis tant d'années,

du ſacrifice continuel de ſa propre volonté, & l'avoir ſouffert avec une réſignation ſi entière, elle peut s'imaginer plus facilement qu'un autre, qu'il en doit moins coûter à ſa fille pour ſacrifier la ſienne. Mais quand je conſidère qui ſont les premiers auteurs de vos diſgraces, ... que le ciel me pardonne, mais je crois que ſi j'avois été traitée comme vous, il y auroit déjà du temps que je ſerois Mde. Lovelace. Cependant, ſouvenez-vous, ma chère, que la démarche qui n'étonneroit pas dans une créature auſſi pétulante que moi, ſeroit inexcuſable dans un caractère réfléchi comme le vôtre.

Votre mère, une fois entraînée contre ſon propre jugement, je ne ſuis plus ſurpriſe que votre tante Hervey ait ſuivi. On ſait que les deux ſœurs vont toujours enſemble. J'ai pris des informations ſur la nature des obligations que M. Hervey s'eſt impoſées, par un déſordre dans ſes affaires qui n'a pas fait trop d'honneur à ſa conduite. Bagatelle, ma chère; il s'agit ſeulement d'une partie de ſon bien, engagée pour la moitié de ſa valeur à votre frère, ſans quoi elle alloit être vendue par ſes créanciers. Votre frère a payé, & a pris le bien. Faveur aſſez mince entre parens, puiſqu'il n'a pas, il s'en faut, négligé ſes

sûretés. Mais toute la famille des Hervey ne laiſſe pas de ſe trouver aſſujettie au moins généreux des prêteurs, qui en a pris droit, comme Miſs Hervey me l'a dit elle-même confidemment, de traiter ſon oncle & ſa tante avec beaucoup moins de cérémonie. Et une créature de cette eſpèce, il faut, ma chère, que je lui donne le nom de votre frère....? Oui, je crois qu'il le faut... parce qu'il eſt fils du même père que vous. Il n'y a rien là, j'eſpère, qui vous offenſe.

Je regrette bien que vous lui ayez écrit. C'eſt avoir trop fait d'attention à lui. C'eſt avoir ajouté encore à l'opinion qu'il a de ſon importance, & l'avoir invité à vous traiter plus inſolemment : invitation à laquelle vous deviez être sûre qu'il ne manqueroit pas de répondre.

Mais ce joli perſonnage, vouloir chercher querelle à un Lovelace, qui lui a appris à remettre ſon épée au fourreau, lorſqu'il lui arrivera de la tirer par mégarde ! Ces inſolens de chambre qui ſont l'épouvante des femmes, des enfans & des domeſtiques, ſont ordinairement des poltrons devant les hommes. S'il lui arrivoit de ſe trouver en mon chemin, ou de me tenir en face quelques-uns des mauvais propos qui lui échappent en arrière de moi

ſur

ſur mon compte & ſur notre ſexe, je prendrois ſur moi de lui faire deux ou trois queſtions : dût-il m'envoyer un cartel auſſi, à moi.

Je répète que c'eſt une néceſſité pour moi de dire ce que je penſe, & de l'écrire auſſi. Il n'eſt pas mon frère. Pouvez-vous dire qu'il ſoit le vôtre ! ſilence donc, ſi vous êtes juſte, & ne vous fâchez pas contre moi. Pourquoi prendriez-vous parti pour un mauvais frère contre une véritable amie ? Un frère n'eſt pas toujours un ami, mais un ami tiendra toujours lieu d'un frère. *Remarquez cela*, diroit ici votre oncle Tonin.

Je ne puis m'abaiſſer juſqu'à m'arrêter ſur les lettres de ces pauvres eſpèces que vous appelez vos oncles. Cependant, j'aime quelquefois auſſi à me divertir de ces caractères groteſques. Mais il ſuffit que je les connoiſſe & que je vous aime : je fais grâce à leurs abſurdités.

(¶) Vous me grondez encore plus (*), ma chère, de ce que je ne ménage pas davantage des parens plus proches encore, & qui vous ſont plus chers que des oncles, ou un frère & une ſœur. Vous auriez mieux fait de me laiſſer ſuivre mon

(*) Voyez la Lettre XXVIII. 1er. vol.

humeur, ſans aucune réprimande. Car enfin, ces libertés que je prends, ne naiſſent-elles pas naturellement des circonſtances qui nous affligent : & quel eſt celui, je vous prie, qui les a fait naître, ces circonſtances ? Pouvez-vous vous mettre ſeulement un quart d'heure à ma place, ou même à la place de perſonnes encore plus indifférentes que je ne puis l'être..... ſi vous le pouvez..... mais, quoique je n'aie pas ſouvent l'avantage avec vous, je ne veux pas le pouſſer trop loin aujourd'hui. Permettez-moi cependant d'ajouter, que, ſi votre mère eſt aimée de ſon mari, comme vous le dites, ce n'eſt pas un grand effort de ſa part : une femme qui n'a de volontés que les ſiennes ! mais croyez-vous qu'il n'y ait pas eu dans les commencemens (& l'humeur de la goutte à part) quelques combats domeſtiques entr'eux ? Votre mère, avant de ſe marier, avoit, comme je l'ai ouï dire, & cela eſt vraiſemblable, beaucoup de cette vivacité, qui lui plaiſoit dans votre père. Il ne lui en reſte pas une étincelle aujourd'hui. Comment tout ce feu s'eſt-il perdu ?—Ah ! ma chère, je crains bien qu'elle n'ait demeuré trop long-temps dans l'antre de Trophonius. (*) (¶)

(*) Voyez le Spectateur. T. 8. N°. 599.

A préſent, il faut que j'ajoute encore une réflexion, pour achever de m'établir dans le droit de vous corriger: elle regardera la conduite de certaines femmes, dont vous & moi connoiſſons plus d'une, qui ſe laiſſent dépouiller de leur volonté par des procédés violens & de ſombres humeurs, au lieu de ne la céder qu'à des tendreſſes & des complaiſances, qui excuſeroient du moins leur folie. Je dis donc que ce foible de quelques honnêtes femmes, ſemble montrer qu'avec pluſieurs perſonnes de notre ſexe, une impérieuſe inſolence réuſſit mieux à les ſubjuguer que la douceur & la condeſcendance. De bonne foi, ma chère, j'ai ſouvent penſé que la plupart des femmes ſont de vraies poupées entre les mains d'un mari, des folles outrées, & quelquefois très-méchantes, lorſqu'il y a trop d'indulgence pour leurs caprices, des eſclaves rampantes, ſi elles ſont menées avec rigueur. En faut-il conclure que la crainte nous diſpoſe plus naturellement à obliger que l'amour? Honneur, juſtice, reconnoiſſance! ne permettez pas qu'on puiſſe jamais faire ce reproche à une femme ſenſée.

Si je pouvois me défier que le ſtyle & le ſujet de cette lettre ne vous fiſſent pas connoître de quelle impertinente plume

elle eſt ſortie, j'y joindrois mon nom tout au long, parce que mon cœur y a trop de part pour me permettre jamais de la déſavouer. Mais, pour le préſent, les initiales peuvent ſuffire, & je vais bientôt recommencer une autre lettre.

A. H.

LETTRE XV.

Miſs HOWE à Miſs CLARISSE HARLOWE.

Jeudi, 23, *à* 10 *heures du matin.*

L'ENVIE me prend de différer, ou peut-être d'abandonner tout-à-fait pluſieurs obſervations que je m'étois propoſée de faire ſur d'autres endroits de vos lettres, pour vous informer que M. Hickman, dans ſon dernier voyage à Londres, eut l'occaſion de ſe procurer quelques éclairciſſemens ſur la vie & les ſociétés de M. Lovelace, lorſqu'il y fait quelque ſéjour. Il ſe trouva au Cocotier (*), avec deux de ſes intimes amis, l'un qui ſe nomme

(*) Fameux café de Londres, où les honnêtes gens ſe raſſemblent.

Belton, l'autre Mowbray; tous deux fort libres dans leur langage, & probablement auſſi libres dans leur conduite. Mais le maître du logis leur marquoit beaucoup de reſpect, & aux queſtions de M. Hickman ſur leur caractère, il répondit que c'étoit deux perſonnes riches & bien nées.

Ils commencèrent d'eux-mêmes à parler de M. Lovelace, & quelques-uns des jeunes gens qui étoient là leur ayant demandé quand ils l'attendoient à la ville; aujourd'hui même, répondirent-ils. La converſation continua ſur ſes louanges. M. Hickman s'y mêla, & leur dit qu'en effet il avoit entendu parler de M. Lovelace comme d'un gentilhomme de mérite. Il alloit continuer, lorſque l'un d'eux l'interrompit: dites, l'homme du monde qui en a le plus, & le voilà en deux mots. Ils prirent de-là occaſion de s'étendre plus particulièrement ſur ſes bonnes qualités, dont ils paroiſſoient s'entretenir avec complaiſance; mais ils ne dirent pas un mot à l'avantage de ſes mœurs. *Remarquez cela encore*, ma chère, ſuivant le ſtyle de votre oncle.

M. Hickman leur dit qu'il avoit la réputation d'être fort bien dans l'eſtime des femmes, & ſouriant pour leur faire croire qu'il n'en avoit pas plus mauvaiſe idée de lui, il ajouta qu'il pouſſoit, diſoit-on, ſes

bonnes fortunes auſſi loin qu'elles pouvoient aller.

Fort bien! M. Hickman, ai-je dit en moi-même : tout grave & tout réſervé que tu parois, il me ſemble que leur langage, que je ſuppoſe être aſſez de ce ton, ne t'eſt pas mal familier. Mais je n'ai rien dit, parce que je cherche depuis long-temps à trouver en défaut ce Caton de ma mère. Ce que j'en puis dire *juſqu'à* préſent, c'eſt qu'il a des mœurs réglées, ou beaucoup d'adreſſe à les déguiſer.

Sans doute, répondit l'un d'eux, en aſſaiſonnant ſa réponſe d'un jurement; eh! qui ne feroit pas de même à ſa place?

J'en conviens, reprit le Puritain (*) de ma mère; mais on dit qu'il eſt en traité ſérieux avec une des belles perſonnes d'Angleterre.

Oh! oui, répondit M. Belton; que le diable emporte la belle! (l'infâme brutal!) elle lui faiſoit perdre tout ſon temps. Mais ſa famille devoit être... (M. Hickman s'eſt excuſé de répéter l'imprécation, quoiqu'il eût répété ce qui étoit pis) & elle pourra payer cher le traitement qu'elle a fait à un homme de ſa naiſſance & de ſon mérite.

Peut-être, le croient-ils trop diſſipé,

(*) Secte de Calviniſtes rigides.

repliqua M. Hickman; & j'entends parler d'eux comme d'une famille fort rangée.

(¶) *Rangée!* a repris l'un; ha vraiment, un mot bien honnête! Où le diable l'avoit-il donc mis depuis ſi long-temps? que je ſois damné, ſi jamais je l'avois entendu prononcer, dans ce ſens-là, depuis ma ſortie du collége; nous l'avons banni de notre ſociété comme un mot ſuranné. (§)

Voilà, ma chère, les amis de M. Lovelace. Avez-vous la bonté de le *remarquer?*

M. Hickman m'a dit bonnement que cette réponſe l'avoit décontenancé. Là-deſſus, je l'ai fixé, en lui laiſſant voir dans mes yeux une idée qu'il a compriſe à merveille. Il m'a fait le plaiſir de ſe décontenancer encore une fois. Ne vous ſouvenez-vous pas, ma chère, quelle perſonne dit un jour à un jeune homme deſtiné pour la robe, qui avouoit qu'il rougiſſoit facilement lorſqu'il ſe trouvoit dans une compagnie trop libre, que " c'étoit un aſſez „ mauvais ſigne; qu'il donnoit par-là lieu „ de penſer que ſes mœurs n'étoient pas à „ l'épreuve, & que ſes bons ſentimens „ venoient plutôt du haſard de l'éducation „ que de ſon choix & de ſes principes? „ C'eſt une jeune perſonne qui tenoit ce langage. Et ne vous rappelez-vous pas auſſi la leçon qu'elle donna à ce jeune homme,

„ de faire front au vice, & de mettre, „ dans toutes ſortes de compagnies, ſa „ gloire à ſe déclarer pour la vertu, obſer- „ vant qu'il étoit naturel à un homme d'é- „ viter ou d'abandonner ce qui lui cauſoit „ de la honte ; reproche qu'elle ſeroit „ bien fâchée qui le regardât. Elle ajouta „ que le vice eſt lâche, & ne manqueroit „ pas de cacher ſa tête, lorſqu'il auroit „ en face une vertu ſoutenue de préſence „ d'eſprit & du ſentiment de ſa propre „ intégrité. „ Cette jeune perſonne, vous pouvez vous en ſouvenir, avoit la modeſtie de mettre ſa doctrine dans la bouche d'un habile prédicateur, nommé le docteur Léwin; modeſtie dont elle uſe toujours, lorſqu'elle ne veut pas paroître tout ce qu'elle eſt en effet dans un âge ſi peu avancé.

Pour concluſion, Mr. Hickman, en ſe remettant pour la ſeconde fois, me déclara que, ſur tout ce qu'il avoit appris à Londres, il ne pouvoit ſe former une idée avantageuſe des mœurs de M. Lovelace. Cependant ſes deux intimes parloient de quelque réforme, & d'une fort bonne réſolution qu'il avoit priſe depuis peu, celle du bon vieux Tom Wharton, & qu'ils louoient beaucoup; c'étoit de *ne jamais faire de défi, & de n'en jamais refuſer.* En un

mot, ils parloient de lui comme d'un très-brave homme & du plus aimable compagnon du monde, qui devoit faire quelque jour une figure distinguée dans son pays; parce qu'il n'y avoit rien dont il ne fût capable, &c.

Je crains que ce dernier trait ne soit que trop vrai. Voilà, ma chère, tout ce que M. Hickman a pu recueillir; & n'y en a-t-il pas assez pour déterminer une ame telle que la vôtre, si elle n'est pas déjà déterminée ?

Cependant il faut dire aussi que s'il y a quelque femme au monde qui soit capable de le rappeler de ses égaremens, c'est vous. Le récit que vous m'avez fait de votre dernière entrevue m'en donne même, je vous l'avouerai, quelque espérance. Je trouve du moins de la justice & de la raison dans tous les discours qu'il vous a tenus; & si vous devez être un jour sa femme... Mais brisons là-dessus; car, après tout, il ne peut jamais vous mériter.

LETTRE XVI.

Miſs HOWE à Miſs CLARISSE HARLOWE.

Jeudi, après dîner, 23 Mars.

UNE viſite imprévue a détourné le cours de mes idées, & me fait changer le ſujet que je m'étois propoſé de pourſuivre. Il m'eſt venu un homme..., le ſeul que je puſſe excepter de la réſolution où j'étois de ne recevoir perſonne de toute cette journée, qui vous étoit dédiée; un homme que je croyois à Londres, où, ſuivant le rapport de M. Hickman, l'attendoient deux de ſes amis.

A préſent, ma chère, je crois m'être épargné la peine de vous dire que c'eſt votre agréable vaurien. Notre ſexe aime, dit-on, les ſurpriſes; mais je me ſuis enlevé moi-même mon plaiſir par mon trop d'empreſſement. Vous ſavez que c'étoit mon intention de vous faire faire deux fois plus de chemin, avant de vous laiſſer ſeulement ſoupçonner qui ce pouvoit être, ſi c'étoit d'un homme ou d'une femme que j'avois reçu la viſite. Mais, puiſque vous avez mon ſecret à ſi bon marché, vous en jouirez ſur-

le-champ, & je paſſe tout de ſuite au fait.

Le motif qui l'amenoit, m'a-t-il dit, étoit de ſolliciter mes bons offices auprès de ma *charmante amie*, & comme il étoit sûr que je connoiſſois parfaitement votre cœur, de ſavoir de moi ſur quoi il pouvoit compter. Il m'a touché quelque choſe de votre entrevue, mais en ſe plaignant de ſon réſultat, du peu de ſatisfaction qu'il a obtenu de vous, & de la malice de votre famille, qui ne fait qu'augmenter contre lui, ſans que la cruauté qu'elle exerce ſur vous diminue. Son cœur, a-t-il continué, eſt mortellement agité de la crainte qu'on ne vous ſubjugue en faveur d'un homme mépriſé de tout le monde. Il m'a cité de nouvelles indignités de la part de votre frère & de vos oncles; & il m'a déclaré que ſi vous vous laiſſiez traîner de force dans les bras de l'homme qui eſt l'occaſion de tant d'affronts ſi peu mérités, vous ſeriez bientôt une des plus jeunes, comme une des plus aimables veuves d'Angleterre, & qu'il ne s'en tiendroit pas là; qu'il feroit rendre compte auſſi à votre frère des libertés qu'il ſe donne ſur ſa réputation dans toutes les occaſions.

Il m'a propoſé divers plans, dont il vous laiſſe le choix, pour vous délivrer des perſécutions qui vous oppriment. Je veux

vous en citer un : c'eſt de reprendre votre terre, & ſi vous trouvez des obſtacles qui ne puiſſent être ſurmontés, d'accepter, comme il vous l'a propoſé, ſoit ouvertement, ſoit en ſecret, l'aſſiſtance de Lady Betty Lawrence, ou de Milord M***, pour vous y établir. Il proteſte que, ſi vous prenez ce parti, il vous laiſſera entièrement libre de conſulter vous-même votre propre cœur, & d'attendre l'arrivée & les avis de votre couſin Morden, pour vous déterminer à recevoir ſes ſoins, ſuivant les preuves que vous aurez de la ſincérité de la réforme dont ſes ennemis prétendent qu'il a tant beſoin.

J'avois une belle occaſion pour le ſonder, comme vous déſiriez que M. Hickman pût en avoir une de ſonder Milord M*** & ſes tantes, ſur le degré des ſentimens qu'ils ont actuellement pour vous, depuis qu'ils ne peuvent ignorer l'animoſité de votre famille contr'eux, auſſi bien que contre leur neveu. J'ai ſaiſi le moment. Il m'a ſatisfaite, en me faiſant voir quelques endroits d'une lettre de ſon oncle, qu'il avoit ſur lui : j'y ai lu effectivement, " qu'une alliance, fondée ſur la conſidé-
„ ration de votre ſeul mérite, ſeroit tou-
„ jours ce qu'ils pourroient déſirer de plus
„ heureux. „ Et Milord va ſi loin ſur ce qui

qui faiſoit le ſujet de votre curioſité, " qu'à
„ quelque perte, lui dit-il, que vous
„ ſoyiez expoſée par la violence de votre
„ famille en haine de ſon neveu, il l'aſſure
„ que lui & ſes ſœurs y ſuppléeront; que
„ cependant, pour l'honneur des deux
„ parties, dans une affaire auſſi importante,
„ la réputation & la fortune de votre famille
„ leur faiſoient ſouhaiter que cette alliance
„ pût ſe faire d'un conſentement général. „
Je lui ai dit, comme je ſavois que vous l'en aviez aſſuré vous-même, que vous aviez une extrême averſion pour M. Solmes, & que, ſi on vous laiſſoit libre de choiſir, votre préférence ſeroit pour le célibat. Par rapport à lui, je ne lui ai pas diſſimulé que vous aviez de grandes & juſtes objections à former contre ſes mœurs & ſon indifférence à cet égard; qu'il me paroiſſoit étrange que de jeunes gens qui menoient une vie auſſi licencieuſe qu'on l'en accuſoit, euſſent la préſomption de croire que, lorſque la fantaiſie leur prenoit de ſe marier, la plus vertueuſe & la plus digne perſonne de notre ſexe dût néceſſairement leur tomber en partage; qu'à l'égard de votre terre, je vous avois fortement preſſée, & que je vous preſſerois encore de rentrer dans vos droits; mais que, juſqu'à préſent, vous aviez paru montrer beau-

coup de répugnance pour cette réclamation; que votre confiance & vos principales espérances reposoient dans M. Morden, & que j'étois trompée si vous ne vous proposiez pas de suspendre vos résolutions, & de gagner du temps jusqu'à son retour.

Je lui ai dit qu'à l'égard de ses menaces & ses projets sanglans, si l'exécution ou la menace pouvoit être utile à quelqu'un, ce n'étoit qu'à ceux qui vous persécutoient, en leur fournissant un prétexte de pousser promptement à sa fin l'ouvrage de leur violence, & même avec l'approbation de tout le monde; qu'il ne devoit pas s'attendre que la voix du public pût jamais être en faveur d'un jeune homme violent, & d'une réputation assez médiocre sur l'article des mœurs, qui entreprendroit d'enlever à une famille de quelque distinction un enfant si précieux, & qui, ne pouvant obtenir la préférence sur un homme qu'elle auroit choisi elle-même, menaceroit de s'en venger, surtout par des actes de violence.

J'ai ajouté qu'il se trompoit fort, s'il espéroit vous intimider par de pareilles menaces; que, malgré toute la douceur qui faisoit le fond de votre caractère, je n'en connoissois pas un qui eût plus de fermeté, ni qui fût plus inflexible, (comme votre famille l'avoit éprouvé, & ne cesseroit pas

de l'éprouver, ſi elle continuoit de vous donner l'occaſion de l'exercer) dès que vous étiez bien perſuadée de la juſtice de votre cauſe. Apprenez, M. Lovelace, lui ai-je dit, que Miſs Clariſſe Harlowe, timide comme elle peut l'être quelquefois, dans les occaſions où ſa pénétration & ſa prudence lui font voir des dangers pour ceux qu'elle aime, eſt au-deſſus de la crainte dans celles où ſon honneur & la véritable dignité de ſon ſexe lui paroiſſent intéreſſés. En un mot, Monſieur, il ne faut pas vous flatter de pouſſer Miſs Clariſſe Harlowe par la terreur, à la moindre démarche, à la plus légère des inconſéquences où peut s'égarer une ame foible & ſans caractère.

Il étoit ſi éloigné, m'a-t-il dit, de penſer à vous intimider, qu'il me conjuroit de ne pas vous répéter un mot de ce qui s'étoit dit. " S'il avoit laiſſé échapper quelques paroles qui euſſent un air de menace, je devois le pardonner à la chaleur de ſon ſang, qui bouillonnoit à la ſeule idée de vous perdre pour toujours, & de vous voir précipitée dans les bras d'un homme que vous haïſſez. Si cela arrivoit jamais, il avouoit qu'il feroit fort peu de cas du public & de ſa cenſure, ſurtout lorſque les menaces actuelles de quelques per-

ſonnes de votre famille & leur triomphe alors provoqueroient & juſtifieroient toutes les vengeances auxquelles il pourroit ſe porter.

Tous les pays du monde, a-t-il ajouté, étoient égaux à ſes yeux, qui n'y voyoient de différence que par rapport à vous. Ainſi, dans quelque réſolution que ſon déſeſpoir pût l'engager, s'il avoit le malheur de vous perdre, il n'avoit rien à redouter des loix de ſa patrie.

Je n'ai point aimé l'air déterminé dont il m'a tenu ce diſcours. Cet homme, ma chère, eſt certainement capable des plus grandes témérités.

Comme je n'ai pas manqué de lui reprocher vivement cet éclat de ſa violence, il a cherché à en adoucir un peu l'effet, en me diſant que, tant que vous demeurerez fille, il ſouffrira toutes ſortes d'indignités de la part de vos proches; mais que ſi, dans le cas de perſécutions plus outrées, vous vous déterminiez à choiſir l'aſyle de quelque autre protection, en cas que celle de ſon oncle & de ſes tantes ne fût pas de votre goût, je ſuppoſe qu'il vouloit dire celle de ma mère (*), ou ſi vous preniez

(*) (¶) Le lecteur n'oublie pas ſans doute, que malgré l'inſinuation de M. Lovelace ici ſur

le parti de vous retirer à Londres, dans quelque maiſon d'ami, dont il n'approcheroit pas ſans votre permiſſion, & d'où vous pourriez compoſer avec votre famille, il auroit l'eſprit abſolument tranquille, & comme il l'avoit déjà dit, il attendroit patiemment le retour de M. Morden & votre libre déciſion ſur ſon ſort. Il connoiſſoit ſi bien, m'a-t-il dit encore, l'entêtement de votre famille, & le fond qu'elle fait ſur la douceur de votre naturel & ſur vos principes, qu'il tremblera pour vous auſſi long-temps que vous reſterez en leur puiſſance, & ſous l'empire de leurs perſuaſions & de leurs menaces.

Notre converſation a duré beaucoup plus long-temps; mais le reſte n'étant qu'une répétition de ce qu'il vous a dit à votre

---

la protection de la mère de Miſs Howe, dans le cas où ſa belle amie ſeroit réduite à une alternative cruelle, il avoit pris ſoin, par le moyen de l'agent qui lui eſt dévoué dans la maiſon des Harlowes, d'enflammer de plus en plus la famille contre Clariſſe, & de lui enlever toute reſſource de protection de la part de Mde. Howe, ou de toute autre perſonne, ayant dès le principe arrêté dans ſa tête de réduire Clariſſe ſous ſa dépendance abſolue. Voyez la Lettre XXXI. Tom. I. (b)

dernière entrevue dans le bûcher, je m'en rapporte à votre mémoire. (*)

Tout bien réfléchi, je crois, ma chère, qu'il vous importe plus que jamais de vous rendre indépendante. Tout alors s'arrangera comme de soi-même. Lovelace est un homme violent. Je souhaiterois, au fond, que vous puissiez vous délivrer de lui comme de Solmes. Une fois hors des mains de votre frère & de votre sœur, vous examinerez ce qui convient à vos inclinations. Si votre famille persiste dans son ridicule système, je suis d'avis de ne pas négliger l'ouverture de Lovelace; & je prendrai la première occasion pour sonder là-dessus ma mère. De votre côté, déclarez-moi nettement votre idée, sur la proposition de rentrer dans vos droits; car je me joins à lui pour vous y exhorter. Essayez du moins ce que cette demande produira. Demander, n'est pas faire un procès. Mais quelque parti que vous preniez, gardez-vous absolument de leur répéter que vous ne réclamerez point vos droits. Si la persécution continue, elle ne vous justifiera que trop d'avoir changé de sentiment. Laissez-les dans cette crainte. Vous voyez que pour avoir déclaré que vous n'useriez

(*) Voyez la Lettre IV. de ce Vol.

pas du pouvoir qu'ils ſavent qui vous appartient, vous n'en êtes pas mieux traitée. Il me ſemble qu'il ne devroit pas être néceſſaire de vous le dire à préſent. Adieu, ma très-chère & très-aimable amie.

ANNE HOWE.

LETTRE XVII.

Miſs CLARISSE HARLOWE à Miſs HOWE.

Mercredi au ſoir, 22 Mars.

J'APPRENDS de Betty que ſur le rapport de ma tante & de ma ſœur, tous mes parens aſſemblés ont pris contre moi une réſolution unanime, qui vient de m'être ſignifiée dans une lettre de mon frère que je viens de recevoir, & que je vous envoye. Je vous prie de me la faire repaſſer, auſſitôt que vous l'aurez lue. Elle peut m'être néceſſaire dans la ſuite de ces démêlés entre ma famille & moi.

MISS CLARY,

" J'ai ordre de vous déclarer, que mon père & mes oncles ayant appris de votre tante Hervey ce qui s'eſt paſſé entr'elle &

vous, & de votre ſœur le traitement qu'elle a eſſuyé de votre part ; ayant conſidéré tout ce qui s'eſt paſſé entre votre mère & vous ; ayant peſé toutes vos raiſons & vos offres ; leurs engagemens avec M. Solmes, la patience de cet honnête homme, & ſa grande affection pour vous, & le peu de facilité que vous lui avez donné vous-même pour vous faire connoître ſon mérite & ſes propoſitions : ayant conſidéré de plus deux autres points ; ſavoir, l'autorité paternelle, ouvertement offenſée, & les inſtances continuelles de M. Solmes (quoique vous les ayez ſi peu méritées), pour vous faire ſortir d'une priſon à laquelle il a la bonté d'attribuer votre *perverſité* pour lui (je me ſuis trompé ; c'eſt *averſion* que je voulois dire : mais le mot reſtera), ne pouvant donner d'autre explication d'une ſi violente antipathie, lorſque vous avez aſſuré votre mère que vous avez le cœur libre ; ce que M. Solmes veut bien croire, & ce que je vous avoue que perſonne ne croit que lui ; pour toutes ces raiſons, dis-je, il a été réſolu, que vous irez chez votre oncle Antonin. Préparez-vous au départ. Vous ne ſerez pas avertie du jour long-temps auparavant, & vous en devinez facilement les raiſons.

"J'aurai l'honnêteté de vous apprendre

les motifs de ce déplacement : il y en a deux ; l'un, pour s'assurer que vous n'entretiendrez plus de correspondance contre leur gré ; car on sait de Mde Howe, que vous êtes en commerce de lettres avec sa fille, & peut-être avec quelqu'autre, par son entremise ; le second, pour vous mettre en état de recevoir les visites de M. Solmes, que vous avez jugé à propos de refuser ici, & pour vous donner le moyen, dont vous vous êtes privée jusqu'à présent, de connoître quel homme & quels avantages vous avez jusqu'ici rejetés.

"Si après quinze jours de conversation avec M. Solmes, & tout ce que vos parens vous presseront encore d'écouter en sa faveur, tandis que votre obstination cessera d'être endurcie par aucunes correspondances clandestines, vous persistez à convaincre tout le monde que l'*amor omnibus idem* (*) de Virgile (pour l'intelligence duquel je vous renvoye à votre traduction des *Géorgiques* par Dryden) se vérifie dans vous, comme dans tout le reste de la *création animale*, & que vous ne pouvez ou vous ne voulez pas renoncer à votre prévention en faveur du sage, du vertueux, du pieux Lovelace. (Je sais,

(*) L'amour agit de même dans tous les êtres.

vous le voyez, tous mes efforts pour vous plaire!) alors on examinera s'il convient de ſe prêter à cet honorable caprice, ou de vous abandonner pour toujours.

" Comme votre départ eſt une choſe décidée, on eſpère que vous vous y déterminerez de bonne grâce. Votre oncle n'épargnera rien pour vous rendre ſa maiſon agréable. Mais, à la vérité, il ne vous promettra pas de ne pas abaiſſer le pont levis dans les temps convenables.

" Les perſonnes que vous verrez, outre M. Solmes, ſeront, moi-même, Miſs Clary, ſi vous m'accordez tant d'honneur; votre ſœur, &, ſuivant la conduite que vous tiendrez avec M. Solmes, votre tante Hervey & votre oncle Jules. Cependant, les deux derniers pourront bien ſe diſpenſer de vous voir, ſi vous leur faites craindre d'être fatigués par vos *invocations plaintives*. Betty Barnes eſt nommée pour vous ſervir. Et je dois vous dire, Miſs, que votre dégoût pour cette honnête fille ne nous donne pas plus mauvaiſe opinion d'elle; quoique, dans le déſir qu'elle auroit de vous obliger, elle regarde comme un malheur de vous déplaire. On vous demande un mot de réponſe, pour ſavoir ſi vous êtes diſpoſée à partir de bonne grâce. Votre indulgente mère m'ordonne

de vous assurer, de sa part, que les visites de M. Solmes, pendant quinze jours, sont, quant à présent, tout ce qu'on exige de vous.

" Je suis, comme il vous plaira de le mériter, votre, &c.

JAMES HARLOWE.

Ainsi, ma chère, voilà le chef-d'œuvre de la politique de mon frère. Sommée de consentir de bonne grâce à me rendre chez mon oncle, pour y recevoir ouvertement les visites de M. Solmes ! une chapelle, une maison isolée, entourée de fossés pleins d'eau ! toute correspondance impossible avec vous. Nulle ressource pour la fuite, si l'on employoit la violence pour me lier à cet homme odieux. (*)

Quoiqu'il fût assez tard lorsqu'on m'a remis cette insolente lettre, j'y ai fait sur-le-champ une réponse, afin que l'écrivain la puisse recevoir demain à son réveil. Vous

(*) (¶) On sera moins étonné de ces violentes mesures & de la persévérance obstinée de la famille, si l'on considère, que pendant tout ce temps les Harlowes n'étoient, pour ainsi dire, que des personnages de marionettes, dont M. Lovelace tenoit les fils, & qu'il faisoit mouvoir à son gré, comme il s'en est vanté dans la Lettre XXXI. Tom. I. (b)

en trouverez ici la copie faite à la hâte, & vous y verrez combien j'ai été choquée de ſa vile application des Géorgiques, & de ſon brutal reproche de mes *invocations plaintives*. D'ailleurs, comme l'ordre de me tenir prête à partir eſt au nom de mon père & de mes oncles, le juſte reſſentiment que je marque de ſon aviliſſante alluſion, eſt en même temps un petit trait de l'art dont on m'accuſe, pour juſtifier mon refus, qu'autrement on n'auroit pas manqué de faire paſſer pour un acte de révolte. Il eſt clair pour moi, qu'ils ne croiroient avoir obtenu que la moitié de ce qu'ils ſe propoſent s'ils ne me faiſoient pas perdre entièrement la faveur de mon père & de mes oncles, quand même il me ſeroit poſſible de les ſatisfaire en épouſant Solmes.

" Trois lignes, mon frère, ſuffiſoient pour m'informer de la réſolution de mes parens; mais vous auriez manqué l'occaſion d'étaler votre pédanterie par une ſi infâme alluſion au vers de Virgile. Permettez-moi de vous dire, Monſieur, que, ſi l'humanité faiſoit une branche de vos études au collège, elle n'a pas trouvé dans vous un eſprit propre à recevoir ſes impreſſions. Je vois que mon ſexe, & la qualité de ſœur, ne ſont pas des titres qui puiſſent me promettre la moindre décence de la part d'un

frère,

frère, qui paroît s'être plutôt appliqué à cultiver ſes mauvaiſes qualités naturelles, qu'aucune de ſes diſpoſitions à une politeſſe commune, que ſa naiſſance, indépendamment de l'éducation, auroit dû lui donner.

" Je ne doute pas que la liberté de cet exorde ne vous déplaiſe; mais comme vous vous l'êtes attiré juſtement, mon inquiétude là-deſſus diminuera d'autant plus de jour en jour, que je vous vois chercher à faire briller votre eſprit aux dépens de la juſtice & de la compaſſion. Je ſuis laſſe enfin de ſouffrir des mépris & des imputations, qu'il convient moins à un frère qu'à perſonne de ſe permettre; & j'ai, Monſieur, une grâce particulière à vous demander, à vous qui êtes ſi officieux; c'eſt d'attendre, pour vous mêler du ſoin de me chercher un mari, que j'aie la préſomption de propoſer une femme pour vous. Pardonnez, s'il vous plaît; mais je ne puis m'empêcher de croire que, ſi j'avois l'art de mettre mon père de mon côté, j'aurois acquis autant de droits ſur votre choix, que vous vous en attribuez ſur le mien.

" Quant à l'avis que vous me communiquez par votre lettre, je prendrai ſur moi de vous dire que je ſuis diſpoſée, comme

je le dois, à recevoir tout ordre qui me viendra de mon père; mais que cette déclaration venant d'un frère qui a fait éclater depuis peu tant d'animosité contre moi, sans autre raison au monde que celle de se trouver une sœur de trop pour son propre intérêt, je me crois en droit de conclure qu'une lettre pareille à celle que vous m'avez envoyée, est uniquement de vous, & de vous déclarer à mon tour, qu'aussi long-temps que j'en aurai cette opinion, il n'y aura point de lieu où j'aille volontairement, ni même sans violence, pour y recevoir ouvertement les visites de Mr. Solmes.

„ Je crois mon indignation pour votre allusiou infâme, si juste & si méritée, pour l'honneur de mon sexe, comme pour le mien, que je me crois obligée de vous déclarer, comme je vous le déclare, que je ne recevrai plus de vos lettres, si je n'y suis forcée par une autorité à laquelle je ne disputerai jamais rien, excepté dans un cas où mon bonheur pour l'avenir & pour la vie présente est également intéressé; & si j'avois le malheur de tomber dans ce cas, je serois sûre que la rigueur de mon père viendroit moins de lui-même que de vous & des spécieuses absurdités de vos systêmes ambitieux & bassement intéressés.

" Irritée, comme je le ſuis, j'ajouterai encore qu'en me ſuppoſant même auſſi perverſe & auſſi obſtinée que je me l'entends reprocher, on n'auroit jamais dû me traiter ſi cruellement. Mettez la main ſur votre cœur, bon frère; dites à qui j'en ai l'obligation, & examinez de quoi je ſuis coupable, pour mériter qu'on me rende auſſi malheureuſe, & pour être forcée de me dire votre ſœur outragée,

CLARISSE HARLOWE.

Lorſque vous aurez lu cette réponſe, vous me direz, ma chère, ce que vous penſez de moi. Je me forme. Cela ira!

LETTRE XVIII.

Miſs CLARISSE HARLOWE à Miſs HOWE.

Jeudi matin, 23 Mars.

MA lettre a cauſé bien du trouble. Perſonne, à ce qu'il paroît, n'avoit quitté le château cette nuit. On avoit prié mes oncles de reſter pour donner leur avis ſur ma réponſe, ſi je refuſois de me ſoumettre à des ordres qu'on croyoit ſi raiſonnables. Betty raconte que mon père, dans ſa pre-

mière fureur, parloit de monter à ma chambre, & de me chaſſer ſur-le-champ de ſa maiſon. On n'a pu le retenir qu'en lui faiſant entendre que c'étoit répondre à mes vues perverſes, & m'accorder ce qui faiſoit ſans doute l'objet de tous mes vœux. Enfin ma mère & ma tante ayant repréſenté qu'au fond j'avois été bleſſée par les premières meſures; on a conclu que mon frère m'écriroit d'un ſtyle plus modéré; & comme j'ai déclaré que, ſans le commandement d'une autorité ſupérieure, je ne recevrois plus de ſes lettres, ma mère a pris la peine d'écrire les deux lignes ſuivantes ſur l'adreſſe.

" Clary Harlove, recevez & liſez cette „ lettre avec la modération qui convient „ à votre ſexe, à votre caractère, à votre „ éducation, & au reſpect que vous nous „ devez. Vous y ferez une réponſe adreſſée „ à votre frère.

„ CHARLOTTE HARLOWE. „

Jeudi matin.

" J'écris encore une fois, malgré l'impérieuſe défenſe d'une ſœur cadette. Votre mère le veut, pour vous ôter tout prétexte d'excuſe, ſi vous perſiſtez dans votre *pervicacité*. (*) Ce mot, Miſs, m'attirera-t-

(*) Ce mot, quoiqu'adopté en anglois pour ſignifier obſtination, eſt purement latin.

il encore le nom de *pédant?* Votre mère veut ménager juſqu'à la moindre apparence de cette délicateſſe qui vous fit un temps admirer d'elle & de tout le monde... avant que vous euſſiez connu Lovelace. Cependant j'avouerai ſans peine, puiſque votre mère & votre tante le déſirent, (elles auroient du penchant à vous favoriſer, ſi vous ne leur en ôtiez pas le pouvoir) que je puis m'être attiré votre réponſe par quelques expreſſions peu ménagées. Remarquez néanmoins qu'elles la trouvent très-*indécente*. Vous voyez, Miſs, que je m'inſtruis à prendre un langage plus poli, lorſque vous paroiſſez l'abandonner. Voici de quoi il eſt queſtion.

"On vous prie, on vous demande en grâce, on vous ſupplie (lequel de ces termes fera plus d'effet ſur vous, Miſs Clary?) de ne pas faire difficulté d'aller chez votre oncle Antonin. Je vous répète de bonne foi que c'eſt dans les vues que je vous ai expliquées par ma dernière; ſans quoi il eſt à préſumer qu'on n'auroit pas beſoin de vous *prier*, de vous *demander en grâce*, de vous *ſupplier*. C'eſt une promeſſe qu'on a faite à M. Solmes, qui ne ceſſe point d'être votre avocat, & qui s'afflige de vous voir renfermée, parce qu'il regarde cette contrainte comme la ſource de votre dé-

goût pour lui. S'il ne vous trouve pas mieux diſpoſée en ſa faveur, lorſque vous ſerez délivrée de ce que vous nommez votre eſclavage, il prendra le parti de renoncer à vous, quelque peine qu'il puiſſe lui en coûter. Il vous aime trop; & c'eſt en quoi il me ſemble qu'on pourroit douter de ſon jugement, auquel vous n'avez pas rendu juſtice.

"Conſentez donc, pendant quinze jours ſeulement, à recevoir ſes viſites. Votre éducation (vous m'avez ſi bien parlé de la mienne!) ne doit vous permettre aucune incivilité pour perſonne. J'eſpère qu'il ne ſera pas le premier homme (à l'exception de moi néanmoins) que vous vouluſſiez traiter groſſièrement par la ſeule raiſon qu'il eſt eſtimé de toute votre famille. Je ſuis tout ce que vous avez deſſein de faire de moi, un ami, un frère, un ſerviteur. Mon regret eſt de ne pouvoir pouſſer la politeſſe encore plus loin pour une ſœur ſi polie, ſi délicate!

JAMES HARLOWE.

P. S. "Il faut m'écrire encore, à moi; du moins ſi votre bonté vous fait condeſcendre à répondre. Votre mère ne veut point être troublée par vos vaines *invocations*; oui, *invocations!* Le voilà encore, le voilà encore, Mademoiſelle Clary, ce malheureux

terme que vous répète votre *pédant* de frère. „

A M. HARLOWE, Fils.

Jeudi, 23 Mars.

Permettez, mes très-chers & très-honorés père & mère, que ne pouvant obtenir l'honneur de vous écrire directement, je vous dérobe un moment d'audience par cette voie; du moins si ma lettre peut parvenir à vous être lue. Je vous prie en grâce de croire qu'il n'y a qu'un invincible dégoût qui puisse me donner de l'opposition à vos volontés. Que sont les richesses & les plus brillans établissemens, comparés au bonheur? Ne me livrez pas si cruellement à un homme pour lequel mon ame ne sent que de l'aversion. Qu'il me soit permis de répéter que la réligion & l'honnêteté même me défendent d'être à lui : peut-être pourrois-je m'y résoudre si j'avois une moins haute idée des devoirs du mariage. Mais, lorsque je prévois tous les maux qu'il me faudra souffrir, & cela pour la vie, lorsque mon cœur y est moins intéressé que mon ame, mon bonheur présent moins peut-être que mon bonheur futur, pourquoi m'ôteroit-on la liberté du refus? Cette liberté est tout ce que je demande.

Il me ſeroit aiſé d'accorder les quinze jours qu'on demande à la converſation de Mr. Solmes, quoiqu'il ne m'en fût pas moins impoſſible, quelques choſes qu'il pût me dire, de ſurmonter mon dégoût. Mais une maiſon environnée de foſſés & d'eau, une chapelle! & le peu de compaſſion que j'ai trouvé juſqu'à préſent dans mon frère & ma ſœur qui doivent s'y établir, me rempliſſent des plus étranges craintes. Et comment mon frère peut-il dire, qu'à la prière de M. Solmes ma priſon finira chez mon oncle, lorſqu'elle doit y devenir plus étroite que jamais? Ne me menace-t-on pas de tenir le pont fermé? Et plus de père ni de mère tendres auprès de moi, auxquels je puiſſe appeler en dernier reſſort?

Ne tranſportez pas, je vous en conjure, à un frère & à une ſœur votre autorité ſur votre malheureuſe fille; à un frère & une ſœur qui m'accablent de duretés & de reproches, & qui s'attachent, comme je n'ai que trop de raiſons de le craindre, à vous repréſenter ſous de fauſſes couleurs mes diſcours & ma conduite; ſans cela il ſeroit impoſſible qu'ayant toujours eu tant de part à votre faveur, j'euſſe le chagrin de me voir tombée ſi bas dans votre eſtime.

Daignez mettre fin à cette dure & humiliante priſon. Permettez-moi, ma chère maman, de reprendre les ouvrages de mon ſexe & de travailler ſous vos yeux comme une de vos femmes, & vous vous convaincrez par vous-même, que ce n'eſt ni caprice, ni prévention qui me gouverne. Que du moins je ne ſois pas chaſſée de votre maiſon! M. Solmes peut aller & venir, ſuivant les déſirs de mon père; je ne demande que la liberté de reſter ou de me retirer comme je pourrai lorſqu'il paroîtra, & j'abandonne le reſte à la providence.

Pardonnez, mon frère, s'il y a quelqu'apparence d'art dans la voie que je prends pour m'adreſſer à un père & une mère, lorſqu'il m'eſt défendu de leur écrire & de m'approcher d'eux. Il eſt bien dur pour moi d'être réduite à cette reſſource? Pardonnez auſſi avec la généroſité d'un noble cœur & la tendreſſe qu'un frère doit à ſa ſœur, une franchiſe que j'ai peut-être pouſſée trop loin dans ma dernière lettre. Quoique depuis quelque temps vous m'ayez donné lieu d'attendre de vous peu de faveur & de compaſſion, j'oſe encore réclamer de vous ces deux ſentimens, parce que je n'ai pas mérité que vous me les refuſiez. Vous n'êtes que mon frère, auſſi long-temps que, grâces au ciel! mon

père & ma mère vivent pour le bonheur de leur famille ; mais je ſuis perſuadée que vous avez à préſent le pouvoir de rendre la paix à votre malheureuſe ſœur.

CL. HARLOWE.

Betty m'eſt venue dire que mon frère a déchiré ma lettre en pièces, & qu'il ſe propoſe de me faire une réponſe en règle, capable de me réduire au ſilence ; d'où je dois conclure que j'aurois pu toucher la pitié de quelqu'un, ſi je n'avois pas ce frère dont le cœur eſt ſi dur ! Que le ciel lui pardonne !

LETTRE XIX.

Miſs CLARISSE HARLOWE à Miſs HOWE.

Jeudi au ſoir, 23 Mars.

JE vous envoie la lettre de réfutation tant vantée, qui vient d'être remiſe entre mes mains. Mon frère, ma ſœur, mon oncle Antonin & M. Solmes ſont enſemble, me dit-on, à relire la copie, avec toute la joie d'un triomphe, comme une pièce victorieuſe à laquelle il n'y a point de replique.

A CLARISSE HARLOWE.

" Si je vous écris encore une fois, mon inflexible sœur, c'est pour vous faire savoir que la jolie invention que vous avez employée, pour faire passer par mes mains vos pathétiques lamentations jusqu'à mon père & ma mère, n'a pas eu l'effet que vous en espériez. Je vous assure que votre conduite n'a pas été représentée sous de fausses couleurs. Il n'en est pas besoin. Votre mère, qui est si ardente à saisir l'occasion d'expliquer favorablement tout ce qui vient de vous, s'est vue forcée, vous le savez, de vous abandonner après pleine conviction. Ainsi, nul besoin de revenir travailler sous ses yeux. Vos rusées complaintes lui sont insupportables; c'est par ménagement pour elle, qu'il vous est défendu de paroître en sa présence; & vous n'y reparoîtrez jamais, qu'aux conditions qu'il lui plaira de vous imposer.

" Il s'en est peu fallu que vous n'ayez fait hier une dupe de votre tante Hervey. Elle ne descendit de chez vous que pour plaider en votre faveur. Mais lorsqu'on lui eût demandé ce qu'elle avoit enfin obtenu de vous, elle fut réduite à regarder autour d'elle, sans savoir que répon-

dre. Votre mère ſurpriſe auſſi d'abord par le tour d'adreſſe que vous avez joué ſous mon nom, (car ne me défiant pas de votre ingénieux ſubterfuge, j'ai commencé à leur lire la lettre) a voulu abſolument qu'elle fût lue juſqu'au bout, & s'eſt écriée, au commencement, en ſe tordant les mains, que ſa chère Clary, ſa chère fille, ne devoit pas être ainſi forcée. Mais lorſqu'on lui a demandé ſi elle ſouhaitoit pour ſon gendre un homme qui brave toute la famille, & qui a manqué d'égorger ſon fils, & ce qu'elle avoit obtenu de ſa fille bien aimée, qui méritât ce mouvement de tendreſſe, pour une fille ſurtout qui l'avoit trompée par les apparences, en lui aſſurant que ſon cœur étoit libre. Elle n'a ſu auſſi que jeter les yeux autour d'elle, comme avoit fait ſa ſœur, ſans avoir rien à répondre. Alors elle eſt revenue à elle-même & à la réſolution de faire valoir ſon autorité.

"Vous paroiſſez, mon enfant, avoir une fort haute idée des devoirs du mariage; & moi, j'engagerois ma vie que, ſemblable à toutes les autres femmes, dont j'excepte une ou deux que j'ai l'honneur de connoître, vous irez promettre à l'égliſe ce que vous oublierez en ſortant, pour ne vous en ſouvenir de votre vie.

Mais,

Mais, douce enfant! (comme votre digne maman Norton vous appelle) penſez un peu moins à l'état conjugal, du moins juſqu'à ce que vous y ſoyez arrivée, & rempliſſez un peu mieux vos devoirs de fille. Comment pouvez-vous dire que tout le mal ſera pour vous, tandis que vous en faites tomber une ſi grande partie ſur votre père & votre mère, ſur vos oncles, ſur votre tante, ſur moi-même & ſur votre ſœur, qui vous avons aimé ſi tendrement, depuis près de dix-huit ans que vous êtes au monde.

"Si je ne vous ai pas donné lieu, dans ces derniers temps, de vous attendre à ma faveur & à ma compaſſion, c'eſt que, dans ces derniers temps, vous avez peu mérité l'une & l'autre. Je ne comprends point votre idée, maligne petite folle que vous êtes, lorſqu'ajoutant que je ne ſuis que votre frère, (degré de parenté fort léger apparemment pour vous) vous prétendez qu'il n'en dépend pas moins de moi de vous rendre cette paix qui eſt entre vos mains, quand vous voudrez la devoir à vous-même.

"Vous demandez pourquoi l'on vous ôte la liberté de refuſer: c'eſt, jolie petite Miſs, parce que nous voyons bien tous qu'elle ſeroit bientôt ſuivie de la liberté

de choiſir. Le miſérable à qui vous avez livré votre cœur, ne ceſſe de le dire ouvertement à tous ceux qui veulent l'entendre, ſans vous conſulter. Il ſe vante que vous êtes à lui ; & la mort eſt ce qu'il promet à quiconque entreprendra de lui enlever ſa propriété. C'eſt préciſément ce point que nous penſons à lui diſputer. Mon père, ſuppoſant qu'il a les droits d'un père ſur un de ſes enfans, eſt abſolument déterminé à ne pas s'en laiſſer dépouiller. Et que faut-il penſer d'un enfant qui donne la préférence à un vil libertin ſur ſon père ?

" Voilà le jour dans lequel tout ce débat doit être enviſagé. Rougiſſez donc, délicateſſe, qui ne peut ſouffrir la citation d'un poëte (*) ; rougiſſez, ame pure, modeſtie virginale ; & ſi vous êtes capable de conviction, ſoumettez votre volonté entière à la volonté du couple reſpectable à qui vous devez l'être, & demandez à tous vos parens l'oubli & le pardon d'une révolte ſans exemple.

" Ma lettre eſt plus longue que je ne me propoſois de vous en écrire jamais, après l'inſolence de vos termes & la défenſe que vous avez oſé me faire. Mais je reçois la

(*) *Amor omnibus idem.*

commiſſion de vous déclarer que tous vos parens ſont auſſi las de vous tenir renfermée que vous de l'être. Préparez-vous donc à vous rendre dans peu de jours, comme on vous l'a dit, chez votre oncle Antonin, qui, malgré vos terreurs, fera lever ſon pont lorſqu'il le voudra, recevra chez lui les compagnies qu'il voudra, & qui ne fera pas démolir ſa chapelle pour vous guérir de l'averſion auſſi nouvelle qu'inſenſée que vous commencez à ſentir pour les lieux deſtinés au ſervice divin; idée d'autant plus folle, que, ſi nous voulions employer la force, votre chambre ſeroit auſſi propre que tout autre lieu pour la cérémonie.

" Vos préjugés contre M. Solmes vous ont évidemment aveuglée. La charité nous oblige de vous ouvrir les yeux. Cet honnête homme ne paroît mépriſable qu'à vous ſeule; & pour un provincial, qui eſt trop ſenſé pour vouloir ſe donner les airs d'un petit-maître, il n'y a rien à lui reprocher du côté des manières. A l'égard de ſon naturel; il faut que vous le connoiſſiez mieux que vous ne pouvez encore le connoître, pour en juger.

" Enfin, je vous conſeille de vous diſpoſer de bonne heure à partir, autant pour votre propre commodité, que pour faire

voir à vos parens qu'il y a du moins quelque choſe en quoi vous êtes empreſſée de les obliger. Vous me compterez parmi vos amis quand il vous plaira de le mériter, *quoique je ne ſois que votre frère*,

JAMES HARLOWE.

P. S. "Si vous êtes diſpoſée à voir M. Solmes, & à lui faire quelques excuſes de votre conduite paſſée, pour vous mettre en état de le voir enſuite dans quelqu'autre lieu avec moins d'embarras, il ſe rendra où vous le jugerez à propos. Si vous ſouhaitiez auſſi de lire les articles, avant qu'on vous les préſente pour vous les faire ſigner, on vous les enverra ſur-le-champ. Qui ſait s'ils ne vous aideront pas à forger quelque nouvelle objection? Votre cœur eſt libre, vous le ſavez : il faut bien qu'il le ſoit; car ne l'avez-vous pas dit à votre mère? Et la *pieuſe Clariſſe* ſeroit-elle capable d'une impoſture avec ſa chère maman?

"Je ne vous demande point de réponſe; il n'en eſt pas beſoin. Cependant je vous demanderai, Miſs, ſi vous n'avez plus de propoſitions à faire."

La fin de cette lettre m'a piquée ſi vivement, quoique le poſt-ſcriptum puiſſe avoir été ajouté ſans la participation des

autres, que j'ai pris auſſitôt ma plume, dans l'intention d'écrire à mon oncle Jules, pour lui demander, ſuivant votre avis, que ma terre me ſoit rendue. Mais le courage m'a manqué, lorſque je ſuis venue à faire réflexion que je n'ai pas un ami capable de me ſoutenir & de me guider dans ma réclamation, & que cette démarche ne ſerviroit qu'à les irriter, ſans remplir aucune bonne vue. Oh! ſi M. Morden étoit arrivé!

N'eſt-il pas bien cruel pour moi, qui me croyois, il n'y a pas long-temps, chérie de tout le monde, de n'avoir perſonne qui puiſſe parler en ma faveur, prendre mes intérêts, ou m'accorder un aſyle, ſi je me trouvois dans la néceſſité d'en chercher? moi qui ai eu la vanité de penſer que j'avois autant d'amis que je connoiſſois de perſonnes, & qui me flattois même de n'en être pas tout-à-fait indigne; parce que, dans l'un & l'autre ſexe, dans toutes ſortes d'états, entre les pauvres comme parmi les riches, tout ce qui porte l'image de mon créateur avoit ſa juſte part à ma tendre affection. Plût au ciel, ma chère, que vous fuſſiez mariée! Peut-être M. Hickman ſe laiſſeroit-il engager par votre prière à m'accorder ſa protection juſqu'à la fin de cet orage. D'un autre

côté, ce ſeroit l'expoſer à quantité d'embarras & de dangers ; ce que je ne voudrois pas pour tous les avantages du monde.

Je ne ſais ce que je dois faire; non, je ne le ſais pas. J'en demande pardon au ciel ; mais je ſens ma patience épuiſée. Je ſouhaiterois.... Hélas ! j'ignore ce que je puis ſouhaiter ſans crime. Cependant je ſouhaiterois qu'il plût à Dieu de m'appeler à lui dans ſa miſéricorde; je n'en ai plus à eſpérer ici bas. Quel monde eſt celui-ci ? qu'offre-t-il qui mérite nos déſirs ? Les biens dont nous avons l'eſpérance ſont ſi mêlés, qu'on ne ſait que ſouhaiter. La moitié du genre humain ſert à tourmenter l'autre, & ſouffre elle-même du tourment qu'elle fait ſouffrir. Car, dans le cas où je ſuis, en me rendant malheureuſe, mes proches ne peuvent eux-mêmes être heureux, à l'exception néanmoins de mon frère & de ma ſœur, qui paroiſſent y trouver leurs délices, & jouir de tout le mal qu'ils font.

Mais il eſt temps d'abandonner la plume, puiſqu'au lieu d'encre il n'en coule que du fiel.

LETTRE XX.

Miſs CLARISSE HARLOWE à Miſs HOWE.

Vendredi, à 6 heures du matin.

MADEMOISELLE Betty m'apprend qu'on ne s'entretient que de mon départ pour me rendre chez mon oncle Antonin. Elle a reçu ordre, dit-elle, de ſe tenir prête à partir avec moi; & ſur quelques marques d'averſion que j'ai données pour ce voyage, elle a eu l'audace de me dire que m'ayant quelquefois entendu vanter la ſituation *romantique* du château de mon oncle, elle eſt ſurpriſe (& elle a levé les yeux & les mains) de me voir cette répugnance pour une maiſon ſi conforme à mon goût.

Je lui ai demandé ſi cette inſolence venoit d'elle-même, ou ſi c'étoit une obſervation de ſa maîtreſſe.

Elle m'a cauſé bien plus d'étonnement par ſa réponſe : c'étoit une choſe bien dure, m'a-t-elle dit, qu'il ne pût ſortir un bon mot de ſa bouche ſans qu'on lui en dérobât l'honneur.

Comme il m'a paru à ſon air qu'effecti-

vement elle croyoit avoir dit quelque choſe d'admirable, ſans en ſentir la hardieſſe, j'ai laiſſé paſſer ſon impertinence. Mais, à dire la vérité, cette créature m'a ſurpriſe quelquefois par la vivacité de ſes réparties; & depuis qu'elle remplit auprès de moi l'office de ſurveillante, j'ai trouvé dans ſon audace plus d'eſprit que je ne l'en avois jamais ſoupçonnée. C'eſt une marque que l'inſolence eſt ſon talent, & que la fortune, en la plaçant au ſervice de ma ſœur, ne l'a pas traitée avec autant de faveur que la nature; car elle auroit mieux figuré en qualité de ſa compagne. Il me vient quelquefois à l'eſprit que moi-même, la nature m'a plutôt faite pour les ſervir toutes deux, que pour être la maîtreſſe de l'une, ou la ſœur de l'autre; & depuis quelques mois, la fortune m'a traitée comme ſi elle étoit de la même opinion.

Vendredi à 10 *heures.*

En allant tout à l'heure à ma ménagerie, j'ai entendu mon frère & ma ſœur qui rioient de toute leur force avec leur Solmes, & qui ſembloient triompher. La grande haie d'ifs, qui ſépare la cour du jardin, les empêchoit de me voir.

Il m'a paru que mon frère venoit de

leur lire ſa dernière lettre, ou en entier, ou en partie; démarche fort prudente, & qui s'accorde fort bien, direz-vous, avec leurs vues de me faire la femme d'un homme auquel ils découvrent ce qu'un peu de bonté devroit leur faire cacher ſoigneuſement dans cette ſuppoſition, pour l'intérêt de ma tranquillité future. Mais je ne puis douter qu'ils ne me haïſſent au fond du cœur.

Aſſurément, lui diſoit ma ſœur, vous l'avez réduite au ſilence. Il n'étoit pas beſoin de lui défendre de vous écrire. Je parierois qu'avec tout ſon eſprit, elle n'entreprendra pas de repliquer.

A la vérité, lui a répondu mon frère, (avec un air de ſuffiſance de collège, dont il eſt rempli; car il eſt perſuadé que perſonne n'écrit comme lui) je crois lui avoir donné le coup de grâce. Qu'en dites-vous, M. Solmes?

Vraiment, Monſieur, votre lettre me paroît ſans replique, lui a dit Solmes; mais ne ſervira-t-elle pas à l'aigrir encore plus contre moi? —Soyez ſans crainte, M. Solmes, a répondu mon frère, & comptez que nous l'emporterons, ſi vous ne vous laſſez pas le premier. Nous ſommes trop avancés pour revenir ſur nos pas. Son couſin Morden doit arriver bientôt.

Il faut que tout ſoit fini avant ſon retour, ſans quoi elle ſortira de notre dépendance.

Comprenez-vous à préſent, chère Miſs Howe, la raiſon qui les porte à tout preſſer vers le terme avec tant de violence.

M. Solmes a déclaré qu'il étoit décidé à perſévérer auſſi long-temps que mon frère ſoutiendroit ſon eſpoir, & que mon père demeureroit ferme.

Ma ſœur a dit à mon frère qu'il m'avoit porté une botte admirable, ſur le motif qui m'obligeoit de converſer avec M. Solmes; mais que les fautes d'une fille perverſe ne doivent pas lui faire étendre ſes railleries ſur tout le ſexe.

Je ſuppoſe que mon frère a fait quelque réponſe vive & pleine de ſel, car lui & M. Solmes en ont ri aux éclats, & Bella, qui en rioit auſſi, l'a traité d'impertinent; mais je n'ai pu rien entendre de plus, parce qu'ils ſe ſont éloignés, & ſont entrés dans le jardin.

Si vous croyez, ma chère, que ces propos ne m'ont pas fort échauffé l'eſprit, vous vous trouverez trompée en liſant la lettre ſuivante, que j'ai écrite à mon frère, ſur le champ, tandis que ma bile étoit allumée. Ne me dites plus, je vous prie, que je ſuis douce & patiente.

A M. JAMES HARLOWE.

Vendredi matin.

Si je gardois le ſilence, monſieur, ſur votre dernière lettre, malgré votre défenſe de vous répondre, vous en pourriez conclure que je conſens à me rendre chez mon oncle aux conditions que vous m'avez preſcrites. Mon père diſpoſera de ſa fille comme il lui plaira. Il peut me chaſſer de ſa maiſon, s'il le juge à propos, ou vous charger de cette commiſſion. Mais quoique je le diſe à regret, il me paroîtroit fort dur d'être menée malgré moi dans la maiſon d'autrui, lorſque j'en ai une à moi où je puis me retirer.

Loin de moi, malgré vos perſécutions & celles de ma ſœur, la penſée de reprendre dans mes mains ma terre, ſans la permiſſion de mon père. Mais ſi je ne dois pas faire un plus long ſéjour ici, pourquoi ne me ſeroit-il pas permis d'y aller ? Je m'engagerai volontiers, ſi cette faveur m'eſt accordée, à ne recevoir aucune viſite qu'on n'approuve pas. Je dis cette faveur, & je ſuis prête à la recevoir à ce titre ? quoique le teſtament de mon grand-père m'en ait fait un droit.

Vous me demandez, d'un air aſſez in-

décent pour un frere, dans le *poſt ſcriptum* qui ſuit votre lettre, ſi je n'ai pas quelques nouvelles propoſitions à faire? j'en ai trois ou quatre, depuis votre queſtion; & je les crois effectivement nouvelles, quoique j'oſe dire, qu'au jugement de toute perſonne impartiale, que vous n'aurez pas animée contre moi, les anciennes ne devoient pas être rejetées. C'eſt ce que je penſe: pourquoi ne l'écrirois-je pas? Vous n'avez pas plus de raiſon de vous emporter contre votre ſœur, pour cette liberté, ſurtout lorſque dans votre dernière lettre, vous paroiſſez faire gloire d'avoir tourné ma mère & ma tante Hervey contre moi, que je n'en ai d'être offenſée de me voir traitée par un frère, comme un frère n'a jamais dû traiter ſa ſœur.

Voici donc ce que j'ai de nouveau à propoſer: premièrement, qu'il me ſoit permis d'aller réſider dans la maiſon de mon grand-père, ſous les conditions qui me ſeront preſcrites & que je promets d'obſerver réligieuſement. J'y demeurerai ſans lui donner le nom de *ma terre*: je n'ai que trop de raiſons de regarder comme un malheur, qu'elle ait jamais été à moi; oui, trop de raiſons.

Si je n'obtiens pas cette permiſſion, je demande

demande celle d'aller passer un mois, ou le temps qu'on jugera convenable, chez Miss Howe. J'ose répondre du consentement de sa mère, dès que j'aurai l'aveu de mon père pour partir.

Si je ne suis pas plus heureuse sur cette demande, & qu'absolument je doive être chassée de la maison paternelle; je supplie qu'on me permette du moins d'aller chez ma tante Hervey, où je serai inviolablement fidelle à ses ordres & à ceux de mon père & de ma mère.

Mais si cette grâce m'est encore refusée, ma très-humble prière est d'être envoyée chez mon oncle Jules, au lieu de mon oncle Antonin: non que j'aie pour l'un moins de respect que pour l'autre, mais les fossés & l'enceinte de son château, ce pont qu'on menace de lever, & cette chapelle, peut-être, malgré le tour ridicule que votre esprit s'est fait un jeu de donner à mes craintes, m'épouvantent au-delà de toute expression.

Enfin, si l'on va jusqu'à refuser aussi cette proposition, & s'il faut aller dans ce château isolé, qui me paroissoit autrefois une habitation délicieuse, je demande qu'on me promette au moins, que je ne serai pas forcée d'y recevoir les visites de M. Solmes. A cette condition, je pars &

j'y vais avec autant de joie que jamais.

Telles ſont, monſieur, mes nouvelles propoſitions. Si vous trouvez qu'aucune d'elles ne répond à vos vues, parce qu'elles tendent toutes à l'excluſion de ce perſécuteur ſi peu généreux, ſouffrez que je vous déclare qu'il n'y a pas d'infortune que je ne ſois déterminée à ſubir, plutôt que de donner ma main à un homme auquel je ne puis donner aucune part dans mon cœur.

Vous remarquerez ſans doute quelque changement dans mon ſtyle : mais, ſi vous le trouvez différent de mon ſtyle ordinaire, & de celui dont je déſirerois avoir occaſion de vous écrire, un juge impartial, qui ſauroit ce que le haſard m'a fait entendre depuis une heure de votre bouche, & de celle de ma ſœur, & de celle d'un tiers auſſi, particulièrement la raiſon que vous donnez de perſécutions ſi preſſantes, ſavoir l'arrivée de mon couſin Morden qu'on attend de jour en jour, me croiroit parfaitement juſtifiée. Daignez faire réflexion, monſieur, qu'après m'être attirée tant de railleries outrageantes par mes *invocations plaintives*, il eſt temps, ne fût-ce que pour imiter d'auſſi excellens exemples que les vôtres & ceux de ma ſœur, que je cherche à établir un

peu mon caractère ; afin de montrer que je tiens un peu du vôtre à tous deux, & de vous paroître moins étrangère que vous n'avez semblé le croire depuis quelque temps.

Permettez-moi d'ajouter, pour *vider* tout-à-fait *mon carquois femelle*, (*), que vous ne pouvez pas avoir eu d'autre raison pour me défendre de vous répliquer, après m'avoir écrit tout ce qu'il vous a plu, que le témoignage de votre propre conscience, qui vous fait sentir que rien ne peut justifier le traitement que je reçois de vous.

Si je me trompe en vous supposant des remords, si je suis sûre de la justice de ma cause, que moi, fille ignorante, peu instruite des règles de la logique, & plus jeune que vous d'un tiers de vos années, je consens à faire dépendre mon sort du succès d'une dispute en règle avec vous : avec vous, monsieur, qui avez l'avantage d'une éducation académique, dont l'esprit doit s'être fortifié par ses propres observations & par les lumières d'une société savante, & qui (pardonnez-moi de descendre si bas) êtes accoutumé à *don-*

(*) Expression de son frère, dans une Lettre précédente.

ner le coup de grâce à ceux contre lesquels vous daignez armer votre plume.

Je vous laisse le choix du juge, & je ne le demande qu'impartial. Prenez, par exemple, votre dernier gouverneur, ou le vertueux docteur Lewin. Si l'un ou l'autre se déclare contre moi, je promets de me résigner à ma destinée; pourvu qu'on me promette aussi, que dans la supposition contraire, mon père me laissera libre de refuser le mari qu'on veut m'imposer malgré moi. Je me flatte, mon frère, que vous accepterez d'autant plus volontiers cette proposition, que vous paroissez avoir une haute idée de vos talens pour le raisonnement, & n'en avoir pas une médiocre de la force des argumens que vous avez employés dans votre dernière lettre. Et comme il n'est sûrement pas possible que l'avantage soit pour moi dans une lutte avec vous, si je ne le trouve pas dans la justice de ma cause, ce que vous n'avez nullement l'air de croire, il me semble que l'honneur vous fait une loi de montrer devant un arbitre impartial, que la justice est de votre côté, & l'injustice du mien.

Mais vous sentez bien que ce combat, si vous l'acceptez, demande nécessairement d'être engagé par écrit; que les faits doi-

vent être établis & reconnus de part & d'autre, & la déciſion donnée ſuivant la force des argumens que chacun produira de ſon côté; car vous me permettrez de dire que je connois trop bien la *mâle vigueur* de votre naturel, pour m'expoſer avec vous à des combats perſonnels.

Si vous n'acceptez pas ce défi, j'en conclurai que vous ne ſauriez juſtifier votre conduite à vos propres yeux; & je me contenterai de vous demander à l'avenir les égards dus à une ſœur, par un frère qui aſpire à ſe faire une réputation de ſavoir & de politeſſe.

Trouvez-vous qu'à préſent, Monſieur, je commence à montrer, par ma fermeté que je me ſens un peu de l'honneur que j'ai d'appartenir à vous & à ma ſœur? Vous trouverez peut-être auſſi qu'elle s'accorde mal avec cette partie de mon caractère, qui paroiſſoit m'attirer autrefois l'amitié de tout le monde. Mais conſidérez, s'il vous plaît, à quelles perſonnes & à quelles cauſes ce changement doit être attribué: & que je ne me ſerois jamais éloignée de ma douceur ordinaire, ſi je n'avois reconnu que c'eſt à ce caractère même que je dois attribuer les mépris & les inſultes qu'un frère, qui s'eſt montré ſi jaloux d'une indépendance à laquelle j'ai volon-

tairement renoncé, & qui a paru ſi triomphant de cet abandon, n'auroit jamais dû ſe permettre avec perſonne, & bien moins avec une ſœur foible & ſans défenſe : cette ſœur ne s'eſt jamais écartée du reſpect & de l'affection qu'elle doit à ſon frère, & elle ne déſire que des raiſons de conſerver pendant toute ſa vie les mêmes ſentimens, malgré le cruel retour dont elle en eſt payée depuis quelque temps.

CL. HARLOWE.

Admirez, ma chère, la force & la volubilité de la paſſion ; cette lettre, où vous ne trouvez pas la moindre rature, eſt l'original ; la copie que j'ai envoyée à mon frère, par Mlle. Betty, n'eſt pas plus nette.

Vendredi, à 3 heures.

Cette fille eſt bientôt revenue toute troublée, & m'a dit en rentrant : Seigneur ! Miſs, qu'avez-vous fait ? qu'avez-vous écrit ? votre lettre les a tous mis dans un beau tumulte !

Ma ſœur ne fait que de me quitter : elle eſt montée toute en feu : ce qui m'a obligée de quitter bruſquement ma plume. Elle eſt accourue à moi : eſprit mutin, m'a-t-elle dit en me frappant un peu trop rudement ſur le cou, voilà donc le point où vous aſpiriez !

Me battez-vous, Bella ?

Eſt-ce vous battre que de vous toucher doucement l'épaule, en me frappant encore, mais avec plus de douceur ? nous nous y étions bien attendus. Il vous faut de l'indépendance ; mon père a vécu trop long-temps pour vous.

J'allois répondre avec véhémence ; mais elle m'a fermé la bouche de ſon mouchoir fort bruſquement : votre plume en dit aſſez, baſſe eſpionne que vous êtes, qui veniez écouter ce qu'on dit ! Mais ſachez que votre ſyſtême d'indépendance & celui de vos viſites ſeront également rejetés. Suivez, fille perverſe, ſuivez vos penchans. Appelez votre libertin au ſecours, pour vous ſouſtraire à la dépendance de vos parens, & vous ſoumettre à la ſienne. Oui, faites ce beau coup ! Mais il eſt queſtion de vous préparer à l'heure même au départ. Voyez ce que vous voulez prendre avec vous ; c'eſt demain que vous partez ; demain, comptez là-deſſus. Vous ne demeurerez pas ici plus long-temps à eſpionner, à tourner autour des gens, pour entendre ce qu'ils diſent. C'eſt une réſolution priſe, mon enfant, vous partez demain.

Mon frère vouloit monter lui-même pour vous le déclarer ; mais je vous ai rendu le ſervice de l'arrêter, car je ne ſais ce que

vous ſeriez devenue s'il étoit monté. Une lettre! un défi de cette préſomption & de cette inſolence! Vaine créature que tu es! Mais préparez-vous, je le répète, vous partez demain. Mon frère accepte votre audacieux défi. Apprenez ſeulement que le combat ſera perſonnel, & chez mon oncle Antonin..... ou peut-être chez M. Solmes.

Dans la paſſion qui la faiſoit preſqu'écumer, elle n'auroit pas ceſſé, ſi la patience ne m'étoit échappée. Finiſſons toutes ces violences, lui ai-je dit. Si j'avois pu prévoir dans quel deſſein vous êtes venue, vous n'auriez pas trouvé ma porte ouverte. Prenez ce ton avec vos ſervantes. Quoique j'aie, grâces au ciel, aſſez peu de reſſemblance avec vous, je n'en ſuis pas moins votre ſœur; & je vous déclare que je ne partirai ni demain, ni le jour ſuivant, ni celui d'après, ſi l'on ne m'entraîne par violence.

Quoi! ſi votre père, ſi votre mère vous le commandent.... *Petite fille!* — voulant me gratifier d'une autre épithète, comme j'en ai jugé par la pauſe & l'air qui l'ont précédée.

Attendons qu'ils en viennent là, Bella! je verrai alors ce qu'il me conviendra de répondre. Mais je ne partirai point ſans en

avoir reçu l'ordre de leur propre bouche — & non de la vôtre, ou de celle de votre Betty. Que je vous entende ajouter un mot ſur le même ton, & vous verrez au riſque de ce qui en pourra arriver, que je ſaurai m'ouvrir un paſſage juſqu'à eux, & leur demander ce que j'ai fait pour mériter cet indigne traitement.

Venez, mon enfant, allons, venez, la douceur même, (me prenant par la main & me conduiſant vers la porte) venez leur faire cette queſtion : vous les trouverez enſemble, ce père & cette mère mépriſés de vous. Quoi ! le cœur vous manque ? (car l'indignation de me voir traitée inſolemment me faiſoit réſiſter, & m'avoit fait arracher ma main de la ſienne).

Je n'ai pas beſoin de guide, lui ai-je dit ; & puiſque je puis m'autoriſer de votre invitation, j'irai ſeule. Et dans la chaleur de mes ſentimens, je m'avançois effectivement vers l'eſcalier, mais ſe mettant entre la porte & moi, elle s'eſt hâtée de la fermer. Hardie créature, a-t-elle repris, laiſſez-moi, du moins, le temps de les prévenir ſur votre viſite. Laiſſez.... pour votre propre intérêt : mon frère eſt avec eux. — Et voyant que je me retirois, elle n'a pas manqué de r'ouvrir la porte : allez donc, ſi vous voulez, allez, Miſs, qui vous em-

pêche d'aller ? Qui vous empêche, Miſs ? Elle m'a ſuivie ainſi juſqu'à mon cabinet, où je me ſuis retirée le cœur gonflé, & j'en ai fermé la porte après moi, dans la néceſſité où j'étois de me ſoulager par mes larmes.

Je n'ai pas voulu répondre un ſeul mot à ſes provocations répétées, ni à ſes inſtances de lui ouvrir la porte, dont la clef étoit en dedans, ni à tous les diſcours qu'elle a continués, ni tourné même la tête vers elle, tandis qu'elle me regardoit au travers de la vitre. Mais, laſſe enfin de ſes inſultes, j'ai tiré le rideau pour me dérober à ſa vue ; ce qui l'a vivement irritée, & je l'ai entendue partir en murmurant.

Cette barbarie n'eſt-elle pas capable de précipiter dans quelque témérité, dont on n'auroit jamais eu la penſée auparavant ?

Comme il y a beaucoup d'apparence que je ſerai enlevée & traînée de force à la maiſon de mon oncle, ſans avoir eu le temps de vous en donner d'autre avis, n'oubliez pas, ma chère, auſſitôt que vous ſerez informée de cette violence, d'envoyer prendre au dépôt les lettres que je pourrois y avoir laiſſées pour vous, ou celles qu'on y auroit apportées de votre part, & qui y ſeroient reſtées. Soyez, ma

chère, ſoyez plus heureuſe que moi : c'eſt le vœu de votre fidelle amie,

CL. HARLOWE.

J'ai reçu vos quatre lettres ; mais, dans l'agitation où je ſuis, il m'eſt impoſſible d'y répondre à préſent.

LETTRE XXI.

Miſs CLARISSE HARLOWE à Miſs HOWE.

Vendredi au ſoir, 24 Mars.

IL m'eſt venu de ma ſœur une lettre très-piquante. Je m'étois bien attendue qu'elle ſe reſſentiroit du mépris qu'elle s'eſt attiré dans ma chambre. Non, il n'y a que la rage d'une jalouſie d'amour qui puiſſe donner l'explication de ſa conduite.

A Miſs CLARISSE HARLOWE.

J'ai à vous dire que votre mère a demandé qu'on vous fît grâce encore pour demain ; mais que tout eſt fini pour vous avec elle, comme avec toute la famille.

Dans vos propoſitions & dans la lettre à votre frère, vous vous êtes montrée ſi

ſotte & ſi ſage, ſi jeune & ſi vieille, ſi docile & ſi obſtinée, ſi douce & ſi violente, qu'on n'a jamais vu d'exemple d'un caractère ſi mêlé. Nous ſavons tous *de qui* vous avez emprunté ce nouvel eſprit. Cependant la ſemence en doit être dans votre cœur, ſans quoi il ſeroit impoſſible qu'il eût acquis & déployé tout-d'un-coup cette impétueuſe violence. Ce ſeroit jouer un fort mauvais tour à M. Solmes que de lui ſouhaiter une femme ſi *dédaigneuſe* & ſi *facile* ; deux autres de vos qualités contradictoires : je vous laiſſe à deviner ; ce que j'entends par-là.

Ne comptez pas, Miſs, que votre mère veuille vous ſouffrir ici long-temps : elle ne peut goûter un moment de paix, tandis qu'elle a ſi près d'elle une fille auſſi rebelle. Votre oncle Harlowe ne veut pas vous voir chez lui que vous ne ſoyiez mariée. Ainſi, grâces à votre propre opiniâtreté, vous n'avez que votre oncle Antonin qui conſente à vous recevoir. On vous conduira chez lui dans peu de jours ; & là, votre frère, en ma préſence, réglera tout ce qui appartient à votre modeſte défi, car je vous aſſure qu'il eſt accepté. Le docteur Lewin pourra s'y trouver, puiſque vous faites choix de lui, & un *autre témoin* auſſi, ne fût-ce que pour vous convaincre

vaincre qu'il ne reſſemble point à l'idée que vous vous formez de ſa perſonne. Vos deux oncles pourront y être auſſi, pour rendre le champ égal, & ne pas permettre qu'on prenne trop d'avantage contre une pauvre ſœur foible & ſans défenſe. Vous voyez, Miſs, combien de ſpectateurs votre hardi défi doit vous attirer. Préparez-vous pour le jour; ce jour n'eſt pas éloigné.

Adieu, la douce enfant de maman Norton.

ARAB. HARLOWE.

J'ai tranſcrit ſur-le-champ cette lettre, & je l'ai envoyée à ma mère avec ces quatre lignes.

" *De grâce, deux mots, ma très-hono-*
" *rée mère!*

" Si c'eſt par l'ordre de mon père, ou
" par le vôtre, que ma ſœur m'écrit dans
" ces termes, je dois me ſoumettre au ton
" dont elle me traite dans cette lettre, avec
" cette ſeule obſervation, qu'il n'approche
" point encore du traitement que j'ai reçu
" d'elle en perſonne. S'il vient de ſon
" propre mouvement.... ce que je puis
" dire, Madame.... c'eſt que lorſque j'ai
" été bannie de votre préſence.... Mais,
" juſqu'à ce que je ſois informée ſi elle eſt

„ autoriſée, ou non, par vos ordres à me
„ traiter de la ſorte, j'ajouterai ſeulement
„ que je ſuis votre très-malheureuſe fille, „

CL. HARLOWE.

J'ai reçu le billet ſuivant tout ouvert, mais humide dans un endroit, que j'ai baiſé, parce que je ſuis sûre qu'il étoit *enflé*, ſi je puis uſer de cette expreſſion, d'une larme de ma mère. Hélas! je crois, je me flatte du moins qu'elle m'a fait cette réponſe à contre-cœur.

" Il y a bien de la hardieſſe à réclamer la
„ protection d'une autorité qu'on brave.
„ Votre ſœur, qui n'auroit point été capa-
„ ble d'une perverſité comme la vôtre,
„ dans les mêmes circonſtances, a raiſon
„ de vous la reprocher vivement. Cepen-
„ dant nous lui avons dit de modérer ſon
„ zèle pour notre autorité outragée. Voyez
„ ſi vous pouvez mériter un autre traite-
„ ment que celui dont vous vous plaignez,
„ & qui pourtant ne peut être auſſi affli-
„ geant pour vous que ſa cauſe l'eſt pour
„ *votre mère bien plus malheureuſe. Com-*
„ *bien de fois faudra-t-il encore que je*
„ *vous défende de vous adreſſer à moi?* „

Donnez-moi, très-chère amie, votre conſeil ſur ce que je puis & ce que je dois faire. Je ne vous demande point à quoi le

reſſentiment ou la paſſion pourroient vous porter, dans les rigueurs que j'éprouve ; — puiſque vous m'avez déjà dit que dans une pareille perſécution, il y a long-temps que vous auriez fui avec la perſonne..... tout en convenant que les démarches haſardées dans la colère mènent preſque toujours au repentir. Mais donnez-moi des avis que la raiſon & le ſang-froid puiſſent juſtifier, quel que pût être l'événement.

Je ne doute point de la ſympathie vive & ſenſible de votre amitié, mais il eſt impoſſible néanmoins que vous ſoyiez auſſi ſenſible à d'indignes perſécutions que celle qui les ſouffre immédiatement, & vous êtes par conſéquent plus en état de me conſeiller que je ne le ſuis moi-même. Conſidérez ma cauſe & le point où je ſuis. Ai-je, ou n'ai-je pas aſſez ſouffert ? Si la perſécution continue ; ſi cet étrange Solmes perſiſte contre une averſion tant de fois & ſi fortement déclarée, que faire ? quel parti prendre ? Me retirerai-je à Londres, & m'efforcerai-je de me dérober à Lovelace, comme à tous mes proches, juſqu'au retour de M. Morden ? M'embarquerai-je pour Livourne, dans le deſſein d'aller joindre mon unique protecteur à Florence ? Que de dangers de ce côté-là, quand je conſidère mon ſexe & ma jeuneſſe ! Et ne

peut-il pas arriver que mon couſin parte pour l'Angleterre, lorſque je ſerois en chemin vers l'Italie? Que faire? parlez, dites, ma très-chère miſs Howe; car je n'oſe me fier à moi-même; dites-moi ce que je dois faire.

(¶) " J'ai été forcée de recourir à mon
„ clavecin, pour eſſayer de calmer l'agi-
„ tation de mes eſprits, après avoir pris
„ d'abord la précaution de bien fermer
„ mes portes & mes fenêtres, pour n'être
„ pas entendue. Comme je fermois les vo-
„ lets des fenêtres, le cri mélancolique
„ de l'oiſeau de Minerve, dans le lointain,
„ comme s'il fût venu du bûcher tant vi-
„ ſité de moi, m'a rappelé cette ode char-
„ mante *à la ſageſſe*, compoſée par une
„ femme, & qui fait honneur à notre ſexe.
„ J'eſſayois, il y a huit jours, d'ajuſter
„ ſur mon clavecin les trois dernières ſtro-
„ phes, les trouvant aſſez conformes à ma
„ malheureuſe ſituation; & après avoir relu
„ l'ode entière, je me ſuis attachée à ces
„ trois ſtances, & j'en ſuis sûre, mon
„ cœur accompagnoit mes doigts dans l'au-
„ guſte prière qu'elles renferment à la ſu-
„ prême ſageſſe du Dieu tout-puiſſant.

„ Je vous envoie l'ode & mon eſſai. Le
„ ſujet eſt grave & ſérieux. Ma ſituation
„ eſt touchante, & je me flatte que je

„ n'ai pas trop mal réuſſi dans ce morceau. „ Je ne douterai plus de mon ſuccès, s'il „ obtient votre ſuffrage; mais j'en ſerois „ bien plus certaine encore, ſi je pouvois „ vous l'entendre jouer, en vous accom- „ pagnant de votre charmante voix. „ (§)

ODE À LA SAGESSE,

par une Lady.

Voici l'heure où l'oiſeau ſolitaire de la nuit prend ſon vol dans l'épaiſſeur des ténèbres, ſortant des ruines de la vieille tour écroulée, où, dans l'ombre de ſon berceau de lierre, à l'abri des feux éblouïſſans du jour, il attendoit la nuit dans une ſombre & penſive mélancolie.

Que je me plais à entendre les ſons majeſtueux & lointains que les zéphirs m'apportent au travers des airs, & que les échos nocturnes répètent en ſoupirant! Favorite de Minerve, je ſuis attentive & docile à ta voix; je me proſterne devant l'auguſte ſanctuaire de la ſageſſe.

La ſageſſe aime la fraîcheur & le ſilence du ſoir; momens de paix & de vérité, où les vaines illuſions de la vie perdent, à la clarté tranquille de la lune, leurs décevantes apparences. Alors tombent les frivoles déguiſemens de la folie; & ſes couleurs menſongères n'offrent plus ces rians

attraits que leur prêtoient les rayons du jour.

O Minerve ! reine de tous les arts qui font jouir l'ame & qui épurent le cœur, ſource céleſte des plus innocentes voluptés, tu brilles de toutes les beautés qui captivent la vue de l'ame par l'admiration & le plaiſir.

Je fléchis le genou devant tes chaſtes autels. Exauce le vœu de ton humble ſuppliante ; ſon vœu n'eſt point formé par des déſirs inſenſés. Inſtruite par tes préceptes infaillibles à éviter les inutiles ſouhaits de la folie, elle aſpire à de plus nobles vues.

Ni les diamans de la fortune, ni le panache de l'ambition, ni la fleur paſſagère de la beauté, ne ſeront les objets de ma prière. Que l'avarice, l'orgueil & la vanité ſe partagent entr'elles le clinquant de ces hochets enviés ; vaines récompenſes des tourmens qu'ils coûtent !

Accorde-moi des dons plus précieux ; orne mon ame des beautés morales, perfectionnées par la méditation. Donne-moi pour richeſſe le ſourire d'un cœur ſatisfait ; pour puiſſance, le plus noble, le plus étendu des empires, celui de la raiſon ſur mon cœur. Tandis que la fortune ſe voit dépouiller de ſa parure brillante, que les

roſes éphémères du plaiſir ſe fanent & meurent ſur ſa tombe, ta beauté ſurvit immortelle dans un éclat inaltérable, & tes lauriers toujours frais ſe couronnent d'une verdure éternelle.

Si tu me protèges, je brave le ſourire moqueur du fat, les imbécilles calomnies de l'ignorance, & le jaloux dépit de l'envie. Je mépriſe également & la ſtupidité des ſots & tous les traits du ridicule lancés par l'eſprit ſans diſcernement.

Je ſuis en paix dans ta retraite, loin des yeux de l'envie, du vain bruit du monde, de ſes frivoles débats, & de tout l'inſipide tracas de la vie; je te ſuis ſous les paiſibles ombrages où le génie ſacré de Platon ſe promène paré de toutes tes grâces.

Il ordonna aux muſes de Lilyſſus d'expoſer tes philoſophiques leçons ſur la perfection, ſur le vrai beau, ſur le vrai bonheur. Athènes attentive écouta ſes préceptes; tous ſes enfans prêtoient l'oreille, rangés autour de lui dans un reſpectueux ſilence.

La jeuneſſe licencieuſe, rappelée de ſes écarts, reconnut la voix puiſſante de la vérité, & ſe ſoumit à ſon légitime empire. Les paſſions firent taire leurs bruyantes clameurs, & le charme doux & perſuaſif

de la vertu pénétra leurs ſens enchantés.

Ton ſouffle inſpire les chants du poëte, la libre & pure éloquence du patriote, & la généreuſe émulation du héros. C'eſt à toi que la retraite doit ſon ſilence & ſes délices, & la vie domeſtique ſes doux plaiſirs. Dédaignant déſormais tous tes noms profanes & fabuleux, c'eſt vers toi, Eſprit ſuprême & parfait, que mes penſées dirigent leur eſſor. La ſageſſe eſt un de tes dons, & toute ſa force découle de toi, ſource éternelle de la lumière des eſprits!

Daignes envoyer juſqu'à mes yeux un de ſes rayons invariables & sûrs, pour régler ma marche incertaine au travers des ſentiers embarraſſans de la vie. Qu'il diſſipe les nuages de l'erreur, & qu'il guide mon ame, au travers de ſes ténèbres, vers la vertu & le bonheur.

A ſa clarté pénétrante s'évanouiſſent les fantômes peints par la folie de couleurs menſongères. Elle perce les vaines apparences qui déguiſent les objets; & toutes, hors les ſolides jouiſſances de la vertu, ne ſont que misère & vanité.

LETTRE XXII.

Miſs CLARISSE HARLOWE à Miſs HOWE.

Vendredi à minuit.

LE calme renaît un peu dans mon ame. L'envie, l'ambition, les animoſités de l'amour-propre, & toutes les paſſions violentes ſont ſans doute endormies autour de moi. Pourquoi le ſilence de ces heures tranquilles n'adouciroit-il pas auſſi mes triſtes reſſentimens ? oui, je les ſens appaiſés ; & j'ai employé une partie de ce temps paiſible à relire vos dernières lettres. Je veux faire mes obſervations ſur quelques-unes ; & pour moins riſquer de troubler le calme dont je commence à jouir, je commencerai par ce que vous dites de M. Hickman.

(¶) Permettez-moi de vous dire, que je ſuis fâchée de ne pas vous voir plus diſpoſée à prendre une meilleure, c'eſt-à-dire, une plus juſte opinion de cet honnête homme, que celle qu'il paroît que vous en avez, au portrait biſarre que vous tracez de lui, ou du moins qu'on ne le croiroit, en voyant votre bonne humeur s'égayer à le rendre ridicule (§).

Je me figure bien qu'il n'étoit pas assis devant vous, lorsque vous avez tiré son portrait. Après tout, néanmoins, il n'est pas si fort à son désavantage. Si j'avois l'esprit plus tranquille, j'en hasarderois un plus aimable & plus ressemblant.

Si M. Hickman n'a pas cette contenance assurée qu'on voit à d'autres hommes, il a cette humanité & cette douceur qui manquent à la plupart, & qui jointes à l'estime, à la tendresse infinie qu'il a pour vous, en feront un mari le plus convenable du monde pour une personne de votre humeur & de votre vivacité.

Quoique vous disiez que je ne voudrois pas de lui pour moi-même, je vous assure de bonne foi, que si M. Solmes lui ressembloit par la figure, l'ame & le caractère, & qu'il ne me fût pas permis de me borner au célibat, je n'aurois jamais eu de querelle à son occasion avec ma famille. M. Lovelace, avec le caractère qu'on lui connoît, ne l'auroit pas balancé dans mon esprit. Je le dis d'autant plus hardiment, que des deux passions de l'amour & de la crainte, Lovelace est capable d'inspirer trop de la dernière, pour qu'elle soit compatible avec l'autre, & puisse former un heureux mariage.

Je suis charmée de vous entendre avouer

que vous n'avez pour perſonne plus de goût que pour M. Hickman. Si vous excitez un peu votre cœur, je ne doute pas que vous ne reconnoiſſiez bientôt qu'il n'y a perſonne pour qui vous en ayez autant, ſurtout, lorſque vous ferez attention que les défauts mêmes qui vous frappent dans ſa perſonne ou dans ſon caractère, ſont de nature à vous rendre heureuſe : du moins, s'il eſt néceſſaire pour votre bonheur de *ne faire en tout que vos volontés*. Vous avez un tour d'eſprit, permettez-moi cette remarque, qui, avec vos admirables talens, donneroit l'air d'un ſot à tout homme qui ſeroit amoureux de vous, & qui ne ſeroit pas un Lovelace. Il faut me pardonner cette franchiſe, ma chère, & me pardonner auſſi d'être revenue ſitôt à des ſujets qui ont un rapport ſi immédiat à moi-même.

Vous vous fortifiez du ſentiment de M. Lovelace, pour inſiſter encore ſur la néceſſité de prendre ma terre (je ne puis pas dire *reprendre*, puiſque je n'en ai jamais été en poſſeſſion), & je vous ai donné lieu d'attendre de moi que je vous explique plus nettement mes idées ſur ce point. Il me ſemble néanmoins que les raiſons que j'ai à oppoſer à votre avis, ſe préſentent ſi naturellement d'elles-mêmes, que j'aurois cru qu'elles vous ſeroient venues comme

à moi, & vous auroient déterminée à rétracter ce conſeil précipité. Mais puiſqu'elles ne vous ſont pas venues à l'eſprit, & que vous vous joignez à M. Lovelace pour m'exciter à cette réclamation, je m'expliquerai là-deſſus en peu de mots.

D'abord, ma chère, en ſuppoſant que j'euſſe de l'inclination à ſuivre votre avis, je vous demande ſur le ſecours de qui je pourrois compter pour me ſoutenir dans cette entrepriſe ? Mon oncle Harlowe eſt un des exécuteurs teſtamentaires : il s'eſt déclaré contre moi. M. Morden eſt l'autre : il eſt en Italie, & ne peut-on pas l'engager auſſi à prendre parti contre moi ? D'ailleurs, mon frère a déclaré qu'ils ſont réſolus de pouſſer les choſes à leur terme avant ſon retour ; & de la violence dont on y va, il eſt fort vraiſemblable qu'on ne me laiſſera pas le temps de recevoir ſa réponſe, quand je lui écrirois, ſans compter que, renfermée comme je ſuis, je ne puis me promettre qu'elle vienne à temps juſqu'à moi, ſi elle n'eſt pas de leur goût.

En ſecond lieu, les parens ont, aux yeux de tout le monde, beaucoup d'avantage ſur une fille qui leur diſpute le droit de diſpoſer d'elle : & je trouve de la juſtice dans ce préjugé ; parce que de vingt exemples,

exemples, il n'y en a pas deux où la raiſon ne ſoit de leur côté, & le tort du côté de l'enfant.

Vous ne me conſeilleriez pas, j'en ſuis sûre, d'accepter les ſecours que M. Lovelace m'offre pour une pareille réclamation. Si je penſois à chercher d'autres protections, nommez-moi quelqu'un qui voulût embraſſer le parti d'une fille, contre des parens dont on a connu ſi long-temps l'affection pour elle ? Mais quand je trouverois un pareil protecteur, quelles longueurs n'entraîne pas le cours d'un procès ? On aſſure qu'il y a des nullités dans le teſtament & dans les actes. Mon frère parle quelquefois d'aller demeurer *au boſquet*, pour me mettre apparemment dans la néceſſité de m'engager dans les procédures de l'*éviction*, ſi j'entreprenois de m'y établir ; ou pour oppoſer à Lovelace toutes les difficultés de la chicane, ſi je venois à l'épouſer.

Je n'ai parcouru tous ces cas que pour vous faire connoître qu'ils ne me ſont pas tout-à-fait étrangers. Mais ils ne ſeront jamais judiciairement diſcutés, quand même je trouverois quelqu'un qui voulût épouſer mes intérêts. Je vous proteſte, ma chère, que j'aimerois mieux demander mon pain que de plaider pour mes droits contre mon

père. C'eſt un de mes principes, que jamais un père & une mère ne peuvent s'écarter aſſez de leur devoir pour diſpenſer un enfant du ſien. Moi! être en procès avec mon père! que cette idée me révolte! J'ai demandé comme une alternative & une faveur la permiſſion de me retirer dans ma terre, ſi je dois être chaſſée de la maiſon! mais je ne ferai pas une démarche de plus, & vous voyez comment on s'eſt choqué de ma demande.

Il ne me reſte donc qu'une eſpérance: c'eſt que mon père pourra changer de réſolution; mais ce bonheur peut-il me paroître vraiſemblable à moi-même, quand je conſidère l'aſcendant que mon frère & ma ſœur ont obtenu ſur toute la famille, & l'intérêt qu'ils ont à ſoutenir leur haine, aujourd'hui ſi ouvertement déclarée?....

A l'égard de l'approbation que M. Lovelace donne à votre plan, je n'en ſuis pas étonnée. Il pénètre ſans doute les difficultés que je trouverois à le faire réuſſir ſans ſon aſſiſtance. Si j'avois aſſez de bonheur pour devenir auſſi libre que je le ſouhaiterois, peut-être que M. Lovelace n'auroit pas auſſi beau jeu avec moi que ſa vanité le porte à s'en flatter, malgré le plaiſir que vous prenez à me railler ſur les progrès qu'il a fait dans mon cœur. Etes-

vous bien sûre que tout ce qui paroît raisonnable & spécieux dans ses offres, tel que d'attendre son sort de mon choix, lorsque je serai devenue *indépendante*, (ce qui ne signifie dans mes idées que la liberté de refuser pour mari cet odieux Solmes) tel encore que de ne me pas voir sans ma permission, jusqu'au retour de M. Morden, & jusqu'à ce que je sois satisfaite de sa réforme; comment, dis-je, êtes-vous sûre que ce ne soit pas un air qu'il se donne, uniquement pour vous faire prendre à vous & à moi une meilleure idée de lui, en offrant, comme de lui-même, des conditions sur lesquelles il voit fort bien qu'on ne manqueroit pas d'insister dans le cas qu'elles supposent.

Et puis, j'ai de sa part mille sujets de mécontentement. Que signifient toutes ces menaces ? Prétendre néanmoins qu'il ne pense point à m'intimider, & vous prier de n'en rien dire, lorsqu'il sait que vous ne manquerez pas de me le dire, & qu'il ne vous le dit lui-même que dans l'intention sans doute de m'en informer par cette voie. Quel misérable artifice ! Il me regarde apparemment comme une folle, qu'il compte mener par la frayeur. Moi, prendre un mari de cette violence ! Mon propre frère, l'homme qu'il menace ! & M. Sol-

mes! Que lui a fait M. Solmes ? Eſt-il blâmable, s'il me croit digne de ſon affection, de faire tous ſes efforts pour m'obtenir ? Oh ! plût au ciel que mes parens vouluſſent s'en fier à moi ſur ce point ſeulement ! Ai-je donc accordé tant d'avantage à M. Lovelace, qu'il ſoit en droit de menacer ? Si M. Solmes étoit un homme que je puſſe enviſager du moins avec indifférence, on s'appercevroit peut-être que le mérite de ſouffrir pour moi, de la part d'un eſprit ſi bouillant, pourroit produire un effet qui rempliroit mal les vues de cet homme emporté. C'eſt mon ſort d'être traitée comme une folle par mon frère : mais M. Lovelace apprendra.... Je veux lui expliquer à lui-même ma penſée, & cette voie de vous en inſtruire aura meilleure grâce.

En même-temps, ma chère, permettez-moi de vous dire que, malgré toute la malveillance de mon frère pour moi, je me trouve bleſſée dans mes momens de ſang-froid, par les mordantes réflexions d'une amie qui eſt un ſecond moi-même, ſur l'avantage que Lovelace a remporté ſur lui. A la vérité il n'eſt pas votre frère ; mais ſongez que c'eſt à ſa ſœur que vous écrivez. Sérieuſement, Miſs, votre plume eſt trempée dans le fiel, lorſque vous traitez quelque ſujet qui vous offenſe. Savez-vous qu'en

liſant pluſieurs de vos expreſſions contre lui & d'autres de mes proches, il me vient à l'eſprit, quoiqu'elles ſoient en ma faveur, de douter ſi vous avez vous-même aſſez de modération pour vous croire en droit d'appeler à votre tribunal ceux qui s'emportent à des excès de chaleur ? Il me ſemble que nous devrions apporter tous nos ſoins à nous garantir des fautes qui nous bleſſent dans autrui. Cependant j'ai tant de ſujets de plainte contre mon frère & ma ſœur, que je ne ferois pas un reproche ſi libre à ma plus chère amie, quoique je ſache que vous ne les avez jamais aimés ni l'un ni l'autre, ſi je ne trouvois ſon badinage outré, ſur un événement auſſi funeſte, où la vie d'un frère, après tout, étoit ſérieuſement en danger, lorſque ſa réputation aux yeux de ce ſexe méchant a reçu une bleſſure encore plus profonde que ſa perſonne, & lorſqu'on eſt menacé de voir ſe rallumer ces reſſentimens ſanguinaires, avec des ſuites beaucoup plus fatales.

(¶) J'ai dit ſa *réputation* aux yeux de ſon méchant ſexe, car n'eſt-on pas en droit de l'appeler de ce nom, lorſque la ferme réſolution de ne jamais donner un cartel le premier, paſſe parmi les hommes pour la marque d'un empire extraordinaire ſur ſes paſſions, ſuivant les principes dont ſe

glorifioient ces deux libertins, camarades de Lovelace, & lorſque le duel fait chez eux une partie ſi eſſentielle de leur bravoure brutale, que l'homme doux & modéré, qui ordinairement, je le crois du moins, eſt le vrai brave, ſe trouve ſouvent embarraſſé de ſa conduite dans certains cas, pour éviter ou de ſe ſouiller d'un homicide, ou d'encourir le mépris général de ſon ſexe? Pour ajouter encore quelques réflexions ſur ce ſujet, ne peut-on pas conclure que ceux qui oſent répandre ce coupable mépris ſur l'homme ſage & modéré qui préfère de paſſer ſur un mot injurieux, au malheur de tremper ſes mains dans le ſang, ne connoiſſent guères la meſure de la vraie grandeur d'ame, ni combien il eſt plus noble de pardonner, & plus digne de la force de l'homme de mépriſer une injure que de s'en reſſentir. Il me ſemble que ſi j'étois homme, je mépriſerois trop une perſonne qui me feroit volontairement un léger outrage, pour attacher à ſa vie le même prix qu'à la mienne. Quelle abſurdité! Parce qu'un homme m'aura provoqué par une légère injure, d'aller mettre dans ſes mains le pouvoir de m'en faire une irréparable, à moi & à tous ceux qui m'aiment, ou du moins de m'y expoſer avec un riſque égal

au ſien ? Et ſi l'injure n'eſt pas volontaire & déclarée telle, alors il n'y a pas de ſujet d'offenſe ni de vengeance (§).

Que je m'écarte volontiers de moi-même ! que je ſouhaiterois d'oublier, s'il étoit poſſible, ce qui me touche le plus ! Cette digreſſion me ramène à la cauſe qui me l'a fait faire, & de-là aux vives agitations ou j'étois en finiſſant ma dernière lettre, car il n'y a rien de changé dans ma ſituation. Le jour approche & va m'expoſer peut-être à de nouvelles épreuves. Je vous renouvelle les mêmes inſtances de me donner un conſeil où la faveur & le reſſentiment n'aient aucune part. Dites-moi ce que je dois faire ; car ſi je ſuis forcée d'aller chez mon oncle Antonin, votre malheureuſe amie, je le crains bien, eſt perdue ſans reſſource. Cependant, quel moyen de l'éviter ? Voilà la difficulté.

Mon premier ſoin ſera de porter ce paquet au dépôt. Auſſitôt que vous l'aurez reçu, ne perdez pas un moment, je vous prie. Hâtez-vous de m'écrire votre avis. Hélas ! je crains bien qu'il n'arrive trop tard.

CL. HARLOWE.

LETTRE XXIII.

Miſs HOWE à Miſs CLARISSE HARLOWE.

Samedi, 25 Mars.

QUEL conſeil puis-je vous donner, ma noble amie? Votre mérite fait votre crime. Il vous eſt auſſi impoſſible de changer de naturel qu'à ceux qui vous perſécutent. Vos malheurs ne viennent que de l'immenſe diſparité qui eſt entr'eux & vous. Que demandez-vous d'eux? N'agiſſent-ils pas d'après leur caractère? Et à l'égard de qui? D'une étrangère; car, en vérité, vous n'êtes pas de leur famille. Ils fondent ſur deux points leur eſpoir que vous céderez; ſur l'*impénétrabilité* de leur ame, (que je lui donnerois volontiers ſon vrai nom ſi je l'oſois!) & ſur les égards qu'ils ſavent que vous avez toujours eus pour votre réputation; (car ne l'ont-ils pas avoué eux-mêmes?) joint à vos craintes du côté de Lovelace, dont ils vous croient perſuadée que le caractère vous décréditeroit, ſi vous aviez recours à lui pour vous délivrer de vos peines. Ils ſavent auſſi que le reſſentiment & l'inflexibilité ne vous ſont pas na-

turels; que les ſoulèvemens qu'ils ont excité dans votre ame auront le ſort de tous les mouvemens extraordinaires, qui eſt de s'appaiſer bientôt, & qu'une fois mariée, vous ne ſongerez plus qu'à vous conſoler de votre ſituation.

Mais comptez que le fils & la fille aînée de votre père ſe propoſent entr'eux de vous rendre irrévocablement malheureuſe pour toute votre vie, ſi vous épouſiez cet homme, en communiquant à une ame auſſi étroite tout ce qu'ils ſavent de la juſte averſion que vous avez pour lui. Il y a déjà une liaiſon plus intime avec eux que vous n'en pourriez jamais avoir avec une telle moitié, quand la violence vous attacheroit à ſon joug.

A l'égard de la perſévérance de ce miſérable, ceux qui en ſeroient ſurpris le connoiſſent mal. Il n'a pas le moindre ſentiment de délicateſſe. Dans ſes vues de mariage, l'ame n'entre pour rien ou pour peu de choſe. Comment attacheroit-il quelque prix à des qualités qu'il ne peut concevoir, à des perfections dont il n'a pas la moindre idée ? Si vous aviez le malheur d'être à lui, & qu'il fût viſible à ſes yeux que vous n'avez aucune tendreſſe pour lui, je ſuis portée à croire qu'il s'en affecteroit peu. Je vous ai entendu obſerver, d'après

votre Mde. Norton, "que toute perſonne „ qui eſt en proie à une paſſion dominante, „ compoſera volontiers, pour la ſatisfaire, „ au prix de vingt autres paſſions ſubal- „ ternes, dont le ſacrifice lui coûtera „ moins, quoiqu'elles ſoient plus loua- „ bles."

Comme je ne dois pas craindre de vous le rendre plus odieux qu'il ne l'eſt déjà, il faut que je vous raconte quelques traits d'une converſation qu'il eut, il y a trois jours, avec le chevalier Harry Downeton, & dont le chevalier nous fit hier le récit à ma mère & à moi. Vous y trouverez l'aſſurance que ſon principe de gouverner par *la crainte*, tel que votre inſolente Betty vous l'a rapporté, ne vient pas d'elle, mais bien de lui-même.

Sir Harry lui avoit dit franchement, qu'il s'étonnoit de le voir obſtiné à vous obtenir contre votre inclination, & malgré votre antipathie pour lui, connue de tout le monde.

C'eſt ce qui m'importe peu, répondit-il. Les filles qui affectent tant de réſerve, ſont ordinairement des femmes paſſionnées; (le vil animal!) & jamais il ne ſeroit fâché, ajouta-t-il, de voir des grimaces ſur le viſage d'une jolie femme, lorſqu'elle lui donneroit ſujet de la tourmenter.

D'ailleurs, votre terre, par la convenance de ſa ſituation, le dédommageroit abondamment de tout ce qu'il auroit à ſouffrir de vos froideurs. Il ſeroit sûr, dit-il, après un moment de ſilence, du moins de votre complaiſance, s'il ne l'étoit pas de votre amour; & plus heureux, à cet égard, que les trois quarts des maris de ſa connoiſſance: (Indigne miſérable!) pour le reſte, votre vertu eſt ſi connue, qu'elle lui donneroit toute la sûreté qu'il pourroit déſirer.

Ne craignez-vous pas, reprit ſir Harry, que ſi elle eſt forcée de vous épouſer, elle ne vous regarde du même œil qu'Eliſabeth de France regarda Philippe II. lorſqu'il la reçut ſur ſes frontières, en qualité de mari; lui, dans lequel elle s'attendoit à n'avoir qu'un beau-père; c'eſt-à-dire, avec plus de crainte & de terreur que de complaiſance & d'amour? & vous-même, peut-être, vous ne lui ferez pas meilleure mine que ce vieux monarque ne fit à ſa princeſſe.

La crainte & la terreur, repliqua l'horrible perſonnage, ont auſſi bonne grâce ſur le viſage d'une fille, le jour de ſes noces, que ſur celui d'une femme: & ſe mettant à rire, (oui, ma chère, ſir Harry nous aſſura que le hideux animal avoit ri d'un rire immodéré) il ajouta, que ce ſeroit ſon affaire d'entretenir cette crainte, s'il avoit

raiſon de croire qu'on lui refusât de l'amour: que pour lui, il étoit perſuadé que ſi la crainte & l'amour devoient être ſéparés dans l'état du mariage, l'homme qui ſavoit ſe faire craindre étoit le mieux partagé.

Si mes yeux avoient la vertu qu'on prête à ceux du baſilic, je n'aurois rien de ſi preſſant que d'aller regarder ce monſtre.

Ma mère prétend néanmoins que ce ſeroit de votre part un prodigieux mérite, de ſurmonter votre averſion pour lui. Où eſt, dit-elle, (queſtion qu'on vous a déjà faite auſſi) la gloire & le mérite de l'obéiſſance, s'il n'en coûte rien pour l'exercer?

Quelle fatalité, ma chère, que votre choix n'ait pas de meilleurs objets! ou Scylla ou Charybde.

A toute autre que vous, qui ſeroit traitée avec cette barbarie, je ſais quel conſeil je donnerois ſur le champ. Mais, je l'ai déjà obſervé; la moindre témérité, une démarche indiſcrète de cette nature, dans un caractère de la nobleſſe du vôtre, ſeroit une plaie pour tout le ſexe.

Tandis que j'eſpérois quelque choſe de l'indépendance à laquelle j'aurois voulu vous déterminer, j'avois du plaiſir à penſer que vous aviez du moins une reſſource. Mais à préſent que vous m'avez ſi bien prouvé

prouvé que ce parti ne vous ſerviroit à rien, je ſuis extrêmement embarraſſée de trouver un conſeil à vous donner. Je veux quitter la plume pour y penſer encore.

J'ai penſé, réfléchi, conſidéré, & je vous proteſte que je ne ſuis pas plus avancée qu'auparavant. Tout ce que j'ai à dire, c'eſt que je ſuis jeune comme vous, que j'ai le jugement beaucoup plus foible & les paſſions plus fortes.

Je vous ai obſervé anciennement que vous aviez offert tout ce qu'on pouvoit offrir en propoſant de vous réduire au célibat. Si cette propoſition étoit acceptée, la terre, qu'ils auroient tant de regret de voir ſortir de la famille, retourneroit un jour à votre frère, ou aux ſiens, avec plus de certitude, peut-être, que par la réverſion précaire dont M. Solmes les flatte. Vous êtes-vous efforcée, ma chère, de faire entrer cette idée dans leurs têtes biſarres ? Le mot tyrannique d'autorité eſt la ſeule objection qu'on puiſſe faire contre cette offre.

N'oubliez pas une conſidération : c'eſt que ſi vous preniez le parti de quitter vos parens, le reſpect & l'affection que vous leur portez ne vous permettroient aucun appel contr'eux pour votre juſtification. Vous auriez par conſéquent le public con-

tre vous : & ſi Lovelace continuoit ſon libertinage, ou n'en uſoit pas bien avec vous, quelle juſtification, que ſa baſſeſſe & ſon ingratitude, pour leur conduite à à votre égard, & pour la haine qu'ils lui ont vouée !

Je demande pour vous au ciel ſes plus pures lumières. — Ce que j'ai à dire encore, c'eſt qu'avec mes ſentimens, je ſerois capable de tout entreprendre, d'aller dans toutes ſortes de lieux, plutôt que de me voir la femme d'un homme que je haïrois, & que je ſerois sûre de haïr toujours, s'il reſſembloit à Solmes. Je n'aurois pas ſouffert non plus tout ce que vous avez ſouffert, du moins d'un frère & d'une ſœur, ſi j'avois pu avoir cette patience pour un père & des oncles.

Ma mère ſe perſuade qu'après avoir employé tous leurs efforts pour vous aſſujettir à leurs volontés, ils abandonneront leur entrepriſe, lorſqu'ils commenceront à déſeſpérer du ſuccès. Mais je ne puis être de ſon opinion. Je ne vois point qu'elle ſe fonde ſur d'autre autorité que ſa propre conjecture. Autrement je me ſerois imaginée, en votre faveur, que c'eſt un ſecret entr'elle & votre oncle Antonin. Malheur, à l'un des deux du moins, (j'entends à votre oncle) s'ils en avoient quelqu'autre entr'eux !

Il faut vous garantir, s'il eſt poſſible, d'être menée chez votre oncle. L'homme, le miniſtre, la chapelle, votre frère & votre ſœur préſens..... infailliblement ils vous marieront de force à ce miſérable; & cet eſprit de fermeté, ſi nouveau pour vous, ne vous ſoutiendra point dans une occaſion ſi preſſante. Vous reviendrez à votre douceur naturelle. Vous n'aurez pour défenſe que des larmes, des larmes mépriſées d'eux tous, des appels & des lamentations inutiles: & ces larmes, auſſitôt que la cérémonie ſera *profanée*, (c'eſt le mot) il vous faudra les arrêter, les ſécher ſur-le-champ, & penſer à prendre une nouvelle forme d'humbles ſentimens, qui puiſſent vous faire obtenir de votre nouveau maître le pardon & l'oubli de toutes vos déclarations de haine. En un mot, ma chère, il faudra le flatter, & lui perſuader que votre conduite paſſée avec lui n'étoit que pure réſerve de jeune fille; & votre rôle ſera juſqu'à la mort, de vérifier ſon impudente raillerie, que *les filles qui affectent le plus de réſerve font ordinairement des femmes paſſionnées.* Ainſi, vous commencerez la carrière par un vif ſentiment de reconnoiſſance pour la bonté qui vous aura fait grâce; & s'il ne vous force point à le conſerver par la crainte, ſuivant ſes

principes de gouvernement, je reconnoîtrai alors que je me ſuis bien trompée.

Cependant, après tout, je dois laiſſer le véritable point de la queſtion indéterminé, & l'abandonner à votre propre déciſion, qui dépendra du degré d'emportement que vous verrez dans leurs violences, ou du danger plus ou moins preſſant d'être enlevée pour la maiſon de votre oncle. Mais je prie encore une fois le ciel de ſuſciter quelque événement, qui vous évite d'être jamais à l'un ou l'autre de ces deux hommes. Puiſſiez-vous demeurer fille, ma très-chère amie, juſqu'à ce qu'il ſe préſente un homme digne de vous, du moins auſſi digne qu'un mortel puiſſe l'être!

D'un autre côté, cependant, je ne voudrois pas qu'avec des qualités ſi propres à faire l'ornement de l'état conjugal, vous priſſiez le parti de vous condamner pour toujours au célibat. Vous me connoiſſez incapable de flatterie. Vous ſavez que ma langue & ma plume ſont toujours les fidelles organes de mon cœur. Et vous devez vous connoître aſſez vous-même, par comparaiſon du moins avec les autres femmes, pour ne pas douter de ma ſincérité. En effet, pourquoi voudroit-on qu'une perſonne qui fait ſes délices de découvrir & d'admirer tout ce qu'il y a de louable dans

autrui, n'apperçût pas en elle les mêmes perfections, lorſqu'il eſt certain que ſi elle ne les poſſédoit pas, elle ne les admireroit pas ſi vivement dans les autres? & pourquoi ne pourrois-je pas lui donner les louanges qu'elle donneroit à tout autre, qui n'auroit que la moitié de ſes perfections? ſurtout ſi elle eſt incapable de vanité ou d'orgueil, & ſi elle eſt auſſi éloignée de mépriſer ceux qui n'ont pas reçu les mêmes avantages, que de s'eſtimer trop pour les avoir reçus. *S'eſtimer trop*? ai-je dit. Eh! comment le pourriez-vous?

Pardon, ma charmante amie, mon admiration qui ne fait qu'augmenter à chaque lettre que vous m'écrivez, ne doit pas toujours être étouffée par la crainte de vous déplaire, quoique cette raiſon ſoit ſouvent un frein pour ma plume, lorſque je vous écris, & pour ma langue, lorſque j'ai le bonheur de me trouver avec vous.

Je me hâte de finir, pour répondre à votre empreſſement. Combien de choſes néanmoins je pourrois ajouter ſur vos dernières confidences!

ANNE HOWE.

(¶) *P. S.* Je me flatte de vous plaire par ma diligence: que je ſouhaiterois avoir pu vous ſatisfaire auſſi, en vous donnant l'avis que vous demandiez!

Vous avez ajouté de nouvelles beautés à l'ode charmante que vous m'avez fait paſſer. Quel malheur que les miſérables à qui vous avez affaire, vous dérangent de l'admirable carrière que vous auriez naturellement ſuivie, éclairant & vivifiant, comme le ſoleil, tous les objets répandus dans la ſphère de votre lumière. (J).

LETTRE XXIV.

Miſs CLARISSE HARLOWE à Miſs HOWE.

Dimanche au matin, 26 mars.

QUE les louanges ont de douceur dans la bouche de ceux qu'on aime! Soit qu'on ſe flatte ou non de les mériter, il eſt extrêmement agréable de ſe voir ſi bien dans l'eſprit des perſonnes dont on ambitionne la faveur & l'eſtime. Une ame ingénue en tire un autre avantage: ſi elle ne ſe croit pas encore tout-à-fait digne du charmant tribut qu'elle reçoit, elle ſe hâte d'acquérir les qualités auxquelles on rend hommage, avant qu'on s'apperçoive de l'erreur, autant pour ſe faire honneur à ſes propres yeux que pour ſe conſerver dans l'eſtime

de ſon amie, & juſtifier ſon jugement. Que ce but puiſſe toujours être le mien! Alors je vous ſerai redevable, non-ſeulement de l'éloge, mais du mérite même auquel vous le donnerez; & j'en deviendrai plus digne de cette amitié, qui eſt l'unique plaiſir dont je puiſſe me vanter.

Recevez mes ſincères remercîmens pour la diligence de vos dernières dépêches. Que je vous ai d'obligations! que j'en ai même à votre honnête meſſager! Ma triſte ſituation me met dans le cas d'en avoir à tout le monde.

Je vais répondre du mieux qu'il m'eſt poſſible aux articles de votre obligeante lettre. Ne me ſoupçonnez pas de pouvoir ſurmonter mes dégoûts pour M. Solmes, auſſi long-temps qu'il lui manquera de la généroſité, de la franchiſe, de la bonté, de la politeſſe, & toutes les qualités qui forment l'homme de mérite. O ma chère! de quel degré de patience, de quelle grandeur d'ame une femme n'a-t-elle pas beſoin pour ne pas mépriſer un mari qui eſt plus ignorant, qui a l'ame plus baſſe & l'eſprit plus borné qu'elle; à qui ſes prérogatives donnent néanmoins des droits qu'il veut exercer, ou qui ne peut les abandonner ſans un déshonneur égal pour la femme qui gouverne, & pour le mari qui ſe laiſſe

gouverner ? Comment ſupporter un mari tel que je le peins, quand on ſuppoſeroit même que, par des raiſons de convenance ou d'intérêt, il fût de notre propre choix ? Mais ſe voir forcée de le prendre, & s'y voir forcée par des motifs également indignes & de ceux qui en font une loi, & de celle qui en eſt la victime ! Quel moyen de vaincre une averſion qui porte ſur des fondemens ſi juſtes ? Il eſt bien plus aiſé de ſoutenir la perſécution paſſagère ſous laquelle je gémis, par la raiſon même qu'elle ne peut être que paſſagère, que de ſe réſoudre à être la proie d'un pareil homme pour la vie ? Si je pouvois céder, ne faudroit-il pas quitter mes parens, & ſuivre cet inſupportable mari ? Un mois ſera peut-être le terme de la perſécution, & le lien d'un tel mariage ſeroit un malheur perpétuel : chaque jour ne luiroit vraiſemblablement que pour éclairer quelque nouvelle infraction des devoirs jurés à l'autel.

Il ſemble, ma chère, que M. Solmes ſonge déjà à ſe venger d'une averſion qu'il m'eſt impoſſible de vaincre : tout s'accorde à me le confirmer. Hier au ſoir, mon effrontée géolière m'aſſura que toutes mes oppoſitions *n'auroient pas plus d'effet qu'une priſe de tabac*, en avançant vers moi le pouce & le doigt, où elle en tenoit

une ; que je ſerai, malgré moi, Mad. Solmes; qu'ainſi je dois me garder de pouſſer la plaiſanterie trop loin, parce que M. Solmes eſt un homme capable de reſſentiment, & qu'il lui a dit à elle-même, que devant être sûrement ſa femme, je me conduiſois à ſon égard avec une bien mauvaiſe politique, puiſque, s'il n'étoit pas plus miſéricordieux que moi (c'eſt le terme de Betty ; j'ignore s'il s'en eſt ſervi comme elle), je m'expoſois à des repentirs qui pourroient durer juſqu'au dernier de mes jours.

Mais c'en eſt aſſez ſur un homme qui, ſuivant le récit de ſir Harry Downeton, a toute l'inſolence de ſon ſexe, ſans une ſeule qualité qui puiſſe la rendre ſupportable.

J'ai reçu deux lettres de M. Lovelace depuis la viſite qu'il vous a rendue, ce qui fait trois en tout, que j'ai laiſſées ſans réponſe. Je ne doutois pas qu'il n'en reſſentît quelque chagrin ; mais dans ſa dernière, il ſe plaint de mon ſilence en termes fort hauts. C'eſt moins l'humble langage & le ſtyle d'un amant ſoumis, que celui d'un protecteur mépriſé. Son orgueil paroît mortifié de ſe voir forcé, dit-il, à rôder chaque nuit autour de nos murs, comme un voleur ou un eſpion, dans l'eſpérance de trouver une lettre de moi, & à faire cinq milles pour regagner un miſéra-

ble logement, ſans remporter aucun fruit de ſes peines. Vous aurez avant peu ſes trois lettres & la copie de la mienne ; mais voici en ſubſtance ce que je lui écrivis hier.

" Je lui reproche vivement de s'être » permis de me menacer, par votre moyen, » de ſe procurer une explication avec M. » Solmes, ou avec mon frère : je lui dis » qu'il me croit apparemment femme à » tout ſouffrir, qu'il ne lui ſuffit pas que » je ſois expoſée aux violences continuel- » les de ma propre famille, pour me faire » rompre toute rélation avec lui ; qu'il » faut que je ſupporte auſſi les ſiennes, » ſi j'oblige ceux qu'il eſt de mon inclina- » tion & de mon devoir d'obliger dans » tout ce qui eſt raiſonnable & en mon » pouvoir ; qu'il me paroît fort extraor- » dinaire qu'un eſprit violent menace de » s'emporter à des témérités qui ne peu- » vent être juſtifiées, & qui m'intéreſſent » d'ailleurs beaucoup moins que lui, ſi je » ne fais pas quelque choſe d'auſſi téme- » raire, du moins par rapport à mon ca- » ractère & à mon ſexe, pour le détour- » ner de ſes violentes réſolutions. Je lui » fais même entendre que, de quelque » manière que je fuſſe affectée des mal- » heurs qui arriveroient à mon occaſion,

„ il peut ſe trouver des perſonnes qui, à
„ ma place, & dans la ſuppoſition qu'il
„ fût capable de la témérité dont il me-
„ nace M. Solmes, ne croiroient pas de-
„ voir beaucoup regretter de ſe voir dé-
„ livrée de deux hommes dont la connoiſ-
„ ſance auroit cauſé toutes leurs diſgra-
„ ces. „

C'eſt parler clairement, ma chère, & je m'imagine qu'il y donnera lui-même une explication encore plus nette.

Je tance ſon orgueil à l'occaſion du dédaigneux reproche qu'il ſe fait de perdre tant de pas pour trouver mes lettres. Je relève ſes expreſſions d'*eſpion* & de *voleur*.

" Il n'a pas raiſon, lui dis-je, de trouver
„ ſa ſituation ſi dure, puiſque dans l'ori-
„ gine il ne doit en accuſer que ſes mau-
„ vaiſes mœurs, & qu'à vrai dire, le vice
„ efface les diſtinctions, ravale l'homme
„ de qualité au niveau de la *canaille*, & le
„ met dans la néceſſité de faire les rôles
„ d'eſpion & de voleur; ſi je dois deſcen-
„ dre juſqu'à la baſſeſſe de ſon langage.
„ Enſuite, je lui déclare qu'il ne doit ja-
„ mais attendre d'autre lettre de moi qui
„ puiſſe l'expoſer à des fatigues ſi déſa-
„ gréables. „

Je ne le ménage pas plus ſur les vœux & les proteſtations ſolemnelles, qui lui

coûtent si peu dans l'occasion. Je lui dis que " ce langage fait d'autant moins d'impression sur moi, que c'est déclarer lui-
» même qu'il croit en avoir besoin pour
» suppléer aux défauts de son caractère ;
» que les actions sont pour moi les seules
» preuves pour juger des intentions, &
» que je sens de plus en plus la nécessité
» de rompre toute correspondance avec
» un homme dont je vois qu'il est impos-
» sible que mes parens approuvent jamais
» les soins, parce qu'il est également im-
» possible qu'il mérite jamais cette appro-
» bation de leur part ; qu'ainsi, puisque
» sa naissance, ses alliances & sa fortune
» le mettront toujours en état, si la répu-
» tation de ses mœurs n'est pas un obs-
» tacle, de trouver une femme qui, avec
» une dot au moins égale à la mienne,
» aura plus de conformité avec lui dans
» ses goûts & ses inclinations, je le prie
» & je lui conseille de renoncer entière-
» ment à moi ; d'autant plus que, pour le
» dire en passant, ses menaces & ses impo-
» litesses à l'égard de mes parens, dans
» sa conduite comme dans ses discours,
» me donnent lieu de conclure qu'il entre
» plus de haine pour eux, que de considé-
» ration pour moi dans sa persévérance."
Voilà, ma chère, le précis de la réponse

que

que je lui ai faite. Je ne doute pas qu'il n'ait aſſez de pénétration pour s'appercevoir qu'il eſt juſqu'ici moins redevable de ma correſpondance à mon eſtime, qu'aux rigueurs que j'eſſuie dans ma famille. C'eſt préciſément ce que je voudrois lui perſuader. Plaiſante idole, qui exige, comme celle de Molock, que la raiſon, le devoir & la diſcrétion ſoient ſacrifiés ſur ſes autels !

L'opinion de votre mère eſt que mes parens ſe relâcheront. Faſſe le ciel que cela arrive ! Mais mon frère & ma ſœur ont tant d'influence dans la famille, ſont ſi déterminés, ſi piqués d'honneur à l'emporter & à me réduire, que je déſeſpère de ce changement. Cependant, s'ils s'obſtinent, je vous avoue que je ne ferois pas difficulté d'embraſſer toute protection qui ne ſeroit pas déshonorante, pour me délivrer, d'un côté, des perſécutions préſentes, & de l'autre, pour ne donner à Lovelace aucun avantage ſur moi. Je ſuppoſe toujours qu'il ne me reſte point d'autre reſſource ; car avec la moindre eſpérance, je regarderois ma fuite de la maiſon de mon père, ſans ſon contentement, comme une action des plus inexcuſables, (¶) quelque honneur & quelque ſûreté que je puſſe trouver dans la protection qui m'accueilleroit, & cela malgré la fortune indépendante qui m'a été

léguée par mon grand-père ; car je n'ai jamais pu ſonger ſans indignation & ſans mépris à la baſſeſſe intéreſſée d'une enfant qui n'eſt retenue dans ſon devoir que d'après le calcul de ce qu'un père fera où ne fera pas pour elle. (*J*)

Malgré ces ſentimens & ces principes, la bonne foi de l'amitié m'oblige de reconnoître que je ne ſais pas ce que j'aurois fait, ſi votre avis eût été décidé & concluant. Que n'avez-vous été témoin, ma chère, de mes différentes émotions à la lecture de votre lettre, lorſque, dans un endroit, vous m'avertiſſez du danger dont je ſuis menacée chez mon oncle ; que, dans un autre, vous avouez que vous n'auriez pas été capable de ſouffrir tout ce que j'ai ſouffert, & que vous préféreriez tous les maux poſſibles à celui d'épouſer un homme que vous haïriez ; que, dans un autre, néanmoins, vous me repréſentez ce que ma réputation auroit à ſouffrir aux yeux du public, ſi je haſardois une démarche téméraire, & la néceſſité où je ſerois de juſtifier ma conduite aux dépens de mes parens ; que, d'un autre côté, vous me faites enviſager la figure indécente que je ferois, malgré moi, dans un mariage forcé, obligée de flatter, de prodiguer de fauſſes careſſes, de faire un

perſonnage d'hypocrite, avec un homme pour lequel je n'aurois que de l'averſion, & que mes déclarations paſſées, autant que le ſentiment de ſa propre indignité (s'il a du moins le ſens commun), autoriſeroient à ne voir en moi qu'une hypocrite, la néceſſité où vous jugez que je ſerois de lui témoigner d'autant plus de tendreſſe que je ſentirois de dégoût pour lui ; tendreſſe, ſi j'étois capable de cet excès de diſſimulation, qui ne pourroit être attribuée qu'aux plus vils motifs, puiſqu'il ſeroit trop viſible que l'amour du caractère ou de la figure n'y auroit aucune part. Ajoutez la baſſeſſe notoire & innée de ſon ame, la jalouſie qui le ſaiſiroit bientôt, ſa répugnance à pardonner, entretenue par le ſouvenir des marques de mon averſion, & d'un mépris ſincère que j'ai fait éclater volontairement en toute occaſion, pour décourager ſes prétentions ; une préférence déclarée contre lui par le même motif ; & puis la gloire qu'il attache à faire plier & à réduire une femme qu'il auroit acquis le droit de tyranniſer.... ſi vous m'aviez vue, dis-je, dans toutes les émotions dont je n'ai pu me défendre à cette lecture, tantôt m'appuyant d'un côté, tantôt de l'autre, un moment incertaine, un moment remplie de crainte, irritée,

tremblante, prenant une réſolution, retombant dans le doute; vous auriez reconnu le pouvoir que vous avez ſur moi, & vous auriez eu raiſon de croire que, ſi vos conſeils avoient été plus poſitifs, je me ſerois laiſſée entraîner par la force de votre détermination. Concluez de cet aveu, ma chère, que je ſuis bien juſtifiée avec vous ſur ces ſaintes loix de l'amitié qui demandent une parfaite ouverture de cœur, quoique ma juſtification à cet égard ſe faſſe peut-être aux dépens de ma prudence.

Mais, tout conſidéré, je répète qu'auſſi longtemps qu'il me ſera permis de demeurer dans la maiſon de mon père, il n'y aura que les dernières extrémités qui puiſſent me la faire quitter, & que je ne m'attacherai qu'à ſuſpendre, s'il eſt poſſible, par d'honnêtes prétextes juſqu'au retour de M. Morden, l'aſcendant de mon mauvais ſort. En qualité d'exécuteur, c'eſt une protection à laquelle je puis m'abandonner ſans reproche, dans le cas où mes autres parens perſiſteroient dans leur projet; & quoiqu'ils ne ſongent que trop à tâcher de m'en priver, c'eſt pourtant ma ſeule eſpérance. A l'égard de M. Lovelace, quand je ſerois sûre de ſa tendreſſe & même de ſa réforme, accepter la protection de ſa famille, n'eſt-ce pas, aux yeux

du public, accepter la ſienne ? Pourrois-je, dans la maiſon de ſes tantes, me diſpenſer de recevoir ſes viſites ? Ne ſeroit-ce pas me jeter dans la néceſſité d'être à lui, quand même je découvrirois de nouvelles raiſons de le fuir, en le voyant de plus près ? Vous ſavez que c'eſt une de mes anciennes obſervations, qu'il eſt bien peu d'amans qui ſe voient tels qu'ils ſont pendant le temps qu'ils ſe font la cour. O ma chère ! quels efforts n'ai-je pas faits pour devenir ſage ! Quels ſoins n'ai-je pas apportés à choiſir ou à rejeter ſcrupuleuſement, je puis le dire, tout ce que j'ai cru capable de contribuer ou de nuire à mon bonheur ? Et cependant, par une étrange fatalité, il y a bien apparence que toute ma ſageſſe n'aboutira qu'à la folie.

Vous me dites, avec la partialité ordinaire de votre tendre amitié, qu'on attend de moi plus qu'on n'attendroit de quelques autres femmes. C'eſt une leçon que vous me donnez & que je reçois. Je ſens que, pour ma réputation, ce ſeroit en vain que mon cœur ſeroit content de ſes motifs, s'ils n'étoient pas connus du public. Me plaindre de la mauvaiſe volonté d'un frère ; cela, je le puis. Certainement les diviſions entre frères & ſœurs, lorſque les intérêts ſe croiſent, ſont un cas très-ordi-

naire; mais, lorſqu'on ne peut accuſer un frère coupable, ſans faire tomber une partie du reproche ſur les duretés d'un père, qui pourroit ſe réſoudre à alléger ſon fardeau pour en charger une tête ſi chère? Et, dans toutes ces ſuppoſitions, la haine que M. Lovelace porte à chaque perſonne de ma famille, quoiqu'elle ne ſoit qu'un retour pour celle qu'on lui a déclarée, ne paroîtroit-elle pas extrêmement choquante? N'eſt-ce pas une marque qu'il y a dans ſon naturel quelque choſe d'implacable, comme d'extrêmement impoli? Et quelle femme au monde pourroit penſer à ſe marier pour vivre dans une inimitié perpétuelle avec ſa famille?

Mais craignant de vous fatiguer, & laſſe moi-même, je quitte la plume.

M. Solmes eſt ici continuellement. Ma tante Hervey, mes deux oncles ne s'éloignent pas davantage. Il ſe machine quelque choſe contre moi, je n'en ſaurois douter. Quel état! d'être ſans ceſſe en allarme, & de voir une épée nue qui nous pend ſur la tête!

Je ne ſuis informée de rien que par l'inſolente Betty, qui me lâche toujours quelques traits de l'effronterie à laquelle elle eſt autoriſée. — Quoi? Miſs, vous ne mettez pas ordre à vos affaires? Comptez

qu'il faudra partir lorſque vous y penſerez le moins. D'autres fois, elle me fait entendre à demi-mot, & comme dans la vue de m'inquiéter, ce que l'un, ce que l'autre dit de moi, & leur curioſité ſur l'emploi que je fais de mon temps. Elle y mêle ſouvent l'outrageante queſtion de mon frère, ſi je ne m'occupe pas à compoſer l'hiſtoire de mes ſouffrances ?

Mais je ſuis faite à ſes impertinences, & c'eſt le ſeul moyen que j'ai d'entrevoir, avant l'exécution, les deſſeins qu'on forme contre moi. Comme elle s'excuſe ſur ſes ordres, lorſqu'elle pouſſe trop loin l'inſolence, je l'écoute patiemment; quoique ce ne ſoit pas de temps à autre ſans quelque ſoulèvement de cœur.

Je m'arrête ici pour porter ce que je viens d'écrire au dépôt. Adieu, ma chère.

CL. HARLOWE.

(*Ce qui ſuit étoit écrit ſur l'enveloppe avec un crayon, à l'occaſion de la lettre ſuivante, que Miſs Clariſſe trouva au dépôt en y portant la ſienne.*)

Je trouve votre ſeconde lettre d'hier. Je l'ai lue. Je remercie beaucoup votre mère des avis obligeans que vous me donnez de ſa part. Celle que je vous envoie répondra peut-être à une grande partie de ſon attente. Vous lui en lirez ce que vous jugerez à propos.

LETTRE XXV.

Miſs HOWE à Miſs CLARISSE HARLOWE.

Samedi, 25 Mars.

CETTE lettre ne ſera qu'une ſuite de ma dernière, de la même date, & d'ordre exprès. Vous avez vu, dans la précédente, l'opinion de ma mère ſur le mérite que vous pourriez vous faire, en obligeant vos parens contre votre propre inclination. Notre conférence là-deſſus eſt venue à l'occaſion de l'entretien que nous avions eu avec ſir Harry Downeton : & ma mère la croit ſi importante, qu'elle m'ordonne de vous en écrire le détail. J'obéis d'autant plus volontiers, que j'étois embarraſſée dans ma dernière, à vous donner un conſeil : & que non ſeulement vous aurez ici le ſentiment de ma mère, mais peut-être dans le ſien celui du public, s'il n'étoit informé que de ce qu'elle ſait, & non pas de tout ce que je ſais.

Ma mère raiſonne d'une manière très-décourageante pour toutes les perſonnes de notre ſexe qui ſe hâtent trop de chercher leur bonheur, en épouſant *un homme de*

leur choix. Je ne ſais comment j'aurois pris ſes raiſonnemens, ſi je ne ſavois qu'ils ſe rapportent toujours à ſa fille, qui, d'un autre côté, ne connoît préſentement aucun homme qu'elle honore de la moindre préférence ſur un autre, & qui n'eſtime pas la valeur d'un denier celui dont ſa mère a la plus haute idée.

A quoi ſe réduit donc, dit-elle, une affaire qui cauſe tant de bruit & de mouvemens? Eſt-ce donc un ſi rare effort, dans une jeune perſonne, de renoncer à ſes inclinations pour obliger ſes parens?

Fort bien, ma chère maman, ai-je répondu en moi-même; vous pouvez faire à préſent cette queſtion: vous le pouvez à l'âge de quarante ans. Mais l'auriez-vous faite à dix-huit? voilà ce que je voudrois ſavoir.

Ou la jeune perſonne, a-t-elle continué, eſt prévenue d'une très-violente inclination qu'elle ne peut ſurmonter, (ce qu'une jeune fille un peu délicate n'avouera jamais) ou ſa volonté eſt ſi opiniâtre, qu'elle ne veut abſolument pas céder; ou enfin elle a des parens qu'elle s'embaraſſe peu d'obliger.

Vous ſavez, ma chère, que ma mère raiſonne puiſſamment quelquefois, ou du moins, toujours avec beaucoup de cha-

leur. Il nous arrive ſouvent ne n'être pas d'accord ; & nous avons toutes deux ſi bonne opinion de notre ſentiment, qu'il eſt fort rare que l'une ait le bonheur de convaincre l'autre ; choſe aſſez ordinaire, je m'imagine, dans toutes les diſputes un peu animées. J'ai *trop d'eſprit*, me dit-elle, c'eſt-à-dire, en bon anglois, trop de *pétulance* : moi je lui réponds qu'elle eſt *trop ſage*, c'eſt-à-dire, en bon anglois auſſi, qu'elle *n'eſt plus auſſi jeune qu'elle l'a été* ; ou dans d'autres termes, qu'elle eſt ſi fort devenue mère, qu'elle oublie qu'elle a été fille. De-là nous paſſons d'un conſentement mutuel à quelqu'autre ſujet ; ce qui n'empêche pas que, ſans le vouloir, nous ne retombions une douzaine de fois ſur celui que nous avons quitté. Ainſi, le quittant & le reprenant, d'un air à demi-fâché, quoiqu'adouci par un ſourire forcé, afin de laiſſer du jour au racommodement, nous ne laiſſons pas, ſi l'heure du ſommeil arrive, de nous aller coucher avec un peu d'humeur, ou, ſi nous parlons, le ſilence de ma mère eſt rompu par quelques exclamations : ah ! Nancy ! vous êtes ſi vive ! ſi emportée ! je voudrois bien, ma fille, que vous euſſiez moins de reſſemblance avec votre père !

Je la paie de ſon reproche, en penſant

que ma mère n'a aucune raiſon de déſavouer la part qu'elle a eue à ſa Nancy, & ſi la choſe va plus loin de ſon côté, & qu'elle m'en diſe plus que je ne voudrois, ſon cher Hickman s'en trouve plus mal le jour ſuivant.

Je ſais que je ſuis une folle créature. Quand je n'en conviendrois pas, je ſuis sûre que vous ne le penſeriez pas moins. Laiſſons-là ces petits détails; je ne m'y ſuis un peu arrêtée que pour vous avertir que dans une occaſion ſi importante, je vais ſupprimer mes impertinences & les petites vivacités de ma mère, pour ne vous rendre que la partie froide & ſérieuſe de notre converſation.

" Jetez les yeux, m'a-t-elle dit, ſur les „ mariages de notre connoiſſance, qui „ paſſent pour l'ouvrage de l'inclination, „ & qui ne doivent peut-être ce nom qu'à „ une paſſion née de la folie ou d'un pur „ haſard, ſoutenue par un eſprit de per- „ verſité & d'obſtination „ (ici, ma chère, nous avons eu un petit débat que je vous épargne) " voyez, s'ils vous paroiſſent „ plus heureux que d'autres, où le prin- „ cipal motif de l'engagement n'a été que „ la convenance, & la vue d'obliger une „ famille. La plupart vous paroiſſent-ils „ même auſſi heureux? Vous trouverez

„ que les deux motifs de la convenance
„ & de la ſoumiſſion produiſent un con-
„ tentement durable, qui ſouvent aug-
„ mente avec le temps & la réflexion, &
„ qui eſt la récompenſe d'un devoir rem-
„ pli ; au lieu que l'amour, qui n'a pour
„ motif que l'amour, eſt une paſſion oi-
„ ſive ; „ (*oiſive* dans tous les ſens, c'eſt ce que ma mère ne peut pas dire ; car l'amour eſt auſſi actif qu'un ſinge, & auſſi malicieux qu'un écolier.) " C'eſt une fer-
„ veur qui dure peu, comme toutes les
„ autres ; un arc trop tendu, qui revient
„ bientôt à ſon état naturel.

„ Comme il eſt fondé en général ſur
„ des perfections purement idéales, que
„ l'objet ne ſe connoiſſoit pas lui-même
„ avant qu'elles lui fuſſent attribuées par
„ la prévention de l'amour, un, deux,
„ ou trois mois, replacent tout dans ſon
„ véritable jour, & chacun des deux, ou-
„ vrant les yeux, penſe juſtement de l'au-
„ tre ce que tout le monde en penſoit au-
„ paravant.

" Les amans *imaginaires*, (c'eſt ſon propre terme ; ne le trouvez-vous pas aſſez remarquable ?) ont eu le temps de s'éva-
„ nouir. Le naturel & les vieilles habitu-
„ des, qu'on n'a pas eu de peine à ſuſpen-
„ dre ou à déguiſer, reviennent dans toute

„ leur

„ leur force. Le voile ſe lève, & laiſſe voir
„ de chaque côté la vérité, les défauts &
„ juſqu'aux moindres taches. Enfin, l'on
„ eſt fort heureux ſi l'on ne tombe pas auſſi
„ bas dans l'opinion l'un de l'autre, qu'on
„ y avoit été comme exalté par une ima-
„ gination aveuglée. Alors le couple paſ-
„ ſionné, qui ne connoiſſoit pas de bon-
„ heur hors de leur compagnie mutuelle,
„ eſt ſi éloigné de trouver dans une con-
„ verſation habituelle, cette variété ſans
„ fin, qui faiſoit croire dans un autre temps
„ qu'on avoit toujours quelque choſe à ſe
„ dire, ou qui faiſoit regretter, après s'être
„ quittés, de n'avoir pas dit mille choſes
„ qu'on croyoit avoir oubliées, que leur
„ étude continuelle eſt de chercher des
„ amuſemens hors d'eux-mêmes, & leur
„ goût peut-être, a conclu ma ſage maman,
(lui auriez-vous cru, ma chère, une ſageſſe
ſi moderne ?) ſera de choiſir des deux
„ côtés ceux où l'autre n'a point de part. „

Je lui ai repréſenté, que ſi vous tombiez dans la néceſſité de riſquer une démarche hardie, il n'en faudroit accuſer que l'indiſcrète violence de vos proches. Je craignois fort, lui ai-je dit, qu'en effet ſes réflexions ſur une infinité de mariages, dont le début donnoit de meilleures eſpérances, ne fuſſent très-bien fondées : mais

je l'ai priée de convenir, que ſi les enfans ne peſoient pas toujours les difficultés avec autant de ſageſſe qu'ils le doivent, trop ſouvent auſſi les parens n'avoient pas pour leur jeuneſſe, pour leurs inclinations & pour leur inexpérience, tous les égards qu'ils avoient eux-mêmes penſé qu'on leur devoit au temps de leur jeune âge.

Je lui ai dit que je me ſouvenois à cette occaſion d'une lettre que vous aviez écrite il y a quelques mois, (c'étoit préciſément dans le temps que M. Wierley vous perſécutoit) où vous faiſiez parler une dame anonyme âgée à la mère de Miſs Drayton, qui à force de contrainte & de ſévérité, a manqué de précipiter la jeune perſonne dans la faute même dont elle prenoit tant de ſoin de la garantir; & j'ai oſé l'aſſurer qu'elle verroit cette lettre avec plaiſir.

J'ai été chercher l'original, que vous m'avez fait l'amitié de m'envoyer dans le temps à ma prière; & j'ai lu la lettre entière à ma mère. Elle m'a fait revenir deux fois ſur le paſſage qui ſuit. (Je crois que vous m'avez dit un jour que vous n'aviez pas tiré de copie de cette lettre).

Permettez-moi, madame, dit le grave perſonnage que vous faites parler, de vous faire une obſervation; ſi des perſonnes de votre expérience veulent que leurs enfans

voyent un peu loin dans l'avenir, afin de ſe rendre meilleurs & plus ſages en ſuivant leurs avis, ils devroient auſſi avoir la bonté de tourner eux-mêmes les yeux vers le paſſé, & avoir égard à la jeuneſſe & à la vivacité naturelle de leurs enfans, ou en d'autres termes, à leurs vives eſpérances, dont le temps n'a point flétri l'illuſion, que la réflexion n'a point modérées, & que nuls revers n'a réfroidies. Les objets nous paroiſſent tous différens au moment du départ pour une partie de plaiſir, pour une promenade favorite : l'imagination remplie de riantes perſpectives, & de la plus heureuſe attente, nous nous levons vigoureux & frais, comme le ſoleil au commencement de ſa courſe matinale : les objets ne paroiſſent plus les mêmes à nos yeux, lorſqu'arrivés au terme nous nous aſſeyons fatigués & prets à reprendre bientôt le chemin du logis.

Alors la réflexion nous fait mettre en compte une foule de peines, que dans l'ivreſſe du déſir nous avions omiſes dans notre calcul, les fatigues, les obſtacles, les contre-temps & les haſards que nous avons rencontrés en chemin. Nous apprécions de ce moment à leur juſte valeur ces plaiſirs, qui enflés par notre imagination, ſont néceſſairement loin de répondre à ce

que nous nous en étions promis en partant. Il n'y a que l'expérience qui puiſſe nous donner une conviction forte & ſalutaire de cette différence, ſi nous voulons en faire goûter les fruits à ceux que nous aimons, & qui n'ont pas encore aſſez vécu pour les recueillir eux-mêmes. Si nous voulons que nos conſeils faſſent ſur leur eſprit la même impreſſion que l'épreuve a faite ſur le nôtre, & que n'avoit peut-être pas fait ſur nous-mêmes le conſeil de nos parens, lorſque nous étions jeunès, ne devons-nous pas employer la patience, la raiſon & la douceur, de crainte d'endurcir le cœur que nous voulons perſuader, lorſque nous devons le convaincre ? car en général, Madame, les ames les plus tendres & les plus généreuſes ſont celles qui, quand on les traite avec dureté, deviennent les plus inflexibles. Si la jeune perſonne ne ſent rien que ſon cœur lui reproche, quelle que ſoit l'erreur de ſa tête, faute d'années & d'expérience, elle ſera diſpoſée à l'obſtination. Et ſi elle eſt perſuadée que ſes parens ont des torts, quoiqu'ils n'en aient peut-être que dans la méthode qu'ils employent avec elle, combien chaque dureté de leur part, ou chaque imprudence de la ſienne, quelques légères qu'elles ſoient en elles-mêmes, va

élargir entr'eux la ſéparation ! La prévention de la mère contre l'objet aimé confirmera celle de la fille en ſa faveur, & tous les meilleurs raiſonnemens du monde de part & d'autre ſeront attribués à cette prévention. En un mot, ni l'une ni l'autre ne ſeront jamais convaincues. Il en réſultera une oppoſition réciproque & ſans fin. La mère devient de plus en plus impatiente ; la fille de plus en plus déſeſpérée, & par une conſéquence trop naturelle, arrive le malheur que la mère appréhendoit le plus, & qui ne ſeroit peut-être jamais venu l'affliger, ſi elle s'étoit bornée à conduire & diriger les paſſions de ſa fille, au lieu de vouloir les entraîner par la violence.

La lettre entière a fait beaucoup de plaiſir à ma mère, & elle dit qu'elle méritoit bien le ſuccès qu'elle a obtenu. Mais enſuite elle m'a demandé quelle excuſe pourroit alléguer une jeune Lady, qui étoit capable de réflexions auſſi ſages, & de faire au matin de ſa vie avec tant de naturel & de vérité le perſonnage de l'expérience la plus mûrie par les années, ſi elle ſe précipitoit elle-même dans quelque fatal écart.

Delà, elle eſt tombée ſur le caractère moral de M. Lovelace, & ſur la juſtice qu'elle trouve dans la haine de vos parens,

pour un homme qui mène une vie ſi licentieuſe, & qui ne cherche pas même à la déſavouer. On lui a même entendu déclarer, m'a-t-elle dit, qu'il n'y a point de mal qu'il ne ſoit réſolu de faire à notre ſexe, pour ſe venger du mauvais traitement & de la perfidie de ſa première maîtreſſe, dans un temps où *il étoit trop jeune*, (je crois que c'étoit ſon expreſſion) pour ne pas aimer de bonne foi.

J'ai répondu en ſa faveur, que j'avois entendu blâmer généralement le procédé de cette femme : qu'il en avoit été vivement affecté, que pour ſe diſtraire, il avoit été forcé de voyager ; & que pour la chaſſer de ſon cœur, il s'étoit jeté dans un train de vie, qu'il avoit l'ingénuité de condamner lui-même : que cependant, il avoit traité d'impoſture la menace qu'on lui attribuoit contre tout notre ſexe : que j'en pouvois rendre témoignage, puiſque lui ayant fait ce reproche devant vous, je l'avois entendu proteſter qu'il n'étoit pas capable d'un reſſentiment ſi injuſte contre toutes les femmes, pour la perfidie d'une ſeule.

Vous vous en ſouvenez, ma chère ; & je n'ai pas oublié non plus l'aimable réflexion que vous fîtes ſur ſa réponſe : " vous

„ n'aviez pas de peine, me dites-vous
„ alors, à croire ſon déſaveu ſincère ; parce
„ qu'il vous paroiſſoit impoſſible qu'un
„ homme, auſſi touché qu'il parût l'être
„ de l'imputation d'une fauſſeté volon-
„ taire, fût capable d'en commettre une."

J'ai inſiſté ſur les circonſtances extraordinaires de votre ſituation, en les détaillant l'une après l'autre. J'ai obſervé à ma mère, que les mœurs de M. Lovelace n'avoient pas fait un ſujet d'objection pour vos parens, lorſqu'il s'étoit préſenté pour Miſs Arabelle ; qu'on s'étoit repoſé alors ſur la nobleſſe de ſon ſang, ſur ſes qualités & ſur ſes lumières rares, qui ne permettoient pas de douter qu'une femme vertueuſe & prudente ne le fît rentrer en lui-même. J'ai même ajouté, au riſque de vous déplaire, que ſi votre famille étoit compoſée d'aſſez honnêtes gens, ſuivant les idées communes, on ne leur attribuoit pas, à l'exception de vous, une délicateſſe bien ſcrupuleuſe ſur la réligion ou la piété : qu'il leur convenoit peu, par conſéquent, de reprocher aux autres les défauts de cette nature. Et quel homme odieux ont-ils été choiſir, ai-je dit encore, pour ſupplanter dans le cœur d'une jeune perſonne un des hommes d'Angleterre qui a la plus belle figure, qui eſt le plus conſidéré pour ſon

eſprit & ſes talens, & le plus diſtingué par ſes qualités naturelles & acquiſes, quelque reproche qu'on veuille faire à ſes mœurs.

Ma mère eſt revenue à conclure qu'il y en auroit plus de mérite dans votre obéiſſance. Elle a prétendu que parmi ces hommes ſi diſtingués par leur eſprit & leur figure, on n'a preſque jamais trouvé un bon mari, parce qu'ordinairement ce ſont des Narciſſes ſi amoureux de leur propre mérite, qu'ils croient une femme obligée de prendre d'eux la haute opinion qu'ils en ont eux-mêmes. — Il n'y avoit ici rien à craindre de cette conſidération, lui ai-je dit, parce que du côté de l'eſprit & de la perſonne, la femme auroit toujours l'avantage ſur l'homme; quoique de l'aveu de tout le monde, il en eût beaucoup lui-même ſur ſon propre ſexe.

Elle ne peut ſouffrir de m'entendre louer d'autres hommes que ſon cher Hickman; ſans conſidérer qu'elle attire ſur lui un degré de mépris qu'il pourroit éviter, ſi, par cette affectation à lui attribuer un mérite que je ne crois pas qu'il ait, elle ne diminuoit pas celui qu'il a réellement, & qu'elle compromet ſouvent dans certaines comparaiſons où il ne peut que perdre. Ici, par exemple, quelle aveugle partialité! Elle m'a ſoutenu, qu'à la réſerve des traits,

& du teint, qui ne ſont pas ſi agréables & ſi frais dans M. Hickman, & de l'air, qu'il a moins libre & moins hardi, qualités, dit-elle, qui doivent peu toucher une femme modeſte, il vaut M. Lovelace *à toutes les heures du jour.*

Pour abréger une comparaiſon ſi choquante, je lui ai dit, que ſi vos parens vous avoient laiſſée à votre liberté, & traitée avec douceur, j'étois perſuadée que vous n'auriez jamais eu l'idée d'encourager les ſoins d'un homme qui leur auroit déplu. Elle a cru pouvoir me prendre ſur les termes : je l'en trouve moins excuſable, m'a-t-elle dit, car il y a donc ici plus d'eſprit de contradiction que d'amour.

Ce n'eſt pas non plus ma penſée, lui ai-je répondu. Je ſais que Miſs Clariſſe Harlowe préféreroit M. Lovelace à tout autre homme, ſi ſes mœurs.....

Si, Nancy! ce *ſi* comprend tout. Mais croyez-vous qu'elle aime réellement M. Lovelace ?

Que falloit-il répondre, ma chère ? je ne veux pas vous dire quelle a été ma réponſe, mais ſi j'en avois fait une autre, qui eſt-ce qui m'en auroit cru ? D'ailleurs, je ſuis ſûre que vous l'aimez. Pardon, ma chère ; cependant ſongez que n'en pas convenir, c'eſt vous accuſer, & reconnoître

que vous ne devez pas vous approuver dans un ſentiment dont vous ne pouvez vous défendre.

Au fond, ai-je repris, il mérite le cœur d'une femme (*ſi*..... aurois-je pu répéter) mais ſes parens, Madame....

Ses parens, Nancy?.... (vous ſavez, ma chère, que ma mère, qui reproche à ſa fille d'être trop vive, ne ceſſe pas elle-même d'interrompre les autres).

Peuvent prendre de fauſſes meſures, ai-je continué. —

Ne peuvent avoir tort. Ils ont raiſon, j'en ſuis sûre, a-t-elle dit de ſon côté.

Par leſquelles, ai-je repris, ils engageront peut-être une jeune perſonne dans quelque démarche téméraire, dont elle n'auroit jamais été capable.

Mais ſi vous avouez qu'elle ſeroit téméraire, cette démarche, a repliqué ma mère, doit-elle la faire? Une fille prudente ne prendra jamais droit des fautes de ſes parens, s'ils en faiſoient, pour en commettre une volontaire. Le public blâmeroit les parens, ſans abſoudre la fille. La jeuneſſe & le défaut d'expérience qui réclame l'indulgence dont parle Miſs Clary dans ſa lettre à Lady Drayton, ne ſerviroient tout au plus qu'à atténuer ſa faute. Mais une jeune perſonne auſſi admirable

que Miſs Clariſſe Harlowe, dont la prudence eſt dans le cas de faire la leçon à des perſonnes beaucoup plus âgées qu'elle, voudra-t-elle ſe retrancher ſous l'abri d'une ſi foible excuſe ?

Au reſte, Nancy, je ſuis bien aiſe qu'elle n'ignore pas ce que je penſe. Je vous charge même de lui repréſenter, que quelque averſion qu'elle ait pour l'un, quelque goût qu'elle puiſſe avoir pour l'autre, on attend d'une jeune fille, dont la généroſité & la grandeur d'ame ſont ſi connues, qu'elle ſe faſſe violence & qu'elle renonce à ſes goûts, lorſqu'elle n'a point d'autre voie pour obliger toute ſa famille, c'eſt-à-dire, pas moins de dix ou douze perſonnes, qui ſont ce qu'elle a de plus proche & de plus cher au monde, à la tête deſquelles, il faut qu'elle compte un père & une mère, dont elle n'a jamais éprouvé que de l'indulgence. De ſon côté, ce n'eſt peut-être qu'un léger caprice de l'âge ou de l'humeur; mais des parens voient plus loin; & le caprice d'une fille ne doit-il pas être ſoumis au jugement de ſes père & mère ?

Comptez, ma chère amie, que je ne ſuis pas demeurée en arrière ſur l'article de ce *jugement*. J'ai dit tout ce que vous m'auriez pu dicter vous-même, & tout ce qui convient à une ſituation auſſi extraordinaire

& vous reconnoîtrez chaque acteur à leurs expreſſions) " dans une fille juſtement diſ-
„ graciée pour ſa révolte ouverte, de vou-
„ loir preſcrire des loix à toute la famille?
„ quel triomphe pour ſon obſtination, de
„ donner ſes ordres, non d'une priſon,
„ comme je l'avois nommée, mais du haut
„ de ſon trône, à ſes aînés, à ſes ſupérieurs,
„ à ſon père même & à ſa mère! choſe éton-
„ nante au dernier point, qu'on ait pu
„ s'arrêter à quelque diſcuſſion ſur une
„ pareille propoſition! c'eſt un chef-d'œu-
„ vre de fineſſe que ce plan. C'eſt moi-
„ même en perfection. Il eſt à croire que
„ mon oncle ne s'y laiſſeroit pas prendre
„ une ſeconde fois. „

Betty s'eſt engagée d'autant plus facilement dans ce récit, qu'étant contraire à mes eſpérances, elle l'a cru propre à me mortifier, à me vexer. Comme j'ai cru entrevoir dans le cours de cette belle récapitulation, que quelqu'un avoit parlé en ma faveur, j'étois curieuſe de ſavoir à qui j'avois cette obligation. Mais elle a refuſé de me l'apprendre, pour ne pas me donner la conſolation de penſer qu'ils ne ſont pas tous déclarés contre moi.

Mais ne ſavez-vous donc pas voir, ma chère, quelle vicieuſe créature vous honorez de votre amitié? Vous ne pouvez dou-

ter de l'influence que vous avez ſur moi ; pourquoi ne m'avez-vous pas appris plutôt à me connoître un peu mieux ? Pourquoi la même liberté, que j'ai toujours priſe avec vous, n'a-t-elle pas encore porté votre amitié à me révéler mes vices, & ſurtout à démaſquer mon hypocriſie ? ſi mon frère & ma ſœur ont été capables de ces découvertes, comment de ſi énormes défauts ont-ils échappé à des yeux auſſi pénétrans que les vôtres, qui ſe flatoient d'en appercevoir d'autres bien plus ſecrets & bien plus cachés ?

Il paroît qu'à préſent leurs délibérations roulent ſur la manière de me répondre, & ſur le choix de l'écrivain ; car ils ignorent & ils ne doivent pas ſavoir que Mlle. Betty m'ait ſi bien informée. L'un demande apparemment qu'on le diſpenſe de m'écrire ; un autre ne veut pas ſe charger de m'écrire des choſes dures ; un autre eſt las de moi : & écrire à une fille qui ne fait qu'abuſer de la facilité de ſa plume, c'eſt à ne jamais finir. Ainſi, les qualités qu'on ne m'attribuoit autrefois que pour m'en faire honneur, deviennent aujourd'hui un ſujet de reproche. Tant l'averſion & le reſſentiment dénaturent les choſes ! Cependant il faudra bien qu'on m'apprenne avant peu, par quelque voie, le réſultat d'une ſi lon-

gue conférence. En vérité, ma chère, mon déſeſpoir eſt ſi vif, que je crains d'ouvrir la lettre de M. Lovelace : ſi dans le ſentiment dont mon ame eſt affectée, j'y trouvois quelque expédient qui n'offrît point d'objection, je ſerois capable de prendre un parti dont je me repentirois peut-être le reſte de mes jours.

Je reçois à ce moment la lettre ſuivante, par les mains de Betty.

Lundi à 5 heures.

Miſs *la ruſée*,

« Votre belle propoſition nouvelle n'eſt pas jugée digne d'une réponſe particulière. Votre oncle Harlowe eſt honteux de s'y être laiſſé prendre. N'avez-vous pas quelque nouveau tour d'adreſſe pour votre oncle Antonin ? Allons ; jouez-nous l'un après l'autre, mon enfant, tandis que vous êtes en haleine. Mais je reçois ordre de vous écrire deux lignes ſeulement, afin que vous n'ayiez pas occaſion de me reprocher, comme à votre digne ſœur, des libertés que vous vous attirez. Voici le mot : tenez-vous prête à partir. Demain vous ſerez conduite chez mon oncle Antonin. Voilà tout, mon enfant.

JAMES HARLOWE.

Ce trait m'a pénétrée jusqu'au vif; & dans la première chaleur de mon ressentiment, j'ai écrit le lettre suivante pour mon oncle Harlowe, qui passe ici la nuit.

A M. JULES HARLOWE.

MONSIEUR,

" Je me trouve, sans le savoir, une bien
„ misérable créature. Ce n'est point à mon
„ frère, c'est à vous que j'ai écrit; c'est
„ de vous que j'espère l'honneur d'une ré-
„ ponse. Personne n'a plus de respect que
„ moi pour ses oncles. Cependant j'ose dire
„ que, toute grande qu'est la distance d'un
„ oncle à sa nièce, elle n'exclut pas cette
„ espérance. Je ne crois pas non plus avoir
„ fait une proposition qui mérite du mé-
„ pris.

" Pardon, Monsieur; mon cœur est
„ plein. Peut-être reconnoîtrez-vous quel-
„ que jour que vous vous êtes laissé gagner
„ (hélas! en puis-je douter?) pour vous
„ joindre aux autres, & me traiter.....
„ comme je n'ai pas mérité d'être traitée.
„ Si vous êtes honteux, comme mon frère
„ me le fait entendre, de m'avoir marqué
„ quelque retour de tendresse, que le ciel
„ ait donc pitié de moi! je vois que je n'en
„ dois plus attendre de personne. Mais

„ que je reçoive du moins une réponſe de
„ votre main ; je l'implore humblement
„ de vous. Juſqu'à ce que mon frère daigne
„ ſe rappeler ce qu'il doit à une ſœur, je
„ ne veux point recevoir de lui aucune
„ réponſe à des lettres que je ne lui ai pas
„ écrites, ni aucune ſorte de commande-
„ ment.

" J'attendris tout le monde ! c'eſt,
„ Monſieur, ce qu'il vous a plu de me
„ marquer. Mais qui donc ai-je attendri ?
„ Je connois quelqu'un dans la famille qui,
„ pour toucher, a des méthodes bien plus
„ sûres que les miennes, ſans quoi il ne
„ ſeroit pas parvenu ſi gratuitement à faire
„ honte à tout le monde d'avoir donné
„ quelques marques de tendreſſe à un mal-
„ heureux enfant de la même famille.

" De grâce, Monſieur, ne me renvoyez
„ pas cette lettre avec mépris, ou déchi-
„ rée, ou ſans réponſe : mon père a ce
„ droit & tous ceux qu'il lui plaît d'exercer
„ ſur ſa fille ; mais perſonne de votre ſexe
„ ne doit traiter ſi durement une jeune
„ perſonne du mien, lorſqu'elle ſe contient
„ dans les humbles ſentimens de ſuppliante
„ où je ſuis.

" Après avoir vu donner de ſi étranges
„ interprétations à l'humble lettre que je
„ vous avois adreſſée, je dois craindre que

„ celle-ci, que je vous écris à la hâte & ſans
„ précaution, dans la ſimplicité de mon
„ cœur, ne ſoit encore plus mal reçue.
„ Mais je vous ſupplie, Monſieur, d'avoir
„ la bonté de faire deux mots de réponſe
„ à ma propoſition, quelque ſévères qu'ils
„ puiſſent être. Je penſe encore qu'elle
„ mérite quelque attention. Je m'engagérai
„ de la manière la plus ſolemnelle, à lui
„ donner de la validité, en renonçant
„ pour toujours au mariage. En un mot,
„ tout ce qu'il m'eſt poſſible de faire, je
„ le ferai, pour rentrer en grâce avec tout
„ le monde. Que puis-je dire de plus, ſi
„ non que je ſuis, ſans le mériter, *la plus*
„ *malheureuſe fille de la terre?* „

Betty a fait encore difficulté de porter cette lettre, ſous prétexte que c'étoit s'expoſer, elle à recevoir des injures, & moi à me la voir rapporter en pièces. Je veux en courir les riſques, lui ai-je dit, & je vous demande ſeulement de la remettre à ſon adreſſe. C'étoit une choſe bien triſte, des plus triſtes, a-t-elle répondu, de voir de jeunes demoiſelles ſe révolter avec tant de violence contre leur devoir. Je l'ai aſſurée qu'elle auroit la liberté de tout dire, ſi elle vouloit être ma meſſagère cette fois ſeulement. Et elle deſcendoit avec ma lettre; je lui ai recommandé encore de ſe dérober aux

yeux de mon frère & de ma sœur, de peur que leurs *bons* offices n'attirassent à ma lettre le sort dont elle me menaçoit. C'est de quoi elle n'osoit répondre, m'a-t-elle répliqué. Je suis actuellement dans l'attente de son retour.

Avec si peu d'espérance de faveur ou de pitié, j'ai pris le parti d'ouvrir la lettre de M. Lovelace. Je vous l'enverrois à présent, ma chère, avec toutes celles que je vais réunir sous une même enveloppe, si je n'avois besoin de lumières pour me déterminer sur la réponse que je dois lui faire. J'aime mieux prendre la peine de vous en faire l'extrait, tandis que j'attends le retour de Betty.

" Ce sont ses plaintes ordinaires de la
„ mauvaise opinion que j'ai de lui, & de
„ ma facilité à croire tout ce qui est à son
„ désavantage. Il m'a aussi clairement en-
„ tendue que je pouvois l'espérer, dans
„ ma réflexion sur le bonheur que ce seroit
„ pour moi, si quelque entreprise témé-
„ raire de sa part contre M. Solmes ame-
„ noit pour lui-même un événement fatal
„ & prématuré. Il se reproche beaucoup,
„ me dit-il, d'avoir donné à son extrême
„ appréhension de me perdre, quelques
„ expressions trop vives dont il convient
„ que j'ai eu raison de m'offenser. „

" Il avoue qu'il a l'humeur prompte & » violente ; c'eſt le défaut, dit-il, de tous » les bons naturels ; & un homme ſincère » ne peut le cacher. Mais il en appelle à » moi ſur ſa ſituation. Si quelque choſe au » monde eſt capable de faire excuſer un » peu de témérité dans les expreſſions, » n'eſt-ce pas l'état où il ſe trouve, preſſé » entre mon indifférence & la malignité de » ſes ennemis ?

» Il croit trouver, dans ma dernière » lettre, plus de raiſons que jamais d'ap- » préhender que je ne me laiſſe engager » dans les vues de mon frère par la force, » ſi l'on ne peut l'obtenir par des voies » plus douces, & il n'entrevoit que trop » que je le prépare de loin à ce dénoue- » ment. Dans une idée ſi affligeante, il » me conjure de ne me pas prêter aux noi- » res intentions de ſes ennemis. Suivent » des vœux ſolemnels de réforme, des pro- » meſſes d'une fidélité, d'une complaiſance » éternelles, le tout dans le ſtyle du plus » humble & du plus profond abandon. Ce- » pendant il traite de cruel, le ſoupçon qui » m'a fait attribuer toutes ſes proteſtations » au beſoin qu'il ſent en avoir lui-même, » d'après ſa mauvaiſe renommée.

" Il ſe mépriſe lui-même, & en fait l'a- » veu ſolemnel, pour ſes folies paſſées.

„ Il remercie le ciel de lui avoir ouvert les „ yeux ſur ſes erreurs. Il ne lui manque „ plus que mes intentions particulières, „ pour aſſurer l'ouvrage de ſa réforme.

" Il s'engage à faire tout ce qui peut „ s'accorder avec l'honneur, pour obte- „ nir ſa réconciliation avec mon père. Il „ conſent même, ſi je l'exige, à faire les „ premières ouvertures à mon frère, qu'il „ traitera comme ſon propre frère, parce „ qu'il eſt le mien, s'il veut ne pas faire „ revivre, par de nouveaux outrages, la „ mémoire du paſſé.

„ Il me propoſe, dans les termes les „ plus ſoumis & les plus preſſans, une „ entrevue d'un quart-d'heure, pour me „ confirmer la vérité de tout ce qu'il m'é- „ crit, & me donner de nouvelles aſſu- „ rances de l'affection, & s'il eſt beſoin, „ de la protection de toute ſa famille. Il „ me confeſſe qu'il s'eſt procuré la clé „ d'une porte de jardin, qui mène à ce „ que nous nommons le *taillis*, & que, ſi „ je veux ſeulement tirer le verrouil, du „ côté intérieur, il peut y entrer la nuit, „ pour attendre l'heure qu'il me plaira de „ choiſir. Ce n'eſt point à moi qu'il aura „ jamais la préſomption de faire des mena- „ ces; mais ſi je lui refuſe cette faveur, „ dans le trouble où l'ont jeté quelques

„ endroits de ma lettre, il ne fait pas de
„ quoi ſon déſeſpoir peut le rendre capable.
" Après la détermination abſolue de mes
„ parens, les pas qu'ils ont déjà faits, avec
„ la déclaration ne pas s'arrêter qu'ils ne
„ l'aient emporté, il me demande par
„ quelle voie je puis eſpérer d'éviter d'être
„ à M. Solmes, ſi je ſuis une fois menée
„ chez mon oncle Antonin; à moins que
„ je ne ſois réſolue d'accepter la protection
„ qui m'eſt offerte par ſa famille, ou de me
„ réfugier à Londres, ou dans quelqu'autre
„ lieu, tandis que j'ai encore le pouvoir
„ de m'échapper. Il me conſeille de m'a-
„ dreſſer à votre mère, qui conſentira peut-
„ être à me recevoir ſecrètement, juſqu'à
„ ce que je puiſſe m'établir dans ma terre
„ & me réconcilier avec mes proches, qui
„ sûrement, dit-il, le déſireront autant
„ que moi, auſſitôt qu'ils me verront hors
„ de leurs mains.
" Il m'apprend „ (& c'eſt toujours mon étonnement par quelle voie il peut ſe procurer ces connoiſſances) " qu'ils ont écrit
„ à M. Morden pour le prévenir en faveur
„ de leur conduite, & qu'ils ne doutent
„ pas de réuſſir à le faire entrer dans tous
„ leurs projets: il conclut, que ſi mes amis
„ particuliers me refuſent un aſyle, il ne me
„ reſte qu'une ſeule *voie*. Si je veux, dit-il,

„ l'honorer & le rendre le plus heureux des
„ hommes, en choiſiſſant moi-même cette
„ ſeule voie qui me reſte, les articles ſeront
„ bientôt dreſſés, avec des blancs que je
„ remplirai à mon gré. Que je lui déclare
„ ſeulement, de ma propre bouche, mes
„ volontés, tous mes doutes, tous mes
„ ſcrupules, & que je lui répète qu'aucune
„ conſidération ne me rendra la femme de
„ Solmes, & il ſera tranquille. Mais après
„ une lettre telle que ma dernière, il n'y
„ a qu'une entrevue qui puiſſe le calmer
„ là-deſſus; il me preſſe d'ouvrir le verrouil
„ dès la *nuit ſuivante*, ou *cette nuit*, ſi je
„ n'avois pas reçu hier ſa lettre aſſez à
„ temps. Il ſera déguiſé d'une manière qui
„ ne donnera aucun ſoupçon quand il ſe-
„ roit apperçu. Il ſe préſentera à la porte
„ du jardin, avec l'eſpoir de l'ouvrir avec
„ ſa clé. Et pendant ces deux nuits, il
„ n'aura point d'autre logement que le
„ taillis, pour attendre à chaque heure
„ l'inſtant propice où je tirerai le verrouil;
„ à moins qu'il ne reçoive de moi des or-
„ dres contraires, ou quelque arrangement
„ pour un autre rendez-vous. „

Cette lettre eſt datée d'hier. Ainſi, je le ſuppoſe, il étoit la nuit paſſée dans le taillis, il y paſſera encore cette nuit: & je ne lui ai pas répondu une ſeule ligne;

& il eſt trop tard à préſent, quand je ſerois déterminée ſur ma réponſe. J'eſpère qu'il n'ira pas chez M. Solmes; & j'eſpère auſſi qu'il ne viendra point ici. S'il commet l'une ou l'autre de ces deux extravagances, je romps avec lui pour jamais.

A quoi me réſoudre avec des eſprits ſi obſtinés? Plût au ciel que je n'euſſe jamais! .... mais que ſervent les regrets & les ſouhaits? Je ſuis dans une étrange perplexité: mais ai-je beſoin de vous le dire, après cette peinture de ma ſituation?

LETTRE XXIX.

Miſs CLARISSE HARLOWE à Miſs HOWE.

Mardi, à 7 heures du matin.

MON oncle m'a fait la grâce de me répondre. Voici ſa lettre qu'on m'apporte en ce moment, quoiqu'écrite d'hier au ſoir, apparemment fort tard.

Lundi au ſoir.

MISS CLARY,

« Vous êtes devenue ſi hardie, & vous nous remontrez ſi bien notre devoir, quoique

ſible de tenir contre votre langage & vos regards : c'eſt la force de notre affection qui nous fait éviter votre vue, lorſque vous êtes réſolue de ne pas faire ce que nous ſommes réſolus que vous faſſiez. Jamais je n'ai ſenti pour perſonne autant d'affection que j'en ai eu pour vous depuis votre enfance ; & j'ai dit ſouvent que jamais jeune fille n'en avoit tant mérité. Mais, à préſent, que faut-il penſer de vous ? Hélas ! hélas ! ma chère nièce, que vous vous ſoutenez mal à l'épreuve !

" J'ai lu les deux lettres qui étoient ſous votre enveloppe : dans un temps plus convenable, je pourrai les faire voir à mon frère & à ma ſœur ; mais aujourd'hui ils ne recevront rien de votre part.

" Quant à moi, je n'ai pu lire celle qui étoit pour moi s'en être attendri juſqu'à la foibleſſe. Comment ſe fait-il que vous ſoyez ſi inflexible, & capable en même temps d'émouvoir ſi vivement le cœur d'autrui ? Mais comment avez-vous pu écrire une ſi étrange lettre à M. Solmes ? Fi, ma nièce : ah ! que vous êtes changée !

" Et puis, traiter comme vous l'avez fait un frère & une ſœur ! ſi bien qu'ils ne ſe ſoucient guères de vous, ni de vous voir. Ne ſavez-vous pas qu'il eſt écrit qu'*une réponſe douce fait évanouir la colère* ?

Si vous vous fiez à la pointe piquante de votre esprit, vous pouvez blesser ; mais une massue abat une épée. Comment pouvez-vous espérer que ceux qui se trouvent offensés ne chercheront pas à vous offenser à leur tour ? Etoit-ce par ces moyens que vous vous faisiez adorer de tout le monde ? Non : c'étoit la douceur de votre cœur & de vos manières qui vous attiroit de l'attention & du respect dans tous les lieux où vous paroissiez, qui vous valoit même, de la part des étrangers, la distinction & le titre de Lady, que vous n'avez pas reçu de votre naissance, & qu'on n'accordoit pas à votre sœur, quoique votre aînée. Si vous avez excité l'envie, est-il sage d'aiguiser sa dent meurtrière & de vous exposer à ses morsures ? Vous voyez que je vous écris en homme impartial, qui vous aime encore.

" Mais depuis qu'ayant déployé tous vos talens, vous n'avez épargné personne, & que vous avez attendri tout le monde, en restant vous-même insensible, vous nous avez mis dans la nécessité de tenir ferme & de nous lier plus étroitement. C'est ce que j'ai déjà comparé *à une phalange en ordre de bataille*. Votre tante Hervey vous défend d'écrire, par la même raison qui doit m'empêcher de vous le permet-

tre. Nous craignons tous de vous voir, parce que nous ſavons que vous nous feriez tourner à tous l'eſprit. Oui, juſqu'à votre mère vous redoute ſi fort, que vous ayant crué prête une fois ou deux à forcer l'entrée de ſa chambre, elle en a fermé la porte & s'y eſt enfermée ſoigneuſement; perſuadée comme elle eſt qu'elle ne doit pas ſe rendre à vos conditions, & que vous êtes réſolue de ne pas écouter les ſiennes. Déterminez-vous ſeulement, ma très-chère Miſs Clary, à faire un pas pour nous obliger; & vous verrez avec quelle tendreſſe nous vous ſerrerons tour-à-tour contre nos cœurs tranſportés de joie. Si l'un des deux prétendans n'a pas l'eſprit, les qualités & la figure de l'autre, comptez que l'autre eſt le plus mauvais cœur qu'il y ait au monde. L'affection de vos parens, avec un mari ſage, quoique moins poli, n'eſt-elle pas préférable à un débauché, quelque agrément que ſa figure puiſſe offrir aux yeux? vos admirables talens vous feront adorer de l'un, au lieu que l'autre, qui a les mêmes avantages que vous, dans ſon ſexe, n'attachera pas grand prix aux vôtres: car ſouvent les maris de cette eſpèce ſont les plus jaloux de leur autorité avec une femme d'eſprit. Vous aurez du moins un homme vertueux. Si

vous ne l'aviez pas traité d'un air si outrageant, il vous auroit fait frémir de ce qu'il vous auroit appris de l'autre.

" Allons, ma chère nièce, que ce soit moi qui aie l'honneur d'avoir obtenu de vous ce que personne n'a pu obtenir. J'en partagerai le plaisir, & je puis dire encore une fois l'honneur, avec votre père & votre mère. Toutes les offenses passées seront oubliées. Nous nous engagerons tous pour M. Solmes, que jamais il ne se souviendra de ce qu'il a eu à souffrir. Il sait, dit-il, quel trésor obtiendra l'homme que vous honorerez de votre faveur: & tout ce qu'il a souffert ou qu'il pourra souffrir lui paroîtra léger à ce prix.

" Chère & charmante enfant, obligez-nous, & obligez-nous de bonne grâce. Il *le faut* de bonne grâce ou non. Je vous assure qu'il *le faut*. Vous ne l'emporterez pas sur un père, une mère, des oncles, sur tout le monde; comptez-là dessus.

" J'ai passé une partie de la nuit à vous écrire. Vous ne sauriez vous imaginer combien je suis touché en relisant votre lettre & en vous écrivant celle-ci. Cependant je serai demain de bonne heure au château d'Harlowe. Si mes instances ont quelque pouvoir sur votre cœur, faites-moi dire aussitôt de monter à votre appartement.

Je vous donnerai la main pour deſcendre; je vous préſenterai aux embraſſemens de toute la famille, & vous reconnoîtrez que vous avez un frère & une ſœur à qui vous êtes plus chère, que vous ne paroiſſez vous l'être figuré dans votre prévention récente. Cette lettre vous vient d'un homme qui a fait long-temps ſon plaiſir de ſe dire

Votre oncle paternel

JULES HARLOWE.

Une heure après que cette lettre ſi obligeante m'avoit été remiſe, mon oncle m'a fait demander ſi ſa viſite me ſeroit agréable aux conditions qu'il m'avoit marquées. Il avoit donné ordre à Betty de lui apporter une réponſe de bouche. Une réponſe par écrit, a-t-il dit, ſeroit d'un mauvais augure, & il lui avoit défendu de la recevoir. Mais je venois de finir la copie de celle que je vous envoie. Betty a fait difficulté de s'en charger. Cependant elle s'eſt laiſſée gagner par un motif auquel les *Bettys* ne réſiſtent point.

Mon très-honoré & très-cher oncle,

Que vous me cauſez de joie par votre complaiſante bonté! une lettre ſi tendre! ſi paternelle! ſi propre à adoucir un cœur bleſſé! ſi différente enfin de tout ce que

j'ai éprouvé depuis quelques ſemaines? que j'en ſuis touchée! Ne parlez pas, Monſieur, de ma manière d'écrire. Votre lettre m'a plus attendrie que perſonne n'a pu l'être des miennes. Elle m'a fait ſouhaiter du fond du cœur de pouvoir mériter votre viſite aux conditions que vous déſirez, & de me voir conduire aux pieds de mon père & de ma mère par un oncle ſi tendre & ſi bon.

Je vous dirai, mon très-cher oncle, à quoi je ſuis réſolue pour faire ma paix. M. Solmes préféreroit sûrement ma ſœur à une créature dont l'averſion eſt ſi déclarée pour lui. J'ai des raiſons de croire que le principal, ou du moins un de ſes principaux motifs dans les intentions qu'il a pour moi, eſt la ſituation de la terre de mon grand-père, qui eſt voiſine des ſiennes. Je conſens à la céder pour toujours, & cette ceſſion ſubſiſtera ſolidement, parce que je m'engagerai à ne me marier jamais. La terre ſera pour ma ſœur & pour les ſiens à perpétuité. Et moi, je n'aurai point d'autres héritiers qu'elle & mon frère. Je recevrai des bontés de mon père une penſion annuelle auſſi petite qu'il voudra me l'accorder, que je tiendrai de ſa généroſité, & non comme un équivalent de ma terre; & ſi jamais j'ai le malheur de lui déplaire; il ſera le maître de me la retirer à ſa volonté.

Cette propoſition ne ſera-t-elle pas acceptée ? Elle doit l'être ; elle le ſera ſans doute. Je vous demande en grâce, Monſieur, de la faire promptement & de l'appuyer de votre crédit. Elle répond à toutes les vues. Ma ſœur a une haute opinion de M. Solmes. Il m'eſt impoſſible d'en penſer jamais de même, dans le jour ſous lequel il m'eſt propoſé. Mais le mari de ma ſœur auroit droit à mon reſpect, & je le lui promets à ce titre. Si cette offre eſt acceptée, accordez-moi, Monſieur, l'honneur d'une viſite, & faites-moi alors le plaiſir inexprimable de me conduire aux pieds de mon père & de ma mère. Ils reconnoîtront en moi la plus reſpectueuſe & la plus ſoumiſe de leurs enfans. Je me jetterai auſſi dans les bras de ma ſœur & de mon frère, qui me trouveront la plus obligeante & la plus affectionnée de toutes les ſœurs.

J'attends, Monſieur, une réponſe à cette propoſition, que fait dans toute l'effuſion de ſon cœur,

Votre reſpectueuſe & reconnoiſſante nièce

CL. HARLOWE.

Lundi, à midi.

Je commence, ma chère, à me flatter que ma propoſition ſera goûtée. Betty m'ap-

prend qu'on a fait appeler mon oncle Antonin & ma tante Hervey, ſans qu'il ſoit queſtion de M. Solmes; ce que je regarde comme un fort bon préſage. Avec quelle gaieté de cœur je réſignerai ce qui m'attire tant d'envie! quelle comparaiſon pour moi, entre un avantage de fortune & celui qui me reviendra d'un ſi léger ſacrifice; la tendreſſe & la faveur de tous mes proches! une tendreſſe & une faveur, dont j'ai fait depuis dix-huit ans ma gloire & mes délices! Quel agréable prétexte pour rompre avec M. Lovelace! & lui-même, n'en aura-t-il pas, peut-être, beaucoup plus de facilité à m'oublier?

J'ai trouvé ce matin une lettre de lui, qui ſera, je ſuppoſe, une réponſe à ma dernière de vendredi, que je n'ai portée au dépôt que le lendemain. Mais je ne l'ai pas encore ouverte; & j'attendrai, pour l'ouvrir, l'effet de mes nouvelles offres.

Qu'on me délivre de l'homme que je hais, & je renoncerai de tout mon cœur à celui que je pourrois préférer. Quand j'aurois pour l'un tout le penchant que vous imaginez, j'en ſerois quitte pour un chagrin paſſager, dont le temps & la diſcrétion ſeroient le remède. Ce ſacrifice eſt un de ceux qu'un enfant doit à ſes parens & à ſes amis, lorſqu'ils inſiſtent à l'exiger: au lieu

que l'autre, c'eſt-à-dire, celui d'accepter un mari qu'on ne ſauroit ſouffrir, bleſſe non-ſeulement l'honnêteté morale, mais de plus, n'eſt propre, comme je me ſouviens de l'avoir écrit à Solmes même, qu'à faire une mauvaiſe femme de celle qui étoit le plus faite pour être bonne épouſe. Comment ſera-t-elle alors une bonne mère, une bonne maîtreſſe, une bonne amie? & de quoi ſera-t-elle capable, que de répandre le mauvais exemple autour de ſoi, & de déshonorer ſa famille!

J'ai quelque regret de porter ma lettre au dépôt, dans l'incertitude où je ſuis, par l'idée qu'elle va vous en cauſer une auſſi grande. Mais il y auroit de l'affectation à réſiſter aux ſoins officieux de Betty, qui m'a déjà preſſée deux fois d'aller prendre l'air. Je vais deſcendre, pour viſiter ma volière, & ſi je trouve le moment favorable, je gliſſerai ma lettre au dépôt ordinaire, avec l'eſpérance d'y trouver quelque choſe de vous (*).

(*) Ici finit le premier volume de l'édition angloiſe en 7 vol. *in*-8°.

LETTRE XXVIII.

Miſs CLARISSE HARLOWE à Miſs HOWE.

Lundi, après-midi, 27 Mars.

VOUS avez à préſent tout mon récit de ce qui s'eſt paſſé ce matin juſqu'à midi; & j'eſpère que le détail que je viens de mettre au dépôt ſera bientôt ſuivi d'une autre lettre, qui abrégera pour vous ce temps d'attente & d'inquiétude dont mon ame eſt ſi fatiguée en ce moment. Mon ſang ſe trouble à chaque pas qui retentit ſur l'eſcalier, & à chaque porte que j'entends ouvrir ou fermer.

Ils ſont tous aſſemblés depuis quelque temps, & je les crois dans de vifs & ſérieux débats. Cependant, quel beſoin de ſi longues délibérations, pour une propoſition ſi ſimple & qui, ſi elle eſt acceptée, ſatisfait toutes leurs vues? Peuvent-ils inſiſter un moment ſur M. Solmes, lorſqu'ils voient quels ſacrifices je ſuis prête à faire pour m'en délivrer? que je ſuppoſerois volontiers que l'embarras vient de la délicateſſe de Bella, qui ſe fait preſſer pour accepter une terre & un mari; ou de ſon orgueil,

qui répugne à prendre le *refus de ſa ſœur !*

Ou peut-être, mon frère demande-t-il quelque équivalent pour ſon droit de réverſion dans la terre ; & ce ſont-là autant d'objets qui n'occupent que trop l'attention de quelques perſonnes de la famille. C'eſt ſans doute à l'une ou l'autre de ces deux raiſons, qu'il faut attribuer la longue durée de ce conſeil.

Il me prend envie, en attendant, de voir ce que M. Lovelace dit dans ſa lettre. Mais non, je veux me refuſer cette curieuſe lecture, juſqu'à ce que ma curioſité, plus grande encore ſur la réponſe qui me tient en ſuſpens, ſoit ſatisfaite. Pardonnez, ma chère, ſi je vous fatigue ainſi de mes incertitudes : mais je n'ai point d'autre occupation en ce moment, que de ſuivre le mouvement de ma plume agitée entre mes eſpérances & mes craintes, ni de courage pour en ſuivre d'autres.

Lundi au ſoir.

L'auriez-vous cru ? Betty m'apprend d'avance que je dois être refuſée. " Je ne » ſuis qu'une vile & artificieuſe créature. » On n'a eu que trop de bonté pour moi. » Mon oncle Harlowe s'y eſt *laiſſé prendre* ; c'eſt l'expreſſion. Ils avoit prévu ce » qui ne manqueroit pas d'arriver, s'il s'ex» poſoit à me voir ou à m'écrire. On lui a

„ fait honte de ſa facilité à ſe laiſſer ainſi
„ ſurprendre. Le bel honneur qu'ils ſe
„ feroient aux yeux du public, s'ils me
„ prenoient au mot. Ce ſeroit donner lieu
„ de croire qu'ils n'auroient employé tant
„ de rigueur que pour m'amener à ce point,
„ ſuivant mon idée à *moi*. Mes amis *par-*
„ *ticuliers*, ſurtout Miſs Howe, ne man-
„ queroient point de donner cette explica-
„ tion à leur conduite; & moi-même, je
„ ne cherche qu'à leur tendre un piége
„ dans ces offres, pour fortifier mes argu-
„ mens contre M. Solmes. Il étoit ſurpre-
„ nant que cela eût pu arrêter un ſeul mo-
„ ment l'attention, & qu'on ait pu s'en
„ promettre quelque avantage pour la fa-
„ mille. Cette propoſition bleſſoit égale-
„ ment les loix & l'équité. Miſs Bella &
„ M. Solmes auroient de belles sûretés,
„ pour un bien dans lequel j'aurois tou-
„ jours le pouvoir de rentrer, dès que l'en-
„ vie m'en prendroit. Elle & mon frère,
„ mes héritiers! O la fine créature! Pro-
„ mettre de renoncer au mariage, lorſque
„ Lovelace eſt ſi sûr de moi, qu'il le dé-
„ clare partout ouvertement! Une fois
„ mon mari n'auroit-il pas droit de récla-
„ mer les diſpoſitions du teſtament? &
„ puis, quelle hardieſſe, quelle inſolence„
(Betty m'a débité tout ce détail par degrés;
&

LETTRE XXVI.

Miſs CLARISSE HARLOWE à Miſs HOWE.

Dimanche après-midi.

JE ſuis dans les plus terribles craintes ; cependant, je ne puis m'empêcher de réitérer mes vifs remercîmens à votre mère & à vous, pour votre dernière faveur. Je me flatte d'avoir répondu à ſes obligeantes intentions dans ma lettre précédente : mais je ne dois pas me contenter de lui en avoir ma reconnoiſſance, par quelques lignes écrites ſur mon enveloppe avec un crayon. Permettez qu'elle trouve ici les expreſſions d'un cœur qui ſent le prix de ſes moindres bienfaits.

Souffrez que je vous faſſe une remarque ſur ma lettre anonyme à Lady Drayton : c'eſt que je crois vous avoir dit dans le temps, que ma digne Mde. Norton m'avoit aidé à faire cette lettre : ſi j'ai omis de vous le dire, c'eſt un aveu que je lui dois aujourd'hui ; & je vous prie d'en inſtruire votre mère, pour deux raiſons. La première, afin qu'on ne m'accuſe pas de m'attribuer une prudence & des lumières qui ne m'ap-

partiennent pas : la ſeconde, pour me ſauver de la ſévère, mais juſte conſéquence qu'elle en a tirée contre moi, ſi j'avois jamais le malheur de tomber dans quelque écart indigne du conſeil que j'aurois donné moi-même.

Avant que de paſſer à ce qui me touche de plus près, il faut que je vous gronde encore une fois de la manière dure, oui, très-dure, dont vous faites le procès à toute ma famille ſur la réligion & la morale. En vérité, ma chère, vous m'étonnez, après ce que je vous ai recommandé ſi ſouvent, ſans aucun fruit ; je fermerois les yeux dans une occaſion moins grave ; mais, dans l'affliction même où je ſuis, je croirois mon devoir bleſſé ſi je laiſſois paſſer ſans reproche une réflexion dont il n'eſt pas beſoin que je répète les termes.

Il n'eſt point en Angleterre une plus digne femme que ma mère. Mon père ne reſſemble pas non plus à l'idée que vous vous faites quelquefois de lui. Exceptez un ſeul point, je ne connois pas de famille où le devoir ſoit plus reſpecté que dans la mienne, ſurtout de ſes chefs ; trop peu répandue pour une famille auſſi riche ; c'eſt l'unique reproche qu'on puiſſe lui faire. Pourquoi donc les condamneriez-vous d'exiger des mœurs irréprochables dans un homme dont

ils ont droit, après tout, de porter leur jugement, lorſqu'il penſe à s'allier avec eux ?

Deux lignes encore, avant que je vous entretienne de mes propres intérêts : ce ſera, s'il vous plaît, ſur la manière dont vous traitez M. Hickman. Croyez-vous qu'il y ait beaucoup de généroſité à faire tomber ſur une perſonne innocente votre reſſentiment des petits chagrins que vous recevez d'un autre côté, où je ne vous crois pas non plus tout-à-fait ſans reproche ? Je ſais bien ce que je pourrois lui dire ; & ne vous en prenez qu'à vous qui m'y avez excitée : je lui dirois, ma chère, qu'une femme ne maltraite point un homme qu'elle ne rejette pas abſolument, ſi elle n'eſt pas réſolue au fond du cœur de l'en dédommager quelque jour, lorſqu'elle aura fini le cours de ſa tyrannie, & lui, le temps de ſes ſervices & de ſa patience. Mais je n'ai pas l'eſprit aſſez libre pour donner plus d'étendue à cet article.

Paſſons à l'occaſion préſente de mes craintes. Je vous ai marqué ce matin que je preſſentois quelque nouvel orage. M. Solmes eſt venu cet après midi de l'égliſe au château avec mon frère. Quelques momens après ſon arrivée, Betty m'a remis une lettre, ſans me dire de qui. Elle étoit ſous

enveloppe, & l'adreſſe d'une main que je n'ai pas reconnue. On a ſuppoſé apparemment que je me ſerois bien gardée de la recevoir & de l'ouvrir, ſi j'avois ſu de quelle part elle venoit. Liſez-en la copie.

A Miſs CLARISSE HARLOWE.

Ma très-chère Demoiſelle,

" (*) Je m'eſtime le plus malheureux
» omme du monde en ce que je n'ai pas an-
» core eu l'onneur de vous rendre mes reſ-
» pect de votre conſantement, l'eſpace ſeu-
» lement d'une demi-heure. Sependant,
» j'ai quelque choſe à vous communiquer
» qui vous conſerne beaucoup, s'il vous
» plaît de m'admettre à l'onneur de votre
» antretien. Votre réputation y eſt intéreſ-
» ſée, auſſi bien que l'onneur de toute vo-
» tre famille: c'eſt à l'ocaſion d'un omme
» qu'on dit que vous eſtimez plus qu'il ne
» mérite, & par rapport à quelqu'unes de
» ſes actions de réprouvé, dont je ſuis prêt
» à vous donner des preuves convainqan-
» tes de la vérité. On pourroit croire que j'y
» ſuis intéreſſé; mais je ſuis prêt à faire
» fermant que s'eſt la vérité pure, & vous

(*) Il n'eſt pas beſoin d'avertir que c'eſt l'orthographe & le ſtyle de M. Solmes.

„ verrez quel eſt l'omme qu'on dit que vous
„ favoriſez. Mais je n'eſpère pas qu'il an
„ ſoit ainſi pour votre propre onneur.

" Je vous prie, Mademoiſelle, de dègner
„ m'accorder une odiance pour votre on-
„ neur & celui de votre famille. Vous obli-
„ gerez, très-cher Miſs, votre très umble
& très fidele ſerviteur,
ROGER SOLMES.

„ J'attans an bas pour l'onneur de vos
„ ordres. „

Vous ne douterez pas plus que moi que ce ne ſoit quelque miſérable ruſe pour me faire conſentir à ſa viſite. Je lui aurois envoyé ma réponſe verbale ; mais Betty ayant refuſé de ſe charger d'aucun meſſage qui tendît à exclure ſa viſite, je me ſuis vue dans la néceſſité de le voir, ou de lui écrire. J'ai pris le dernier parti, & je lui ai envoyé ce billet dont vous aurez l'original tel qu'il eſt. J'appréhende les ſuites, & mon cœur eſt tout tremblant ; car j'entends beaucoup de mouvement au-deſſous de moi.

A M. SOLMES.

MONSIEUR,

Si vous avez quelque choſe à me communiquer qui concerne mon honneur,

vous pouvez le faire par écrit comme de bouche. Quand je prendrois quelque intérêt à M. Lovelace, je ne vois point quelle raiſon vous auriez d'y croire le vôtre attaché; car le traitement que je reçois, & je ſuis forcée de le penſer, à votre occaſion, eſt ſi étrange que, quand M. Lovelace n'exiſteroit point, je ne conſentirois pas à voir M. Solmes, non, pas même une demi-heure, dans les vues qui le portent à déſirer de me voir. Je n'aurai jamais rien à démêler avec M. Lovelace, ni aucun danger à craindre de ſa part; & par conſéquent toutes vos découvertes ne peuvent me toucher, ſi une fois mes propoſitions ſont acceptées. Je vous en crois bien inſtruit: ſi vous ne l'étiez pas, ayez la bonté de faire connoître à mes parens que, s'ils veulent me délivrer de mes craintes par rapport à l'un des deux, je m'engage à les délivrer des leurs du côté de l'autre. Dans cette ſuppoſition, qu'importe à eux ou à moi que M. Lovelace ſoit honnête homme, ou ne le ſoit pas? & dès-lors je ne vois pas comment cela vous importeroit davantage. Cependant, ſi vous ne laiſſiez pas de vous y croire intéreſſé, je n'aurois rien à vous dire. J'admirerai votre zèle vraiment chrétien, lorſque vous lui reprocherez les erreurs que vous avez ſu découvrir dans ſa

conduite, & que vous vous efforcerez de le rendre auſſi vertueux que vous l'êtes ſans doute; car autrement vous n'auriez pas pris la peine de rechercher ſes fautes & de les expoſer à la cenſure.

Excuſez, Monſieur; mais, après une perſévérance que je trouve très-peu généreuſe depuis ma dernière lettre; après la tentative que vous venez de faire aux dépens d'autrui, plutôt que par votre propre mérite, je ne ſais pas pourquoi vous accuſeriez de quelque rigueur une perſonne que vous avez miſe dans le cas de vous reprocher toutes ſes diſgraces.

CL. HARLOWE.

Dimanche au ſoir.

Mon père vouloit monter à ma chambre dans le premier tranſport de ſa colère, à ce qu'il paroît; mais on eſt parvenu à le retenir. Ma tante Hervey a reçu la permiſſion de m'écrire le billet ſuivant. Les réſolutions ne languiſſent pas, ma chère.

A Miſs CLARISSE HARLOWE.

"Ma nièce, tout le monde eſt à préſent convaincu qu'il n'y a rien à eſpérer de vous par la voie de la douceur & de la perſuaſion. Votre mère ne veut pas que vous

demeuriez ici plus long-temps, parce que dans la colère où votre étrange lettre a jeté votre père, elle craint ce qui peut vous arriver. Ainſi l'on vous ordonne de vous tenir prête à partir ſur-le-champ pour vous rendre chez votre oncle Antonin, qui ne croit pas avoir mérité de vous la répugnance que vous marquez pour ſa maiſon.

"Vous ne connoiſſez pas le méchant homme en faveur duquel vous ne faites pas difficulté de rompre avec tous vos parens.

"Il vous eſt défendu de me répondre : cela ne finiroit jamais. Vous n'ignorez pas quelle affliction vous cauſez à tout le monde, & plus qu'à perſonne, à votre affectionnée tante,

DOROTHÉE HERVEY.

Après cette défenſe de répondre à ma tante, j'ai pris une liberté plus hardie. J'ai écrit quelques lignes à ma mère pour implorer ſa bonté, & pour la conjurer, ſi je dois partir, de me procurer la permiſſion de me jeter aux pieds de mon père & aux ſiens, ſans autres témoins qu'eux-mêmes, dans la ſeule vue de leur demander pardon du chagrin que je leur ai cauſé, & de recevoir avec leur bénédiction un ordre de leur propre bouche pour mon départ & pour le temps.

" Quelle nouvelle hardieſſe ! Rendez-
„ lui ſa lettre, & qu'elle apprenne à obéir „
c'eſt la réponſe de ma mère ; & la lettre eſt revenue ſans avoir été ouverte.

Cependant, pour ſatisfaire mon cœur & mon devoir, j'ai écrit auſſi quelques lignes à mon père, dans la même vue, c'eſt-à-dire, pour le ſupplier de ne me pas chaſſer de la maiſon paternelle, ſans m'avoir accordé ſa bénédiction. Mais on m'a rapporté cette lettre déchirée en deux pièces, ſans avoir été lue. Betty, me la montrant d'une main, & tenant l'autre levée d'admiration, m'a dit : voyez, Miſs, quelle pitié ! Il n'y a que l'obéiſſance qui puiſſe vous ſauver. Votre père a dit : qu'elle me la prouve par ſes actions ; je ne veux plus de mots de ſa part : & il a déchiré la lettre, & m'en a jeté les morceaux à la tête.

Dans une ſituation ſi déſeſpérée, je n'ai pas cru devoir m'arrêter même à ce rebut. J'ai repris la plume pour m'adreſſer à mon oncle Harlowe, & j'ai joint à ma lettre, ſous une même enveloppe, celle que ma mère m'avoit renvoyée & les deux parties de celle que mon père avoit déchirée, après en avoir tiré à la hâte une copie pour vous. Mon oncle montoit dans ſon caroſſe pour s'en retourner chez lui, lorſqu'il les a reçues. Je ne puis ſavoir avant demain

quel aura été leur ſort. Voici la copie de celle qui eſt pour lui.

A M. JULES HARLOWE.

Mon très-cher & très-honoré Oncle,

Il ne me reſte que vous à qui je puiſſe m'adreſſer avec quelque eſpérance, pour obtenir du moins que mes très-humbles ſupplications ſoient reçues, & qu'on me faſſe la grâce de les lire. Ma tante Hervey m'a donné des ordres qui ont beſoin de quelque explication; mais elle m'a défendu de lui répondre. J'ai pris la liberté d'écrire à mon père & à ma mère. L'une de mes deux lettres a été déchirée, & toutes deux m'ont été renvoyées ſans avoir été ouvertes. Je m'imagine, Monſieur, que vous ne l'ignorez pas. Mais, comme vous ne pouvez ſavoir le contenu de ces lettres malheureuſes, je vous ſupplie de les lire toutes deux, afin que vous puiſſiez rendre témoignage qu'elles ne ſont pas remplies *d'invocations & de plaintes*, & qu'elles n'ont rien de contraire à mon devoir. Permettez-moi, Monſieur, de remarquer que, ſi la colère eſt ſourde aux expreſſions de ma douleur, juſqu'à refuſer d'entendre ce que j'ai à dire & de lire ce que j'écris, on pourra regretter bientôt de m'avoir traitée

ſi durement. Daignez m'apprendre, Monſieur, pourquoi l'on s'obſtine a vouloir m'envoyer chez mon oncle Antonin, plutôt que chez vous, chez ma tante, ou chez tout autre ami. Si c'eſt dans l'intention que j'appréhende, la vie me deviendra inſupportable. Je vous demande en grâce auſſi de me faire ſavoir quand je dois être chaſſée de la maiſon. Mon cœur m'avertit par un violent preſſentiment que, ſi je ſuis contrainte une fois d'en ſortir, ce ſera pour ne la revoir jamais.

Le devoir m'oblige néanmoins de vous déclarer que l'humeur ou le reſſentiment n'ont aucune part à ce que j'écris. Le ciel connoît mon cœur & la vérité de ce que je vous dis. Mais le traitement que je prévois, ſi je ſuis forcée d'aller chez mon autre oncle, ſera vraiſemblablement le dernier coup qui finira les diſgraces, & j'oſe dire, les diſgraces peu méritées, de votre autrefois ſi favoriſée, & maintenant ſi malheureuſe nièce,

CL. HARLOWE.

quoique vous ne vouliez pas remplir le vôtre, qu'il faut néceſſairement vous répondre. Perſonne n'a beſoin de votre bien, ni de vos conceſſions. Eſt-ce à vous, qui rejetez les conſeils de tout le monde, à preſcrire un mari pour votre ſœur? Votre lettre à M. Solmes eſt inexcuſable. Je vous en ai déjà blâmée. Vos parens veulent être obéis, & il eſt juſte qu'ils le ſoient. Cependant votre mère vient d'obtenir que votre départ ſoit remis à jeudi, quoiqu'elle avoue que vous ne méritez pas cette grâce, ni aucune autre faveur de ſa part. Ne m'écrivez plus. Je ne recevrai plus aucune lettre de vous. Vous êtes trop ruſée pour moi. Vous êtes une fille ingrate, & dont la raiſon eſt perdue. Faudra-t-il donc que votre volonté faſſe la loi à tout le monde? que vous êtes changée!

Votre oncle mécontent,

JULES HARLOWE.

Me voir entraînée jeudi pour le château environné de foſſés! — pour la chapelle! — pour M. Solmes! comment ſupporter cette idée? Ils me pouſſeront au déſeſpoir.

Mardi matin, à 8 heures.

J'ai reçu une nouvelle lettre de M. Lovelace. Mon attente, en l'ouvrant, étoit d'y

trouver des plaintes libres & hardies de ma négligence à lui répondre, pour l'empêcher de paſſer deux nuits à l'air, dans un temps qui n'eſt pas extrêmement agréable. Mais, au lieu de plaintes, elle eſt remplie des plus tendres inquiétudes ſur les cauſes de mon ſilence: " ſeroit-ce quelque indiſpoſition? „ aurois-je été renfermée plus étroitement, „ comme il m'a ſouvent prévenue que je „ dois m'y attendre. „

Il m'apprend " que dimanche dernier, „ il a paſſé tout le jour ſous divers déguiſemens, errant autour du jardin & des „ murs du parc; & que toute la nuit ſuivante, il n'a pas quitté le taillis, d'où „ il venoit eſſayer à toute heure d'ouvrir „ la porte de derrière. Il pleuvoit, & il „ avoir gagné un gros rhume & quelque „ reſſentiment de fièvre. Mouillé, comme „ il le fut toute la nuit, ſa voix étoit preſque éteinte. „

Pourquoi ne s'emporte-t-il pas dans ſa lettre? avec le traitement que j'eſſuie de mes parens, il eſt dangereux pour moi d'avoir le ſentiment d'une obligation à la patience d'un homme qui expoſe ſa ſanté pour moi.

" Il n'a pas trouvé, dit-il, d'autre abri „ qu'une groſſe touffe de lierre qui s'eſt „ formée & étendue autour de deux ou

„ trois vieilles têtes de chêne, & qui a „ bientôt été pénétrée de la pluie. „

Vous vous rappelez l'endroit. Je me ſouviens que vous & moi, ma chère, dans un jour de chaleur brûlante, nous nous crûmes fort obligées à l'ombrage de ces vieux troncs couverts de lierre.

Je ne puis m'empêcher de convenir que je ſuis fâchée qu'il ait ſouffert pour l'amour de moi. Mais c'eſt lui qui l'a cherché.

Sa lettre eſt datée d'hier à huit heures du ſoir. Tout indiſpoſé qu'il eſt, il me dit: " qu'il veillera juſqu'à dix, dans l'eſpé- „ rance que je lui accorderai l'entrevue „ qu'il me demande ſi inſtamment. Enſuite „ il a un mille à faire à pied, pour retrou- „ ver ſon laquais & ſon cheval, & de-là, „ quatre milles juſqu'à ſon logement. „

Il m'avoue enfin " qu'il a dans notre „ famille un homme de confiance, qui lui „ a manqué depuis un jour ou deux. Son „ inquiétude, dit-il, en eſt plus grande, „ parce qu'il ignore comment je me porte „ & comment je ſuis traitée. „

Cette circonſtance me fait deviner qui eſt l'eſpion. C'eſt *Joſeph Leman*, l'homme de la maiſon en qui mon frère a le plus de confiance, & qu'il emploie le plus volontiers. Je ne trouve pas ce procédé honorable dans M. Lovelace. A-t-il pris cet

infâme uſage, de corrompre les domeſtiques d'autrui, dans une cour voiſine où il a réſidé aſſez long-temps ? Il m'eſt venu ſouvent des ſoupçons ſur ce Leman, dans mes promenades & mes viſites à ma volière. Ses reſpects affectés pour moi me l'ont fait prendre pour un eſpion de mon frère ; & quoiqu'il prît ſoin de me plaire, en s'éloignant précipitamment du jardin & de ma baſſe-cour, dès qu'il me voyoit paroître, je m'étonnois que ſes rapports n'euſſent pas fait retrancher quelque choſe de la liberté de mes promenades. (*) Peut-être cet homme eſt-il gagé de deux côtés, & trahit-il les deux perſonnes qu'il feint de ſervir. Des vues droites & pures n'ont pas beſoin de ces obliques détours. Une ame honnête s'indigne également contre le traître & contre celui qui l'emploie.

Il revient à ſes inſtances, pour obtenir une entrevue. " Après la défenſe, dit-il ; „ que je lui ai faite de reparoître au bûcher, „ il n'oſe déſobéir à mes ordres ; mais il „ peut me donner des raiſons ſi fortes pour „ lui permettre de rendre une viſite à mon „ père & à mes oncles, qu'il eſpère que je

(*) M. Lovelace en a rendu raiſon dans la troiſième Lettre de ce volume.

„ les approuverai. Car il ne peut s'empê-
„ cher d'obſerver, qu'il ne répugne pas
„ moins à mes ſentimens qu'aux ſiens;
„ d'être réduit à des pratiques clandeſtines,
„ qui ſiéent mal à un homme de ſa naiſſance
„ & de ſa fortune, & qui ne conviennent
„ qu'à un vil *chercheur de fortune*. Mais,
„ ſi je conſens qu'il ſe préſente à moi de
„ la manière qui convient à un homme de
„ naiſſance & d'honneur, il me promet
„ que dans ſa viſite, rien ne ſera capable
„ d'altérer ſa modération. Son oncle l'ac-
„ compagnera, ſi je le juge à propos,
„ ou ſa tante Lawrance fera la première
„ viſite à ma mère, ou à ma tante Hervey,
„ ou même à mes deux oncles, ſi je le
„ préfère, & l'on fera des offres & des
„ propoſitions qui *ſûrement* auront quel-
„ que poids ſur ma famille.

„ Il me demande en grâce de ne pas lui
„ refuſer la permiſſion de voir M. Solmes.
„ Sur ce qu'il y a de plus ſacré, ſon inten-
„ tion n'eſt pas de lui nuire ni de l'effrayer;
„ mais ſimplement de lui repréſenter, du
„ ton calme de la raiſon, les fâcheux effets
„ qui peuvent réſulter d'une perſévérance
„ inutile, & combien elle eſt folle & peu
„ généreuſe vis-à-vis d'une ame auſſi noble
„ que la mienne. Il renouvelle d'ailleurs ſa
„ réſolution d'attendre mon libre choix,

„ & le retour de M. Morden, pour me „ demander le prix de ſa patience.

„ Il eſt impoſſible, dit-il, qu'au moins „ une de ces méthodes n'ait pas quelque „ ſuccès. Il obſerve que la préſence des „ perſonnes mêmes, pour leſquelles on eſt „ mal diſpoſé, adoucit l'âcreté des reſſen- „ timens, qui s'aigriſſent au contraire par „ l'abſence. „

Là-deſſus, il recommence ſes importunités, pour m'engager à l'entrévue qu'il implore. " Il a des affaires importantes qui „ l'appellent néceſſairement à Londres ; „ mais il ne peut quitter l'incommode „ logement où il ſe tient caché dans un „ déguiſement indigne de lui, qu'il ne ſoit „ abſolument certain que je ne me laiſſerai „ point abattre par la force ou par d'autres „ voies, & qu'il ne me ſache délivrée des „ inſultes de mon frère. L'honneur auſſi „ bien que l'amour lui en fait une loi in- „ diſpenſable, lorſqu'on publie dans le „ monde que c'eſt à cauſe de lui que je „ ſuis ſi maltraitée. Mais une réflexion, „ dit-il, qu'il ne peut s'empêcher de faire, „ c'eſt que mes parens n'auroient aucune „ raiſon de reſſerrer ainſi ma liberté par „ rapport à lui, s'ils ſavoient comment je „ le traite, & à quelle diſtance je le tiens „ de moi. Une autre réflexion encore, c'eſt

„ qu'ils paroiſſent perſuadés eux-mêmes,
„ qu'il a droit à d'autres traitemens de ma
„ part, & qu'ils le croient aſſez heureux
„ pour les recevoir, tandis qu'au fond,
„ j'en uſe avec lui avec toute la rigueur
„ que peut ſouhaiter leur haine, à l'excep-
„ tion de la correſpondance dont je l'ho-
„ nore, à laquelle il attache le plus grand
„ prix, & qui lui a fait ſupporter avec
„ patience mille ſortes d'indignités. „

" Il renouvelle ſes promeſſes de réfor-
„ me. Il eſt convaincu, dit-il, qu'il a déjà
„ fait une longue & dangereuſe courſe;
„ & qu'il eſt temps de revenir ſur ſes pas,
„ & ce ne peut être, ajoute-t-il, que par
„ une conviction intime & éclairée, qu'un
„ homme qui a mené une vie trop libre
„ peut être ramené à ſes devoirs, avant
„ que l'âge ou les infirmités viennent fon-
„ dre ſur lui.

„ Tous les eſprits généreux, remarque-
„ t-il, haïſſent la contrainte. Il s'arrête
„ ſur cette obſervation, mais il regrette
„ de ne devoir vraiſemblablement toutes
„ ſes eſpérances, qu'à cette contrainte,
„ cette *aveugle* contrainte, (c'eſt l'épi-
„ thète très-juſte qu'il lui donne), & nul-
„ lement à mon eſtime & au choix libre
„ de mon jugement. Cependant il ſe flatte
„ que je lui fais quelque mérite de ſon

„ entière ſoumiſſion à toutes mes volon-
„ tés, --- de ſa patience à ſouffrir les ou-
„ trages journaliers de mon frère, qui s'at-
„ taque non-ſeulement à lui, mais encore
„ à ſa famille, --- de ſes veilles, & des
„ dangers auxquels il s'expoſe, ſans égard
„ au temps ni à la ſaiſon : circonſtance
„ qu'il ne relève qu'à l'occaſion du dé-
„ rangement actuel de ſa ſanté, ſans quoi,
„ il ne rabaiſſeroit pas la nobleſſe de ſa
„ paſſion pour moi, par l'égoïſme de ce
„ retour perſonnel ſur lui-même. „

Je ne puis diſſimuler ma peine de ſon indiſpoſition préſente.

Ici, ma chère, je crains de vous demander ce que vous auriez fait dans ma ſituation. Mais ce que j'ai fait, eſt fait. En un mot, j'ai écrit.

J'ai écrit que je conſentois, s'il étoit poſſible, à le voir demain au ſoir, entre neuf & dix heures, près du berceau de lierre, ou dans le berceau même, près de la grande caſcade, au fond du jardin, & que j'aurois ſoin de tirer le verrouil, afin qu'il pût ouvrir la porte avec ſa clé; mais que ſi l'entrevue me paroiſſoit impraticable, ou ſi je changeois de penſée, je lui en donnerois avis par un autre billet, qu'il devoit attendre juſqu'à l'entrée de la nuit.

Mardi, à 11 *heures.*

J'arrive du bûcher, ou je viens de porter mon billet. Quelle diligence que la ſienne ! il l'attendoit, ſans doute ; car à peine avois-je fait quelques pas pour revenir, que mon cœur me faiſant, je ne ſais quel reproche, je ſuis retournée pour le reprendre, dans la vue de le relire & de conſidérer encore ſi je devois ou non le laiſſer partir. Je ne l'ai plus trouvé.

Suivant toute apparence, il n'y avoit qu'un foible mur de très-peu d'épaiſſeur entre M. Lovelace & moi, lorſque j'ai placé mon billet ſous la brique.

Je ſuis revenue mécontente de moi-même. Cependant, il me ſemble, ma chère, qu'il ne peut réſulter aucun mal de cette entrevue. Si je m'obſtine à la refuſer, il eſt capable de prendre quelque meſure violente. La connoiſſance qu'il a du traitement que je reçois à ſon occaſion, & par lequel on ſe propoſe ſurtout de lui arracher toutes ſes eſpérances, peut le mettre au déſeſpoir. Sa conduite dans la dernière occaſion où il m'avoit ſurpriſe, avec l'avantage de l'heure & du lieu, ne me laiſſe à craindre que d'être apperçue du côté du château. Ce qu'il demande n'eſt pas déraiſonnable, & ne peut compromettre dans l'avenir la parfaite liberté

de mon choix. Il n'eſt queſtion que de l'aſſurer de ma propre bouche, que je ne ſerai jamais la femme d'un homme que je hais. Si je ne trouve pas un moment favorable & sûr pour deſcendre au jardin ſans être apperçue, & ſans courir aucun riſque, il faut qu'il s'attende à ſe trouver encore une fois ſeul au rendez-vous. Toutes ſes peines, & les miennes auſſi, n'ont pas d'autre ſource que ſes propres défauts. Cette penſée, quelqu'ennemie que je ſois de la tyrannie & de l'arrogance, ſous quelque forme que ce ſoit, diminue beaucoup à mes yeux le prix des riſques qu'il court, & des fatigues qu'il eſſuie, d'autant plus encore que mes ſouffrances, qui viennent de la même cauſe, ſurpaſſent aſſurément les ſiennes.

Betty me confirme que c'eſt jeudi qu'il faut partir. Elle m'a été envoyée pour me donner l'ordre de ſonger à mes préparatifs, & m'aider à les faire.

LETTRE XXX.

Miſs CLARISSE HARLOWE à Miſs HOWE.

Mardi, 28 Mars, à 3 heures.

CE n'eſt pas la première fois que je vous ai entretenue des inſolences de Mlle. Betty, (¶) & comme je me trouve quelques momens de loiſir dont je peux diſpoſer, je vous ferai un récit abrégé de la ſcène en dialogue, qui vient, à l'inſtant même, de ſe paſſer entre nous. Ce ſera peut-être pour vous une ſorte de délaſſement des triſtes & inſipides ſujets dont je vous fatigue continuellement.

Comme elle aſſiſtoit à mon dîner, il lui a plu d'obſerver que la nature ſe contentoit de peu; & ſa preuve a été un compliment pour moi : car, dit-elle, vous, Miſs, vous ne mangez rien, & cependant vous n'avez jamais eu de votre vie un teint de ſanté plus frais & plus charmant.

La première partie de votre diſcours, Betty, lui ai-je dit, & votre obſervation, ſont juſtes. Et en voyant quel air de ſanté, & d'une ſanté réelle, ont les enfans du pauvre qui travaille, avec des eſtomacs qui

ne ſont jamais remplis, & qui font rarement un bon repas dans toute une ſemaine, cela m'a ſouvent fait penſer combien le Dieu tout-puiſſant eſt bon pour ſes créatures, à cet égard comme dans tous les autres, d'avoir borné à ſi *peu* le néceſſaire de la vie: s'il en eût fallu davantage pour la ſubſtanter, les trois quarts de ſes créatures n'auroient ſu comment ſe le procurer: cela me rappelle deux eſpèces de proverbes ou ſentences, qui renferment un ſens admirable.

Quelles ſont-elles, je vous prie, Miſs? J'aime à vous entendre converſer, lorſque votre ame eſt dans cette tranquillité dont vous paroiſſez jouir en ce moment. — L'une a rapport au ſujet dont nous parlons: la voici. *La pauvreté eſt la mère de la ſanté:* & je vous dirai, Betty, que ſi j'avois un meilleur appétit, & que j'euſſe l'imprudence de m'y livrer. dans un temps où je goûte ſi peu de repos, & où il me faut eſſuyer tant de chagrins & de perſécutions, je doute fort que je puſſe conſerver ma raiſon ſaine & libre.

Il n'eſt point de mal qui ne ſoit mêlé d'un peu de bien, répondit Betty, en me rendant proverbe pour proverbe. — Mais quelle eſt l'autre, Madame.

Que *les plaiſirs des riches ſont le fruit des*

des larmes du pauvre. Il me paroît donc juſte, que l'abondance dont l'un jouit ſoit expiée par les maladies, & que l'indigence de l'autre ſoit récompenſée par cette bonne ſanté, qui rend toutes les autres peines légères en comparaiſon. Et de-là vient ce troiſième proverbe, Betty, puiſque vous aimez les proverbes; que *pieds nuds valent mieux que jambe eſtropiée :* c'eſt-à-dire, que de ne pouvoir pas marcher. Elle fut fort ſatisfaite de m'entendre. Voyez, répondit-elle, quelle belle choſe c'eſt que le ſavoir! moi j'ai toujours eu, depuis mon enfance, du goût pour la lecture, quoique je n'euſſe à lire que les contes de ma mère Loye, ou des contes de fées; (& ici elle ſe donna les grâces de la tabatière) ſi mes parens m'avoit laiſſé aller mon train, j'aurois été & je ſerois aujourd'hui une heureuſe créature.

Il y a tout à parier que vous auriez fait de grands progrès, Betty; & même, telle que vous êtes, je ne puis m'empêcher de convenir, que depuis que j'ai eu l'avantage de votre compagnie dans cette intimité, j'ai entendu ſortir de votre bouche plus de traits d'eſprit, que je n'en ai entendu à table des camarades de collége de mon frère.

Je ſuis votre ſervante, chère Mifs, en me détachant une de ſes plus belles révé-

rences : louée par un auſſi bon juge que vous ! il y a de quoi rendre vaine, & (en prenant une ſeconde priſe) ; je dois avouer, (avec un panchement de tête) que j'ai entendu des étudians renommés dire ſouvent & fort ſouvent de grandes ſottiſes ; des choſes qu'en vérité je rougirois moi-même de lâcher. Mais j'imaginois qu'ils le faiſoient par eſprit d'humilité, & pour ſe prêter à l'ignorance des perſonnes qui n'avoient pas leur ſcience.

Afin de ne pas la rendre *trop vaine*, je lui ai dit, que cette heureuſe vivacité, cette gaieté d'eſprit qui ſe montroit en elle, ne lui faiſoit pas perſonnellement autant d'honneur qu'à ſon ſexe, qui, comme j'avois eu pluſieurs occaſions de le remarquer, avoit ſur l'autre de grands avantages, dans toutes les facultés qui tenoient à l'imagination. Et voilà pourquoi je ſuis bien aiſe de vous le faire obſerver, Mlle. Betty, comme j'ai eu dernièrement occaſion de le faire, votre talent pour la repartie & les ſaillies, lorſqu'il trouve ſur quoi s'exercer, ſe déploie avec plus d'avantage qu'on ne peut l'attendre d'une perſonne que ſes parens, pour répéter votre phraſe, n'ont pu laiſſer *aller ſon train.*

La demoiſelle m'a donné ſur-le-champ une preuve de la vérité de ma remarque, &

beaucoup plus leſte que je ne m'y ſerois attendue. Si notre ſexe, a-t-elle répondu, a tant d'avantage du côté de la vivacité, il eſt moins étonnant alors, que vous, Miſs, qui avez reçu une ſi belle éducation, vous ſurpaſſiez dans ce talent tous les hommes, & les femmes auſſi, qui ont l'avantage de vous approcher.

Bon Dieu, Betty, quelle preuve vous me donnez-là de votre eſprit & de votre courage tout-à-la-fois? Oh, c'eſt vous ſurpaſſer vous-même! ce ſeroit un moyen de rendre les jeunes demoiſelles moins vaines, & plus défiantes d'elles-mêmes, que de leur donner la compagnie de ſuivantes auſſi vives & auſſi ſpirituelles, qui auroient la permiſſion d'exercer leur talent ſur leurs maîtreſſes, comme vous avez fait le vôtre depuis quelque temps ſur moi. --- Mais ôtez cela, Mlle. Betty.

Quoi, Miſs, vous n'avez rien mangé du tout. — J'eſpère que je n'ai rien dit qui vous ait donné de l'humeur contre votre dîner. — Nullement, Mlle. Betty; je ſuis à préſent aſſez bien accoutumée à vos libertés, vous le ſavez --- je ne ſuis pas fâchée, après tout, de voir que ſi la génération des jeunes Ladis du goût moderne, & qui ont de l'eſprit, venoit à s'éteindre, elle pourroit être remplacée par les demoi-

ſelles qu'elles placent près d'elles au ſecond rang, en un mot, par leurs filles de chambre & leur confidentes. Votre jeune maîtreſſe a beaucoup contribué à développer en vous ce bel eſprit. Elle a toujours préféré votre compagnie à la mienne. Elle vous a laiſſée aller votre train, & par-là, Betty, vous avez gagné à ſa converſation ce que j'ai perdu.

Ah, Miſs, ſi vous le prenez par-là, perſonne n'a dit de meilleures choſes que Miſs Harlowe. Je pourrai, ſi ça vous faiſoit plaiſir, vous en citer un trait, ſur ce que je lui diſois que depuis quelque temps vous viviez d'air, que vous n'aviez plus d'appétit pour rien, & que cependant vous n'aviez jamais eu un plus beau teint de ſanté.

Je ſuis sûre, Mlle. Betty, que c'étoit un trait fort innocent, s'il vous faiſoit plaiſir de m'en faire part ?

Ah ! voici tout ce que c'eſt, Miſs : que c'étoit l'humeur qui avoit éteint votre appétit; & que le plaiſir de l'obſtination étoit boire & manger, toilette & tout pour vous.

Oui, Mlle. Betty; elle a dit cela ! je me flatte qu'elle a ri en le diſant, comme elle fait à *toutes les bonnes choſes* qu'elle dit, ſuivant ſon expreſſion. Le trait eſt vraiment piquant & bien ingénieux. Je ſou-

haiterois bien que mon esprit fût assez tranquille pour essayer aussi de faire de l'esprit. Mais si vous admirez d'aussi belles sentences, je veux vous régaler d'une aussi ; & la voici : *l'encouragement & l'approbation nous font trouver des talens, dont nous ne nous étions jamais doutés ;* & elle peut servir pour la maîtresse & pour la suivante; & je vous en donnerai encore une autre, qui est le contraire de la première, & qui sera pour moi seule : *le découragement & la persécution affaissent les ames bien nées & émoussent la pointe de l'imagination.* Et voilà de quoi expliquer l'esprit brillant de ma sœur & ma stupidité. Les ames bien nées, entendez-vous, Mlle. Betty, & les esprits ingénieux sont deux choses bien différentes; & je ne présume pas assez de moi, pour m'arroger la dernière de ces deux qualités.

Seigneur Dieu, Miss, a dit l'étourdie, vous savez bien des choses pour votre âge ! vous pouvez vous flatter d'être une jeune dame bien savante ! — quelle pitié, que....

Point de vos *pitiés*, Mlle. Betty. Je sais ce que vous voulez dire. Mais, dites-moi, si vous le pouvez : est-il bien décidé que je dois être conduite jeudi chez mon oncle Antonin ? — Je voulois un peu me payer de ma patience, qu'elle avoit assez bien

exercée, en tirant d'elle toutes les lumiéres que je pourrois.

Mais, Miſs, (en s'aſſeyant à quelque diſtance de moi) excuſez-moi, ſi je m'aſſied, en tappant un petit coup vif & léger ſur ſa tabatière, les paupières ouvertes, & la priſe de tabac délicatement preſſée entre un doigt & le pouce, & les trois autres tendus, avec un geſte plein d'élégance, — je ne puis vous diſſimuler, que c'eſt mon opinion, qu'il vous faut certainement partir jeudi; & cela *bon gré malgré*, pour me ſervir de l'expreſſion françoiſe que j'ai entendue employer à ma jeune maîtreſſe.

Que je le veuille, ou que je ne le veuille pas, c'eſt ce que vous voulez dire par-là, je crois, Mlle. Betty?

Juſtement, Miſs.

Cependant, Betty, je ne me ſens point du tout d'humeur d'être chaſſée ſi bruſquement de la maiſon. — Croyez-vous qu'on ne me permettroit pas de différer encore d'une ſemaine?

Comment voulez-vous que je puiſſe le ſavoir, Miſs?

O! Mlle. Betty, vous pourriez me dire bien des choſes ſi *c'étoit votre plaiſir*. — Mais on m'ôte ici la liberté d'écrire à perſonne de la famille: perſonne à préſent ne veut approcher de moi; & perſonne ne

veut me permettre de les voir. Comment ferai-je pour leur faire paſſer ma prière ; de demeurer encore ici une huitaine ou une quinzaine de plus ?

Hé mais ! Miſs, j'imagine, que ſi vous étiez diſpoſée à montrer quelque complaiſance, vos parens le ſeroient auſſi à en avoir un peu pour vous. Voudriez-vous attendre des faveurs, & n'en accorder vous-même aucune ?

Merveilleuſement répondu, Betty ! mais qui ſait ce qui peut réſulter de mon tranſport chez mon oncle Antonin ?

Qui le ſait, Miſs ? Mais tout le monde le devinera aiſément ce qui en peut réſulter.

Quoi donc, Betty ? Voyons.

Quoi ? répéta l'impertinente créature : le voici, Miſs : vous continuerez de vous nuire à vous-même, comme vous avez fait juſqu'à préſent, & vos parens feront obéis, comme de ſi bons parens doivent l'être.

Si je n'étois pas auſſi accoutumée à vos *doivent*, Mlle. Betty, & à me voir remontrer mon devoir par les oracles de votre ſageſſe, je pourrois treſſaillir de ſurpriſe à la hardieſſe de votre langage.

Vous paroiſſez fâchée, Miſs ; je ne crois pas avoir pris de libertés indécentes.

Si tu le crois réellement, ton ignorance mérite plus de pitié que ton inſolence de

reſſentiment : je voudrois que tu me laiſſaſſes ſeule. (§)

Lorſque les jeunes demoiſelles s'écartent de leur devoir, il n'eſt pas fort ſurprenant qu'elles prennent de l'humeur contre une perſonne qui fait le ſien.

Perſonne n'ignore, Miſs, que vous ſavez dire d'un ton fort tranquille, ſans citer les noms des gens, comme j'ai vu faire dans la colère à quelques perſonnes du bon ton, tout comme à d'autres, des choſes très-piquantes : mais que vous euſſiez voulu permettre au chevalier Solmes de vous voir, il vous auroit conté ſur le chevalier Lovelace des hiſtoires qui auroient pu vous le faire prendre en haine pour toujours.

Et ſavez-vous, Betty, quelques-unes de ces fâcheuſes hiſtoires ? Non en vérité, Miſs ; mais je ſuppoſe que vous les apprendrez chez votre oncle, & peut-être vous en dira-t-on beaucoup plus que vous n'en voudriez entendre.

On me dira tout ce qu'on voudra ; je n'en ſuis pas moins déterminée contre M. Solmes, dût-il m'en coûter la vie.

Si cela eſt, Miſs, recommandez-vous donc au ciel ; car après votre lettre au chevalier Solmes, dont ils font tant de cas, & leur antipathie contre le chevalier Love-

lace, qu'ils déteſtent, ils ne garderont plus aucun ménagement avec vous.

Que feront-ils, Betty? il n'y a pas d'apparence qu'ils veuillent me tuer. Que peuvent-ils donc faire?

Vous tuer! non. Mais vous ne ſortirez jamais de-là, que vous ne vous ſoyez rendue à votre devoir. Et on ne vous laiſſera pas le papier & les plumes, comme on a fait ici. Ils ſont perſuadés que vous n'en faites pas un bon uſage, & on vous les auroit déjà ôtés ici, ſi vous n'étiez pas ſi proche de votre départ. On ne vous permettra de voir perſonne; d'entretenir de correſpondance avec perſonne. Ce qu'on pourra faire de plus, c'eſt ce que je ne ſaurois vous dire. Et quand je le ſaurois, il ne paroît pas à propos de vous l'apprendre. Mais vous, vous pouvez tout prévenir d'un ſeul mot, & je déſire bien que vous le faſſiez, Miſs. Tout ſeroit alors paix & bonheur. Et s'il m'eſt permis de dire ce que je penſe, je ne ſais pas pourquoi un homme ne vaudroit pas un autre homme? pourquoi un homme ſage ſurtout, ne vaudroit pas un libertin?

Fort bien, Betty, lui ai-je dit avec un ſoupir; ton impertinence eſt fort inutile. Mais je vois, qu'en effet, je ſuis deſtinée à être une créature bien malheureuſe. Ce-

pendant je veux haſarder encore une requête devant eux.

Et laſſée de cette impertinente créature & de moi-même, je me ſuis retirée dans mon cabinet, où ſans m'arrêter à la défenſe de mon oncle Harlowe, je lui ai écrit quelques lignes, dans la vue d'obtenir du moins un répit, ſi mon départ eſt abſolument réſolu. Et cela, ma chère, pour me mettre en état de ſuſpendre l'entrevue que j'ai promiſe à M. Lovelace: car je trouve au fond de mon cœur des preſſentimens qui m'effraient ſur ce rendez-vous, & qui ne font qu'augmenter de plus en plus, ſans que je ſache pourquoi. Au-deſſous de l'adreſſe de la lettre, j'ai mis ces deux mots: *de grâce, cher Monſieur, ayez la bonté de lire ce billet.....* J'en joins ici la copie.

Mardi ſoir,

" Très-honoré Monſieur, cette fois ſeu-
„ lement, faites que je ſois entendue avec
„ patience; & qu'on m'accorde ma prière.
„ Je demande uniquement que ce ne ſoit
„ pas ſitôt que jeudi prochain, qu'on m'en-
„ traîne d'ici.

" Pourquoi votre malheureuſe nièce ſe-
„ roit-elle chaſſée de la maiſon ſi bruſque-
„ ment, ſi honteuſement? Obtenez-moi,
„ Monſieur, un délai de quinze jours. J'eſ-
„ père que dans l'intervalle, vos rigueurs

„ à tous pourront ſe relâcher. Ma chère
„ maman n'aura pas beſoin de fermer ſa
„ porte, dans la crainte de voir ſa malheu-
„ reuſe fille; diſgraciée d'elle: je me gar-
„ derai bien de me préſenter devant elle ou
„ devant mon père, ſans permiſſion. Un
„ répit de quinze jours eſt une faveur bien
„ légère, à moins qu'on ne ſoit réſolu de
„ rejeter tout ce que je demande. Cepen-
„ dant elle eſt de la plus grande importance
„ pour le repos de mon eſprit. Obtenez-la
„ moi, cher Monſieur; & vous ne ſauriez
„ jamais oublier davantage *votre nièce*
„ *auſſi reſpectueuſe, qu'affligée à l'excès.*"

CL. HARLOWE.

Betty s'eſt chargée de ma lettre. Heureuſement mon oncle n'étoit pas parti. Il attend à préſent ma réponſe à une nouvelle propoſition que vous allez lire dans la ſienne:

" Votre départ étoit abſolument fixé à
„ jeudi prochain. Cependant votre mère,
„ ſecondée par M. Solmes, a ſollicité ſi
„ fortement pour vous, qu'on accorde le
„ délai que vous demandez; mais ſous
„ une condition. Il dépendra de vous de
„ le faire durer plus ou moins de quinze
„ jours. Si vous refuſez cette condition,
„ votre mère déclare qu'elle renonce à in-

„ tercéder jamais pour vous, & vous ne
„ méritez pas même la faveur qu'on vous
„ offre ici, puiſque vous l'attendez de
„ notre changement & non pas du vôtre.

„ Cette condition ſe réduit à ſouffrir
„ pendant une heure la viſite de M. Sol-
„ mes, qui vous ſera préſenté par votre
„ mère, ou votre ſœur, ou votre oncle
„ Antonin : on vous laiſſe le choix.

„ Si vous réſiſtez, vous partez, prête
„ ou non, jeudi prochain pour une mai-
„ ſon qui vous eſt devenue depuis peu
„ étrangement odieuſe. Répondez donc
„ directement ſur ce point : ſans ſubter-
„ fuges. Nommez votre jour & votre
„ heure. M. Solmes ne vous mangera
„ point. Voyons s'il y a du moins quelque
„ choſe en quoi vous ſoyez diſpoſée à nous
„ obliger ou non.

JULES HARLOWE.

Après quelques momens de délibération, je me ſuis déterminée à les ſatisfaire. Toute ma crainte eſt que M. Lovelace n'en ſoit informé par ſon agent, & que ſes allarmes ſur cette viſite ne le précipitent dans quelque réſolution déſeſpérée : d'autant plus qu'ayant à préſent quelques jours devant moi, je penſe à lui écrire, pour ſuſpendre une entrevue dont je m'imagine

m'imagine qu'il ſe croit sûr. Voici la réponſe que j'ai faite à mon oncle.

MONSIEUR,

Quoique je ne voye pas quel peut être le but de la condition qu'on m'impoſe, j'y ſouſcris. Que ne puis-je ſouſcrire de même à tout ce qu'on exige de moi ! ſi je dois nommer quelqu'un pour accompagner M. Solmes, & que ce ne puiſſe être ma mère, dont la préſence ſeroit ce que j'ai de plus heureux à ſouhaiter, que ce ſoit mon oncle, s'il a la bonté d'y conſentir. Si je dois nommer le jour, (on ne me permettroit pas ſans doute de le renvoyer trop loin) que ce ſoit mardi prochain : l'heure, quatre heures après midi : le lieu, ou le berceau de lierre, ou le petit parloir, qu'il m'étoit permis autrefois de nommer le mien.

Cependant, Monſieur, accordez-moi votre protection auprès de ma mère, pour l'engager dans cette occaſion à m'honorer de ſa préſence. Je ſuis, Monſieur, &c.

CL. HARLOWE.

On m'apporte en ce moment la réponſe... J'avois cru qu'il convenoit à mon averſion de nommer un jour éloigné ; mais je ne m'étois pas attendue qu'il fut accepté.

Voilà donc une ſemaine de gagnée!.... Voici la réponſe.

" Vous avez bien fait de vous rendre. » Nous ſommes portés à juger favorable- » ment des plus légères marques de votre » obéiſſance. Cependant il ſemble que » vous ayez regardé ce jour comme un » jour ſiniſtre, puiſque vous l'avez remis ſi » loin. On ne laiſſe pas d'y conſentir. Il » n'y a point de temps à perdre, ſi nous » vous trouvons autant de généroſité après » cette entrevue, que vous nous avez » trouvé d'indulgence auparavant. Je vous » conſeille donc de ne pas vous endurcir » volontairement, & ſurtout de ne pren- » dre aucune réſolution d'avance. M. Sol- » mes eſt plus embarraſſé, & j'oſe dire » plus tremblant, à la ſeule penſée de pa- » roître devant vous, que vous ne pouvez » l'être dans l'attente de ſa viſite. Son » motif eſt l'amour : que la haine ne ſoit » pas le vôtre. Mon frère Antonin ſera » préſent. Il eſpère que vous mériterez » ſon affection en vous comportant civi- » lement avec un ami de la famille. Votre » mère avoit liberté d'y être auſſi, ſi elle » l'eût jugé à propos : mais elle dit que » pour tout au monde, elle ne s'y enga- » geroit point ſans avoir reçu auparavant » de votre part les encouragemens qu'elle

„ désire. Permettez, qu'en finissant, je „ vous donne un petit avis : c'est de faire „ un usage discret de votre plume & de „ votre encre. Il me semble qu'une jeune „ personne, qui a de la délicatesse, doit „ être moins facile à écrire à un homme, „ lorsqu'elle est destinée pour un autre.

„ Je ne doute pas que cette première „ complaisance de votre part n'en pro- „ duise de plus grandes, qui rétabliront „ bientôt la tranquillité de la famille ; & „ c'est le désir ardent d'un oncle qui vous „ aime. „

JULES HARLOWE.

" Vous n'avez pas besoin de nous écrire „ davantage, à moins que ce ne soit dans „ les vues pour lesquelles nous sommes „ décidés. „

Cet homme, ma chère, est *plus tremblant* de la crainte de paroître à mes yeux que moi de celle de le voir ! Comment cela est-il possible ? s'il avoit seulement la moitié de mon effroi, il ne souhaiteroit pas notre entrevue. L'amour pour motif ! Oui ! l'amour de lui-même. Il n'en connoît pas d'autre. Le véritable amour cherche moins sa propre satisfaction que celle de l'objet aimé. Pesé à cette balance comme le nom de l'amour est profané dans la bouche de cet homme !

Que je ne prenne point mes réſolutions d'avance! cet avis vient trop tard.

Je dois *faire un uſage diſcret de ma plume.* Dans le ſens qu'ils entendent, & de la manière dont ils ont arrangé les choſes, cet article, je le crains bien, m'eſt encore auſſi impoſſible que l'autre.

Mais *écrire à un homme lorſque je ſuis deſtinée pour un autre!* quelle choquante expreſſion!

N'ayant point attendu que cette faveur me fût accordée, pour me repentir de la promeſſe que j'ai faite à M. Lovelace, vous jugez bien qu'après avoir obtenu ce délai, je n'ai pas héſité un moment à la révoquer. Je me ſuis hâtée de lui écrire que je trouvois du danger à le voir comme je me l'étois propoſé; que les ſuites fâcheuſes de cette démarche, ſi quelque accident la faiſoit découvrir, ne pouvoient être juſtifiées par aucun motif raiſonnable; que le matin & le ſoir, en prenant l'air au jardin, je m'étois apperçue que j'étois plus obſervée par un domeſtique que par tous les autres: qu'en ſuppoſant que ce fût celui dont il ſe croit sûr, il pouvoit fort bien, ſi l'occaſion lui en étoit offerte, nous trahir lui ou moi, malgré ſon obligation de nous ſervir; & que ma conduite ne m'avoit pas accoutumée à me livrer à la diſ-

crétion des valets : que j'étois fâchée qu'il suivît des mesures de nature à rendre nécessaire à ses yeux une démarche, qui paroissoit aux miens très-répréhensible, & impossible à justifier : qu'approchant du moment critique, qui devoit décider entre mes parens & moi, je ne voyois point à quoi pourroit servir notre entrevue, surtout lorsque les voies qui avoient favorisé jusqu'alors notre correspondance n'étoient soupçonnées de personne, & qu'il pouvoit m'écrire librement ses idées : qu'en un mot, je me réservois la liberté de juger de ce qui étoit convenable dans les circonstances, particulièrement lorsqu'il pouvoit être assuré que je préférois la mort à M. Solmes.

Mardi au soir.

J'ai porté au dépôt ma lettre à M. Lovelace. Malgré l'aspect menaçant que prennent les choses, je suis beaucoup plus contente de moi, en refusant cette entrevue, que je ne l'étois auparavant. A la vérité, je ne doute pas que ce changement ne lui cause un peu de mauvaise humeur. Mais je m'étois réservé le droit de changer de pensée, & il doit s'imaginer aisément que dans l'intérieur d'une maison il peut survenir mille choses dont on ne peut juger au-dehors. D'ailleurs je lui en ai fait

entrevoir quelques-unes qui ſont d'un aſſez grand poids pour le ſatisfaire : & je trouverois fort étrange qu'il ne fût pas ſatisfait dans cette occaſion, & que même il ne reçût pas mes raiſons d'aſſez bonne grâce pour me perſuader que ſa dernière lettre eſt dictée par ſon cœur. S'il eſt auſſi touché de ſes fautes paſſées qu'il le prétend depuis quelque temps, ne doit-il pas avoir un peu corrigé ſon impétuoſité naturelle ? Il me ſemble que le premier pas vers la réforme, eſt de ſubjuguer ces fougues d'emportement, d'où naiſſent ſouvent les plus grands maux, & d'apprendre à ſouffrir des contre-temps. Quelle eſpérance de voir prendre à quelqu'un l'empire néceſſaire ſur des paſſions plus violentes, & fortifiées par l'habitude, s'il ne parvient pas même à ſe rendre maître de ſes paſſions iraſcibles ?

Il faut, ma chère, que vous me faſſiez l'amitié d'employer quelque perſonne de confiance, pour vous informer ſous quels déguiſemens M. Lovelace s'eſt établi dans l'auberge du petit village qu'il appelle Neale. Si ce lieu eſt celui que je m'imagine, je ne le prenois que pour un hameau, ſans nom & ſans hôtellerie.

Comme il doit y avoir fait un long ſéjour, pour avoir été ſi conſtamment près

de nous, je ſerois bien aiſe d'être un peu informée de ſa conduite & de l'idée que les habitans ont de lui : il eſt impoſſible que depuis ſi long-temps il n'ait pas donné quelque ſujet de ſcandale, ou quelque eſpérance de réforme. Ayez cette complaiſance pour moi, ma chère ; je vous apprendrai une autre fois les raiſons que j'ai de le ſouhaiter, ſi vos informations mêmes ne vous les font pas découvrir.

Fin du Tome ſecond.

TABLE

DES SOMMAIRES

Du Tome Second.

LETTRE I. Clariſſe à Miſs Howe. *Sa lettre de plaintes à Solmes. Réponſe de Solmes. Lettre inſolente de ſon frère ſur ce qu'elle avoit écrit à Solmes.*

II. Lovelace à Belford. *Il lui mande de venir le trouver & pour quel deſſein. Deſcription d'un méchant cabaret où il loge déguiſé, & d'une jeune fille innocente, qu'il appelle ſon* bouton de roſe. *Il eſt réſolu de l'épargner. Les motifs qui l'y déterminent ſont l'effet de ſon orgueil & de ſa politique, non de ſes principes. Réflexions ingenuës ſur ſes diſpoſitions vicieuſes ; il eût été, dit-il, un vaurien, fût-il né payſan. Acte de généroſité envers ſon bouton de roſe, en forme d'expiation, dit-il, pour quelques-unes de ſes mauvaiſes actions, & pour d'autres raiſons qu'on verra par la ſuite.*

III. Lovelace à Belford. *Ses ſtratagêmes & ſes manœuvres avec Joſeph Leman. Il eſt excité tour-à-tour par l'aiguillon de l'amour & par celui de la vengeance ; ſi l'amour ne réuſſit pas, il fera ſubir ſa vengeance à la famille Harlowe, dût-il être forcé de s'exiler pour jamais de l'Angleterre. Il veut ſe procurer une entrevue avec*

Clariſſe dans le bûcher. S'il croyoit n'avoir rien de plus à eſpérer de ſa faveur, il ne balanceroit pas à l'enlever dès ce moment. C'eſt un rapt, dit-il, qui ſeroit digne de Jupiter même. Artifices qu'il ſe propoſe d'employer lorſqu'il la verra, pour l'engager à prendre confiance en lui, & à ſe repoſer ſur ſa délicateſſe.

LET. IV. Clariſſe à Miſs Howe. *Lovelace déguiſé la ſurprend dans le bûcher. Ses frayeurs en l'appercevant. Il lui inſpire de la confiance, comme il l'avoit prévu, par ſa conduite reſpectueuſe.*

V. Miſs Howe à Clariſſe. *Après quelques plaiſanteries ſur l'obſtination de Clariſſe à ne pas avouer l'amour qu'elle lui ſuppoſe pour Lovelace, elle déſire ſavoir au vrai ce qu'elle penſe de lui; & ſi, dans ſon opinion, il mérite plus d'être haï pour ſes vices qu'eſtimé pour ſes bonnes qualités.*

VI. VII Clariſſe à Miſs Howe. *Elle regarderoit comme une tyrannie de prendre droit des ſoins qu'un homme lui rend pour lui refuſer la juſtice qui lui eſt dûe. Conſidérations ſur ſa malheureuſe ſituation, où l'amour qu'on lui impute eſt regardé par ſes parens comme contraire à ſon devoir; conſéquemment comme une paſſion criminelle, ſurtout lorſque l'objet ſuppoſé de cet amour eſt un homme de mauvaiſes mœurs. Elle eſt interrompue par une viſite de Mde. Norton, qu'on envoie eſſayer de la décider en faveur de Solmes. Converſation intéreſſante entr'elles. Suites de cette converſation.*

VIII. De la même. *Elle revient aux queſtions que Miſs Howe lui avoit faites, quel ſeroit l'homme qu'elle auroit préféré à Lovelace? Raiſonnemens*

qu'elle s'eſt fait à elle-même pour & contre Lovelace. Elle avoue franchement que s'il avoit des mœurs, elle le préféreroit à tous les hommes qu'elle a vus. Cependant elle eſt perſuadée qu'elle renonceroit ſans peine à lui pour être débarraſſée de l'autre, comme elle l'avoit offert à ſes parens. Sa délicateſſe eſt affectée des railleries de Miſs Howe : raiſons de ſon avis ſur le degré d'intérêt qu'une femme peut raiſonnablement accorder aux agrémens de la figure ou de la perſonne dans le choix d'un époux.

LET. IX. Clariſſe à Miſs Howe. *Lettre de ſa mère, accompagnée d'échantillons de riches étoffes, & dans laquelle elle preſſe Clariſſe de ſe rendre a leurs déſirs. Quel doit être le principal objet d'une honnête femme dans ſa parure. Ses chagrins. Elle demande la grâce d'une entrevue avec ſa mère ſeule. Lettre de ſon père qui lui ordonne, avec colère, de ſe préparer pour le jour de la célébration. Solmes demande à la voir. Elle refuſe. Ce refus met toute la famille en tumulte. Le frère & la ſœur demandent que Clariſſe ſoit abandonnée à leur diſcrétion.*

IX. *bis.* Miſs Cl. Harlowe à Miſs Anne Howe. *Converſation fort vive entre ſa ſœur & elle. La jalouſie de ſa ſœur, ſa conduite dénaturée & violente. Clariſſe envoie à ſes parens ſes propoſitions par écrit & une lettre à ſon frère. Réponſe inſolente du frère, dans laquelle il lui dit que ſes propoſitions ſeront examinées le lendemain matin en pleine aſſemblée ; mais que ſi elles ſont acceptées, il ſe retirera en Ecoſſe, & ne remettra jamais le pied dans la maiſon des Harlowes.*

LET. X. De la même. *Elle a peine à douter que ſes propoſitions ne ſoient pas acceptées. Elle ſe fait en imagination le tableau de la ſcène de tous ſes parens arrivant l'un après l'autre, de leurs délibérations & du réſultat. Ses propoſitions ſont rejetées. Les cruelles inſultes de ſa ſœur à cette occaſion donnent lieu à une autre ſcène très-vive entr'elle & Clariſſe. Sa ſœur la quitte en furieuſe. Une lettre qu'elle reçoit de Lovelace lui cauſe de grandes inquiétudes.*

XI. Clariſſe Harlowe à Miſs Howe. *Viſite de ſa tante Hervey, accompagnée de ſa ſœur. Nouvelles inſultes de ſa ſœur. Efforts de ſa tante pour la perſuader en faveur de Solmes.*

XII. De la même. *Autre viſite de ſa tante & de ſa ſœur. La dernière lui préſente d'une manière inſultante les échantillons d'étoffes. Scène pathétique entre Clariſſe & ſa tante en l'abſence d'Arabelle. Clariſſe explique les raiſons de l'inflexibilité de ſes parens.*

XIII. Miſs Howe à Clariſſe. *Deſcription plaiſante de M. Hickman. D'après les caractères actuels de Lovelace, de Hickman, de Solmes, elle s'égaye à les peindre, lorſqu'ils étoient au collége.*

XIV. De la même. *Obſervations générales ſur les caractères & le monde. Critique ſévère de la famille des Harlowes, leur orgueil, les affectations de leur vanité & leurs autres défauts.*

XV. De la même. *Converſation de M. Hickman avec deux libertins, compagnons de Lovelace.*

XVI. De la même. *Viſite inattendue de M. Lovelace. Détails de leur entretien. Elle cen-*

ſeille encore à Clariſſe de reprendre la propriété de ſon bien.

LET. XVII. XVIII. XIX. Clariſſe à Miſs Howe. *Nouvelles perſécutions de ſon frère.*

XX. Clariſſe à Miſs Howe. *Inſolence de Betty Barnes. Elle apprend que ſon frère & ſa ſœur encouragent Solmes à perſévérer dans ſes pourſuites. Elle écrit à ce ſujet une lettre à ſon frère.*

XXI. De la même. *Réponſe choquante de ſa ſœur. Elle écrit à ſa mère, réponſe ſévère de la mère. Elle perd patience, & prie Miſs Howe de lui conſeiller le parti qu'elle doit prendre. Elle eſſaye de calmer ſes ſens, en ſe mettant à ſon clavecin. Ode à la ſageſſe par une Lady.*

XXII. De la même. *Elle la gronde de ſon portrait ſatyrique d'Hickman. Elle répond aux inſtances qu'elle lui fait de reprendre ſon legs. Son impartialité ſur ce que Miſs Howe dit de Lovelace, de Solmes & de ſon frère. Réflexions ſur la vengeance & ſur le duel.*

XXIII. Miſs Howe à Clariſſe. *Récit de Sir Henri Downeton, de ce qui s'eſt paſſé entre lui & Solmes. Elle l'invite à éviter d'être à Solmes ni à Lovelace. Son admiration pour les excellentes qualités de Clariſſe.*

XXIV. Clariſſe à Miſs Howe. *Raiſons de ſon invincible averſion pour Solmes. Lettre des plus vives à Lovelace. A quelle occaſion. Toutes vos peines, lui dit-elle, ne viennent que de votre défaut de mœurs, & ſans mœurs plus de diſtinctions de naiſſance, &c. Elle lui déclare de nouveau qu'il ne doit plus ſonger à elle. Ses raiſonnemens ſur les difficultés de ſa propre ſitua-*

tion,

tion, dictés par l'impartialité & par l'amour de ſes devoirs.

LETTRE XXV. Miſs Howe à Clariſſe. *Diſpute aſſez vive entr'elle & ſa mère rélativement à Clariſſe. Mariages d'inclination rarement auſſi heureux que les mariages de convenance. Peinture d'un mariage du ſiècle. Leçon aux enfans & aux pères ſur les mariages que l'amour ſeul a formés. Un très-bel homme eſt rarement un bon mari. Réflexions de Miſs Howe ſur la famille des Harlowes qui, dit-elle, ne paſſent pas pour ſévères en fait de principes de religion & de piété. Partialité de ſa mère pour Hickman.*

XXVI. Clariſſe à Miſs Howe. *Ses craintes augmentent. Elle défend le caractère de ſa mère avec chaleur. Elle tâche de pallier les défauts de ſon père. Elle ſe plaint à Miſs Howe de ce qu'elle ne traite pas Hickman comme il le mérite. Lettre de Solmes à Clariſſe: ſa réponſe. Trouble que cette réponſe occaſionne. Sa tante Hervey lui écrit une lettre pleine de colère. Lettre à ſa mère, qui la lui renvoie ſans l'ouvrir. Une autre à ſon père, qui la lui renvoie déchirée. Elle s'adreſſe à ſon oncle Harlowe, & lui écrit une lettre pathétique.*

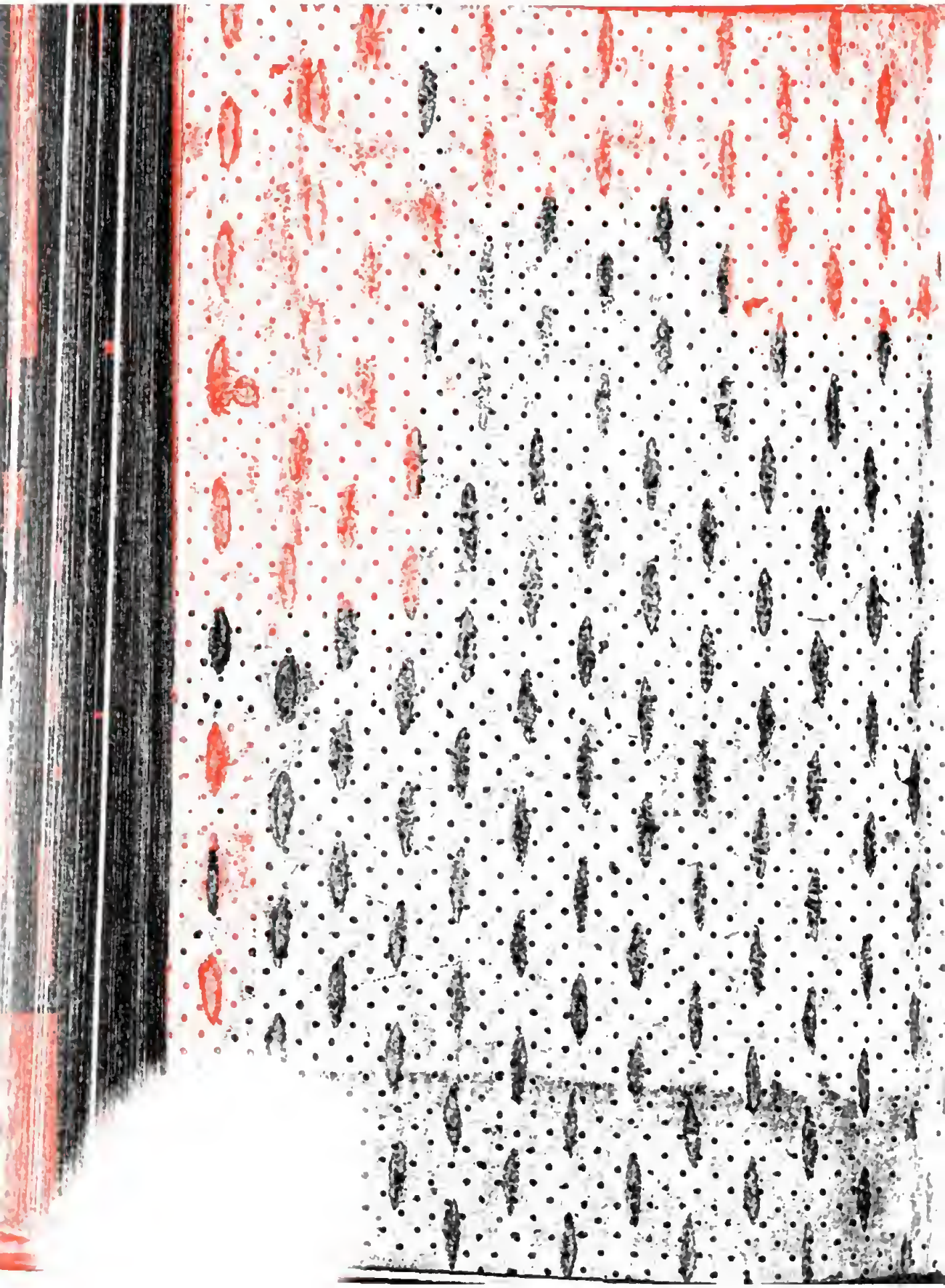
XXVII. De la même. *Réponſe plus douce qu'elle ne l'avoit eſpérée de ſon oncle Harlowe. Elle lui fait de nouvelles propoſitions qu'elle croit ne pouvoir être refuſées. Ses parens s'aſſemblent pour en décider. Juſqu'où elle penſe que doivent s'étendre les ſacrifices qu'impoſe à ſes enfans le devoir de l'obéiſſance à ſes parens.*

XXVIII. Clariſſe à Miſs Howe. *Elle lui apprend*

que la proposition qu'elle avoit faite à ses parens, & sur laquelle elle avoit tant compté, étoit rejettée. Rapport insolent de Betty à cettte occasion. Lettre outrageante du frère. Elle écrit à son oncle Harlowe pour s'en plaindre. Extrait d'une lettre d'excuse de M. Lovelace. Il lui demande avec instance une entrevue au jardin.

LET. XXIX. De la même. *Réponse de son oncle pleine de courroux. Extrait d'une lettre de M. Lovelace remplie de soumission. Il a gagné un gros rhume & un enrouement à passer inutilement la nuit dans le taillis. Clarisse est fâchée de son indisposition. Elle lui promet, sous certaines conditions, un rendez-vous dans le jardin pour la nuit suivante.* Elle hait, *dit-elle*, la tyrannie en tout genre.

XXX. De la même. *Dialogue caractéristique avec l'impertinente Betty Barnes. Les femmes ont sur les hommes de grands avantages dans toutes les facultés du ressort de l'imagination. Elle adresse à son oncle Harlowe une requête, qui est accordée, à condition qu'elle consentira à recevoir une visite de Solmes. Elle y acquiesce, & fixe le jour à la huitaine. En conséquence, elle écrit à Lovelace pour différer l'entrevue promise. Elle prie Miss Howe de faire des informations sur la conduite de Lovelace, dans le méchant cabaret où il se tient sur le chemin qui mène au château d'Harlowe.*

Fin de la Table du Tome second.

F02727